



ESSAI
SUR
LES FIEVRES;

AUQUEL ON A AJOUTÉ

DEUX DISSERTATIONS,

L'une ſur les MAUX DE GORGE grangreneux, & l'autre ſur la COLIQUE DE DÉVONSHIRE.

Par M. JEAN HUXAM, Docteur en Médecine, Membre du Collége Royal des Médecins d'Édimbourg, & de la Société Royale de Londres.

TRADUCTION NOUVELLE ſur la troiſieme Edition Angloiſe.



A PARIS,

Chez P. G. CAVELIER, Libraire, rue S. Jacques, au Lys d'or.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT

SUR

CETTE NOUVELLE TRADUCTION.

Le Traité des Fievres de M. Huxam a été regardé avec raiſon, comme un des meilleurs Ouvrages que les Praticiens puſſent conſulter pour le traitement des maladies aiguës. L'Auteur qui a pris la nature pour guide, & qui a marché ſur les traces d'Hippocrate ſon plus fidele interprête, a eu l'art d'éviter un écueil, dans lequel ſont tombés la plûpart des Auteurs de pratique les plus accrédités, celui de généraliſer trop leurs méthodes curatives : & a ſçu tenir un juſte milieu entre la pratique de Morron, & celle de Sydenham, ſes Compatriotes. Il a appris à

diſtinguer les cas où il falloit ſoute-nir les forces vitales, de ceux où il étoit néceſſaire de les diminuer, lorſqu'on a lieu de craindre que la nature ne les employe à ſon détri-ment.

Il n'eſt donc pas étonnant que les différentes nations de l'Europe ſe ſoient empreſſées de s'approprier un ouvrage auſſi utile : à peine a-t-il paru en Angleterre, qu'on en publia deux verſions Françoiſes, mais mal-heureuſement les Traducteurs, quoi-que très-verſés dans les deux lan-gues, ne l'étoient pas aſſez dans la matiere ; il leur eſt échappé une infinité de fautes très-graves, qui pouvoient induire les Lecteurs peu attentifs dans des erreurs toujours dangereuſes, lorſqu'il s'agit de la ſanté & de la vie des hommes. Malgré ces défauts, ces deux édi-tions ont été enlevées avec aſſez de rapidité : comme on ſongeoit à

les réimprimer, j'ai cru que je ferois une chose utile si je traduisois de nouveau cet Ouvrage, & si je le donnois tel qu'il est sorti des mains de son Auteur; j'ai profité pour cela de la troisieme Edition qu'il a publiée en Anglois, & à laquelle il a joint une Dissertation sur les Maux de Gorge gangreneux, qui n'avoit pas encore été traduite en François. Je me suis attaché surtout à éviter les fautes dans lesquelles mes prédécesseurs étoient tombés, j'ai cru que dans une matiere aussi grave, il m'étoit permis de sacrifier les graces du style à la fidélité de la traduction, & qu'on me dispenseroit de l'élégance de la diction, pourvû que je rendisse la pensée de mon Auteur d'une maniere claire & précise.

Comme l'Essai de M. Huxam, même en y joignant sa Dissertation sur les Maux de Gorge gangreneux,

ne fait qu'un très-petit volume, on avoit ajoûté à l'édition précédente un Traité des Fievres de Cluton : mais outre que cet ouvrage est de beaucoup inférieur à celui de M. Huxam, & que la pratique n'en est pas fondée sur les mêmes principes, j'ai pensé qu'on verroit avec plus de plaisir, un ouvrage du même Auteur, qui, quoique écrit en Latin, est cependant assez peu connu en France. C'est l'histoire d'une Colique de la nature de la Colique de Poitou, qui regna à Plimouth & dans les environs en 1724. Je me suis déterminé d'autant plus volontiers à traduire ce morceau, qu'il me paroît qu'on s'occupe beaucoup depuis quelques temps, de la maladie qui en fait l'objet, sur laquelle il s'en faut de beaucoup que tout soit dit ; & que M. Huxam est certainement un des Auteurs qui en a traité avec le plus d'exactitude.



PREFACE.

JE PUBLIAI, il y a environ dix ans, un petit volume d'observations ſur l'Air & ſur les Maladies épidémiques qui avoient eu cours depuis l'année 1727, juſqu'à la fin de 1737; je viens de mettre la derniere main à un autre Recueil d'obſervations ſemblables, ſur les Maladies qui ont régné depuis l'année 1738, juſqu'à l'année 1747 incluſivement. J'ai décrit avec un peu plus d'exactitude dans ce dernier volume l'hiſtoire des Maladies régnantes, & les méthodes curatives qui ont le mieux réuſſi. Malgré cela, comme je n'aurois pû, ſans trop interrompre la ſuite de mes obſervations, entrer dans des

discuſſions particulieres ſur la nature & ſur le traitement des différentes maladies, que je n'inquois qu'en paſſant ; j'ai cru devoir réſerver ces recherches pour l'Eſſai ſuivant, dans lequel je développe d'une maniere plus étendue, ma façon de penſer, & la méthode que j'ai ſuivie dans les Fievres en général, & en particulier dans les eſpeces dont je traite. J'eſpère que ce travail pourra être de quelque utilité aux jeunes Praticiens, cet Eſſai étant le réſultat d'une longue expérience ; & étant fondé ſur des obſervations faites avec le plus grand ſoin & la plus grande exactitude. Quel que puiſſe en être le ſuccès, j'oſe eſpérer qu'on le recevra comme l'effort louable d'un homme zélé pour ſa profeſſion, & d'un ami de l'humanité.

Dans cet Eſſai, je renvoye fréquemment aux deux volumes de

mes Obſervations; & dans le dernier volume de celles-ci, j'ai ſouvent cité cet Eſſai : j'ai tâché par ce moyen, de les éclaircir les uns par les autres.

Quoique dans tout mon Ouvrage je me ſois attaché rigoureuſement aux faits & à l'expérience, & que lorſque j'ai cru pouvoir raiſonner d'après les principes qu'ils me fourniſſoient, j'aye ſuivi l'analogie la plus ſévere, j'ai néanmoins appuyé fréquemment ma doctrine & ma pratique, ſur l'autorité des Anciens, & en particulier ſur celle d'Hippocrate, tant parce que je ſçavois l'utilité que j'en avois retirée dans mes études & dans ma pratique, que parce que je croyois en devoir recommander la lecture aux jeunes Médecins. Quoique mes conſeils ne ſoient pas d'un grand poids, j'eſpere que le jugement des grands Maî-

tres qui penſent comme moi ; paroîtra mériter quelque attention.

Je n'oſerois pas dire qu'on ne peut être bon Médecin ſans conſulter le grand Oracle de la Médecine, & ſans étudier les Anciens ; mais je crois pouvoir avancer que ceux qui les méditent, ont de très-grands avantages ; & je n'imagine pas qu'il y ait jamais eu beaucoup de Médecins qui ayent fait quelque figure dans leur profeſſion, ſans les avoir étudiés. En effet, on a regardé Hippocrate comme le pere de la Médecine ; le plan qu'il nous a laiſſé, comme la bâſe & le véritable fondement de l'Art ; & il a joui de la plus grande vénération de la part de ceux qui lui ont ſuccédé, au moins de tous ceux qui étoient capables d'en juger. La raiſon en eſt, que perſonne n'a étudié la nature

avec plus de ſoin & d'aſſiduité, ne l'a copiée & ne l'a ſuivie avec plus d'exactitude ; auſſi ſes obſervations ont-elles été trouvées vraies dans tous les ſiécles.

Ce n'eſt pas ſeulement dans la Médecine qu'on a reconnu que l'étude des Anciens étoit avantageuſe, elle ne l'eſt pas moins dans les autres arts. Quiconque veut exceller, dans la poëſie, dans la ſculpture, &c, doit néceſſairement conſulter les ouvrages des anciens Maîtres, comme les modeles les plus parfaits, & les copies les plus exactes de la nature ; de ſorte que ce précepte d'Horace :

Vos exemplaria Græca
Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.

peut s'expliquer également à la Médecine comme à la Poëſie.

En effet, les Anciens étoient non-ſeulement des hommes de

beaucoup de génie, mais encore des hommes exacts, & d'une application que rien ne distrayoit; (on trouve dans tous les portraits, que les Historiens Romains nous ont tracés de leurs grands hommes, ces traits *incredibilis industria, diligentia singularis*, qui les caractérisent singuliérement.) Ils avoient les yeux constamment fixés sur les objets qu'ils vouloient décrire, aussi nous ont-ils donné des peintures vraies & des tableaux d'après nature; ce qui est infiniment préférable à toutes les fleurs, & aux peintures affectées que nous tracent les Modernes. Plus une description est exacte, meilleure elle est; un portrait ne sçauroit être bon, s'il ne ressemble pas à son original. Comme la nature ellemême paroît d'autant plus admirable, qu'on la voit avec plus de soin; celui qui nous en trace le

portrait le plus fidele, doit être regardé comme le plus grand maître. Hippocrate a tellement excellé en cela, qu'il a réuni le suffrage de tous les Peuples contemporains, qui lui ont même décerné des honneurs divins : parce que cette exactitude à observer la nature, ne le mettoit pas moins en état de guérir les maladies, que de les connoître & de les décrire. Je suis très-persuadé que si les Médecins qui lui ont succédé, eussent exactement suivi la route qu'il leur avoit tracée, l'Art auroit fait depuis long-temps de plus grands progrès qu'il n'a fait jusqu'ici, progrès qui n'ont pas répondu au grand nombre de découvertes qu'on a faites dans ces derniers temps, dans la Physique, l'Anatomie, la Matiere Médicale & la Chimie. L'homme étant par sa nature destiné à la mort, il est

impoſſible que l'art le rende immortel; mais il eſt très-poſſible qu'il lui fourniſſe des ſecours plus efficaces & plus sûrs, que ceux qu'il lui fournit à préſent.

Depuis Galien, & même long-temps auparavant, de vaines hypothèſes, l'amour de la nouveauté, la mode, les cabales des Médecins, ont égaré ceux qui ont profeſſé cet Art utile, & les ont attachés au char de l'erreur: on ne ſçait que trop que ce même malheur nous pourſuit encore aujourd'hui. Malgré cela, nous ſommes forcés d'avouer que la pratique la plus ſage, la plus réguliere & la plus judicieuſe, a toujours été conforme à la Doctrine d'Hippocrate, comme l'a démontré le Docteur Barker, dans ſon dernier Eſſai, auquel je renverrai le Lecteur; il peut conſulter auſſi les ingénieux Commentaires du Docteur Glaſſ, où

il trouvera le tableau de la pratique d'Hippocrate.

Je ſuis bien éloigné de blâmer une théorie raiſonnable en Médecine, je penſe au contraire, qu'elle doit être la bâſe de la ſaine pratique; mais il faut pour cela, qu'elle ſoit, comme le conſeille Hippocrate, *κατὰ φύσιν θεωρέων* (*), fondée ſur la nature. Si la Médecine eſt jamais perfectionnée, ce ſera par cette méthode, & non pas par des hypothèſes chimériques, ni par une charlatanerie inſoutenable. Chaque Médecin doit donc s'occuper de l'étude des Anciens, & de la parfaite connoiſſance des loix de l'œconomie animale, qui nous ont été tracées avec aſſez d'exactitude par quelques Modernes. Mais il y en a qui s'avancent dans le monde à moins de frais; il ſuf-

(*) *De Vict. rat. in acut. Sect. XLVI. Edit. Lind.*

ſit d'être le favori de quelque homme en place, ou, ce qui vaut encore mieux, de quelque femme à la mode, d'être l'inſtrument d'un parti, d'avoir un brillant équipage, & d'être doué d'effronterie, pour paſſer pour un habile homme, à la honte de la profeſſion, & pour le malheur de la ſociété.

Celſe a été juſtement ſurnommé l'Hippocrate Latin, non-ſeulement pour avoir fait entrer dans ſon ouvrage un très-grand nombre de paſſages de ce divin Vieillard, mais encore, pour avoir ſuivi ſa méthode & ſa pratique : ſa Latinité eſt très-pure, & ſa Médecine & ſa Chirurgie ne ſont pas moins exactes (*).

(*) Quoique je ſois bien éloigné de penſer que Celſe ait pratiqué la Médecine comme Aſclépiade, Thémiſon & Caſſius, il paroît cependant qu'il l'avoit bien étudiée, & qu'il avoit lû avec ſoin les meilleurs Auteurs qui avoient écrit ſur la Médecine & ſur la

Aucun Auteur n'a marché de plus près ſur les traces d'Hippo-

Chirurgie en Philoſophe, qui s'occupe de l'étude de la nature; ſemblable à ces anciens Sages, deſquels il dit lui-même, *Medendi ſcientia ſapientiæ pars habebatur, ut & morborum curatio, & rerum naturæ contemplatio ſub iiſdem auctoribus natâ ſit . . . . ideoque multos ex ſapientiæ Profeſſoribus peritos ejus fuiſſe accepimus :* & c'eſt avec raiſon que Columelle l'appelle *univerſæ naturæ vir prudens*; en effet, non-ſeulement il a écrit ſur la Médecine, mais encore ſur l'Agriculture, ſur les Maladies des troupeaux, &c.

Qu'il ait été verſé dans la pratique de la Médecine & de la Chirurgie, c'eſt ce que démontrent ſes livres ſur la Médecine, dans leſquels il donne une hiſtoire fort exacte des maladies, la méthode de les traiter, & entre dans des détails particuliers ſur les opérations chirurgicales, ſans obmettre les plus petites circonſtances des panſements & des bandages; de ſorte qu'il paroît très-vraiſemblable, qu'il y avoit mis la main lui-même, ou que du moins il s'étoit ſouvent trouvé préſent à ces opérations.

Il paroît en outre, qu'il connoiſſoit très-bien la Matiere Médicale, & la maniere de faire les compoſitions pharmaceutiques, ſur leſquelles il donne des directions particulieres : il a même ajouté une évaluation préciſe des poids & des ſubdiviſions uſitées, pour déſigner la doſe des médicaments.

Il eſt vrai qu'on peut dire qu'il a compilé la plus grande partie de ſon ouvrage d'après

crate, qu'Arétée de Cappadoce (*), qui a affecté jusqu'à ses ex-

les Auteurs les plus célèbres qui l'avoient précédé; mais dans beaucoup d'endroits il donne son avis & son opinion particuliere, très-souvent même contre le sentiment de ses Auteurs favoris, Hippocrate & Asclépiade.

En général, je suis persuadé que tout lecteur attentif trouvera dans Celse un grand nombre de passages, qui ne lui permettront pas de douter que cet Auteur ne fût très-versé dans la pratique de la Médecine & de la Chirurgie. Le Docteur Jacques Grieve en a cité un très-grand nombre dans la Préface de sa traduction de Celse: je vais en ajouter un plus grand nombre encore, mais pour ne pas trop allonger cette note, je me contenterai d'indiquer les pages de l'édition d'Almeloveen (qui s'accordent parfaitement avec celle que Vulpius a publiée à Padoue en 1722), dans lesquelles on peut trouver des passages de cette espece: si cela eût été nécessaire, j'aurois pu les multiplier beaucoup davantage.

Page. 4-19-26-29-30-81-89-90-91-96-111-122-129-140-144-150-152-159-165-176-181-194-197-200-204-227-230-232-242-249-263-271-296-318-332-338-360-364-393-405-406-408-409-416-426-440-441-446-458-475-477-509-512-517-528-530-546.

(*) Il est très-étonnant qu'aucun Auteur n'ait fait mention d'Arétée, avant Aëtius Amidenus, qui écrivoit dans le cinquieme siecle; il est bien vrai qu'on le trouve nom-

preſſions & ſon ſtyle. Les deſcriptions qu'il donne des maladies,

mé dans l'*Euporiſte*, qu'on attribue à Dioſcoride, mais peu de gens croyent que cet ouvrage ſoit véritablement de cet Auteur : ni Galien, ni Cælius Aurélianus, ni Oribaſe, n'en diſent rien, quoiqu'ils ayent été fort attentifs à citer tous les Médecins de réputation qui les ont précédés, ou qui ont vécu de leur temps. Cependant Arétée paroît avoir été un très-grand Praticien, un homme de beaucoup de ſçavoir & de jugement. Il a affecté un ſtyle ſingulier, ayant employé un grand nombre de mots qui n'étoient plus d'uſage, s'étant approprié les tournures & les phraſes d'Homère, & d'Hippocrate, & ayant écrit dans la Dialecte Ionique, qu'on ne parloit preſque plus de ſon temps, car malgré ce qu'en a dit Voſſius, il n'a ſûrement pas écrit avant le temps de Néron. Tout cela devoit le rendre fort remarquable, ſur-tout s'il exerçoit la Médecine à Rome ou dans les environs, comme il y a beaucoup d'apparence, puiſqu'il preſcrit à ſes Malades les vins des environs de cette Capitale du monde, tels que ceux de Falerne, de Surrentum, de Sienne & de Fundi.

Mais de plus, Galien & Aëtius rapportent différents paſſages d'Archigènes, qui ſont exactement les mêmes pour le ſens, la doctrine, la méthode curative, & la maniere de les exprimer, que ceux qu'on trouve dans Arétée, & deſquels ils ne different que parce que ce dernier leur a donné une tournure ionique. Ils s'accordent l'un & l'autre à re-

ſont admirables, & ſes méthodes curatives très-judicieuſes.

commander certains remedes particuliers ; qu'on ne trouve preſque point dans les autres Auteurs ; tel eſt l'uſage extérieur des cantharides, dont aucun Médecin n'a fait mention avant lui, ſi l'on en excepte Celſe.

Archigènes a-t-il copié Arétée, ou celui-ci le premier?

Il eſt certain qu'Archigènes exerçoit la Médecine à Rome, où il jouiſſoit d'une très-grande réputation; c'étoit un Médecin & un Auteur très-célebre. C'eſt ainſi qu'en parlent Juvenal, Galien, Cælius, Oribaſe, Aëtius, &c. Galien le critique avec ſévérité ; tantôt il le cenſure, quelquefois il le loue, mais jamais il n'en parle comme d'un compilateur. Arétée au contraire n'a été cité que par Aëtius, & Paul d'Ægine ; &, ce qui eſt aſſez étonnant, on ne le trouve pas même dans la bibliothéque de Photius ; c'eſt une choſe aſſez ſinguliere, & qu'il eſt difficile d'expliquer. On ſeroit tenté de penſer qu'Arétée a beaucoup emprunté d'Archigènes, ou plutôt qu'il l'a copié en entier, qu'il lui a donné une nouvelle forme, & l'a repréſenté ſous la diction d'Hippocrate, & dans la Dialecte Ionique. Il ſe peut qu'Arétée ait fait à l'égard d'Archigènes, ce que Cælius Aurelianus fit peu de temps après, à l'égard de Soranus : ſi cela eſt ainſi, on peut dire qu'il a beaucoup mieux habillé Archigènes à la grecque, que Cælius (pour nous ſervir de ſon expreſſion) n'a latiniſé Soranus. Dans cette ſuppoſition, nous ne devons pas nous étonner de trouver les vins

Il faut lire Galien, ſi l'on veut conſulter les Commentaires les plus exacts, & les plus travaillés ſur Hippocrate : on trouve en outre dans ſes Œuvres, un nombre infini d'obſervations fines & utiles ſur toutes les parties de la Médecine; il eſt le premier qui nous ait donné une deſcription particuliere des pouls, de leur différence, & de ce qu'ils indiquent. Il eſt fâcheux qu'il ſoit ſi diffus, & qu'il ſe ſoit ſi fort livré au Péripatétiſme. On verroit avec beaucoup de ſatisfaction un abrégé de ſes Ouvrages,

des environs de Rome recommandés dans Arétée, quoiqu'il ait peut-être écrit & pratiqué en Cappadoce, ou par-tout ailleurs, à une très-grande diſtance de Rome : telles ſont mes foibles conjectures. Quoi qu'il en ſoit, nous avons dans Arétée un ouvrage très-eſtimable, dans lequel on trouve la deſcription la plus exacte des maladies, & en général, une méthode curative très-ſage & très-judicieuſe : il eſt fâcheux qu'il nous ſoit parvenu ſi mutilé.

pourvû qu'il fût fait avec jugement.

Cælius Aurelianus seroit un Auteur inestimable, s'il eût écrit dans le style de Celse; mais tel qu'il est, nous lui avons une très-grande obligation de nous avoir conservé la Doctrine des Méthodistes, en particulier celle du judicieux Soranus; & la maniere de penser des Anciens, sur un grand nombre de maladies, qui sans lui, auroient été perdues pour nous. Malgré ses barbarismes, les descriptions qu'il donne des maladies, sont très-exactes, & très-précieuses.

Alexandre de Tralles est un des Anciens dont je crois devoir encore recommander la lecture : il a copié à la vérité en beaucoup d'endroits, Hippocrate & Galien, auxquels il donne le titre de divins; mais on trouve dans ses Ouvrages, une infinité de re-

marques utiles, qui lui ſont propres, & un grand nombre d'excellents remedes. D'ailleurs il a écrit d'une maniere judicieuſe & très-correcte.

J'ai moins eu en vûe en publiant cet Eſſai, de donner des Diſſertations particulieres, ſur chacune des maladies dont je traite, ce qui auroit rendu cet ouvrage très-volumineux, & auroit pu ennuyer beaucoup de lecteurs, que de préſenter quelques idées & quelques obſervations relatives à leur nature & à leur traitement.

Je n'ai donné que peu ou point de formules ou de recettes, parce que, comme l'obſerve Hippocrate, celui qui connoît la maladie, connoît bientôt ce qui eſt propre à la guérir. Lorſqu'un Médecin ſçait quels remedes ſont indiqués, des ſtimulants ou des anodins, des relâchants

ou des aſtringents, des atténuants ou des incraſſants; il ne lui eſt pas difficile de mettre en uſage les drogues propres à remplir ces vûes, qu'on trouve dans la vaſte Matiere Médicale que nous poſſédons. Il peut faire choix pour ſon uſage, d'un petit nombre de médicaments de chaque eſpece, qu'il croira les plus efficaces, & s'y borner, plutôt que de parcourir un immenſe fatras de drogues, dont certains Médecins font parade : en ſe comportant ainſi, il ſe ſera bientôt familiariſé avec leurs vertus & leurs effets, & par-là il apprendra à diſtinguer les effets de la maladie, de ceux du remede, ce qui, dans beaucoup d'occaſions, eſt d'une très-grande importance. J'ai vû dans la pratique de quelques Médecins, & dans quelques Auteurs, des Formules où l'on avoit entaſſé tant de dro-

gues, qu'Apollon lui-même auroit été embarraſſé de deviner le but qu'on s'étoit propoſé. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait très-ſouvent des complications, & quelquefois même des contre-indications dans les maladies, qui obligent d'avoir recours à des remedes plus compoſés, & quelquefois même de vertu contraire.

Mais une formule ou une recette, ne peut être que d'une très-petite utilité; il y a des perſonnes qui ſont auſſi purgées par vingt ou trente grains de rhubarbe, que d'autres par deux fois cette quantité de jalap. Un grain d'extrait d'opium, ou vingt gouttes de ſa teinture, font dormir certaines perſonnes auſſi ſûrement, que trois fois cette doſe en fait dormir d'autres. Outre cela, lorſqu'il s'agit de preſcrire un remede, il ne faut pas moins avoir d'égard à la conſtitution & à la

maniere de vivre du Malade; que lorſqu'on examine la nature de ſa maladie. Une perſonne ſobre & tempérée, ou une perſonne qui vit de lait, de végétaux & d'eau, ne ſoutiendra pas les remedes échauffants, les eaux & les eſprits composés, qui peuvent convenir parfaitement aux perſonnes qui font uſage de beaucoup de ragouts & de ratafias. Mais cela eſt connu de tous les Médecins; il n'eſt pas moins évident qu'il faut toujours commencer par de petites doſes, & qu'on doit uſer de la même prudence, non-ſeulement en preſcrivant les remedes; mais encore, en ordonnant la boiſſon & la diete du Malade; car ce que nous prenons par onces & par livres, doit nous affecter pour le moins autant que ce que nous prenons par grains & par ſcrupules. Hippocrate & les Anciens étoient

fort attentifs à prescrire le régime : les jeunes Médecins ne sçauroient mieux faire que de les consulter encore à cet égard. Quant à ceux qui ne veulent ni étudier, ni raisonner, & qui, se bornant à une routine aveugle, prescrivent à l'aventure, je crois devoir les exhorter sérieusement de réfléchir au sixieme Commandement.

Fin de la Préface.



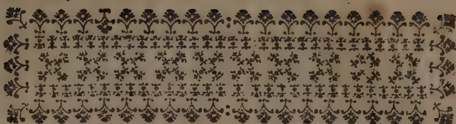


TABLE DES CHAPITRES

contenus dans ce Volume.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *les Œuvres de Huxham en Latin & en François*. Et je les ai jugé très-dignes d'être imprimés. A Paris, ce 13. Mars 1760.

BARON.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé le Sieur *Pierre Guillaume Cavelier l'aîné, Lbraire à Paris*, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Hermanni Boerhaave Opera omnia cum notis Alberti Haller, & Commentariis Gerardi Van-Swieten*, avec *les Aphorismes de Chirurgie en François. Abrégé de l'histoire des Plantes, par Chomel, nouvelle Edition. Abrégé de toute la Médecine pratique par M. Allen. Les Œuvres de Huxham en Latin & en François*, S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans

aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront en registrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de les exposer en vente les manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission

& nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre Plaisir. DONNÉ à Versailles, le vingt-deuxieme jour du mois d'Avril, l'an de Grace mil sept cent soixante, & de notre Règne le quarante-cinquieme.

LE BEGUE.

*Régistré sur le Registre XV*e. *de la Chambre Royale & Syndicale, des Libr. & Impr. de Paris* N°. 3311. *fol.* 68. *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 5. *Mai* 1760.

G. SAUGRAIN. *Syndic.*



ESSAI



ESSAI
SUR
LES FIEVRES
ET
SUR LEURS DIFFÉRENTES
ESPECES.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fievres ſimples, compliquées & inflammatoires.



OERHAAVE a commencé ſes Aphoriſmes par les Maladies de la Fibre ſimple : en effet, le vrai moyen de faire quelque progrès dans une ſcience, eſt de commencer par ſes Elémens ; car on conçoit bien

plus aiſément ce qui eſt ſimple, que ce qui eſt compliqué.

Ainſi voulant examiner la nature des Fievres, il paroît convenable de commencer d'abord par la Fievre la plus ſimple. Suppoſons une perſonne en parfaite ſanté, c'eſt-à-dire, dont les ſolides & les fluides ſoient également bien conſtitués; qu'elle faſſe un exercice violent, comme de courir, ou autre ſemblable: cet exercice, ſi elle le continue long-temps, augmentera conſidérablement la vîteſſe, les frottemens & la chaleur de ſon ſang; leſquels, lorſqu'ils ſeront portés juſqu'à un certain point au-delà de l'état naturel, conſtitueront l'état fébrile. C'eſt la Fievre la plus ſimple, produite par la ſeule augmentation de l'action des ſolides ſur les fluides, & de la réaction de ceux-ci ſur les premiers: Fievre qui s'évanouit par la ceſſation du mouvement & du violent exercice.

Suppoſons une ſeconde perſonne également ſaine, expoſée à un air froid & humide qui arrête ſa tranſpiration; il en réſultera une augmentation dans la quantité des humeurs, &

par conséquent un effort proportionné de la part de la nature pour s'en débarrasser & pour détruire les obstructions, d'où s'ensuit nécessairement un état fébrile, qui se dissipe très-souvent avec assez de promptitude par la chaleur douce & relâchante du lit, ou par quelqu'autre moyen semblable qui favorise les efforts salutaires de la nature.

Une troisieme personne d'une constitution également bonne, boit une trop grande quantité de vin ou de quelqu'autre liqueur spiritueuse, qui augmentant la quantité de ses humeurs, & le mouvement de son sang, par sa qualité stimulante, produit une fievre, qui cede bientôt à l'abstinence, &c.

Dans tous ces cas il ne s'engendre qu'une simple Fievre éphémere qui ne dure pas long-temps. Mais si dans le premier cas, le sang étoit assez violemment agité & raréfié, pour que, par son accélération & par la dilatation des vaisseaux, quelques globules rouges fussent poussés dans les artères séreuses, il se formeroit une obstruction inflammatoire, comme on le

voit arriver toutes les fois que les globules rouges pénètrent dans les vaiſſeaux de la conjonctive qui, dans leur état naturel, ne reçoivent que de la lymphe ou de la ſérosité. Si avec cela la vîteſſe & la chaleur du ſang, ſont aſſez grandes pour diſſiper ſes parties les plus atténuées, celles qui reſteront deviendront groſſieres, épaiſſes & moins propres à circuler librement dans les plus petits vaiſſeaux ; la ſérosité elle-même ſera convertie en une eſpèce de gelée. Car une chaleur peu ſupérieure à celle de la Fievre coagule la ſérosité du ſang, dont la conſiſtence eſt alors proportionnée à la violence & à la durée de la chaleur. Dans ce cas, dis-je, la ſimple accélération du mouvement du ſang produira une Fievre inflammatoire beaucoup plus longue & beaucoup plus dangereuſe. Si l'inflammation attaque les poumons il en réſultera une péripneumonie ; ſi elle attaque la plevre, il en naîtra une pleuréſie; & une phrénéſie ſi elle attaque le cerveau ou ſes membranes. Tous ces déſordres ſeront beaucoup plus violents ſi, avant que le mouvement du ſang

ne fût accéléré, les fibres du Malade avoient de la roideur, si son sang étoit dense & abondant.

Dans le second cas, si l'obstruction des pores de la peau & l'arrêt de la transpiration sont portés jusqu'à un certain point, si les fibres sont fortes & tendues, le sang abondant & épais, il s'ensuivra une Fievre de la même espèce : si dans le troisieme les fibres étant fort tendues, le sang visqueux & dense, le Malade boit une grande quantité de vin ou d'autre liqueur stimulante, la quantité & la vîtesse du sang peuvent en être augmentées au point qu'il en résulte une Fievre aiguë très-dangereuse, suite trop commune des débauches excessives des ivrognes.

Mais puisque chacune de ces causes est capable de produire seule la Fievre, le concours de deux ou de trois doit, toutes choses d'ailleurs égales, en produire une plus violente. C'est ainsi que lorsqu'on se refroidit très-promptement après un violent exercice, en s'exposant, par exemple, à un air froid & en arrêtant en même temps la sueur & la transpiration, on

ſe procure une Fievre inflammatoire très-dangereuſe, qui eſt beaucoup plus violente, ſi le ſang a été échauffé & ſa quantité augmentée immédiatement auparavant par une grande quantité de boiſſon ſpiritueuſe. Mais, pour le dire en paſſant, rien ne prévient auſſi efficacement les ſuites fâcheuſes des excès du vin que de ſe tenir chaudement & de ſe coucher dans un lit pour y *cuver ſon vin*, comme on dit communément.

Pour peu qu'on conſidere les cauſes prochaines de ces Fievres, la méthode curative qu'on doit ſuivre, ſe préſente d'elle-même; elle conſiſte à diminuer la vîteſſe, la quantité & l'acrimonie du ſang: rien ne peut produire ſi promptement ces effets que la ſaignée qui en diminuant la quantité des globules rouges, affoiblit la force motrice. En ſaignant jusqu'à la défaillance, comme Galien & quelques autres anciens Médecins le faiſoient dans les Fievres inflammatoires, on arrête pour quelques momens le cours du ſang.

La ſaignée ſatisfait donc à la premiere indication qui ſe préſente à

remplir dans le traitement des Fievres qui sont produites par la trop grande quantité & le trop grand mouvement du sang : plus on la differe, plus le sang devient visqueux & âcre par la dissipation qui se fait de ses parties les plus ténues, par la condensation de ses globules rouges, & par la chaleur qu'acquiert la partie séreuse ; chaleur qui devient assez forte pour la convertir en une espèce de gelée. L'exaltation des sels & des huiles animales, (ce qui les rend de plus en plus âcres, puisqu'ils le sont toujours en proportion de la chaleur qu'ils éprouvent), rend à la longue toute la masse des humeurs putrides & incapable de servir aux usages auxquels elle est destinée dans l'œconomie animale. En outre les obstructions qui se sont formées à l'extrémité des branches des artères sanguines ou au commencement des vaisseaux séreux doivent nécessairement être augmentées par le trop violent mouvement du sang : de sorte que si on néglige la saignée au commencement des Maladies, on y revient inutilement dans les périodes subséquents de la Fie-

vre, lorſque l'engorgement de la matiere obſtruante eſt ſi conſidérable, l'épaiſſiſſement & la viſcoſité des humeurs ſi grands qu'elles éludent les forces des atténuants & des délayants.

En général, la quantité du ſang qu'il eſt néceſſaire de tirer, doit être déterminée par les forces du Malade, par l'état de ſon pouls, par l'intenſité de la Fievre & de la chaleur, & par la violence des ſymptômes, tels que la douleur, la difficulté de reſpirer, &c. On doit auſſi avoir égard à la corpulence du Malade; car, à choſes égales, un homme gros & fort, peut certainement ſoûtenir une plus grande perte de ſang qu'un homme mince, quoique robuſte. Il eſt cependant plus sûr d'en tirer moins que trop à la fois, parce qu'il eſt aiſé d'y revenir auſſi-tôt & auſſi ſouvent que les indications le demandent. Si la douleur, la chaleur, la difficulté de reſpirer, &c. ne diminuent pas après la ſaignée c'eſt une marque qu'il eſt néceſſaire de la réïtérer.

Qu'il me ſoit permis d'avertir ici les jeunes Praticiens de ne pas s'en laiſſer impoſer par l'oppreſſion du pouls qui eſt ſouvent l'effet d'une trop

grande plénitude des vaiſſeaux, comme le prouvent la liberté & la force que les vibrations des artères acquierent dans ce cas par la ſaignée. Si la choſe paroît douteuſe, le Médecin ſera bien de tâter le pouls du Malade pendant qu'on le ſaigne de l'autre bras; s'il ſent qu'il s'affoiblit ou qu'il devient intermittent, il eſt temps de fermer la veine: ſi au contraire ſes battemens deviennent plus forts & plus développés, il peut laiſſer couler le ſang avec ſûreté. Il y a, à la vérité, des perſonnes ſujettes à ſe trouver mal lorſqu'on les ſaigne, parce que leurs fibres n'ont pas aſſez de force, ni leurs vaiſſeaux aſſez de reſſort pour ſe contracter à meſure qu'ils ſe vuident. On prévient cet accident en les ſaignant couchés, & en arrêtant le ſang de temps en temps. Quoique ces perſonnes ayent des fibres & des vaiſſeaux très-lâches, cela n'empêche pas qu'elles ne ſoient ſouvent pléthoriques, & que par conſéquent elles n'ayent beſoin d'être ſaignées, ſur-tout lorſque le poids des humeurs commence à ſurmonter la force du cœur, ce qui eſt le cas ordinaire du pouls oppreſſé.

La ſaignée ne diminue pas ſeulement la quantité & la vîteſſe du ſang, elle fait place aux liqueurs délayantes qui trouvent par-là une entrée plus facile. Il eſt abſolument néceſſaire de délayer dans toutes les Fievres, ſur-tout dans les Fievres ardentes & inflammatoires : car dans ces Fievres le ſang devient trop denſe & trop viſqueux par la diſſipation qui ſe fait de ſes parties les plus fines ; & la ſéroſité qui reſte, s'épaiſſit & ſe convertit en gelée par la violence & la durée de la chaleur. De-là la néceſſité des liqueurs légères rafraîchiſſantes & délayantes pour ſuppléer à la diſſipation de la partie lymphatique & ſéreuſe, & pour conſerver toute la maſſe des liqueurs dans un état de fluidité ſuffiſant. En général, il faut les choiſir aigreletes & légerement ſavoneuſes. Aigreletes parce qu'elles ſont très-rafraîchiſſantes & qu'elles préviennent l'acrimonie alcaleſcente des humeurs, qui ſans cela ne ceſſeroit d'augmenter par les grands frottemens & la grande chaleur qu'éprouve le ſang ; car les ſels des Animaux ſont conſidérablement exaltés & rendus plus corroſifs par la chaleur

de la Fievre & leurs huiles deviennent à la longue, rances & très-âcres par la même cauſe : les huiles les plus douces & le beurre acquierent de la cauſticité lorſqu'ils ſont expoſés à une trop grande chaleur. Il faut les choiſir ſavoneuſes, parce que non-ſeulement elles diſſolvent les matieres épaiſſies, mais encore parce qu'elles procurent une mixtion plus exacte des humeurs, en uniſſant plus intimement avec le ſang les ſels, les ſoufres & l'eau. J'ai ſouvent vû, dans les Fievres aiguës, les Malades rendre l'eau qu'ils avoient priſe en grande quantité, preſque auſſi claire & auſſi inſipide qu'ils l'avoient bûe ; ce qui, pour le dire en paſſant, eſt un ſymptôme très-dangereux. L'eau comme eau ne s'unit point aux liqueurs huileuſes ; il n'eſt donc pas étonnant, lorſque la ſéroſité du ſang a été convertie en gelée par la chaleur, & que ſes parties huileuſes ont été exaltées & ſe ſont accrûes par la fonte de la graiſſe de la membrane adipeuſe ; il n'eſt pas étonnant, dis-je, que l'eau pure, ne s'uniſſe pas bien avec le ſang, & ſe trouve inſuffiſante pour le

délayer. Il s'enſuit de-là qu'il faut néceſſairement mêler avec elle quelque ſubſtance ſavoneuſe, comme du ſucre, du ſyrop, des gelées ou des robs de quelque fruit, tels que les groſeilles, les framboiſes, les ceriſes, &c. Le ſuc de limon ou d'orange, mis avec un peu de ſucre dans une ſuffiſante quantité d'eau, fournit une boiſſon très-agréable qui réunit le double avantage des délayants acides & des ſavoneux.

Outre les avantages que les délayants procurent en redonnant aux humeurs leur fluidité, ils ſont auſſi très-utiles par le relâchement qu'ils produiſent des fibres & des vaiſſeaux, ſur-tout lorſqu'on les boit un peu chauds. Car la trop grande tenſion des fibres, &c. accompagne néceſſairement la grande vîteſſe, la chaleur, & la denſité du ſang, ſymptômes inſéparables, ou plutôt qui conſtituent l'eſſence de la Fievre inflammatoire. Il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe les effets que les Bains ont coutume de produire ſur l'extérieur de notre corps, il eſt naturel de ſuppoſer que des délayans tiedes feront un effet analo-

gue. Tout cela tend à rendre le ſang moins viſqueux, & ſon mouvement moins rapide ; ce qui doit néceſſairement diminuer ſa chaleur, effets de la plus grande importance dans la cure des Fievres ardentes & inflammatoires. On peut ajoûter même qu'il n'y a point de moyen plus sûr & plus efficace pour remédier à l'obſtruction des capillaires & à l'arrêt de la tranſpiration, puiſque par-là les humeurs reprennent leur fluidité & que les plus petits vaiſſeaux ſont rendus perméables. Car il eſt bon de remarquer que les ſueurs douces & générales qui ſuivent l'uſage des liqueurs délayantes & rafraîchiſſantes, ſont communément critiques, & emportent bientôt la Fievre. Je dis les ſueurs douces ; car celles qui ſont très-abondantes ſont toujours déſavantageuſes, ſur-tout dans le commencement des Fievres, parce qu'elles emportent les parties les plus atténuées du ſang, & laiſſent le reſte trop épais, trop viſqueux, & propre à former des obſtructions. J'ai ſouvent obſervé d'une maniere particuliere qu'elles étoient très-funeſtes au commencement des pleuréſies, des

péripneumonies & de la petite vérole. Il en eſt de même des évacuations abondantes par les ſelles & par les urines.

De toutes les manieres de provoquer les ſueurs au commencement des Fievres la plus pernicieuſe eſt de donner des remedes chauds, volatils & alexipharmaques, de tenir le Malade dans un lieu trop chaud, de l'accabler ſous le poids des couvertures; car tous ces moyens augmentent le mouvement & la chaleur du ſang qui ne ſont que trop violents, & ne font que jetter de l'huile ſur le feu. Il arrive même trop ſouvent que bien loin d'exciter la ſueur ils la ſuppriment, en accélerant le mouvement du ſang; ce qui doit néceſſairement troubler l'ordre naturel & régulier des ſécrétions. Tout le monde ſçait que plus la Fievre eſt forte, moins il ſe fait de ſécrétion par les ſueurs, l'urine, la ſalive, &c.

Certainement ſi la ſeule augmentation du mouvement du ſang eſt capable de produire la Fievre, tout ce qui tend à augmenter ce mouvement doit néceſſairement l'entretenir & l'aug-

menter : or c'eſt ce que ces remedes & ces méthodes ont coutume de faire.

C'eſt pour la même raiſon que les véſicatoires qui jettent dans le ſang un ſel âcre, & qui irritent fortement les fibres, ne conviennent point, du moins au commencement des fievres ardentes & inflammatoires. Cependant combien de fois ne voyons-nous pas dans la pratique ordinaire, ſaigner abondamment un Malade, enſuite le couvrir de véſicatoires & enfin le mettre à l'uſage de bols échauffants & alexitaires, de cordiaux, &c ? Ce qui eſt auſſi peu raiſonnable que, ſi après avoir ôté une partie d'un grand feu, on tâchoit enſuite d'éteindre le reſte en y jettant de la poudre à canon & de l'eſprit-de-vin ; ou ſi on vouloit arrêter un cheval en le fouettant & en lui donnant de l'éperon dans le flanc : c'eſt là en effet le cas des véſicatoires, lorſque le mouvement oſcillatoire des vaiſſeaux eſt trop fort, & celui des fluides trop rapide.

Après avoir ſaigné & raffraîchi ; les clyſtères émollients & laxatifs, ſont d'une très-grande utilité dans la cure

des Fievres aiguës, même dans le commencement, parce qu'ils entraînent les excréments endurcis, qui se trouvent fréquemment arrêtés dans les intestins, & procurent l'évacuation d'une matiere bilieuse âcre qui sans cela seroit absorbée, au moins en partie par les vaisseaux lactées, & portée dans la masse du sang. Outre cela ils font une espèce de fomentation pour les parties contenues dans le Bassin & le Bas-ventre, déchargent la tête & les hypochondres, & procurent une abondante sécrétion d'urine.

Un léger purgatif est souvent d'une très-grande utilité, en ce qu'il nétoye plus efficacement le canal intestinal, & emporte la sabure putride qui y séjourne. Je conseille pour cela de n'avoir recours qu'à ceux qui agissent sur les premieres voyes, tels que la manne, la crême de tartre, le sel admirable de Glauber, la rhubarbe, les tamarins, &c : tous les purgatifs drastiques, les teintures & les pillules où entre l'aloës sont pernicieux dans ce cas, dans lequel toute évacuation trop abondante, est dangereuse, en ce qu'elle entraîne une trop grande quan-

tité de la partie lymphatique du ſang, & laiſſe le reſte à ſec. Lorſque la nature paroît ſe porter vers ce côté, on ſe trouve bien de faire prendre au Malade d'abord une priſe de rhubarbe, enſuite une petite quantité des eſpèces du diaſcordium, enfin un calmant avec le ſyrop de Diacode, ou autre choſe ſemblable.

Rien ne paroît plus utile pour la la cure des Fievres ardentes que des évacuations convenables faites à temps, des boiſſons abondantes délayantes & rafraîchiſſantes, avec quelques remedes nîtreux & des ſucs acides & ſavoneux de végétaux; car ces remedes tendent non-ſeulement à conſerver le ſang dans un dégré convenable de fluidité, mais encore à empêcher qu'il ne tombe dans un état de putridité. En adminiſtrant ces remedes abondamment, nous ne faiſons que ſuivre la nature, le meilleur guide que nous puiſſions prendre, qui les demande avec empreſſement; car quelque averſion qu'elle ait pour tout aliment ſolide dans le temps de la Fievre, elle déſire ardemment les boiſſons; & c'eſt un ſymptôme d'un

très-mauvais augure lorſque le Malade eſt ſans altération avant que la Fievre ne ſoit tombée.

Si quelqu'une des cauſes, dont nous avons fait mention ci-deſſus, produit une Fievre inflammatoire dans une perſonne dont les humeurs ont de l'acrimonie; la Fievre en ſera beaucoup plus violente, parce que les ſels acrimonieux agiſſant comme autant d'aiguillons, accélereront le mouvement du ſang, & produiront une putréfaction plus prompte & plus conſidérable. C'eſt donc une néceſſité indiſpenſable que d'avoir recours, dans ce cas, aux boiſſons délayantes pour diſſoudre & emporter ces ſels (car l'eau eſt le ſeul diſſolvant des ſels) & aux remedes oppoſés à l'acrimonie particuliere du ſujet. Mais il faut que les délayants qu'on employera ayent auſſi quelque choſe de ſavoneux pour les raiſons que nous avons déjà indiquées, ſur-tout lorſque les parties huileuſes du ſang ſeront accrûes de celles qui réſultent de la fonte de la graiſſe produite par la chaleur de la Fievre: ce qui arrive quelquefois à un point ſurprenant & très-ſubitement dans quel-

ques perſonnes graſſes. Ces parties huileuſes devenant de plus en plus âcres & rances, ont beſoin de quelque ſubſtance ſavoneuſe pour leur ſervir de moyen d'union avec les parties aqueuſes : autrement elles produiſent les obſtructions les plus dangereuſes & l'acrimonie la plus forte.

Quant à la maniere particuliere de faire uſage de ces délayans, je penſe qu'on doit laiſſer boire le Malade auſſi ſouvent qu'il voudra, pourvû qu'il ne ſurcharge pas ſon eſtomac en bûvant de trop grands coups à la fois; ce qui lui occaſionneroit des nauſées, des indigeſtions, des vents, des anxiétés, des inquiétudes, & à la fin des vomiſſements, ou une diarrhée.

La pratique d'Aſclepiade, n'avoit rien de ſi monſtrueux que l'abſtinence abſolue de toute boiſſon qu'il preſcrivoit pendant les trois premiers jours de la Fievre. Rien n'étoit plus oppoſé à la règle qu'il avoit établie de guérir *tutò, celeriter & jucundè*, puiſque, comme dit Celſe, *convellebat vires ægri luce, vigiliâ, ſiti ingenti, ſic ut ne os quidem primis diebus elui ſineret. Lib. II. Cap. IV.* Je ſuis bien sûr qu'il

n'avoit pas puiſé ce précepte dans Hippocrate, la raiſon, la nature, ni l'expérience. Mais cet homme qui de Déclamateur s'étoit fait Médecin, crut devoir prendre une route toute oppoſée à celle que ſuivoient les Médecins de ſon temps ; la nouveauté de la la choſe le ſoutint, comme elle fait encore les Charlatans du temps préſent ; & comme elle le fera tant que les fous feront le plus grand nombre.

Je crois que les boiſſons priſes à petits coups, & ſouvent réïtérées, ſont le moyen le plus sûr de délayer les humeurs. Car il eſt à préſumer qu'à égales quantités de boiſſon priſes dans un temps donné, il en paſſera beaucoup plus dans les vaiſſeaux abſorbants qui ſe trouvent entre la bouche & l'eſtomac, ſi on boit fréquemment, que ſi on avale tout à la fois & d'un ſeul coup ; parce que par ce moyen la boiſſon eſt plus ſouvent & plus longtemps appliquée à l'orifice de ces vaiſſeaux. D'ailleurs l'eſtomac & les inteſtins peuvent mieux la faire paſſer dans les veines lactées & méſentériques lorſqu'elle eſt en petite quantité, que s'ils étoient inondés par

une trop grande quantité de liqueur.

On peut aider l'effet de ces boiſſon délayantes & relâchantes par des fomentations émollientes, des bains tiedes, des lavemens rafraîchiſſants & lénitifs, &c. Les bains des bras & des mains, des jambes & des pieds, & des hypochondres ſont d'une très-grande utilité dans les Fievres inflammatoires, comme je l'ai éprouvé une fois ſur moi-même. Mais il ne faut pas que ces fomentations ſoient d'un dégré de chaleur ſupérieur à celui du corps humain, ce qu'on peut déterminer aiſément avec le ſecours d'un thermometre. En ſuivant cette méthode, non-ſeulement on fournit au ſang une humidité qui s'introduit par les vaiſſeaux abſorbants; mais encore on tend à lever les obſtructions & à relâcher les fibres qui ſont ordinairement trop tendues. Elle ne peut être que d'un très-grand ſecours dans les tempéramens ſecs; les peaux & les veſſies des animaux ne laiſſent rien paſſer lorſqu'elles ſont ſeches; mais lorſqu'on les a imbibées, elles laiſſent paſſer l'eau par leurs pores. La boiſſon fréquente des liqueurs tiedes & émol-

lientes fournit en même temps une eſpèce de bain relâchant aux premieres voyes, aux hypochondres, &c. ce qui n'eſt pas d'une petite conſéquence, ſur-tout dans les inflammations des poumons, de la plevre, &c. Je n'ajoûterai plus qu'un mot : cette pratique étoit celle des Anciens, qui ne donnoient guere autre choſe dans les Fievres qui des délayants très légers, leur ptiſane, ou l'eau d'orge, l'hydromel, l'oximel, &c, & qui faiſoient un uſage fréquent des fomentations & des lavemens.

Puiſque l'accélération de la vîteſſe des humeurs qui circulent, eſt capable de produire la Fievre par elle-même, toutes les cauſes qui accélérent le mouvement du ſang doivent néceſſairement augmenter la Fievre : la force de la Fievre ſera donc en raiſon compoſée des forces accélératrices ; la tenſion des fibres, un ſang denſe, abondant, & chargé de ſels âcres qui irritent le cœur & les artères & les font entrer dans des contractions plus fréquentes & plus fortes. Le trop grand uſage du ſel & d'aliments épicés, excite une chaleur fébrile, même

dans les perſonnes qui ſe portent le mieux.

Au contraire plus les fibres ſont foibles & lâches, le ſang plus diſſous & plus appauvri, moins la Fievre eſt forte. C'eſt le cas de ce que nous appellons les *Fievres lentes* ou *nerveuſes*, qui ſont produites par un régime peu nourriſſant, aqueux & mal ſain ; des fruits cruds, un temps pluvieux, chaud & humide ; de longues & de grandes inquiétudes, l'abattement des eſprits, &c. Il s'engendre dans ces cas une eſpèce de viſcoſité dans les humeurs, qui eſt la cauſe immédiate de la maladie : mais elle n'eſt point de l'eſpèce inflammatoire (ou de celle que les Anciens appelloient *phlegmon phlegmoneux*, qui eſt inhérente dans les globules rouges du ſang) ; car elle a ſon ſiége principal dans les vaiſſeaux ſéreux & lymphatiques, qui s'obſtruent par ce moyen. Le ſang appauvri & viſqueux ne peut fournir qu'une petite quantité d'eſprits animaux qui ſe ſéparent & ſe diſtribuent d'une maniere irréguliere, ce qui produit les ſymptômes nerveux qui ont fait donner à cette Fievre le nom de *nerveuſe*. Les obſtruc-

tions ſont que la lymphe qui ſéjourne devient de plus en plus âcre, ce qui produit plus ou moins de Fievre qu'on connoît par la fréquence du pouls, des chaleurs irrégulieres, des friſſons, &c. Toutes les humeurs deviennent de plus en plus corroſives, ſelon qu'elles ſéjournent plus long-temps; les enflures hydropiques des jambes, quoique dans le commencement auſſi froides que le marbre, s'enflamment à la longue; les humeurs deviennent ſi âcres qu'elles produiſent l'éréſypele, des phlictènes, des ulcères, &c, comme on l'obſerve ſouvent à la fin des hydropiſies.

Puiſque ces Fievres paroiſſent avoir leur ſiége dans les derniers vaiſſeaux ou dans les vaiſſeaux ſéreux & lymphatiques & peut-être même dans l'origine des nerfs; qu'elles ſont toujours accompagnées de relâchement & d'engourdiſſement dans les nerfs & dans les fibres, & que les obſtructions ſont fort éloignées de la route de la circulation du ſang : il n'eſt pas étonnant que les remedes n'agiſſent pas auſſi aiſément, & qu'elles ne ſoient pas diſſipées auſſi promptement que ſi leur cauſe

cauſe étoit dans les vaiſſeaux ſanguins. Il eſt bon de conſidérer en outre qu'il faut un certain temps pour que les nerfs & les fibres puiſſent reprendre leur ton. D'où il eſt aiſé de voir que cette Fievre doit être plus long-temps à ſe produire, & beaucoup plus long-temps à ſe diſſiper qu'une Fievre inflammatoire.

Ces deux ſortes de Fievres paroiſſent avoir des cauſes très-oppoſées, & par conſéquent des effets & des ſymptômes très-différens. Conſidérons quelque Fievre moyenne, elle nous pourra ſervir à éclaircir l'une & l'autre; c'eſt pourquoi nous allons paſſer à l'examen de la Fievre intermittente.

****

CHAPITRE II.

Des Fiévres intermittentes.

LES cauſes les plus ordinaires des Fievres intermittentes, ſont un air épais & humide, chargé des exhalaiſons d'un terrein ſubmergé & marécageux; ou des temps froids, pluvieux

& des brouillards ; auſſi voit-on que les Fievres intermittentes ſont endémiques dans les pays bas & marécageux, & épidémiques dans les temps dont on vient de parler. Une pareille conſtitution de l'air relâche beaucoup trop les fibres, & dérange la tranſpiration ; ce qui produit bien-tôt de la viſcoſité dans le ſang, d'où réſultent des obſtructions & une ſtagnation dans les derniers rameaux des artères ſanguines ; c'eſt ce que prouvent le froid, la pâleur, la lividité des doigts, des ongles & des lévres, &c. qui précedent immédiatement le friſſon d'un accès de Fievre intermittente. Le ſang reflue alors vers le cœur, & la nature fait tous ſes efforts pour écarter les obſtructions, qui ſont bien-tôt emportées par la chaleur qui ſurvient, & la matiere morbifique s'évacue par les ſueurs, les urines, &c. On éprouve lorſqu'on fait uſage de bains extrêmement froids, quelque choſe d'approchant d'un accès de Fiévre intermittente, accompagné de pâleur, de froid, de friſſon, d'un arrêt du ſang dans les artères cutanées, & de ſa répulſion vers le cœur ; à peine

eſt-on ſorti du bain, que le cœur & les artères ſurmontent la réſiſtance produite par le reſſerrement des vaiſſeaux, & la chaleur ſe réveille par tout le corps. Mais ſi la perſonne qui ſe baigne eſt foible, l'eau très-froide, & qu'elle y reſte long-temps, elle peut mourir dans le bain, comme un Malade d'un tempérament foible, peut mourir dans le friſſon, (ce qui arrive ordinairement lorſque la maladie eſt mortelle) le cœur n'étant pas capable de vaincre la réſiſtance.

Lorſque les fibres ſont fortes, la viſcoſité du ſang & les obſtructions peu conſidérables, le paroxiſme céde aiſément à cet effort de la nature. Mais ſi la viſcoſité & les obſtructions ſont conſidérables, les fibres fortes & plus tendues; la Fievre eſt très-vive, & peut aiſément devenir continue, ſi elle eſt mal traitée. On obſerve en effet dans certaines épidémies, que les Fievres intermittentes prennent d'abord dans certains tempéraments, l'apparence des Fievres ardentes, & finiſſent par ſuivre le type des Fievres quotidiennes ou tierces; & il eſt aſſez ordinaire de

voir des Fiévres quotidiennes, ou tierces, dégénérer lorſqu'on les traite dans les commencemens par des remedes chauds, tels que les eſprits volatils, l'eau-de-vie, le poivre, le polygala, &c. (dont on ne voit que trop de Malades être la victime) dégénérer, dis-je, en une Fiévre inflammatoire accompagnée de phrénéſie, pleuréſie, ou péripneumonie. De ſorte que l'état des ſolides & des fluides, dans quelques eſpeces de Fievres intermittentes, ne paroît pas fort différent de celui qu'ils ont dans les Fievres inflammatoires. Je me ſouviens que la Fievre catharrale qui ſe répandit dans toute l'Europe dans le printemps de l'année 1743, ſe métamorphoſoit ſouvent en pleuréſie ou en péripneumonie, & prenoit auſſi ſouvent au bout de deux ou trois jours, le caractère d'une Fievre quotidienne ou tierce : tellement la différence des tempéraments changeoit la face & la nature de la maladie.

Quelquefois on voit régner avec les pleuréſies & les péripneumonies épidémiques des Fievres quotidiennes, demi-tierces & tierces ; ce qu'on

obſerva en 1744. (*b*) Cela vient de ce que le froid reſſerre les fibres, & condenſe le ſang dans certaines conſtitutions, au point de produire des Fievres inflammatoires; tandis que dans les perſonnes qui ont les nerfs & les fibres plus lâches & plus foibles, & les humeurs plus aqueuſes, il augmente ſeulement la force des vaiſſeaux, & échauffe le ſang de maniere à prévenir, par des accès répétés de Fievre intermittente réguliere, toutes les ſuites fâcheuſes du défaut de tranſpiration, de la denſité, & de la viſcoſité des humeurs. On voit ſouvent des perſonnes dont les eſprits ſont abattus, & qui ont l'habitude du corps leucophlegmatique, être attaquées de la Fievre, pour avoir fait uſage de remedes toniques chauds, des martiaux, &c. & ſi l'on dirige bien cet effort de la nature, ils ſe rétabliſſent parfaitement. Toutes les fois qu'on peut changer une Fievre lente nerveuſe, en Fievre intermittente, on guérit promptement ſon Malade.

(*b*) Voyez mes *Obſerv. de aëre & morb. Epid. vol. II. Martio, Aprili, Maio* 1744.

J'ai ſouvent vû regner dans des printemps froids & ſecs, beaucoup de pleuréſies, de péripneumonies & de rhumatiſmes inflammatoires, qui étoient ſuivis d'un grand nombre de Fievres intermittentes, lorſque le temps devenoit plus chaud; la chaleur diminuant la roideur des fibres, & réſolvant en quelque maniere la viſcoſité & la denſité du ſang: au lieu que ſi les ſolides euſſent conſervé leur tenſion, & le ſang ſa denſité & ſa viſcoſité, il en ſeroit résulté des Fievres inflammatoires, toutes les fois qu'on auroit été expoſé au froid, ou à quelqu'autre cauſe, qui dans ce cas ne produiſoit qu'une Fievre intermittente.

Les Fievres intermittentes régulieres du printemps, ont ſouvent des effets très-ſalutaires, en détruiſant la viſcoſité & la cohéſion morbifique du ſang; comme un orage purge une atmoſphère chargée de brouillards. La vigueur que le corps acquiert à meſure que le printemps avance, jointe à la chaleur vivifiante & à la ſécheresse de l'air, raréfient & atténuent les humeurs groſſieres & viſqueuſes, ou-

vrent les pores : de-là vient que les Fievres intermittentes du printemps ſe guériſſent ſi facilement aux approches de l'été. Il y a bien de l'apparence que les premieres influences de cette ſaiſon qui ranime & atténue tout, mettent en action les puiſſances de la nature qui ſe trouve par-là en état de ſe débarraſſer de l'amas d'humeurs épaiſſes & gluantes, dont un hyver froid & humide la ſurcharge dans un grand nombre de ſujets, ce qui peut être au moins une des raiſons de la fréquence des Fievres intermittentes, qu'on obſerve dans le printemps. Il eſt certain que dans cette ſaiſon, toute la nature éprouve une eſpece d'orgaſme; les végétaux eux-mêmes ſortent de leur état d'engourdiſſement, reçoivent une nouvelle vie, & leurs ſucs épaiſſis reprennent leur mouvement.

Il paroît par les expériences (*a*) que le ſang eſt plus denſe & plus ténace dans les Fievres quotidiennes que dans les Fievres tierces; dans les tierces que dans les quartes; de ſorte que, toutes

(*a*) Voyez le 5e Chapitre de *la Théorie Moderne de M. Langrish.*

choſes d'ailleurs égales, il approche beaucoup plus de l'état inflammatoire dans les Fievres quotidiennes; & on remarque communément que ſi la Fievre, de tierce légitime, devient demi-tierce ou quotidienne, ou anticipe beaucoup ſur le temps du paroxiſme régulier, elle ſe métamorphoſe en Fievre rémittente ou continue. C'eſt ce que ne produiſent que trop ſouvent un régime trop chaud, ou l'uſage trop précipité du kinkina. En effet, on obſerve très-fréquemment que le kinkina ne convient pas dans le commencement des Fievres quotidiennes & doubles tierces (qui pour le dire en paſſant, ſont la même choſe) juſqu'à ce qu'on ait fait uſage des mixtures ſalines, des délayants & atténuants appropriés, & dans certains cas, qu'après qu'on a eu recours à la ſaignée, à la purgation & au vomiſſement. Je n'ai jamais cru qu'il fût prudent dans cette eſpece de Fievre intermittente, de donner le kinkina ſous quelque forme que ce fût, avant le troiſieme ou le quatrieme accès au moins, & qu'après avoir ſaigné plus ou moins les perſonnes qui ont quelque diſpoſition à la pléthore.

Cette méthode doit ſur-tout être obſervée dans les Fievres printanieres. Je dois faire remarquer en outre, que comme rien n'eſt plus efficace dans les Fievres intermittentes qu'un vomitif donné à propos & même répété, (comme la nature nous l'indique, par les efforts conſtants qu'elle fait dans le paroxiſme, pour produire le vomiſſement), rien n'eſt plus propre à en prévenir les mauvais effets dans les ſujets pléthoriques, que de faire précéder la ſaignée, ſur-tout lorſqu'on veut l'adminiſtrer dans le paroxiſme; ce qu'on pratique ſouvent avec ſuccès; car Celſe conſeille *cùm primùm aliquis inhorruit, & ex horrore incaluit, dare ei oportet potui aquam ſubſalſam, & vomere eum cogere.* Lib. III. cap. 12.

Nous voyons par-là que quelques eſpèces de Fievres intermittentes, approchent beaucoup de l'état inflammatoire, & demandent un régime rafraîchiſſant, des délayants, & ſouvent la ſaignée & d'autres évacuations. J'ai été obligé dans beaucoup de cas, de joindre le nître au kinkina, pendant tout le traitement, & même

quelquefois d'en ſuſpendre l'uſage pendant un jour ou deux ; & de donner à la place, du ſel d'abſynthe, avec le ſuc de citron, dans une infuſion de fleurs de camomille, & d'écorces d'oranges de Séville. Lorſqu'une Fievre intermittente tend à dégénérer en Fievre continue inflammatoire, on la ramene à ſon type par la ſaignée & une légere purgation anti-phlogiſtique.

Mais ſi quelques Fievres intermittentes ſe métamorphoſent en Fievre inflammatoire, on en voit un beaucoup plus grand nombre, ſur-tout en automne, qui dégénerent en Fievres rémittentes irrégulieres, en putrides ou en Fievres lentes nerveuſes. Et ce n'eſt pas une choſe rare de voir la Fievre quotidienne ſe changer en tierce, enſuite en quarte, & enfin ſe terminer en hydropiſie, ſur-tout dans certaines ſaiſons & en certains lieux. Cela démontre évidemment que les fibres s'énervent de plus en plus, & que le ſang s'appauvrit & devient aqueux. Les Fievres tierces du printemps, elles-mêmes qui dans une ſaiſon favorable, ſe guériſſent le plus

ſouvent toutes ſeules, deviennent très-rebelles, lorſque l'été eſt humide & pluvieux; & les malades ſont ſujets à retomber à la moindre occaſion. C'eſt ce qu'on obſerva particulierement dans les étés froids & humides des années 1734 & 1735 (*a*). Dans ces cas, j'ai trouvé que l'uſage journalier de ſe faire frotter le corps avec une broſſe, & les bains froids, étoient le moyen le plus sûr de prévenir ces rechûtes. Peut-être n'eſt-ce qu'en fortifiant les fibres, que le froid de l'hyver met fin aux Fievres qui regnent en cette ſaiſon; car on a remarqué qu'elles ſont ſouvent très-opiniâtres dans les hyvers chauds & humides.

Une ſaignée faite mal-à-propos, une purgation donnée à contre-temps, une nourriture mal ſaine, des alimens groſſiers & viſqueux, des boiſſons vappides comme des eaux croupies, de mauvaiſe biere & autres ſemblable, rendent ces Fievres intermittes très-anomales, très-rebelles, & dangereuſes, & les font ſouvent dégénérer en Fievres malignes, putri-

(*a*) Voyez *Obſervat. de aëre & morbis Epidemic. lib. I.*

des, ou lentes nerveuſes ; quelquefois elles ſe terminent en hydropiſies, en jauniſſe, ou en des obſtructions de tous les viſceres de l'abdomen, & ſouvent en affections nerveuſes. En un mot, tout ce qui affoiblit trop le reſſort des fibres, & appauvrit le ſang, produit ces fâcheuſes maladies ; ſur-tout lorſque la tranſpiration eſt ſouvent interrompue par un air froid & humide, le défaut d'un exercice convenable, des alimens groſſiers, peſants & viſqueux, tels que le poiſſon, les laitues, les concombres & les autres fruits aqueux inſipides, qui, comme on le ſçait, diminuent conſidérablement la tranſpiration.

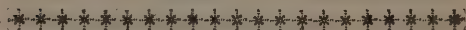
Ces obſervations démontrent évidemment la néceſſité d'un régime chaud, fortifiant & atténuant dans le traitement des Fievres intermittentes qui affectent les perſonnes d'une complexion lâche, & dont le ſang eſt appauvri, mais plus particulierement lorſque la ſaiſon eſt humide. Dans ces circonſtances, le kinkina, quelque bon & quelque bien choiſi qu'il ſoit, eſt ſouvent ſans effet, à moins qu'on n'y joigne des alexipharmaques, ap-

propriés, tels que la *racine de ſerpentaire de Virginie*, le *contrayerva*, la *myrrhe*, le *camphre*, &c. Après quatre ou cinq accès, on peut y mêler avec ſuccès les martiaux ; mais on ne doit jamais ſe preſſer de donner le kinkina, ni les martiaux, lorſque le malade eſt jaune, qu'il a le ventre tendu, & qu'il eſt reſſerré : dans ce cas, on doit faire précéder les *apéritifs mercuriels* & *ſavoneux*, avec *la rhubarbe*, *l'aloës*, le *tartre régénéré* ou *ſoluble*, & dans quelques occaſions, on peut très-bien les joindre avec le kinkina.

Il paroît par tout ce qui a été dit dans ce Chapitre, que la Fievre tierce réguliere tient le milieu entre la Fievre inflammatoire, & la Fievre lente nerveuſe : & que d'un côté, la conſtitution des ſolides & des fluides peut être exaltée au point d'embraſer le ſang, & de produire une Fievre continue inflammatoire ; & que de l'autre, elle peut être tellement affoiblie, qu'il en réſulte une Fievre lente nerveuſe. Ce qui nous fait connoître les cauſes & la méthode qu'on doit ſuivre pour le traitement de ces Fievres.

Maintenant, puiſque chaque eſ-

pece de Fievre peut être considérée comme un effort que la nature fait pour se débarrasser de quelque chose qui l'opprime, nous devons toujours la favoriser par tous les moyens que la raison & l'expérience peuvent nous fournir. Il faut, sur-tout dans le commencement, être bien circonspect dans la maniere de procéder, soit qu'il faille l'aiguillonner ou modérer ses efforts, jusqu'à ce qu'on ait bien considéré la nature, la force, & la qualité de la maladie, & la constitution du Malade. Pour y parvenir, il est nécessaire que nous examinions avec soin, 1°, *l'état des Solides*, 2°, *celui des Fluides.*



CHAPITRE III.

De l'état des Solides.

LA force du corps & du tempérament dépend originairement, selon toutes les apparences, des premiers rudiments de nos corps; & c'est sans doute de leur tissu plus ou moins ferme, que dépend en grande partie, la

bonne ou mauvaiſe ſanté de toute notre vie. La nature a donné à nos fibres une conſtitution & une force déterminées, & tout ce qui s'en écarte, peut être appellé une maladie ; cet écart peut venir ou de la foibleſſe des parents, ou de quelque erreur commiſe dans le régime, dans l'exercice, &c. & on doit y faire une attention particuliere dans la pratique.

La ſanté parfaite conſiſte dans un juſte milieu, entre la trop grande tenſion & la trop grande flexibilité des fibres. Le trop de roideur diſſipe trop promptement les ſucs nourriciers, & produit à la fin le maraſme ; comme le trop de lâcheté des vaiſſeaux les expoſe à être ſurchargés, & amene la leucophlegmatie ou l'hydropiſie. Dans le premier cas, les fluides animaux éprouvent un changement trop prompt. Dans le ſecond, les alimens que nous prenons ne ſont pas aſſez aſſimilés.

Un ſyſtême de vaiſſeaux forts & élaſtiques agit avec force ſur les fluides qu'il contient, produit de très-grands frottements, & par conſéquent une grande chaleur, accompagnée né-

ceſſairement de la diſſipation des parties aqueuſes les plus ſubtiles, ce qui augmente la proportion des globules rouges, les rend plus denſes, plus compacts, & les humeurs en général plus viſqueuſes; comme le démontre l'état du ſang dans les perſonnes laborieuſes, qui péche conſtamment par-là. Lorſque cet état paſſe de beaucoup les bornes de la nature; il devient une maladie de tempérament, produit une Fievre continue, & à la fin ſe termine par l'atrophie & par le maraſme complet, ſi les perſonnes de ce tempérament ne ſont pas emportées beaucoup plûtot par quelque inflammation; genre de maladie auquel elles ſont très-expoſées, & auquel elles échappent beaucoup plus difficilement, à raiſon de la denſité & de la viſcoſité de leur ſang, de la roideur & de la contraction de leurs vaiſſeaux, que les perſonnes qui ont les fibres moins tendues, & le ſang plus fluide. Il n'y a point de bien ſans mêlange, les roſes ont leurs épines; ces inconvénients découlent naturellement de la ſanté & de la vigueur la plus forte: telle eſt la mal-

heureuſe condition des hommes.

Les perſonnes de ce tempérament ſe trouvent bien des aliments & des boiſſons farineux & émollients, ainſi que des bains tiedes, ſur-tout dans les temps ſecs & froids. Lorſque j'ai à traiter ces perſonnes de Fievres inflammatoires, de pleuréſies, de péripneumonies, ou d'autres maladies ſemblables, je leur conſeille toujours de boire une très-grande quantité de liqueurs aqueuſes émollientes & délayantes, que je leur fais prendre tiédes; leurs vapeurs chaudes relâchent les parties & les canaux des poûmons, procurent au ſang un paſſage plus libre dans leür tiſſu; rendent l'expectoration plus facile & plus abondante, en même temps qu'elles delayent le ſang. Je leur fais appliquer auſſi des fomentations de même eſpece, médiocrement chaudes aux pieds, aux jambes, aux mains, aux bras, aux hypochondres, à la poitrine : elles produiſent ſouvent des effets ſurprenants, & ſont infiniment plus utiles que les drogues indigeſtes des boutiques, ſur leſquelles on comptoit beaucoup trop autrefois.

J'ai reconnu l'abus des bains froids pour les perſonnes d'un tempérament ſec & d'une conſtitution trop roide, auxquelles ils ſont quelquefois très-grand mal, en augmentant le froncement & la tenſion de leurs fibres. On obſerve aſſez généralement, que la plûpart de ceux qui ſont uſage du bain froid, deviennent plus maigres quoique plus vigoureux & plus actifs. Il y a quelques années que je fus conſulté par une perſonne extrêmement maigre qui avoit malgré cela une très-grande vivacité d'eſprit; elle faiſoit beaucoup d'exercice & ſe baignoit très-fréquemment dans la mer même, lorſque l'eau étoit très-froide. Elle maigriſſoit chaque jour de plus en plus, & à la fin elle devint foible, & perdit preſque toute la vivacité de ſon eſprit. Je jugeai que l'uſage de ces bains avoit procuré une trop grande roideur à ſes fibres, & que cela avoit occaſionné la diſſipation des parties les plus fines de la lymphe, & même du fluide nerveux, &c. Car pendant tout ce temps, elle avoit pris une quantité ſuffiſante de nourriture, & n'avoit éprouvé aucune

évacuation extraordinaire. Je lui prefcrivis un régime doux, nourrissant, & relâchant, je lui interdisis l'usage des bains froids, & je l'envoyai à la fin prendre les eaux de Bath. Elle eut bien-tôt repris par ce moyen, son embonpoint & sa vivacité; sa santé fut entierement rétablie. Rien au contraire ne fortifie si efficacement des fibres trop foibles & trop lâches, que les bains froids: ils rétablissent quelquefois comme par enchantement les enfants foibles & rachitiques : c'est à cet effet que plus d'un puits doit la réputation qu'il a acquise dans des temps d'ignorance & de superstition.

La Doctrine du *Strictum* & *Laxum*, des anciens Méthodistes bien entendue, peut être d'une très-grande utilité dans la pratique de la Médecine, quoiqu'ils les ayent souvent confondus dans la théorie & dans la pratique; mais Boerhaave a fait sur les maladies qui reconnoissent pour cause les fibres trop lâches ou trop tendues, d'excellentes observations, qui sont d'un très-grand usage en pratique. Il y a un autre état des fibres, dont personne n'a parlé jusqu'ici : on peut

le nommer l'état des *Fibres tendres*; ou la conſtitution trop délicate des ſolides, qui rend les perſonnes qui ont cette conſtitution, plus ſenſibles au plaiſir & à la peine : les filaments qui compoſent ces fibres, ſont ſi déliés, qu'un rien peut les rompre : c'eſt ce qu'on obſerve fréquemment dans les perſonnes minces & belles, d'une complexion délicate; mais extrêmement vives, & dans leſquelles la vivacité de l'eſprit l'emporte ſur la force du tempérament. Elles ſont ſouvent expoſées aux hœmophthiſies, ou autres hémorrhagies, aux colliquations, aux phthiſies pulmonaires, & finiſſent par la conſomption.

Nous venons de voir en raccourci, les mauvais effets que produit la trop grande tenſion des ſolides; nous allons maintenant examiner le plus rapidement qu'il nous ſera poſſible, les déſavantages qui réſultent de leur trop grand relâchement.

Des vaiſſeaux foibles n'agiſſent pas ſuffiſamment ſur les fluides qu'ils contiennent; ils ne broyent point aſſez les molécules du chyle, ils ne les arrondiſſent & ne les aſſimilent pas

comme il faut. En effet, le chyle n'eſt jamais bien préparé, lorſque les organes de la digeſtion ſont trop foibles. Quand les vaiſſeaux ont le ton qui leur eſt néceſſaire, qu'ils agiſſent avec force ſur les ſucs nourriciers qu'ils reçoivent de l'eſtomac, on ne trouve plus de parties chyleuſes dans le ſang quelques heures après le repas; au lieu que dans les perſonnes leucophlegmatiques, & d'une complexion foible, elles ne ſe changent jamais, ou du moins qu'après un très-long temps, en globules rouges & en ſéroſité. D'ailleurs, dans ces complexions lâches, le ſang n'a pas aſſez d'activité, & n'eſt pas mû avec la force qui ſeroit néceſſaire pour entretenir la chaleur vitale, pour atténuer les ſels, & les ſoufres ou les huiles, au point que demande l'œconomie animale. Les globules rouges du ſang qui ſont le grand principe de la vie & de la chaleur, n'acquierent ni la denſité, ni la rotondité, ni la conſiſtence néceſſaires; ce qui produit des concrétions irrégulieres dans les vaiſſeaux; la ténacité & la viſcoſité de la partie ſéreuſe ou de la lymphe; diminue la

quantité des esprits, & dérange toutes les sécrétions. De-là découlent la cachexie, la leucophlegmatie, & les différentes especes d'hydropisie, les Fievres intermittentes & rémittentes régulieres, ou les Fievres lentes nerveuses; les humeurs tombant en putrescence, faute d'un mouvement ou d'une circulation suffisante, & parce qu'elles sont forcées de séjourner dans les vaisseaux capillaires, par les obstructions qu'occasionne l'action trop foible des vaisseaux: action, qui ne suffit pas pour agiter, pour atténuer, ni pour mouvoir les liqueurs qu'ils contiennent.

Toutes les humeurs du corps qui séjournent, commencent bien vîte à se corrompre & à devenir acrimonieuses, & elles le deviennent souvent au point de produire les Fievres de la plus mauvaise espèce: car quoique la circulation soit très-languissante, à raison de la foiblesse de la force motrice des vaisseaux; elle suffit cependant pour produire plus ou moins de chaleur fébrile, étant excitée par l'irritation que fait l'acrimonie; & à la fin, elle cause une putréfaction gé-

nérale, comme le prouve la Fievre qui ſurvient dans les pâles couleurs des filles, & qui a ſouvent des ſuites très-fâcheuſes : les tumeurs froides & œdémateuſes des jambes ſe terminent dans bien des cas, par une eſpèce d'éréſypele ou gangrêne.

Le Médecin doit donc examiner avec la plus ſcrupuleuſe attention, l'état des fluides, non-ſeulement dans les maladies chroniques, mais encore dans les maladies aiguës ; car ils ſont généralement la cauſe primitive & efficiente de l'état particulier des fluides. Par exemple, on peut naturellement conclure qu'un homme d'une conſtitution robuſte, qui a les fibres fortes & tendues, & qui a fait beaucoup d'exercice, a le ſang denſe & épais, tendant à ce dégré de viſcoſité qui produit les inflammations, lorſque la Fievre ſe met de la partie ; & que par conſéquent, le moyen le plus sûr de prévenir cette inflammation, c'eſt d'avoir recours promptement à la ſaignée : qu'au contraire les perſonnes foibles, d'un tempérament mou & lâche, ont le ſang aqueux & appauvri, & qu'elles

ne peuvent ſupporter la ſaignée, ni les grandes évacuations.

Cet examen eſt extrêmement important au commencement des maladies aiguës, ſur-tout dans la petite vérole & les autres Fievres éruptives pour déterminer s'il convient de ſaigner ou non.

Par exemple, lorſqu'un homme robuſte qui a le pouls fort, eſt ſaiſi de violents ſymptomes de la petite vérole, ce ſeroit une faute impardonnable de ne le pas ſaigner avant l'érup tion; car il n'eſt pas poſſible de ne pas prévoir que la Fievre inflammatoire ſera très-violente dans un homme de cette conſtitution : mais il y auroit de l'imprudence à ſaigner une perſonne d'un tempérament foible & lâche, à moins que quelque ſymptome urgent ne le demandât. Cependant combien ne voit-on pas de Médecins qui ne font pas cette attention? Il y en a qui employent conſtamment la ſaignée & les vomitifs à la moindre apparence de petite vérole; au lieu qu'il y en a d'autres qui craignent ſi fort d'affoiblir leurs Malades, qu'ils les laiſſent périr de l'inflammation, plûtôt

plutôt que de la virulence de la maladie.

Si le Médecin connoît le Malade, il ne sera pas fort embarrassé pour juger de sa constitution ; aussi Celse a-t-il raison de dire (*d*) qu'on doit toujours préférer un Médecin qui nous connoît, à un étranger, quand même ils seroient également habiles. Mais si le Médecin ne connoît pas son Malade, il peut juger par la dureté & la fermeté de ses chairs, par la sécheresse & la chaleur de sa peau, par la soif & la couleur, par la chaleur de l'haleine, la violence des douleurs, & par un pouls fort, tendu & fréquent, il peut juger, dis-je, qu'il a les fibres fortes & élastiques, & que la Fievre est de l'espèce des Fievres inflammatoires. Un pouls foible, fréquent & mol, une chaleur peu considérable, point de couleur, une soif légere, des urines pâles, des chairs & une peau molles, des sueurs visqueuses, partielles, irrégulieres, froides, ou abondantes ; de la pesanteur & des inquiétudes, plûtot que des douleurs vives ; une langue humide, quoique peut-être blanche ou chargée,

(*d*) Voyez sa Préface vers la fin.

indiquent le contraire. Mais toutes ces choses s'apprennent plûtot par l'expérience, que par les préceptes ; c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage sur cet objet.

****

CHAPITRE IV.

De l'état des Fluides.

Nous allons examiner maintenant l'état des fluides ; nous avons déjà dit qu'il dépendoit en grande partie, de celui des solides.

Il y a en premier lieu, un état du sang, dans lequel les humeurs sont trop denses & trop visqueuses, dans lequel les globules rouges sont en trop grande quantité, trop compactes ou trop denses, dans lequel les globules séreux péchent par les mêmes défauts : en un mot, dans lequel toute la masse des fluides est trop gluante, & trop disposée à prendre une forme solide & concrete. On observe particulierement cet état, dans les personnes d'une constitution robuste, qui ont les fibres fortes, qui font beaucoup

d'exercice, & qui se nourrissent bien. Mais lorsque les globules rouges sont très-denses & en très-grande quantité, que les vaisseaux sont très-forts & très-élastiques, ils doivent communiquer une très-grande force aux fluides qui circulent, & par conséquent, produire un très-grand frottement, & beaucoup de chaleur, qui dissipent les parties les plus fluides du sang, augmentent sa viscosité : ce qui reste, doit devenir plus gluant, & moins propre à passer par les extrémités capillaires des artères ; de-là les obstructions & les inflammations.

Outre cela la grande chaleur tend à coaguler la lymphe, une chaleur un peu supérieure à la chaleur de la Fievre ardente, suffit pour coaguler toute la partie séreuse du sang, & la convertir en une gelée, comme l'expérience le démontre. De-là vient que le sang qu'on tire dans les Fievres inflammatoires, paroît couvert d'une croute épaisse & glutineuse, qu'on appelle la *coëne pleurétique* ; je l'ai vûe épaisse d'un pouce dans quelques pleurésies, & dans quelques rhumatismes très-graves. Il est évident qu'elle est

formée, comme nous venons de le dire, par la chaleur fébrile; car à la premiere ſaignée, ſur-tout ſi on la fait au commencement de la Fievre, le ſang paroît d'un très-beau rouge, quoique très-denſe, au lieu qu'à la ſeconde, troiſieme, ou quatrieme ſaignée, lorſque chaleur a eu un peu plus de durée, & qu'elle a été portée à un dégré plus conſidérable, il devient très-gluant, & ſe couvre d'une coëne très-épaiſſe. En général, plus la Fievre eſt forte & plus la perſonne qu'on ſaigne eſt vigoureuſe, plus cette coëne eſt épaiſſe & ténace : cela ſe remarque d'une maniere plus particuliere dans les Fievres accompagnées de douleurs violentes; telles que les pleuréſies, les rhumatiſmes, &c. car la douleur étant un *ſtimulus* qui augmente conſidérablement le mouvement, le frottement & la chaleur, elle doit épaiſſir la ſéroſité à proportion de ſa violence. Cette colle inflammatoire adhérant dans les vaiſſeaux capillaires des membranes, &c. doit les diſtendre prodigieuſement, ce qui augmente l'inflammation & les douleurs; de ſorte qu'elles contri-

buent à leur augmentation réciproque. Quoique cet état de denſité du ſang, en ſanté, ſoit accompagné d'une très-grande force de corps, d'un pouls fort, & de beaucoup de chaleur naturelle, cependant s'il ſurvient un accès de Fievre, il produit des ſymptomes très-violens, qui deviennent dangereux en très-peu de temps, à moins qu'on ne les prévienne par des ſaignées faites à propos, par des boiſſons & des médicamens rafraîchiſſants, délayants & émollients.

La ſurabondance d'un ſang même bien conditionné, eſt un degré de maladie; c'eſt pour cela qu'Hippocrate prononce (*a*) que la ſanté athlétique eſt dangereuſe; & Celſe a dit très-élégamment après lui, que les perſonnes de ce tempérament, doivent ſe défier de leur ſanté *Suſpecta habere ſua bona debent* (*b*). Une pléthore de cette eſpèce, non-ſeulement diſtend trop les artères ſanguines, mais même dilate les orifices des artères ſéreuſes & lymphatiques; ce qui à la plus légere occaſion, donne lieu aux glo-

(*a*) Aph. III. Sect. 1.
(*b*) Lib. II. Cap. 2.

bules rouges d'entrer dans les vaisseaux, forme des obstructions par erreur de lieu, comme on s'exprime ordinairement, & est suivi fréquemment d'inflammation & de ruptures de vaisseaux, plus particulierement dans le cerveau & dans les poumons. Par conséquent rien ne soulage le Malade comme la saignée, qui, pourvû qu'on ne passe pas les bornes, bien loin de l'affoiblir, le fortifie, en rétablissant l'équilibre entre les solides & les fluides. Le maintien de cet équilibre est dans certains cas & dans certaines constitutions, une chose très-délicate : quoiqu'en général il ait une certaine latitude compatible même avec la santé. Il y a des personnes pléthoriques si délicates, qu'elles ne peuvent commettre la moindre erreur dans le régime, sans en être incommodées ; & j'ai connu quelques hommes de ce tempérament qui éprouvoient tous les mois quelques hémorrhagies, comme les femmes. L'homme le mieux constitué & le mieux nourri ne conserve guere plus de 24 heures sa force athlétique (c), il en décheoit très-

(c) Voyez Brian Robinson on the food and discharges of human Body. p. 119.

promptement, *quia non ultrà progredi poteſt, retrò quaſi ruinâ quâdam revolvitur*, dit Celſe. Lib. II. Cap. 2. de l'homme pléthorique.

Il y a en ſecond lieu, une autre conſtitution du ſang entiérement oppoſée à la premiere, dans laquelle il y a très-peu de globules rouges, encore ſont-ils liés très-lâchement entr'eux ; & dans laquelle la ſéroſité eſt trop aqueuſe, vappide, & quelquefois viſqueuſe & gluante. Toutes les humeurs qui ſe ſéparent de ce ſang appauvri & pituiteux, ſont mal conditionnées, & ne participent pas aſſez à la nature animale ; la bile eſt ſans force, les eſprits animaux foibles & peu abondants, la ſalive, une pure muſcoſité inſipide, & ainſi des autres. Ce qui donne lieu aux indigeſtions, à la foibleſſe, au froid, à la pâleur, la cacochymie, l'hydropiſie, &c. en un mot, à une telle lenteur dans le mouvement des humeurs, que faute d'un mouvement ſuffiſant, elles forment des concrétions qui obſtruent les vaiſſeaux de certaines parties, ſéjournent dans d'autres, & éprouvent une

corruption ſpontanée, par laquelle elles acquierent à la fin un dégré d'acrimonie, qui donne naiſſance à des Fievres d'une nature très-maligne, & très-dangereuſes : & cela arrive d'autant plus promptement, que les vaiſſeaux ont perdu preſque tout leur reſſort, & le ſang la plus grande partie de ſes principes vitaux. De maniere qu'à la fin, la matiere viſqueuſe s'arrête dans le cœur, ou bien les humeurs corrompues, corrodent & détruiſent les parties les plus délicates & les plus eſſentielles de la fabrique animale, ſur-tout le tiſſu du cerveau, dans lequel les humeurs ſe meuvent très-lentement, & les vaiſſeaux ont un tiſſu très-délicat. Ainſi, ſi d'un côté une circulation trop rapide occaſionne la rupture des plus petits vaiſſeaux ; des humeurs qui ſe meuvent trop lentement, croupiſſent, ſe corrompent, & à la fin les rongent & les détruiſent.

On peut appeller à aſſez juſte titre, ces deux états des fluides *conſtitutionels*, puiſqu'ils découlent naturellement de l'état reſpectif des ſolides ; de ſorte qu'un ſang riche & abon-

dant accompagne toujours un ſyſtême de vaiſſeaux forts & élaſtiques, & un ſang aqueux, une complexion foible & lâche. Lorſque les uns & les autres s'écartent juſqu'à un certain point de la nature, ils occaſionnent un véritable dérangement auquel on doit faire attention dans quelque maladie compliquée qu'il ſe rencontre (*d*).



CHAPITRE V.

De l'état de Diſſolution & de Putréfaction du ſang.

OUTRE les deux états du ſang que nous venons de décrire; il y en a un troiſieme beaucoup plus dangereux; je veux parler de celui qui tend plus immédiatement à la diſſolution & à la putréfaction. Tel eſt l'état de quelques

(*d*) Les Fievres ardentes inflammatoires, ſont l'effet naturel de la tenſion & de la trop grande élaſticité des fibres, & de la denſité du ſang; comme les Fievres lentes nerveuſes le ſont du relâchement & de la foibleſſe des vaiſſeaux & de l'appauvriſſement du ſang; mais il y a différentes maladies, ſur-tout celles qui viennent de contagion, qui ſont communes à l'une & à l'autre de ces conſtitutions.

ſcorbutiques, qui, ſans preſque aucun dérangement précédent, ſi l'on en excepte une eſpèce de laſſitude & de langueur, ſont tout-à-coup couverts de taches violettes, livides, ou même noires & bleues, & éprouvent des hémorrhagies abondantes, dangereuſes, & ſouvent funeſtes dans un temps qu'ils croyent à peine être malades. Les exemples n'en ſont pas rares; j'en ai vû un très-grand nombre, tant parmi les enfans, que parmi les adultes, & j'ai ſouvent prédit les hémorrhagies dont ils étoient menacés.

Les femmes à qui il ſurvient de ces éruptions, ou des marques noires ou bleues, ſemblables à des coups de fouets, ou de grandes taches irrégulieres comme des meurtriſſures, ſont toujours ſujettes à de grandes pertes, ſi elles n'éprouvent pas quelqu'autre hémorrhagie. Les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui ſont affectées de ces ſortes de taches, ſont expoſées à perdre beaucoup de ſang, pour peu qu'elles ſe bleſſent, & ſouvent même ſans s'être bleſſées, des gencives, du nez, par le fondement

ou par la voye des urines.

Le ſang qu'on tire de ces perſonnes pour arrêter l'hémorrhagie, (méthode, qui, pour le dire en paſſant, eſt très-dangereuſe, à moins qu'il n'y ait des ſignes manifeſtes de pléthore) paroît toujours comme une eſpèce de ſanie qui ne ſe partage pas en caillot & en ſéroſité, mais reſte en une maſſe uniforme, à demi-figée; en général, d'une couleur livide ou plus foncée qu'à l'ordinaire : & quoique dans certains cas il conſerve ſa couleur vive & brillante pendant long-temps, il ſe putréfie toujours très-promptement. On remarque même que l'haleine de ces perſonnes eſt ordinairement très-puante avant l'éruption, & que leur urine ſent ſouvent très-mauvais : ce qui indique bien évidemment un commencement de putridité dans les humeurs, qui, devenant de plus en plus acrimonieuſes, corrodent à la fin les vaiſſeaux. Car ces eſpeces d'hémorrhagies arrivent ſouvent à des perſonnes qui n'ont pas le moindre ſigne de pléthore, qui n'ont le pouls ni trop plein ni trop vif, qui n'ont que peu ou preſque point de Fievre, pas

même lorſqu'elles ſont un exercice violent. D'où il eſt naturel de conclure qu'elles ſont produites par l'éroſion des vaiſſeaux, plutôt que par leur rupture occaſionnée par une trop grande quantité ou un trop grand mouvement du ſang. Il y a à la vérité des perſonnes d'une conſtitution ſi foible & ſi délicate, que le plus petit effort ſuffit, pour crever leurs vaiſſeaux trop minces, comme on l'obſerve dans des perſonnes qui ſont ſujettes aux hœmophthiſies, ou aux ſaignemens de nez par le plus petit accident; mais ces hémorrhagies ſont rarement précédées ou ſuivies de taches livides ou violettes, &c. Dans ces cas, une petite ſaignée convient, pour diminuer l'effort du ſang contre des vaiſſeaux trop foibles, lors même qu'il n'y a point de pléthore apparente.

Quoique je ſois très-perſuadé que ces hémorrhagies naiſſent le plus ſouvent de l'acrimonie des humeurs qui détruit la contexture du ſang, & ronge les extrémités des artères capillaires; je n'ignore pas qu'elles viennent quelquefois auſſi du tiſſu trop lâche des globules rouges, qui n'ont pas été aſ-

ſez condenſés par l'action du cœur, des artères, &c. faute de quoi, ils forment des ſphéroïdes allongés, ou des molécules irrégulieres, au lieu de ſphères régulieres, & par conſéquent ont un plus grand diametre & un tiſſu moins ſolide, que dans l'état naturel. On obſerve avec le microſcope, ſurtout avec le microſcope ſolaire, que les globules du ſang en paſſant dans les plus petites ramifications des artères ſanguines, changent leur figure globulaire, en une figure oblongue, pour pouvoir paſſer au travers de ces petits vaiſſeaux. Il eſt aiſé de concevoir comment ces globules ſi peu liés, peuvent ſe briſer dans leur paſſage, puiſque l'augmentation de leur diametre rend leur paſſage plus difficile. Ces parties briſées étant d'un beaucoup plus petit diametre que les globules primitifs, elles peuvent entrer facilement & même paſſer par les tuyaux excréteurs, & tranſſuder par diapedèſe, comme s'exprimoient les Anciens. C'eſt ce que ſemblent prouver les urines & les déjections ſanguinolentes & les autres hémorrhagies qui ſurviennent quelquefois ſans douleur,

ſans mouvement violent, ou ſans qu'on puiſſe ſoupçonner qu'il ſe ſoit rompu quelque vaiſſeau. J'ai obſervé une ou deux fois dans les Fievres malignes, lors même que le mouvement du ſang étoit bien éloigné d'être rapide, une eſpece de ſueur ſanguinolente (e), qui découloit des aiſſelles, & teignoit le linge d'une couleur qui approchoit beaucoup de celle du vin de Bourgogne. Il eſt bon d'obſerver que lorſque ces ſortes d'hémorrhagies viennent par le nez, elles fourniſſent une matiere qui n'eſt qu'une ſanie ſanguinolente qui ne ſe coagule pas comme le ſang qui découle du nez des perſonnes en ſanté, ou qui ont une Fievre inflammatoire, lequel eſt ordinairement épais, brillant & d'un rouge vif. Les filles qui ont les pâles couleurs, ſont très-ſujettes à ſaigner du nez; mais leur ſang teint à peine le linge. Les pétéchies, les bandes, ou les ſtigmates livides qui accompagnent très-ſouvent ces hémorrhagies, démontrent que les globules rouges ſont

(e) Le Docteur Hodges dans ſon Traité de la peſte, dit avoir obſervé des ſueurs couleur de pourpre, & quelquefois ſemblables à du ſang.

diſſous ou briſés, & qu'ils entrent dans les artères ſéreuſes & dans les vaiſſeaux exhalans, &c, où ils s'arrêtent & produiſent des taches. J'ai remarqué particulierement dans quelques Fievres malignes putrides, une eſpece de pétéchies jaunes, ou plutôt brunes & très-nombreuſes (*f*), d'un auſſi mauvais préſage que les autres. Ici les globules rouges ſont briſés en ſi petites parties, qu'ils perdent entierement la couleur qu'ils doivent à leur combinaiſon. Peut-être que les ſueurs fuligineuſes, & les urines foncées ou noires avec un ſédiment livide, ce qu'on obſerve quelquefois dans les Fievres malignes, ſont elles produites par des globules briſés & corrompus? J'ai vû plus d'une fois des urines preſque entiérement blanches, qui dépoſoient une quantité immenſe de matiere qui approchoit de la couleur du caffé moulu. On eſt ſurpris quelquefois de voir le viſage & les mains des Malades devenir ſales & terreuſes en quelque ſorte, quelque

(*f*) Voyez mes *Obſerv. de aëre & morbis Epidemicis*. vol. I. ann. 1735. Mars & Avril, & vol. II. année 1740 Juin.

ſoin qu'on prenne de les tenir propres.

Il y a des ſubſtances qui paroiſſent détruire l'union des globules rouges, & accélerer la ſéparation des ſix globules qui entrent dans leur compoſition : de ce nombre eſt principalement l'eau de laurier (ceriſe), qui rend le coagulum beaucoup moins denſe & beaucoup plus mol & plus tendre qu'il ne l'eſt naturellement ; & donne à la ſéroſité une couleur rouge, approchant de celle du vin de Bourgogne, comme il paroît par les expériences du Docteur Nicholls (g) & du Docteur Langrish (*h*). La morſure du ſerpent hémorrhoïdal (*i*), occaſionne une telle diſſolution du ſang, qu'il ſort de toutes les parties du corps, & même des pores de la peau, & tue par une hémorrhagie univerſelle. Il ſe peut que les ſueurs abondantes, la diarrhée, le diabetes, & la ſalivation ſpontanée, ne viennent que d'une eſpece de diſſolution des

(*g*) D. Mead des poiſons. 3e. Edit. Angloiſe p. 270.

(*h*) Voyez ſes expériences ſur les brutes.

(*i*) Voyez Lucien, Dioſcoride, Nicander *in Theriacis* & le Docteur Mead des poiſons.

globules féreux. Un grand & long ufage de mercure convertit toute la maffe du fang en une fanie purement aqueufe.

Mais, comme je l'ai dit ci-devant, cet état brifé & corrompu des globules rouges du fang, eft en général l'effet d'une acrimonie. Le fel volatil huileux (*k*) mêlé avec du fang nouvellement tiré de la veine, détruit ou diffout les globules en une minute (*l*). L'efprit de corne de cerf pris en grande quantité, produit des hémorrhagies; ce que font auffi les remedes aloétiques pris à grandes dofes, comme je l'ai obfervé plufieurs fois. En effet, cet état du fang eft communément l'effet d'alimens & de remedes âcres, &c. On obferve que le fel & les provifions à demi-pourries des navigateurs, produifent dans les voyages de long cours une telle acrimonie & une telle corruption dans les humeurs, qu'elles ceffent d'être propres aux ufages de l'œconomie animale; de-là naiffent de grandes foi-

(*k*) Voyez Leeuwenhoek arcan. natur. Epift. ad. Chriftoph. Wren.

(*l*) Arbuthnot fur la nature des alimens.

bleſſes, des langueurs, des douleurs vagues, des maux de tête, elles rendent l'haleine puante, les gencives ſont rongées & deviennent ſpongieuſes. Elles donnent naiſſance à des taches noires, bleues & pâles, à des ulcères noirs, livides, fongueux, à la gangrene, &c. Ceux qui ſont attaqués de ce ſcorbut, ſont ſouvent expoſés à des Fievres pétéchiales, des dyſſenteries, des hémorrhagies, &c. Ce que M. Walter rapporte dans ſon hiſtoire du voyage du Lord Anſon, eſt très-étonnant : Il aſſure qu'on a vû dans quelques ſcorbutiques, le ſang ſortir de playes qui étoient cicatriſées depuis vingt ou trente ans. J'ai vû plusieurs équipages de vaiſſeaux ſortir en parfaite ſanté pour faire la courſe, revenir au bout de trois mois en très-mauvais état, rongés de ſcorbut, & dont un tiers étoit hors d'état de ſervir. Au bout de quatre ou cinq ſemaines de courſe ils commençoient à tomber l'un après l'autre, & à la fin par douzaines, de ſorte qu'à peine la moitié pouvoit-il faire le ſervice. Je me rappelle particulierement qu'il y a quelques années, nous fûmes obligés de

faire mettre à terre 1200 hommes de l'efcadre de l'Amiral Martin, qui étoient tombés malades tous à la fois ; ils furent parfaitement rétablis, & fe trouverent en état de fe rembarquer au bout d'environ trois mois (*m.*)

Ces maladies attaquent toujours ceux qui font un grand ufage de fels alkalis volatils & fixes, d'épiceries & de remedes aloétiques. Un grand nombre de ceux qui ont fait ufage pendant long-temps du *falmigondi*, alkali & favoneux de M[lle]. Stephens, & de la leffive des Savoniers, font tombés dans des chaleurs hectiques, le fcorbut chaud, les hémorrhagies, la dyfenterie, &c. On en a eu depuis peu une preuve très-remarquable dans une perfonne de la partie occidentale du pays de Cornouailles, qui avoit depuis plufieurs années une pierre

(*m*) Je propofai à cette occafion un moyen de prévenir le fcorbut parmi les matelots, que je communiquai à plufieurs Capitaines & à plufieurs Chirurgiens des vaiffeaux de guerre. Je le publiai enfuite dans le *Général Evening Poft*, au mois d'Octobre 1747 ; il a été réimprimé dans le *Gentleman's Magazine* du même temps Comme on l'a employé depuis avec fuccès, tant dans les vaiffeaux de guerre, que dans les armateurs, & que je fuis très-convaincu de fon utilité, j'ai cru devoir le remettre à la fin de cet Ouvrage.

dans la veſſie. Il étoit originairement d'une conſtitution délicate, & avoit pris la leſſive pendant pluſieurs ſemaines, juſqu'à ce que ſes gencives commencerent à devenir extrêmement ſpongieuſes, enflammées & livides, & à la fin ulcérées & putrides, de maniere qu'on pouvoit en emporter des lambeaux avec la plus grande facilité; elles ſaignoient beaucoup à la moindre preſſion, & il en découloit continuellement une ſanie ténue & ſanguinolente. Il parut ſur ſa peau des taches livides, ſes jambes & ſes cuiſſes ſur-tout devinrent extrêmement malades & rouges, ou plutôt livides, de ſorte qu'on craignoit la mortification. C'eſt dans ces circonſtances que M. Hingſton, habile Apoticaire de Penryn, me conſulta ſur ſon état. Craignant l'alcaleſcence & la putridité des humeurs, & la diſſolution du ſang qu'avoit dû opérer l'uſage des remedes qu'il avoit pris, & que démontroient les ſymptômes qu'il éprouvoit, je conſeillai l'extrait de kinkina avec l'élixir de vitriol, & des boiſſons & des alimens acidules. Ces remedes calmerent promptement

l'inflammation & le ſaignement des gencives, & arrêterent les progrès que faiſoit la couleur livide de ſes cuiſſes, &c. Elle diſparut entierement au bout de quelques jours. Quinze jours ou trois ſemaines après il ſe fit une éruption abondante de puſtules rouges & enflammées qui parurent promettre quelque changement en mieux. Mais réduit à la plus grande foibleſſe par une complication de maux, & une éthiſie confirmée, il mourut dans le maraſme environ trois ſemaines après. On tira de ſa veſſie, après ſa mort, une très-groſſe pierre, qui avoit la forme d'une poire, & qui peſoit huit onces demi-gros *avoir de pois*. Le plus petit bout étoit du côté du col de la veſſie.

Il paroît évidemment par les expériences faites ſur l'urine des perſonnes qui ont pris une grande quantité des remedes de Mlle. Stephens, qu'elle devient alkaline (*n*), ainſi que la ſéroſité dont elle eſt ſéparée. C'eſt à la vérité, une très-forte préſomption en faveur de la vertu lithontriptique

(*n*) Voyez les Expériences de MM. Hartley, Rutty, Morand, &c.

ou diſſolvante de ces remedes, puiſqu'ils diſſolvent certainement les pierres de la veſſie qu'on y fait macérer hors du corps. Mais je crois qu'en même-temps on peut craindre avec quelque fondement, qu'un long uſage de ces médicamens n'ait des ſuites fâcheuſes, ſur-tout dans les conſtitutions délicates.

On ſçait que les alkalis volatils mêlés au ſang qu'on vient de tirer ou tandis qu'il ſort de la veine, l'empêchent de ſe figer & de ſe décompoſer en caillot & en ſéroſité comme il a coutume de faire : l'expérience eſt aiſée, & tout le monde peut la répéter. Ce ſang reſſemble parfaitement à celui qu'on tire des ſcorbutiques & de la plûpart de ceux qui ſont attaqués de Fiévre pétéchiale, ſur-tout lorſqu'on les ſaigne de bonne heure.

Toutes les humeurs du corps, lorſqu'elles ſont putréfiées, deviennent fortement alkalines, & le ſang putréfié perd ſa conſiſtence, & bientôt après ſa couleur, ſe convertiſſant en une eſpece de ſanie d'un jaune foncé. On a obſervé la même choſe dans le ſang qu'on a tiré dans certaines

Fievres pétéchiales très-putrides, & il a paru puer presqu'aussitôt (*o*). Il en étoit de même de l'urine, qui répandoit une mauvaise odeur pendant que le malade la rendoit, tant la putréfaction étoit avancée, quoique la vie subsistât encore. L'excessive & la prompte corruption des cadavres de ceux qui meurent d'une Fievre pestilentielle exanthémateuse, démontrent la même chose. J'ai vû de ces cadavres être aussi putréfiés au bout de sept ou huit heures (*p*), que ceux des personnes mortes de maladies ordinaires ont coutume de l'être au bout de sept ou huit jours, & laisser échapper par toutes les ouvertures du corps la sanie la plus putride : ce qui, pour le dire en passant, est une raison pour enterrer très-promptement les personnes qui meurent de ces sortes de Fievres.

Quelques especes de poisons, en particulier la morsure de la vipère, & de quelques autres animaux vénéneux,

(*o*) Voyez Van der Mye, *De Morbis Bredanis : Morton. Pyritolog. prolegomen. p.* 26.

(*p*) *De aëre & morbis Epidem. Vol. I. mens. Martii* 1735.

produiſent une corruption & une diſſolution preſque ſubite du ſang, & le convertiſſent en une ſanie jaunâtre. Les miaſmes peſtilentiels détruiſent également la contexture du ſang, & communiquent aux humeurs une diſpoſition générale à la gangrene. Cela eſt démontré par les hémorrhagies fatales & fréquentes, par les ſueurs, les vomiſſemens & les déjections extrêmement fétides, & qui ſont ſuivies d'une mortification univerſelle; toutes choſes qui ont été obſervées par les meilleurs Auteurs dans la peſte & dans les Fievres peſtilentielles (q). Les hémorrhagies en particulier ſont ſouvent très-abondantes & très-opiniâtres dans la peſte; & j'ai pluſieurs fois obſervé la même choſe dans les Fievres peſtilentielles & pétéchiales. Le ſang qui ſort de cette maniere ne ſe coagule pas (r), comme il a coutume de faire; ce qui prouve la plus grande acrimonie & la diſſolution du ſang.

La contagion de la petite vérole

(q) En particulier Diamerbroeck, Hodges & les Auteurs du Traité de la Peſte, fait par ordre du Roi. Paris, 1744. in-4°.

(r) Traité de la Peſte, Part. I. pag. 543.

paroît

paroît affecter certains tempéraments de la même maniere, puisqu'elle produit des taches, la putréfaction & d'abondantes hémorrhagies de différentes parties du corps, quelquefois dans le même instant. J'ai vû plus d'un exemple de personnes attaquées de cette maladie, qui ont eu le quatrieme ou le cinquieme jour, le corps couvert de taches pourprées, & ont éprouvé des hémorrhagies très-abondantes de différentes parties, particulierement de la matrice, des conduits urinaires & du nez; les pustules sont devenues presque noires, & il en est suinté un ichor sanguinolent très abondant, même sans qu'il eût précédé aucun symptôme violent. Il y a environ quatorze ans que Mlle. R-n, qui n'avoit que cinq ans, essuya une petite vérole de cette espece; l'éruption se fit sans grande Fievre & sans douleur; mais il parut en même-temps des taches très-larges, livides & noires. Les boutons de petite vérole étoient en petit nombre; il y en eut quelques-uns autour des levres, dans le dedans des joues & à la langue, qui devinrent très-noirs & rendirent beau-

coup de ſang. La malade tomba ſouvent dans de légeres défaillances, au ſortir deſquelles elle retournoit à ſes jeux. A la fin elle rendit par les ſelles une grande quantité de ſang très-vermeil, parmi lequel il y en avoit une petite quantité de noir & de coagulé ; elle s'affoiblit peu à peu & mourut le neuvieme jour de l'attaque de la maladie.

J'ai vû depuis peu la même choſe arriver à la jeune Mlle. B. qui peu de temps avant d'être attaquée de la petite vérole s'étoit beaucoup fatiguée à monter à cheval, à ſe promener & à danſer, &c. par un temps fort chaud. Elle eut un million de très-petits boutons de petite vérole, & un très-grand nombre de taches noires & bleues qui lui couvroient tout le corps ; le troiſieme jour de l'attaque ſes jambes & ſes cuiſſes parurent pourprées : elle ſaigna abondamment des gencives & du nez, & elle eut en même-temps un flux périodique très-abondant qui précéda de ſix jours ſon retour régulier. Elle mourut le ſixieme jour de la maladie. Elle avoit ſenti depuis le commencement juſqu'à la fin un poids

énorme ſur ſa poitrine ; elle éprouvoit avec cela des anxiétés, de fréquentes défailliances, ſon pouls étoit petit, extrêmement fréquent & entrecoupé.

C'eſt toujours un très-mauvais ſigne lorſqu'il ſurvient, pendant que l'éruption de la petite vérole ſe fait, des taches & des hémorrhagies ; le malade ne paſſe jamais, ou du moins que très-rarement, le neuvieme jour de la maladie, le ſang tombant d'abord en diſſolution & en putréfaction. Je ſuis perſuadé qu'il n'en échappe pas un ſur mille dans ces circonſtances terribles, ſur-tout ſi les taches ſont très-livides, noires & nombreuſes. Si l'on peut faire quelque choſe dans ces cas déſeſpérés, c'eſt d'adminiſtrer à temps les acides, le kinkina & les aſtringens alexipharmaques, qui produiſent ſouvent de très-bons effets dans les Fievres pétéchiales accompagnées d'hémorrhagie. Le Docteur Mead, dans ſon excellent Traité *De Variolis & Morbillis* (s), nous donne lieu d'attendre quelque ſuccès de l'uſage de ces remedes dans les petites

(s) *Cap. III. De Variol. curationib.*

véroles accompagnées d'hémorrhagie & de taches pourprées, & nous a appris la maniere de les adminiſtrer.

Cette diſſolution du ſang accompagne ſouvent les Fievres putrides malignes qui naiſſent fréquemment de contagion ; mais elle eſt quelquefois l'effet d'une ſimple Fievre dans les perſonnes dont le ſang & les humeurs ont beaucoup d'acrimonie, telles ſont celles qui ont le ſcorbut au plus haut dégré. Dans le premier cas, les miaſmes contagieux agiſſent ſur le ſang d'une maniere analogue à celle du poiſon de la vipere ; dans le ſecond, ce ſont les pointes ſalines dont l'énergie eſt conſidérablement augmentée par le mouvement fébrile & par l'efferveſcence du ſang, qui agiſſent ſur les globules rouges. C'eſt ainſi que les tumeurs inflammatoires, dans les ſujets d'une bonne conſtitution & d'un tempérament ſain, rendent, lorſqu'elles viennent à ſuppuration, une matiere douce & louable ; au lieu que dans celles dont les humeurs ont beaucoup d'acrimonie, elles fourniſſent ou une ſanie gangreneuſe, ou un ichor cancéreux. On peut voir dans

les perſonnes qui meurent de famine, l'effet que la chaleur animale & le mouvement ſont capables de produire ſur les ſels contenus dans les humeurs. Car qu'on prenne la perſonne la plus ſaine, qu'on la prive de toute ſorte de nourriture, ſoit ſolide, ſoit liquide, ſes ſels deviendront de plus en plus âcres, & produiront par leur grande irritation, la Fievre, le délire, &c. ce qui occaſionnera à la fin une putréfaction générale & la mort. On peut s'aſſurer des progrès rapides que cette putreſcence des humeurs peut faire en prenant une Nourrice bien portante; ſon lait, lorſqu'on l'examine quelques heures après qu'elle a mangé, eſt blanc, fluide, doux & agréable; mais ſi elle eſt ſeize ou dix-huit heures ſans rien prendre, il devient épais, jaune, ſalé & déſagréable: ſi elle s'abſtient encore pendant quelques heures de tout aliment, il devient d'un jaune beaucoup plus foncé, nauſeabonde & puant; & tout cela arrivera bien plutôt ſi elle vient à avoir la Fievre; on ne trouvera dans ſes mammelles qu'une eſpece de matiere ſanguino-

lente au lieu de lait. Si cela arrive à celle de nos humeurs la plus disposée à tourner à l'acide & la plus douce, que sera-ce de la bile? de la lymphe? &c.

Lorsque la chaleur & l'attrition du sang sont très-considérables, sa putréfaction fait des progrès surprenants. Il paroît par les expériences (*t*) de Boerhaave, sur un chien qu'il avoit renfermé dans l'étuve d'une Sucrerie, que toute la masse des humeurs s'étoit corrompue en quelques minutes à un point qu'elles exhaloient une puanteur insupportable; elles étoient si dissoutes que la salive même étoit teinte de sang; & si horriblement puantes, qu'un homme très-vigoureux qui faisoit l'expérience se trouva mal.

Les humeurs animales tendent naturellement à la dissolution & à la putréfaction, à moins qu'on ne les prévienne & qu'on n'y remédie tous les jours par des alimens acescens. Quelqu'un qui ne se nourriroit que de viande, de poisson, d'épiceries & d'eau, seroit bientôt attaqué d'une Fievre

(*t*) *Vid. Boerhaavii Chem. Cap. de Igne, Exp. XX. Coroll. 16.*

putride. Le pain eſt le ſoutien de la vie non-ſeulement comme aliment, mais encore parce que par ſa nature aceſcente il corrige les ſucs rances de la nourriture animale. Les priſonniers François & Eſpagnols que nous avions ici s'étant gorgés contre leur coutume d'une très-grande quantité de viande, tomberent dans une eſpèce de Fievre qui en emporta un très-grand nombre. Ils en étoient ſi avides, qu'ils mouroient, pour ainſi dire, le morceau à la bouche.

Mais en voilà aſſez ſur la génération de l'acrimonie alcaline dans le ſang; j'ajoûterai ſeulement qu'il paroît réſulter de ce que nous avons dit ci-devant, que, dans quelques cas les ſels animaux deviennent actuellement alcalins, volatils, corroſifs, & capables de détruire les globules rouges, & les petits vaiſſeaux même du vivant de l'animal. Lorſque les huiles animales ſont très-fort exaltées & rances, elles s'uniſſent avec ces ſels & font le ſavon le plus deſtructif, qui approche beaucoup de la nature de la bile putride, & qui corrode & diſſout tous les principes de la vie.

Mais, comme d'un côté l'acrimonie du ſang peut ſe trouver compliquée avec des fibres trop tendues & trop roides, & un épaiſſiſſement inflammatoire; elle peut auſſi d'un autre côté, ſe rencontrer avec un ſang diſſous & des fibres foibles & lâches.

Subſtituons la contagion à l'acrimonie (car elle agit de la même maniere, & ſe trouve telle par accident) & nous aurons des exemples de ces cas dans la petite vérole, qui quelquefois, eſt accompagnée d'une très-grande viſcoſité du ſang, d'une fievre très-inflammatoire, de douleurs violentes, de la péripneumonie, de la phrénéſie, &c: quelquefois, au contraire d'un ſang appauvri & diſſous, d'un pouls concentré & lent, ou foible & fréquent, de ſymptômes nerveux, d'urines crues, d'hémorrhagies abondantes, de peu ou point de douleur, d'enflure, d'anxiété ou d'autres ſymptômes ſemblables. Dans le premier cas, la Fievre eſt violente, & dévore le Malade; dans le ſecond, il n'y a pas aſſez de Fievre pour pouſſer au-dehors, & amener à maturation les puſtules; mais elles reſtent plates, crues & indigeſtes;

de-là vient qu'à la fin toute la masse du sang se change en un ichor putride & corrosif, ou en une sanie gangréneuse.

Examinons cette matiere sous un autre point de vûe. Il m'est arrivé plusieurs fois de voir des personnes dont le sang étoit âcre & dissous, attaquées de Fievres pulmoniques ou pleuro-péripneumoniques, accompagnées d'une très-violente inflammation ; cela arrive fréquemment aux gens de mer attaqués de scorbut.

En 1740 & 1745, il y eut beaucoup de personnes qui furent saisies d'un frisson qui étoit suivi de grande chaleur, de Fievre, de difficulté de respirer, d'une toux importune & laborieuse, de douleurs lancinantes, très-aiguës à la poitrine, aux côtés ou au dos, & très-souvent aussi à la tête & aux temples. Leur pouls étoit le plus communément très-fréquent & très-dur, mais comme concentré ; leur haleine très-chaude & mal-saine ; leurs crachats étoient quelquefois clairs & cruds ; quelquefois jaunes comme du safran ; mais le plus ordinairement elles crachoient une matiere claire,

glaireuse, teinte de sang, assez souvent très-fœtide, & quelquefois si âcre qu'elle causoit de l'enrouement & de la douleur dans la gorge & dans la trachée-artère; quelquefois même des excoriations. Le sang qu'on leur tiroit, étoit d'une couleur noirâtre livide, & recouvert d'une espèce de toile très-mince, de couleur de plomb, ou verdâtre; ou bien il étoit d'un rouge très-vif, sur-tout à la premiere saignée, mais lorsqu'il étoit refroidi il paroissoit d'une consistence lâche & molle; ce qui trompoit souvent le Chirurgien ou l'Apoticaire qui s'étoient attendus à trouver le sang dans un autre état; eu égard aux symptômes. Quoi qu'il en soit, dans plusieurs de ces Fievres, le sang qu'on tiroit se couvroit d'une espèce de coëne très-épaisse & dure qui n'étoit pas d'un jaune-blanchâtre comme elle a coutume d'être dans le sang des personnes attaquées de pleurésies ou de pleuro-péripneumonies, mais d'une couleur approchant de celle de la cornaline, ou un peu plus pâle que celle de la gelée de groseilles rouges. J'ai constamment observé que cette cou-

leur de la coëne étoit d'un mauvais augure : je conjecture que c'eſt parce qu'elle indique une grande viſcoſité, & une très-grande quantité de ſels âcres dans le ſang, qui déchirent ſes globules, & le font entrer dans une eſpèce de diſſolution putride ; car cette couleur paroît venir des globules briſés & enveloppés dans la gelée inflammatoire. Si on mêle de l'alcali volatil au ſang d'une perſonne attaquée d'une pleuréſie violente, à meſure qu'il ſort de la veine ; la partie ſupérieure du coagulum reſſemblera beaucoup à celle du ſang que je viens de décrire. Il eſt bon de remarquer en outre, que la ſéroſité du ſang d'une telle eſpèce, a ſouvent une teinte rouge, preſque auſſi forte que celle du vin de Bourgogne ; ce qu'on obſerve à la vérité aſſez ſouvent dans les autres eſpèces de ſang ; quoique plus ordinairement elles ſoient d'un jaune trouble. L'urine étoit communément très-haute en couleur, & quelquefois noire avec une eſpèce de ſédiment de couleur de plomb ; les Malades en général en rendoient peu à la fois. Il ſurvenoit ſouvent des ſueurs

produites par la foiblesse, qui étoient variables & partielles, sortant plus particulierement du visage & de la tête; mais elles devenoient assez ordinairement très-abondantes & colliquatives lorsque les Malades approchoient de leur fin. Il paroissoit fréquemment vers l'état de la Maladie des taches livides ou noires, qui ne manquoient guère, ou du moins que très-rarement d'être les avant-coureurs de la mort. Les phlictaines noires ou brunes, qui paroissoient quelquefois vers la fin, n'étoient guère d'un prognostic plus favorable. Une demangeaison brûlante universelle, terminoit quelquefois la Fievre; & quelquefois elle finissoit par une éruption abondante de pustules douloûreuses & ulcérées sur le col, les épaules & les bras, mais plus particulierement autour du nez & des levres.

Je parlerai plus au long ci-dessous, de cette espèce de Fievre péripneumonique, & de la maniere de la traiter; je me contenterai pour le présent d'observer que pendant le temps que cette péripneumonie maligne, si je puis l'appeller ainsi, régnoit à Ply-

mouth & dans ſon voiſinage, les pleu-réſies, les péripneumonies & les pleuro-péripneumonies étoient par-tout épidémiques, & généralement de l'eſpèce véritablement inflammatoire, elles étoient produites par les vents froids & ſecs de Nord & de Nord-Eſt, qui avoient régné pendant long-temps. Le ſang des perſonnes qui en étoient atteintes, étoit denſe & viſqueux, & le plus ſouvent couvert d'une coëne très-épaiſſe, blanche ou jaunâtre; les Malades ſupportoient très-bien les ſaignées; on pouvoit ſans danger tirer juſqu'à 40 onces de ſang, & même davantage: au lieu que le ſang dans les Fievres péripneumoniques malignes étoit tel que je l'ai dit; & lorſqu'il étoit très-coëneux, cette coëne étoit telle que je l'ai décrite; les Malades ſe trouvoient exceſſivement abattus après la premiere ou ſeconde ſaignée; ce qui me ſurprenoit & m'embarraſſoit quelquefois d'autant plus, que la dureté du pouls, la grande oppreſſion de la poitrine, la douleur aiguë du côté, & la violence de la toux ſembloient l'exiger. D'ailleurs quoique ces derniers expectoraſſent des

matieres crues & ténues, ou plus communément visqueuses & teintes de sang, ils n'en étoient point soulagés; au lieu que lorsque les premiers crachoient abondamment & librement, ils en retiroient un très-grand avantage.

Je dois en outre faire observer, qu'il régnoit dans cette Ville & aux environs, en même temps que ces deux maladies, une Fievre putride, pétéchiale, contagieuse, sur-tout parmi les Matelots, les Prisonniers, & ceux qui les fréquentoient; & c'étoit principalement parmi ces personnes, que la Fievre pulmonique maligne faisoit ses ravages. De sorte qu'elle paroissoit être une complication de la péripneumonie inflammatoire ordinaire, avec la Fievre pétéchiale contagieuse; les miasmes contagieux, agissant sur le sang à la maniere des sels âcres, & détruisant son tissu. Il est certain que nous voyons souvent des péripneumonies de cette espèce, produites par la seule acrimonie des humeurs de ceux qui en sont attaqués.

Voilà les Fievres dans lesquelles l'épaississement inflammatoire se trou-

ve compliqué avec un grand dégré d'acrimonie, ou mêlé avec des miaſmes véneneux & diſſolvants : mais nous en trouvons ſouvent d'autres, dans leſquelles l'acrimonie des humeurs eſt combinée avec le relâchement des vaiſſeaux, & le peu de denſité des globules rouges du ſang ; ce qui arrive très-communément dans les Fievres pétéchiales, ſur-tout dans celles qui ſont accompagnées d'hémorrhagies.

J'eſpere qu'on me permettra de tracer ici l'hiſtoire d'une de ces Fievres la plus violente, je penſe, qu'ait éprouvé aucun de ceux qui ont ſurvécu à la maladie, d'autant mieux que je donnerai la méthode que j'ai employée ; méthode que j'ai éprouvée très-efficace, non-ſeulement dans ce cas, mais dans pluſieurs autres de même nature, quoique la maladie ne fût pas au même dégré, & qui, je ſuis perſuadé, eſt la ſeule qu'on puiſſe employer avec ſuccès, quelque éloignée qu'elle paroiſſe de la pratique ordinaire.

Un fameux Chirurgien d'une Ville voiſine, d'un tempérament foible & délicat, mais accoutumé à faire beau-

coup d'exercice, & ſujet à la Fievre & aux Rhumatiſmes ſcorbutiques, dès qu'il s'expoſoit au froid, &c, tomba au mois d'Octobre 1741, dans une eſpèce de Fievre lente accompagnée de légers friſſons, de fréquentes bouffées de chaleur, d'un pouls fréquent, mais foible, de foibleſſe, de dégoût, d'un grand poids ſur la poitrine & de difficulté de reſpirer. Malgré cela il continua de vaquer à ſes affaires; montant à cheval & ne ceſſant point de ſe fatiguer pendant quatre ou cinq jours après avoir été pris de la maladie. Je le rencontrai chez un de mes Malades & l'ayant trouvé dans l'état que je viens de dire, & avec une une haleine très-puante; je lui conſeillai très-fort de ſonger à ſa ſanté, & de ſe faire quelque choſe pendant qu'il en étoit encore temps. Deux jours après, étant chez une perſonne du voiſinage, il fut tout d'un coup ſaiſi d'une ſyncope très-violente, & tomba de ſa chaiſe: en le relevant on remarqua pluſieurs taches livides & violettes ſur ſes bras & ſur ſon cou; on eut beaucoup de peine à le ramener chez lui, quoiqu'il n'en fût qu'à deux

ou trois milles, à cauſe des foibleſſes très fréquentes qu'il eut ſur la route. Le mal augmentoit à chaque moment, il étoit dans une extrême langueur, accompagnée d'une violente oppreſſion dans les hypochondres, & de ſoupirs continuels. Son haleine avoit une odeur inſupportable & il couloit continuellement une ſanie puante de ſes gencives; ſon corps parut couvert de taches livides, violettes & noires, qui étoient diſperſées ſur le tronc comme ſur les membres.

On lui tira près de douze onces de ſang du bras, ſans lui procurer aucun ſoulagement, l'oppreſſion, les ſoupirs, les ſyncopes & l'anxiété continuerent comme auparavant, ou plutôt augmenterent. Il ſurvint de plus un ſaignement de nez très-abondant dont la continuité obligea de lui faire une ſeconde ſaignée de 10 onces, douze heures après la premiere. Il n'en éprouaucun ſoulagement, au contraire la foibleſſe augmenta, les anxietés, les agitations & l'oppreſſion continuerent comme auparavant, ſans qu'il pût goûter le moindre ſommeil. Le ſang continua à venir, non-ſeulement par

les gencives & par le nez, mais encore il en cracha ; à la verité le ſaignement de nez étoit un peu diminué ; mais celui des gencives étoit augmenté d'une façon ſurprenante. Le ſang ſe fit jour auſſi, quoique très-lentement, par la caroncule d'un de ſes yeux ; il ſortit de ſa langue & de la face interne de ſes lèvres, pluſieurs puſtules livides, deſquelles il découloit une matiere ſanguinolente très-copieuſe.

L'hémorrhagie ayant été un peu calmée, il ſurvint un flux de ſang dyſſentérique, accompagné de tranchées & de ſyncopes très-fortes ; il étoit également agité, & ſon pouls étoit toujours fébrile ; on y obſervoit des intermiſſions toutes les ſix ou les huit pulſations ; enſuite il reprenoit avec beaucoup de vîteſſe : il avoit des tremblemens & des ſoubreſauts continuels. Pendant tout ce temps, l'hémorrhagie continua d'un côté ou d'autre, & lorſqu'on arrêtoit le ſang dans une partie, il ſe faiſoit jour par une autre ; de ſorte que ſon urine paroiſſoit teinte de ſang, étant d'une couleur très-foncée ou, pour mieux dire, noire. C'eſt après la ſeconde ſaignée qu'on m'en-

voya chercher en hâte, je le trouvai dans l'état où je l'ai dépeint, dans des anxiétés inexprimables, cependant ſans délire, quoiqu'il y eût déja pluſieurs jours & pluſieurs nuits qu'il n'avoit pas fermé l'œil : ſa langue étoit très-noire, & ſon haleine ſi puante, qu'il n'étoit pas poſſible de la ſupporter, même à une diſtance aſſez conſidérable. Ses excréments exhaloient une puanteur ſi horrible, que la Garde vomit & ſe trouva mal en les enlevant.

Je trouvai que le ſang qu'on lui avoit tiré, pas même le premier, ne s'étoit pas décompoſé en caillot & en féroſité, comme il a coutume de faire ; mais il formoit une maſſe à demi-figée, d'une couleur bleue, livide à ſa ſurface ; le plus léger attouchement le diviſoit, & il reſſembloit plutôt à une ſanie purulente, qu'à du ſang ; on remarquoit au fond une eſpèce de poudre noire, qui reſſembloit à de la ſuye. Les hémorrhagies continuoient, ſurtout par la langue, les lèvres & les gencives, avec un écoulement perpétuel d'une matiere ichoreuſe & ſanguinolente du nez ; de ſorte qu'il étoit réduit

au dernier dégré de foibleſſe, avec des tremblemens & des ſoubreſauts, aux tendons qui ne diſcontinuoient pas, & des défaillances preſque continuelles.

Que faire dans un cas ſi effrayant? convenoit-il d'avoir recours aux cordiaux chauds, alexipharmaques, volatils, & aux véſicatoires, comme on auroit pû l'imaginer en voyant ſon extrême foible, ſes défaillances, le poids qu'il avoit aux hypochondres, ſes tremblemens, &c? Mais n'auroient-ils pas été funeſtes; ne l'auroient-ils pas tué sûrement, en ajoûtant à l'acrimonie, augmentant la Fievre & détruiſant le tiſſu du ſang qui étoit déja preſqu'entierement diſſous, & réduit à une eſpèce de ſanie?

J'enviſageai les choſes ſous ce point de vûe, & comme j'avois éprouvé pluſieurs fois l'efficacité du Kinkina pour prévenir & arrêter les progrès de la gangrène (*u*); je le lui fis prendre à petites doſes, ſouvent répétées avec l'élixir de vitriol, ayant fait

(*u*) J'avois outre cela employé le Kinkina avec ſuccès dans les Fievres malignes pétéchiales de l'année 1735. Voyez mes *Obſ. de äere & morb. Epid. menſe Maio.*

précéder une petite quantité de rhubarbe. Je lui donnai outre cela une mixture faite avec la teinture de roſes & l'eau de canelle, auxquelles j'ajoûtois un acide juſqu'à une agréable acidité, & une décoction d'écorces d'oranges douces, de roſes rouges, & de cachou que je rendis également acide : il buvoit à diſcrétion du vin de France, ou du vin d'Oporto, avec environ la moitié d'eau. Comme il ſe trouvoit bien du Kinkina, j'en continuai l'uſage & j'en augmentai même la doſe, je le lui donnai avec un peu de confection de Fracaſtor ſans miel, pour modérer le flux dyſſentérique, ce qui ne m'empêchoit pas d'entremêler de temps en temps de petites doſes de rhubarbe pour entraîner le ſang ou les matieres bilieuſes & ſanieuſes qui pouvoient être retenues ou ſuinter dans les inteſtins. En même temps je le ſoutenois en lui faiſant prendre fréquemment du ris, des panades, du ſagou, des gelées de corne de cerf bien acidulées ; des rôties au vin de France, ou au vin rouge d'Oporto ; & je lui faiſois appliquer pluſieurs fois le jour, ſur tout l'abdomen des fomen-

tations aromatiques & aſtringentes faites avec le vin rouge.

Par cette méthode, que je ſuivis avec conſtance, je parvins avec l'aide de Dieu, à rétablir cet homme qui étoit entierement pourri. Il reſta extrêmement foible pendant très-longtemps après que la Fievre l'eût quitté; & lors même qu'il fut en état de ſortir, il ſaignoit du nez à la plus légere occaſion, ſes gencives ſaignoient pour peu qu'il les frottât, & ſon haleine continua à ſentir mauvais pendant long temps. Tous ces accidens furent diſſipés par l'uſage du kinkina, de l'élixir de vitriol, &c. mais ſes jambes & ſes pieds reſterent enflés longtemps après, & les chairs de tout ſon corps étoient ſi molles, ſi tendres & ſi ſenſibles, qu'elles pouvoient à peine ſupporter le plus léger attouchement. Les purgations avec la rhubarbe, les ſtomachiques chalibés, l'élixir de vitriol, les eaux de Pyrmont, avec des diurétiques appropriés & un exercice léger, mais continué, détruiſirent à la fin tous ces ſymptômes; & au bout d'environ deux ou trois mois il recouvra toute ſa ſanté dont il jouit encore.

Je vis plusieurs de ces Fievres pétéchiales accompagnées d'hémorrhagie, dans l'Eté & l'Automne de 1745, entr'autres dans une femme d'Anthony, près Plymouth, qui fut attaquée d'une Fievre accompagnée des mêmes symptômes que celle dont je viens de tracer l'Histoire, quoique moins violents. Elle eut une perte considérable par la matrice, quoique ce ne fût pas le moment où ses regles auroient dû paroître; ensuite il lui survint une hémorrhagie abondante par le nez; ses gencives saignerent; enfin elle eut un flux dyssentérique. Elle étoit tombée dans une phrénésie violente avant que le saignement de nez ne la prît, & tout son corps fut couvert de taches pourpres & noires, dont quelques-unes étoient de la largeur d'une piece de douze sols. Je la traitai suivant la méthode que j'ai indiquée ci-dessus, & elle guérit parfaitement, quoique ses jambes fussent considérablement enflées, & qu'elle conservât pendant long-temps une très-grande foiblesse. Elle avoit été saignée deux fois avant que je fusse appellé. Je ne pus pas voir le premier

ſang qu'on lui tira ; M. Freke, ſon Chirurgien, me dit qu'il étoit d'un rouge vif & *riche*, c'eſt ſon expreſſion ; mais fort mol, & qu'il ne contenoit qu'une petite quantité d'une ſéroſité rougeâtre : je vis le ſecond qui étoit d'une couleur noire très-foncée, & couvert d'une pellicule verdâtre, très-mince & très-tendre. Pendant preſque tout le temps de la Fievre, ſon urine étoit de couleur de vin blanc, ou de cidre qu'on a laiſſé expoſé à l'air & qui y devient noir ; à la fin cependant elle dépoſa une eſpece de ſédiment noir & farineux.

La Fievre qui accompagne les gangrenes eſt ordinairement de cette eſpece ; elle corrompt & diſſout le ſang ; la matiere ſanieuſe de la partie gangrénée étant reportée dans la maſſe du ſang, produit dans les humeurs une diſpoſition univerſelle à la gangrene & décompoſe les globules ſains ; c'eſt ce qui produit les taches, les hémorrhagies, la couleur noire de la langue, le délire, &c. Celſe (*x*) obſerve très-judicieuſement que la Fievre aiguë, le délire, la ſoif exceſſive & la

(*x*) *Lib.* V. *Cap.* 26.

puanteur

puanteur de l'haleine accompagnent toujours la gangrene, tous ſignes qui déſignent la corruption du ſang & une très-grande acrimonie. J'en vais donner un exemple, qui, je crois, n'eſt pas commun dans beaucoup de circonſtances.

Mad^lle^. Eliſabeth S**. de S. Germain en Cornouailles, âgée d'environ 25 ans, d'une conſtitution foible & d'une mauvaiſe habitude de corps, qui n'avoit jamais été bien reglée, fut attaquée à la fin de Mai 1742, d'une douleur au pied droit, près des orteils, accompagnée d'un engourdiſſement dans toute la jambe; cette douleur augmentant d'heure en heure elle envoya chercher M. Dyer, Chirurgien de Looe, qui frotta la partie avec de l'eſprit-de-vin camphré, & lui fit prendre quelques remedes nervins & cordiaux. Ces remedes n'ayant produit aucun effet, il fit fomenter le pied & la jambe avec une décoction aromatique très-chaude, & y fit appliquer le marc auquel il ajouta les ſpiritueux, la thériaque, &c. malgré cela la partie perdit bientôt ſa couleur, devint froide & tout-à-fait in-

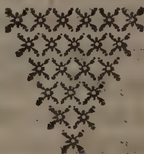
ſenſible. Lorſque j'arrivai, je fis ſcarifier profondément la partie, mais il n'en ſortit preſque pas de ſang, il en ſuinta ſeulement çà & là quelques gouttes. La peau & les chairs étoient comme ſi la jambe avoit été coupée depuis quelques jours, quoique nous ne fuſſions encore qu'au commencement du quatrieme jour de l'attaque. Il n'y avoit point de veſſies, & les ſcarifications qu'on fit enſuite ne laiſſerent exhaler aucune odeur, ni découler aucune matiere ou ſanie. Je la mis ſur le champ à l'uſage du kinkina, avec l'élixir de vitriol & la confection Ralegh, & je lui preſcrivis un julep acidulé chaud, qu'elle but avec plaiſir ſe ſentant extrêmement foible. Dans l'après-midi elle fut ſaiſie d'une violente douleur dans la cuiſſe & dans l'aîne ; la Fievre ſe mit de la partie, elle ſentit des tranchées très-vives, & eut un flux de ventre qui la réduiſit au plus grand dégré de foibleſſe, & la jetta dans des défaillances & une agonie continuelle.

La nuit ſuivante, elle tomba dans le délire, ſa langue devint entierement noire, elle ne fit plus que bégayer ;

ſon pouls étoit très-vîte, foible & chancelant, avec des convulſions & des tremblemens continuels dans les tendons. Comme le kinkina ne s'arrêtoit pas, & qu'il paſſoit debout, je lui en donnai une forte teinture, que je mêlai avec la décoction de Fracaſtor, l'élixir de vitriol, &c. ce qui parut mieux réuſſir.

Elle reſta trois ou quatre jours dans cette triſte ſituation, ceux qui l'entouroient attendant ſa mort à chaque inſtant. Cependant la gangrene ne fit point de progrès, elle ne paſſa pas le genou, quoiqu'elle ſentît dans toute la cuiſſe une douleur très-vive, qui paroiſſoit avoir principalement ſon ſiége dans le périoſte. A la fin, il parut une trace ou ligne noire tout autour de la jambe, immédiatement audeſſous du genou, qui indiqua le lieu où la Nature ſe diſpoſoit à ſéparer le mort du vif. Cette tendance à la ſéparation devint chaque jour de plus en plus viſible, & le Chirurgien employa tous les moyens poſſibles pour l'accélérer : car quelque indiſpenſable que fût l'amputation, ni elle, ni ſes parens ne voulurent jamais y conſen-

tir. La malade resta dans ces fâcheuses circonstances (la partie morte de la jambe se pourrissant de jour en jour & se séparant par ce moyen des parties saines) jusqu'au 14 Juillet, que le Chirurgien s'étant apperçu que l'escarre étoit tombée, & que les chairs s'étoient presqu'entierement séparées dans la jointure, il emporta, avec un couteau, la jambe morte dans l'articulation même, sans attendre le consentement de la malade qui n'en sentit rien, & ne s'en apperçut presque que lorsque la chose fut faite. Peu de temps après cette opération elle commença à se rétablir de jour en jour, & avec le secours d'un régime convenable, & des remedes appropriés, elle se rétablit en assez peu de temps, & recouvra une santé supportable.





CHAPITRE VI.

De la différence qu'il y a entre la Fievre lente nerveuse & la Fievre putride maligne.

JE ne puis terminer cet Essai sur les Fievres, sans faire mention de la grande différence qui se trouve entre la Fievre putride maligne & la Fievre lente nerveuse; je suis très-persuadé que faute de faire cette distinction, on est souvent tombé dans de grandes erreurs en pratique : car elles se ressemblent à quelques égards, quoiqu'elles different essentiellement à d'autres; ce que j'entreprends d'autant plus volontiers que je n'ai pas assez indiqué cette différence dans ma *Dissertation sur les Fievres lentes & nerveuses ;* & je ne connois point d'Auteur qui l'ait fait d'une façon claire & précise, à la réserve du Docteur Langrish, dans sa *Théorie & Pratique moderne.*

Il paroît évidemment par ce qui a été

dit ci-dessus, que dans les Fievres putrides, malignes & pétéchiales, le sang, proprement dit, est affecté; au lieu que les Fievres lentes nerveuses paroissent avoir leur siége dans les sucs lymphatiques & nerveux. On observe dans les premieres, lorsqu'elles sont portées à un certain degré, une corruption dans les humeurs & une dissolution du sang; au lieu que les Fievres lentes nerveuses peuvent durer très-long-temps, sans qu'on puisse remarquer un certain degré de putréfaction.

D'ailleurs ces deux sortes de Fievres peuvent être produites artificiellement, si j'ose m'exprimer ainsi, par deux régimes différents, &c. ce qui n'arrive en effet que trop souvent. Des alimens chauds, âcres, salés, volatils & épicés, des remedes de même espece, un air très-chaud, &c. produiront une Fievre putride maligne : au contraire des alimens aqueux, froids, visqueux & mucilagineux, tels que des concombres, des melons, de mauvais fruits cruds, des liqueurs vappides, un air froid & humide, &c. occasionnent des Fievres lentes nerveuses.

En ſuppoſant que les unes & les autres naiſſent de la contagion, (ce qui eſt ordinaire dans les Fievres peſtilentielles & pétéchiales, & peut arriver quelquefois dans les Fievres lentes nerveuſes) je comparerai l'action des miaſmes morbifiques dans la premiere à celle du poiſon de la vipere, qui affecte immédiatement & détruit le tiſſu des globules rouges, & produit une corruption très-prompte; & dans les dernieres à celle du virus d'un chien enragé, qui n'agit que lentement, & paroît affecter d'abord la lymphe & le ſuc nerveux, ſans donner aucun ſigne de corruption, au moins juſqu'au terme de la cataſtrophe.

Mais puiſque ces Fievres ont une origine ſi différente, elles doivent ſe manifeſter par des ſymptômes différents, & demandent un traitement particulier. Cependant je ſuis très-perſuadé qu'elles peuvent, & qu'elles ſont en effet très-ſouvent compliquées l'une avec l'autre; je veux dire que l'acrimonie du ſang peut ſe rencontrer avec le relâchement des vaiſſeaux, ce qui l'empêche d'agir avec autant de

violence que si les vaisseaux étoient forts, élastiques & plus sensibles aux impressions du stimulus morbifique, aux sels âcres, &c. & par conséquent elle agit avec plus de lenteur, quoique peut-être elle soit également funeste. Il n'est pas douteux que lorsque la contagion est la cause prochaine de la maladie, l'état des fibres & des forces de la nature, n'influe considérablement sur la Fievre. La description exacte de ces Fievres servira à faire connoître plus particulierement leur nature & les différences qui les distinguent.



CHAPITRE VII.

Des Fievres Lentes Nerveuses.

JE commence par une description de la Fievre lente nerveuse, que j'ai tracée avec soin d'après ce que j'ai observé dans un très-grand nombre de malades, qui en ont été malheureusement les victimes.

Le malade devient d'abord indifférent à tout, & éprouve des frissons,

des tremblemens légers, ſuivis de bouffées de chaleur qui ſe font ſentir ſubitement, & d'une maniere irréguliere, & une eſpece de laſſitude univerſelle, ſemblable à celle qu'on ſent quand on a beaucoup fatigué. Ces ſymptômes ſont toujours accompagnés de peſanteur & d'abattement, & plus ou moins d'un poids, de douleur à la tête ou de vertige. Cela eſt bientôt ſuivi de nauſées, d'un dégoût univerſel, ſans grande ſoif, & de fréquens efforts pour vomir, quoique le malade ne rende qu'une petite quantité de phlegme inſipide.

Quoiqu'il y ait quelquefois des intervalles de quelques heures, cependant les ſymptômes reviennent avec plus de violence, ſur-tout aux approches de la nuit. La tête devient plus peſante, le vertige & la chaleur augmentent, le pouls eſt plus fréquent, mais foible, & la reſpiration paroît plus gênée. Il arrive fréquemment que la partie poſtérieure de la tête eſt affectée d'un grand engourdiſſement ou d'une douleur obtuſe, & d'un ſentiment de froid, tandis que le malade éprouve une douleur peſante au ſom-

met de la tête, tout le long de la future coronale. Ces deux symptômes accompagnent constamment les Fievres lentes nerveuses, & sont communément suivis d'un peu de délire.

Le malade reste très-souvent cinq ou six jours dans cet état ; sa contenance est triste & abattue ; quoiqu'il ne paroisse pas bien malade, il est cependant éloigné de se bien porter : il est agité, inquiet, &, communément, totalement privé de sommeil, quoiqu'il soit quelquefois assoupi & appesanti ; & malgré qu'il paroisse dormir à ceux qui l'approchent, il se plaint de ne pouvoir pas fermer l'œil.

Pendant tout ce temps le pouls est fréquent, foible & inégal, quelquefois ondulant & quelquefois lent, & même intermittent pendant quelques minutes, ce qui est accompagné d'une chaleur soudaine au visage ; immédiatement après il est très-fréquent, & peut-être singulierement calme & égal à la suite de tout cela ; ce qui se répete alternativement. La chaleur & les frissons ne sont pas moins irréguliers. La chaleur & la rougeur s'emparent quelquefois soudainement des

joues, tandis que le bout du nez & les oreilles ſont froids, & que le front eſt couvert d'une ſueur froide. Il eſt très-ordinaire que le malade ſe ſente le viſage en feu lorſque les extrémités ſont froides.

L'urine eſt communément pâle & ſouvent limpide, fréquemment de la couleur du petit-lait, ou ſemblable à de la petite biere éventée. Elle n'a aucun ſédiment ou celui qu'elle contient eſt ſans liaiſon, comme du ſon, & ſe ſoutient çà & là. La langue, au commencement de la maladie, eſt rarement ſeche ou pâle, mais on la trouve ſouvent recouverte d'une mucoſité blanchâtre, peu épaiſſe. Il eſt vrai qu'à la longue elle paroît très-ſeche, rouge, gercée, ou de la couleur de l'écorce de grenade; mais cela n'arrive gueres que dans l'état ou à la fin de la maladie; cependant quelque ſeches que la langue & les levres paroiſſent, le malade ſe ſent rarement altéré, quoiqu'il ſe plaigne d'avoir la langue brulante.

Vers le ſeptieme ou le huitieme jour, le vertige, la douleur ou la peſanteur de tête augmentent conſidérablement;

elles ſont accompagnées d'un tintement d'oreille continuel, qui incommode beaucoup le malade, & amene ſouvent le délire. L'oppreſſion, les anxiétés & les défaillances augmentent auſſi, & elles ſe terminent ſouvent par la ſyncope. Une ſueur froide ſe répand tout à coup ſur le front du malade & ſur le dos de ſes mains (quoique dans le même temps il ſente une très-grande chaleur au viſage & dans la paume des mains) & elle diſparoît auſſi rapidement. Si l'urine devient pâle & limpide dans ces circonſtances, on doit s'attendre ſûrement à un délire, à un tremblement univerſel & à des ſoubreſauts dans les tendons. Le délire n'eſt preſque jamais violent, & ne conſiſte que dans une confuſion de penſées & d'actions, le malade marmottant continuellement entre ſes dents, & balbutiant en parlant. Quelquefois il s'éveille dans le trouble & la confuſion; mais il revient à lui preſqu'auſſitôt: il recommence bientôt à marmotter, & s'aſſoupit de nouveau.

La langue devient ſouvent très-ſeche dans l'état de la maladie, ſur-

tout dans ſon milieu, elle eſt bordée de jaune de chaque côté & tremble lorſque le malade veut la ſortir. C'eſt un très-bon ſigne lorſqu'elle devient humide à ce période, & que le malade crachotte beaucoup; mais s'il ſurvient une difficulté d'avaler & un étranglement continuel, c'eſt un très-dangereux ſymptôme, ſur-tout s'il eſt accompagné du hocquet.

Les malades éprouvent très-fréquemment vers le 9, le 10 ou le 12e jour, des ſueurs très-abondantes, ordinairement froides & gluantes aux extrêmités : ils ont auſſi très-ſouvent des déjections très-fluides; ces deux eſpeces d'évacuations ſont généralement colliquatives & l'affoibliſſent conſidérablement. Cependant une moiteur chaude ſur la peau eſt en général un très-bon ſigne, & une légere diarrhée emporte très-ſouvent le délire & la propenſion au ſommeil.

La nature s'affoiblit inſenſiblement, les extrémités deviennent froides, les ongles pâles ou livides, le pouls paroît plutôt trembler ou frémir que battre, ſes vibrations étant ſi foibles & ſi promptes qu'on peut

à peine les diſtinguer, quoique quelquefois il ſoit très-lent, & ſouvent très-intermittent. Le malade devient tout-à-fait inſenſible & ſtupide, le plus grand bruit & la plus vive lumiere l'affectent à peine, quoiqu'il ait été au commencement très-ſenſible aux impreſſions de l'un & de l'autre. Le délire ſe termine en un profond ſommeil, qui eſt bientôt ſuivi de la mort. Le malade rend involontairement ſes excrémens & ſes urines; ſes larmes coulent, ce qui annonce une prompte diſſolution, comme les tremblemens & les ſoubreſauts des nerfs & des tendons ſont les précurſeurs des convulſions qui rompent le fil de la vie. Les malades finiſſent de l'une ou de l'autre de ces deux manieres, après avoir langui quatorze, dix-huit ou vingt jours, & quelquefois plus long-temps.

Tous ceux qui ſont attaqués de cette eſpece de Fievre deviennent ſourds & ſtupides vers la fin de la maladie, (il y en a qui ſont extrêmement ſourds) quoique dans le commencement ils fuſſent trop vifs & trop ſenſibles, puiſque le moindre bruit & la moindre lumiere les incommodoit beaucoup.

Il y en a un aſſez grand nombre qui paroiſſent ſe précipiter dans le tombeau par leurs craintes immodérées, quoique le danger ne paroiſſe pas conſidérable dans le commencement; il y en a qui ne veulent pas dormir de peur de dormir toujours; d'autres à cauſe du trouble, des anxiétés & de la confuſion qu'ils éprouvent en s'éveillant. C'eſt en général un très-bon ſigne lorſque la ſurdité ſe termine par un abſcès dans l'oreille, ou que la parotide ſuppure ou qu'il ſurvient de groſſes puſtules autour des levres & du nez.

Telle eſt la deſcription (ennuyeuſe peut-être, mais exacte,) de la Fievre lente nerveuſe dans ſes circonſtances les plus graves, dans laquelle j'ai placé les ſymptômes dans l'ordre dans lequel ils ſe préſentent naturellement; & c'eſt, je crois, ce qu'on devroit obſerver dans toutes les deſcriptions des maladies. Cette Fievre attaque le plus ordinairement les perſonnes qui ont les nerfs foibles, les fibres lâches & le ſang appauvri; ceux qui ont éprouvé de grandes évacuations, une longue déjection des eſprits, des

veilles & des études immodérées, des fatigues & autres choſes ſemblables ; ceux qui ont fait un grand uſage d'alimens cruds, mal ſains, de boiſſons vappides & impures ; ou qui ont ſéjourné long-temps dans un air humide & chargé, qui ont détruit la force de leur tempérament par des ſalivations, des purgations trop fréquentes, qui ſe ſont livrés aux plaiſirs des femmes, &c. d'où il me paroît réſulter évidemment que cette maladie doit ſa naiſſance au relâchement des ſolides, à l'appauvriſſement du ſang, à l'épaiſſiſſement & à la rapidité des ſucs lymphatiques & nerveux. C'eſt ce que démontre la méthode curative qui réuſſit le mieux, qui conſiſte dans des ſtimulants, des atténuants doux, de légers cordiaux, une diete & des remedes fortifiants. Hippocrate a dit, dans quelques-uns de ſes Ouvrages, que le traitement qui réuſſit indique la nature de la maladie.

Expoſons maintenant la meilleure méthode de traiter cette Fievre.

C'étoit encore une autre maxime du grand Hippocrate (*a*) que, qui connoît

(*a*) *De arte ſub ſinem.*

bien la nature d'une maladie, connoît auſſi la méthode qu'il faut ſuivre pour la guérir. Il eſt au moins du devoir d'un Médecin, avant de preſcrire aucun remede, de bien examiner le tempérament du malade & la nature de ſa maladie : car, comme Celſe l'a dit très-élégamment, *Æſtimatio cauſæ ſæpè morbum ſolvit* (*b*). Cela n'eſt jamais plus néceſſaire que dans les Fievres dans leſquelles le temps eſt court & les tentatives dangereuſes. Lorſque la maladie ne commence pas avec violence, il vaut mieux attendre un peu & obſerver les mouvemens de la nature, que d'agir avec précipitation. Mais il eſt rare que le Médecin ſoit appellé au commencement d'une Fievre lente ; & ſouvent elles ſont trop avancées lorſqu'on les conſulte.

Il me paroît qu'il réſulte évidemment de l'Hiſtoire que je viens de tracer de la Fievre lente nerveuſe, que les grandes évacuations, & ſurtout la ſaignée, n'y conviennent point, particulierement dans les perſonnes d'un tempérament originairement foible & lâche, qui y ſont le plus

(*b*) *Celſ. Præf. ſub finem.*

ſujettes. J'ai vû un purgatif ordinaire, qui, pour avoir été donné mal à propos au commencement de cette Fievre, a été ſuivi de langueurs, de ſyncopes, & d'une foule d'autres accidents auſſi funeſtes. Cependant il eſt quelquefois néceſſaire, même au commencement de cette maladie, de nétoyer les premieres voyes par un doux purgatif, tel que la rhubarbe, la manne, &c. mais il faut bien ſe garder de donner les draſtiques, le malade s'en trouve toujours mal, & le Médecin a lieu de s'en repentir. Mais je dois faire obſerver qu'un doux vomitif dérange moins la nature que les purgatifs ordinaires; il eſt utile, & même néceſſaire, lorſqu'il y a des nauſées, des peſanteurs & des foibleſſes d'eſtomach, ce qui arrive fréquemment dans la premiere attaque de cette Fievre. Les lavemens de lait où l'on fait entrer le ſucre & le ſel, peuvent être très-utiles, tous les deux ou trois jours, lorſque la nature a beſoin d'être excitée.

Les remedes tempérés, cordiaux, diaphorétiques, ſont ceux qui conviennent le plus dans ces Fievres, &

il eſt néceſſaire de tenir le malade à un régime réglé, fortifiant & délayant; le dernier tout ſeul, lorſqu'on ſçait en faire un bon uſage, avance beaucoup la cure, ſur-tout ſi l'on applique à propos quelque véſicatoire, & qu'on ait ſoin de calmer les agitations du malade, tant celles du corps que de l'eſprit. Il eſt bon de faire obſerver que les opiats ſont ordinairement très-pernicieux, quelqu'indiqués qu'ils paroiſſent par les agitations & le défaut de ſommeil. Les diaphorétiques doux, tels que la poudre de *Contrayerva* compoſée avec un peu de Caſtoreum & de Saffran, & de petites doſes de thériaque d'Andromaque, ou d'élixir Parégorique, produiſent de beaucoup meilleurs effets: car en excitant une légere ſueur ou une abondante tranſpiration, ils calment l'agitation du ſang & des eſprits, & procurent par ce moyen le ſommeil. Lorſque le trouble & l'abbattement des eſprits ſont fort conſidérables, il faut y joindre le *Galbanum* ou le *Sylphium* avec un peu de camphre, & appliquer au plutôt des véſicatoires à la nuque, à l'occiput, ou derriere

les oreilles. Pendant tout ce temps il faut faire boire au malade du petit lait, quelque ptiſane agréable, ou de l'eau de gruau, auxquels on peut ajouter une petite quantité de quelque vin léger. Il eſt bon que le malade boive ſouvent dans ce cas ; & quoiqu'il ne ſoit pas néceſſaire qu'il prenne une auſſi grande quantité de boiſſon que dans les Fievres ardentes, & même dans les Fievres putrides malignes, il faut cependant qu'il boive aſſez pour délayer le ſang, entretenir la ſueur, & ſubſtituer un liquide benin à la place de la ſéroſité âcre & vappide qui ſort continuellement. C'eſt pourquoi je crois qu'une eau de poulet légere convient également comme aliment & comme remede, ſur-tout vers la fin de la maladie ; j'imagine, pour la même raiſon, que la gelée de corne de cerf, le ſagou & les panades peuvent être très-utiles, ſur-tout ſi on y ajoûte un peu de vin, & du ſuc d'orange ou de limon.

Il eſt bon d'obſerver que jamais le malade ne ſe trouve ſi bien que lorſqu'il a une ſueur douce, parce que cette ſueur appaiſe la violence de la

chaleur, l'agitation, &c. mais il ne faut jamais entretenir les ſueurs abondantes, encore moins les exciter par des remedes chauds, des alkalis volatils, des eſprits, &c. ſur-tout au commencement ou dans le progrès de la Fievre, parce qu'elles épuiſent trop le liquide vital, & ſont ſuivies d'un très-grand abbattement des eſprits, de tremblemens, de ſoubreſauts des tendons, & finiſſent quelquefois par des friſſons, des ſueurs froides & gluantes, des ſyncopes, ou une diſpoſition comateuſe; quelquefois il ſurvient des accès irréguliers de chaleur dans certaines parties, des anxiétés, des agitations, du délire, des difficultés de reſpirer, un poids & un ſerrement dans les hypochondres, ce qui pourroit faire penſer à un Obſervateur peu attentif qu'il y a quelque choſe de péripneumonique; mais même dans ce cas, gardez-vous bien de faire ſaigner le malade, car vous trouverez le pouls très-petit & inégal, quoique vîte. La ſaignée n'eſt pas ſeulement contre-indiquée par la foibleſſe & l'inégalité du pouls; mais encore par la pâleur des urines qui ſont ordi-

nairement limpides & aqueuſes dans ces circonſtances. Ces ſymptômes indiquent que le poids, les anxiétés & l'oppreſſion que le malade ſent dans les hypochondres, eſt l'effet d'un orgaſme nerveux, & non pas d'une obſtruction ou d'une inflammation peripneumonique. La reſpiration, dans ce cas, quoique fréquente & laborieuſe, n'eſt pas chaude, mais reſſemble à celle des gens qui ſoupirent ou qui boivent quelque liqueur, & très-ſouvent elle n'eſt point accompagnée de toux; par conſéquent ce ſymptôme vient d'un ſpaſme dans les parties vitales, & non pas d'une inflammation : ce qui eſt très-manifeſte dans les paroxiſmes hiſtériques.

On doit donc, dans ce cas, avoir recours aux remedes nervins & cordiaux, & appliquer des véſicatoires aux cuiſſes, aux jambes ou au bras. Je fais ordinairement uſage du bol & de la mixture ſaline qui ſuivent;

℞ *Pulv. Contrayerv. cont.* gr. xv *;

* Lorſqu'il ſurvient de grands tremblemens & des ſoubreſauts des tendons, j'employe avec beaucoup de ſuccès à la place de poudre de Contrayerva, un demi-ſcrupule de muſc.

Croci Anglicani . . . . gr. iij.
Confect. Ralegh . . . . ℈ j.
Syrup. Croci . . . . q. ſ.
M. Fiat Bolus.

℞ *Salis C. C.* . . . . ℈ ß.
Succi limon . . . . ʒ iij
Aquæ Alexitar ſimpl. . . . . ℥ jß.
M. Peractâ efferveſcentiâ adde
Sp. lavendulæ,
Syrup. Croci . . . . aa ʒ jß.
M. Fiat hauſtus.

Je fais prendre ces remedes, ou d'autres ſemblables, toutes les 5, 6 ou 8 heures, avec un julep tempéré cordial; on peut donner de temps en temps de l'eſprit volatil aromatique ou fétide dans du petit vin ou dans du petit lait fait avec du cidre, ou, ce qui vaut encore mieux dans beaucoup de cas, dans du petit lait fait avec la ſemence de moutarde; ce remede, qui ne demande pas beaucoup d'appareil, n'eſt pas à mépriſer, ſur-tout pour les pauvres. Ces médicamens aiguillonnent doucement les vaiſſeaux engourdis & réveillent leurs oſcillations; ils atténuent les humeurs & les délayent, &, par ce moyen,

excitent des ſueurs ſalutaires, qui font bientôt ceſſer l'éréthiſme, pour nous ſervir du langage des Anciens. La mixture ſaline, préparée comme il eſt dit ci-deſſus, eſt beaucoup plus propre à paſſer par les pores de la peau, que lorſqu'on la prépare avec le ſel d'abſynthe, qui ſe porte plus ordinairement aux urines. Lorſque je crois pouvoir garantir, d'après des expériences répétées, l'efficacité de cette mixture contre l'aſthme, on peut aiſément juger de celle qu'elle doit avoir dans ce cas.

Mais pour revenir à notre ſujet, cette difficulté de reſpirer, ces inquiétudes, cette oppreſſion, ſont très-ſouvent les avant-coureurs d'une éruption miliaire, qui paroît le plus ſouvent le ſeptieme, le neuvieme ou le onzieme jour de cette Fievre, & quelquefois plus tard. En effet, dans toute ſorte de Fievres, les éruptions ſont toujours précédées de grandes anxiétés, & d'une grande oppreſſion dans les hypochondres. Il n'eſt perſonne qui ne ſente combien la ſaignée ſeroit mal placée dans ces circonſtances, où l'on doit éviter ſur-tout, de retarder

der cette opération de la nature, qui produit ſouvent une criſe parfaite ; au contraire, il faut la favoriſer par de doux cordiaux, des délayants appropriés, &c, auxquels on doit ajoûter quelquefois la thériaque d'Andromaque, ou l'elixir aſthmatique. Ces remedes peuvent non-ſeulement calmer le mal-aiſe dont les Malades ſe plaignent communément, mais encore exciter la tranſpiration, ou une douce ſueur, qui accélere & facilite l'éruption miliaire.

Mais quelque avantageuſes que ſoient ces ſueurs, elles ne le ſont jamais quand elles ſont trop abondantes, même lorſqu'elles ſont accompagnées d'une éruption copieuſe. J'ai vû deux ou trois éruptions miliaires ſe ſuccéder l'une à l'autre avec des ſueurs abondantes, ſans que les Malades en ayent reçu aucun ſoulagement, elles leur ont été au contraire fort nuiſibles, en les réduiſant à une extrême foibleſſe. Il eſt vrai que ces ſortes de ſueurs ſont beaucoup plus communément ſymptomatiques que critiques, & par conſéquent l'éruption eſt très-ſouvent le ſymptome d'un ſymptome,

car les glandes miliaires de la peau ſont très-gonflées, & reſſemblent à une galle, dans les perſonnes même qui ſe portent le mieux, lorſqu'elles ſuent abondamment.

J'ai donné avec beaucoup de ſuccès dans ces ſueurs abondantes & colliquatives, un peu de bon vin trempé, s'il eſt néceſſaire; il modere ſur le champ la ſueur, ſoutient le Malade & favoriſe l'éruption ſi elle a commencé à ſe faire. Celſe conſeille le vin pur dans la maladie cardiaque (*d*), que je ſuppoſe avoir été une eſpece de Fievre nerveuſe, accompagnée de ſueurs colliquatives. Vers le déclin de la Fievre, lorſque les ſueurs ſont le plus abondantes, & affoibliſſent le plus le Malade, je donne en outre de petites doſes de la teinture de kinkina avec le ſaffran, & la ſerpentaire que je décrirai ci-deſſous; & j'entremêle de temps en temps de petites doſes de rhubarbe, pour emporter les matieres putrides contenues dans les premieres voyes, ce qui rend les rémiſſions & les intermiſſions qui arrivent très-fréquem-

(*d*) Lib. III. Cap. 19.

ment dans le déclin des Fievres nerveuſes, plus diſtinctes & plus marquées, & mettent en état de faire uſage des autres préparations de kinkina : je le donne en général vers ce temps, avec des mixtures ſalines faites avec le ſel d'abſynthe & le ſuc de limon, qui le rendent plus efficace. Je ſuis perſuadé que cette méthode abrege ces Fievres, même celles qui ſont accompagnées d'éruptions miliaires; & qui ne ſe prolongent que trop ſouvent, pendant un temps très-conſidérable, & ſont ſuivies de rechûtes dangereuſes. J'ai vû plus d'une fois des Malades périr de cette Fievre, après avoir été tenus dans des ſueurs de cinq à ſix ſemaines, & après avoir éprouvé trois ou quatre éruptions miliaires, fondant & nageant dans leur ſueur, & leur lit pourriſſant ſous eux.

Quoiqu'une douce diarrhée ſoit quelquefois très-utile vers la fin de cette Fievre; il n'en eſt pas de même des déjections crues, liquides & colliquatives, elles affoibliſſent au contraire le Malade très-promptement; c'eſt un très-mauvais ſigne lorſqu'elles ſont livides ou d'une eſpece de cou-

leur plombée, quelle que ſoit leur conſiſtence.

Il n'y a point d'évacuation d'un plus heureux préſage, qu'une ſalivation copieuſe ſans aphtes ; lorſqu'elle ſurvient avec une légere moiteur à la peau, je ne déſeſpere jamais du Malade, quelque foible & engourdi qu'il ſoit. La ſurdité fait ſouvent que le Malade paroît à la fin de la maladie beaucoup moins ſenſible qu'il n'eſt en effet ; quoiqu'il y en ait ſouvent dans ces circonſtances qui n'échappent du tombeau que pour devenir idiots.

Il faut néceſſairement dans ces évacuations abondantes, donner au Malade une nourriture fortifiante & délayante, pour ſoutenir les eſprits, réparer les pertes des ſucs nourriciers qui ſe diſſipent, & corriger ce qui reſte. Lorſque le Malade eſt trop appeſanti & trop ſtupide, il faut l'engager fréquemment à en faire uſage ; car elles lui ſont auſſi néceſſaires que les remedes.

Nous avons rarement dans cette Fievre, des évacuations completement critiques ; le temps ſeul dans beaucoup de cas paroît l'emporter.

L'urine ne préſente preſque jamais de ſigne de coction ; elle eſt plus ſouvent crue & pâle, pendant tout le cours de la maladie, & fréquemment trop abondante; quelquefois cependant à la fin des accès, ou dans la ſueur, elle eſt haute en couleur, mais ſans ſédiment, en petite quantité, & comme ſi elle étoit couverte de graiſſe.

Je ſuis convaincu que la trop grande viſcoſité de la lymphe & des humeurs les plus exaltées du corps, eſt une des cauſes conjointes des Fievres lentes nerveuſes; & j'imagine que, comme la ſéroſité, lorſqu'elle a été une fois coagulée par la chaleur de la Fievre, ne peut plus ſe réſoudre en un fluide propre aux uſages de l'œconomie animale, mais ſe convertit en une eſpece de liqueur putride & acrimonieuſe; de même, la lymphe épaiſſie & ſtagnante ſe corrompt peu à peu, & ſe change en une ſanie, qui doit être évacuée par les émonctoires ordinaires, ou par quelque iſſue que l'art lui procure. Quoique les pores de la peau, & les conduits de la ſalive ſoient en général les voyes les plus avantageuſes, elle s'évacue cepen-

dant aſſez ſouvent en partie par les inteſtins & les voyes urinaires. Malgré l'abondance de ces évacuations, l'expérience a démontré qu'il ne faut pas ſe hâter de les arrêter, de peur d'occaſionner une métaſtaſe toujours dangereuſe de la matiere morbifique, ſur les parties vitales. La ſuppreſſion trop ſubite de la ſueur eſt communément ſuivie de friſſons convulſifs, d'un grand mal-aiſe, & d'oppreſſion dans les hypochondres, de ſyncope, &c; comme les nauſées, les maux de cœur, les coliques, & le délire ſont l'effet le plus ordinaire de l'uſage prématuré des aſtringents. Il ne faut pas ſe hâter non plus dans ces cas, de guérir les playes des véſicatoires; plus elles ſuppurent, & mieux le Malade s'en trouve; c'eſt même un aſſez bon ſymptome, lorſqu'elles deviennent ulcéreuſes, car quoiqu'il dénote l'acrimonie de l'humeur qui ſort par cette voye, c'eſt une preuve que la nature a aſſez de force pour s'en débarraſſer; de ſorte que ſi les premiers véſicatoires viennent à ſe ſecher, il eſt néceſſaire d'en appliquer de nouveaux ſur d'autres parties;

car ils ne ſont pas ſeulement utiles par l'irritation qu'ils cauſent, mais encore par l'évacuation qu'ils procurent. Les puſtules larges & incommodes qui ſortent ſouvent dans ou après l'état de cette Fievre, & qui s'ulcèrent & s'étendent quelquefois beaucoup, ſont une eſpece de véſicatoires naturels, qui procurent une iſſue à la ſanie putride & corroſive, & nous indiquent la route qu'il faut prendre pour aider la nature.

Après tout, quand quelques-unes de ces évacuations ſont exceſſives, on doit les modérer, mais non les arrêter tout-à-fait; c'eſt pourquoi on doit faire éviter au Malade un air froid, du linge froid, des boiſſons ou des alimens froids: d'un autre côté, on doit bien ſe donner de garde d'abuſer des cordiaux, des alkalis volatils, de tenir le Malade dans un air trop chaud pour exciter la ſueur, ce ſeroit l'épuiſer & non le ſoulager. Les éruptions abondantes & répétées des puſtules miliaires blanches & rouges, n'indiquent pas ſeulement la grande quantité de la matiere morbifique, mais encore la mauvaiſe manœuvre du

Médecin. Réuſſit-on mieux en procurant une éruption abondante des puſtules de la petite vérole par un régime chaud ? néanmoins la derniere de ces maladies ſe prête plus à une évacuation critique abondante que la premiere. Or je demande à tous les Médecins expérimentés, s'ils ont jamais vû que des ſueurs abondantes ayent été de quelque utilité dans les petites véroles ou les rougeoles; je les ai trouvées très-ſouvent préjudiciables.

Je me ſuis étendu ſur cet article, parce que je ſuis pleinement perſuadé, que la méthode de traiter les Fievres miliaires par des remedes & un régime chauds & ſudorifiques, a conduit des milliers de perſonnes au tombeau. En un mot, le ſeul but que le Médecin doit ſe propoſer dans les Fievres miliaires, ou dans les Fievres lentes-nerveuſes ſans éruption, eſt d'aider la nature dans ſes opérations, & de la ſoutenir de la maniere la plus conforme aux loix générales de l'œconomie animale, en procurant par les ſecours de l'art, les évacuations néceſſaires; lorſque la nature ne ſuffit pas pour les

produire ; ou en les modérant lorſqu'elles ſont exceſſives, évitant en même temps de déranger dans aucune maladie, les criſes que l'obſervation & l'expérience ont démontré régulieres, conſtantes & ſalutaires, mais au contraire tâchant de les favoriſer. Pour en donner un exemple dans la Fievre dont je viens de traiter ; lorſqu'il ſurvient une diarrhée trop abondante, on peut la modérer par un opiat cordial, tel que la thériaque d'Andromaque ou autre ſemblable, qui diminuera l'abondance des matieres en calmant l'irritation, & en procurant une évacuation cutanée ; car les ſueurs douces ſont toujours avantageuſes. Ce ſeroit s'oppoſer aux efforts de la nature que de la ſupprimer tout-à-coup, par de forts aſtringents, qui arrêteroient non-ſeulement la diarrhée, mais même la tranſpiration. Ceux qui voudront avoir de plus grands détails ſur le traitement des Fievres lentes - nerveuſes, doivent conſulter l'excellent Traité de M. *Richard Manningham, de Febriculâ*, &c.





CHAPITRE VIII.

Des Fievres Putrides, Malignes, Pétéchiales.

EXAMINONS maintenant les Fievres putrides, malignes, ou pestilentielles, pétéchiales, ensuite je donnerai quelques conseils sur la maniere de les traiter.

Les Fievres éminemment putrides, malignes, même pétéchiales, doivent souvent leur origine à la seule acrimonie du sang agité par la Fievre qui survient; cependant les Fievres pestilentielles & pétéchiales, sont produites encore plus fréquemment par la contagion, & peuvent par conséquent affecter des personnes de différents temperaments, ce qui doit nécessairement mettre une très-grande diversité dans les symptomes. Car comme la contagion une fois reçue, agit à peu-près de la même maniere que l'acrimonie, lorsqu'elle attaquera des personnes d'un tempérament fort & vigou-

reux, qui ont un ſang riche & viſqueux, elle produira des effets différents de ceux qu'elle produit, lorſqu'elle attaque des perſonnes d'une conſtitution foible & délicate, dont le ſang a peu de conſiſtence & eſt d'un tiſſu lâche ; ces effets différeront encore de ces deux premiers, ſi elle attaque des perſonnes dont les humeurs ont beaucoup d'acrimonie.

En général, cependant ces Fievres attaquent avec beaucoup plus de violence que les Fievres lentes-nerveuſes : les friſſons lorſqu'il y en a ſont plus forts (& quelquefois ils le ſont beaucoup), les chaleurs plus vives & plus durables, quoique dans les commencements elles arrivent ſubitement, qu'elles ſoient paſſagères & rémittentes. Le pouls eſt plus tendu, ou plus dur, communément fréquent & petit, quoique quelquefois il ſoit lent & régulier en apparence pendant quelque temps, enſuite ondulant & inégal. Le mal de tête, le vertige, les nauſées & le vomiſſement ſont beaucoup plus conſidérables, même dès le commencement. Quelquefois on ſent une douleur fixe, très-vive dans un

ou dans les deux tempes, ou au-dessus de l'un ou des deux sourcils, souvent au fond des orbites. Les yeux paroissent toujours chargés, appesantis, jaunâtres & souvent un peu enflammés; le visage bouffi, & plus livide que de coutume. Ordinairement les artères temporales battent beaucoup, & les Malades éprouvent un tintement d'oreille très-incommode : souvent aussi ils sentent des battemens dans l'artère carotide, à mesure que la Fievre fait des progrès, quoique le pouls puisse être petit & même lent : ce symptome est un signe qui annonce le délire & provient en général de quelque grande obstruction dans le cerveau.

L'abbatement des esprits, la foiblesse & les défaillances sont souvent excessives & subites, quoiqu'il n'y ait aucune évacuation extraordinaire ; quelquefois même dans le temps que le pouls paroît avoir assez de force. La respiration est le plus souvent laborieuse & accompagnée de soupirs, l'haleine brûlante & de mauvaise odeur.

Presque toutes ces Fievres sont accompagnées de maux de reins, d'une

laſſitude univerſelle, de douleurs dans tout le corps & ſur-tout dans les membres. Les Malades ſe plaignent quelquefois d'une grande chaleur, d'un poids & d'une douleur dans le creux de l'eſtomac; ils vomiſſent continuellement une bile porracée ou noire; & ils ſont tourmentés d'un hoquet très-incommode; les matieres qu'ils rendent par les ſelles, exhalent ſouvent une odeur très-nauſéabonde.

La Langue eſt blanche dans le commencement, mais elle devient de jour en jour plus noire, & plus ſeche, quelquefois d'une couleur livide, avec une eſpèce de veſſie noire à ſa pointe; quelquefois elle eſt extrêmement noire, ce qui dure pendant pluſieurs jours, même après la criſe: dans le fort de la maladie, elle devient généralement ſeche, épaiſſe & noire, ou de la couleur de l'écorce de grenade, ce qui rend la parole embarraſſée, & preſque inintelligible.

Tant que la Fievre augmente, la ſoif eſt exceſſive & quelquefois inextinguible; malgré cela le Malade ne peut ſupporter aucune eſpèce de boiſſon, elles lui paroiſſent toutes amè-

res & fades. Dans d'autres temps on eſt étonné de voir qu'il ne ſe plaint pas de la ſoif, quoique ſa bouche & ſa langue ſoient extrêmement ſeches & chargées ; c'eſt toujours un mauvais ſymptome, qui finit par la phrénéſie ou le *Coma*. Les lèvres & les dents ſont incruſtées d'un limon très-noir & très-ténace.

Au commencement de la maladie les urines ſont ſouvent crues, pâles & vappides, mais à meſure que la Fievre fait des progrès, elles ſe colorent de plus en plus, & reſſemblent quelquefois à une forte leſſive, ou à une urine teinte d'une petite quantité de ſang ; elles n'ont ni ſédiment, ni même de nuage, ce qui continue pendant pluſieurs jours : peu-à-peu elles deviennent plus noires, prennent la couleur d'une forte bierre éventée, & exhalent une odeur très-fœtide & inſupportable. J'ai ſouvent vû dans les Fievres pétéchiales l'urine preſque noire & très puante ; celle entr'autres de M. Shirley, Chirurgien de vaiſſeau, qui étoit preſqu'entierement noire, & dépoſoit un ſédiment auſſi noir que de la ſuie : il avoit ſur le corps une grande

quantité de taches noires, & de marques comme de coups de fouet; il avoit outre cela un flux de ſang dyſſentérique; une phrénéſie comateuſe; il mourut le treizieme jour.

Les ſelles, ſur-tout lorſque la maladie eſt dans ſon état, ou que la Fievre commence à décliner, ſont pour la plûpart d'une puanteur inſupportable, de couleur verte, livide ou noire, elles ſont accompagnées très-fréquemment de tranchées très-vives, & de ſang. Lorſqu'elles ſont plus jaunes ou brunes, il y a moins de danger; mais le danger eſt très-grand lorſqu'elles coulent ſans que le Malade s'en apperçoive, de quelle couleur qu'elles ſoient. C'eſt encore un très-mauvais ſymptome lorſque le ventre reſte dur, enflé & tendu après des évacuations abondantes; car c'eſt en genéral une ſuite d'une inflammation ou mortification des inteſtins. Une légère diarrhée eſt ſouvent très-avantageuſe, & c'eſt quelquefois la ſeule voye que la nature prenne pour ſe débarraſſer de la matiere morbifique.

Lorſqu'il paroît des taches noires, livides, brunes ou vertes, on ne peut

plus douter de la malignité, cependant plus ces taches ſont vermeilles, moins il y a à craindre ; & c'eſt un très-bon ſigne lorſque de noires ou violettes elles prennent une couleur plus vive. Les grandes taches noires ou livides ſont preſque toujours accompagnées d'hémorrhagies abondantes. Celles qui ſont petites, d'un brun foncé ſemblables aux taches de rouſſeur, ne ſont guère moins dangereuſes que celles qui ſont livides & noires, quoiqu'elles ſoient rarement accompagnées d'hémorrhagie : elles ſont plus ſouvent compliquées avec des ſueurs très-abondantes, froides & viſqueuſes, qui les font quelquefois diſparoître, mais ſans que le Malade en retire aucun avantage. L'éruption des pétéchies n'eſt pas déterminée ; quelquefois elles paroiſſent le 4e ou le 5e jour ; quelquefois ce n'eſt que le 11e jour, ou même plus tard. Les grandes marques livides, ou d'un verd foncé qui reſſemblent à des coups de fouet, ne paroiſſent guère que lorſque le Malade eſt ſur le point de mourir. J'ai obſervé ſouvent dans les Fievres malignes une eſpèce d'efflroreſcence ſem-

blable à celle de la rougeole, mais d'une couleur plus livide & plus sombre, la peau, ſur-tout celle qui couvre la poitrine paroît marbrée; c'eſt en général un mauvais ſigne, & je l'ai ſouvent vû accompagné d'accidents funeſtes.

Quelquefois vers le onzieme ou quatorzieme jour lorſqu'il ſurvient une ſueur abondante, les taches diſparoiſſent & il ſort une grande quantité de petites puſtules blanches miliaires. J'ai rarement vû qu'elles procuraſſent quelque ſoulagement au Malade; mais ſi au lieu de cela il ſurvient une effloreſcence rouge, accompagnée de demangeaiſons & de cuiſſons, il s'en trouve mieux; il en eſt de même de ces veſſies pleines d'eau qui s'élèvent quelquefois ſur le dos, la poitrine, les épaules, &c. Les gales qui viennent autour du nez & des lèvres, ſont encore un très-bon ſigne, ſur-tout lorſqu'elles ſont accompagnées de beaucoup de chaleur & de demangeaiſon. Les aphtes d'un brun-noirâtre ſont ſuivies d'un évenement plus incertain & plus dangereux: celles qui ſont blanches, épaiſſes & ſemblables à du

lard, ne promettent rien de bon. Elles ſont bientôt ſuivies d'une très-grande difficulté d'avaler, de douleur, d'ulcération de la gorge & de l'œſophage, &c, & d'un hoquet qui ne diſcontinue point. Toutes les premieres voyes s'affectent; à la fin, il ſurvient un flux dyſſentérique qui eſt ſuivi de la mortification des inteſtins, comme le prouvent les déjections noires, ſanieuſes, ſanguinolentes, d'une puanteur horrible & d'une infection exceſſive.

On obſerve ſouvent vers le déclin de la Fievre de grandes taches noires & bleuâtres, qui reſſemblent à des meurtriſſures; & lorſqu'elles ſont accompagnées de la lividité & du froid des extrémités, elles annoncent sûrement une mort prochaine. J'ai ſouvent vû ces taches s'étendre juſqu'aux coudes, & les mains froides comme le marbre un ou deux jours avant la mort du Malade. J'ai eu il y a quelques années un exemple remarquable de ce ſymptome dans M[lle]. Hopkins, pour laquelle je fus appellé le 7[e] jour de ſa maladie. Elle étoit affaiſſée & un peu en délire, ſoupirant continuellement comme ſi elle eût eû le

chagrin le plus vif, & ſe plaignant d'un poids énorme & d'oppreſſion dans la région du cœur. Elle avoit le pouls fréquent, petit, tremblant & inégal; & la reſpiration courte, coupée & laborieuſe : elle fut pendant long-temps ſans dormir, & malgré cela elle étoit accablée; elle n'avoit pas une grande chaleur, cependant elle éprouvoit une ſoif intariſſable; la langue n'étoit pas fort ſeche, mais elle étoit noire; elle avoit un peu de mal à la gorge & avaloit avec peine, ſes yeux étoient éteincellants fixes & enflammés. Le huitieme jour elle eut une ſueur très-abondante, ſa langue devint tout-à-fait noire, ou plutôt livide, & extrêmement ſéche : ſur le ſoir ſes règles la prirent & vinrent avec profuſion (elle nourriſſoit & c'étoit pour la premiere fois qu'elle les voyoit depuis ſes couches) les ſueurs continuerent & exhalerent une odeur très-mauvaiſe. Le neuvieme on apperçut de grandes marques noires en différents endroits de ſon corps, une entr'autres ſur le bout de ſon nez, une autre ſur ſa cloiſon qui devint entierement noire, ainſi qu'une grande tache ſur cha-

que joue de la largeur d'un écu. Le 10 les règles cesserent, il survint un grand dévoyement, le ventre s'enfla excessivement. Ses ongles & ses mains devinrent très-noires, & aussi froides que du marbre : elle rendit ses excréments & ses urines involontairement, & parut entierement insensible jusqu'au 11e jour qu'elle mourut. Malgré le soin que l'on prenoit pour la tenir propre, il sortoit de son corps une odeur insoutenable qui se fit sentir quarante heures avant sa mort.

Je sçais que l'épithete de *Maligne* qu'on a donné à certaines Fievres, n'est plus si fort en usage depuis quelques années; il est vrai qu'on s'en est servi souvent pour couvrir l'ignorance, ou augmenter le mérite de la cure; mais cependant cette dénomination n'est pas sans fondement dans la nature, ou du moins quelqu'autre qui puisse désigner la Fievre que je décris & la distinguer de la Fievre inflammatoire ordinaire : en effet le terme de *Fievre inflammatoire* suppose qu'il y a d'autres espèces de Fievres. Il est peut-être indifférent de les appeller putrides, malignes ou pestilentielles; lors-

qu'il paroît des pétéchies, on les appelle *pétéchiales* ; si elles sont produites par contagion *contagieuses*. Je ne disputerai pas sur les mots, mais il en faut nécessairement pour communiquer nos idées, & quand on a soin de les bien définir, on a tort de chicaner dessus.

J'ai toute la vénération possible pour la mémoire du grand Sydenham ; mais j'ose dire cependant que s'il n'avoit pas traité toutes les Fievres & même la peste comme des maladies purement inflammatoires, sa pratique auroit été plus exacte & plus digne d'être suivie, étant extrêmement bien adaptée à la viscosité inflammatoire ; mais il est certain qu'elle ne mérite pas d'être toujours imitée, même dans la petite vérole, qu'il a si admirablement bien décrite & plus judicieusement traitée. On ne sçauroit douter qu'il y ait des Fievres qui demandent quelque chose de plus que des saignées, de la petite bierre & des purgations. Traiteroit-on ainsi une Fievre lente-nerveuse ? Quelques espèces de petite vérole, de Fievres pétéchiales, miliaires peuvent-elles être

conduites de cette maniere ? J'en appelle à tout Praticien expérimenté & raiſonnable. Mais rendons honneur à qui il eſt dû ; c'eſt avec raiſon qu'il rejetta le régime chaud, tout de feu, & les ſudoriques qu'on employoit communément alors dans toutes les eſpèces de Fievres, & qu'il introduiſit les évacuations & un régime rafraîchiſſant, délayant & tempéré ; méthode beaucoup préférable dans toutes les eſpèces de Fievres inflammatoires & ardentes. Il eſt vrai que des évacuations ſeules & des délayants froids & aqueux ne conviennent pas indifféremment dans toute ſorte de tempéraments & de Fievres. On pouſſe quelquefois les méthodes oppoſées trop loin ; une opinion favorite peut obliger un Médecin à éteindre preſque entierement le feu vital, & un autre à mettre tout en feu, de peur que les miaſmes deſtructeurs ne ſe logent quelque part.

Si la Fievre eſt un effort de la nature qui tend à expulſer la matiere morbifique, comme il n'y a pas lieu d'en douter, il eſt certain qu'il n'eſt pas toujours avantageux de l'abbattre.

La chaleur de la Fievre tierce met fin au paroxiſme, en atténuant la viſcoſité des humeurs, & en levant les obſtructions des extrémités des artères capillaires: une ſaignée faite mal-à-propos & une purgation donnée à contre-temps, la prolongent conſidérablement & la rendent irréguliere & dangereuſe. Lorſque la contagion de la petite vérole a été reçue dans le ſang, elle produit une Fievre, qui dans l'eſpece la plus bénigne, ſe termine par une éruption complette, & ceſſe tout à fait; la Fievre, ou l'effort de la nature ayant chaſſé la matiere morbifique. Mais il arrive ſouvent que des évacuations trop abondantes, des craintes immodérées, l'abattement des eſprits, & le mauvais traitement, lui ôtent les forces qui lui auroient été néceſſaires pour ſe débarraſſer de la matiere morbifique par une criſe convenable; les puſtules reſtent pâles, applaties & dans un état de crudité ne parvenant pas à une maturation parfaite. La même choſe arrive dans les autres Fievres, & dans la peſte elle-même.

La raiſon pour laquelle on doit

ſaigner dans le commencement de ces Fievres, c'eſt afin d'empêcher que la Fievre n'aille trop loin & ne produiſe des inflammations au cerveau, aux poumons, ou dans quelqu'autre partie eſſentielle à la vie; auxquelles la ſur-abondance d'un ſang riche & épais, violemment agité, eſt très-propre à donner naiſſance. La ſaignée ne paroît pas indiquée dans les maladies contagieuſes, en tant que contagieuſes, parce que la contagion eſt intimement mêlée avec les humeurs, de ſorte qu'en tirant une petite quantité de ſang, on ne diminue que de bien peu la quantité des miaſmes contagieux, qui agit plus ou moins, ſoit qu'on ſaigne ou qu'on ne ſaigne pas. On voit par l'expérience de l'inoculation, que la plus petite quantité de la matiere varioleuſe introduite dans le ſang, ſuffit pour produire la petite vérole : on obſerve la même choſe dans d'autres cas, comme dans la morſure de la vipere, ou du chien enragé. Dans cette derniere une petite bleſſure eſt généralement plus dangereuſe qu'une grande, ſur-tout ſi elle a été bien déchirée, parce qu'alors elle

elle donne une plus libre iſſue au venin.

Lorſqu'on a intimement mêlé un ferment avec une liqueur fermentable, il n'eſt plus poſſible d'en arrêter la fermentation en tirant une partie de la liqueur ; car chaque partie de la liqueur en fermentation eſt un ferment : c'eſt ainſi qu'agit la contagion ; auſſitôt qu'elle eſt reçue dans le ſang, elle agit ſur chacune de ſes parties. En rafraîchiſſant & en ajoûtant des acides, &c. On peut, il eſt vrai, modérer la fermentation ; & lorſqu'elle eſt trop violente, on peut prévenir la rupture des vaiſſeaux, s'ils ſont trop pleins, en leur donnant de l'air : de même dans les Fievres contagieuſes, en tirant du ſang on diminue ſa quantité, & on empêche qu'il ne diſtende trop, qu'il n'enflamme & qu'il ne creve les vaiſſeaux, & on diminue la chaleur, qui augmenteroit ſans cela la force de la contagion, & convertiroit toutes les humeurs en une gelée inflammatoire. Mais ſi (pour continuer la comparaiſon) on rafraîchit trop une liqueur qui fermente, & qu'on arrête la fermentation avant le temps,

on rend toute la maſſe vappide & gluante ; elle ne ſe dépure pas par la deſpumation & ne fait jamais un bon vin. De même lorſque la contagion a été introduite, ſi l'on affoiblit trop les forces de la nature par la ſaignée, &c. & qu'on l'empêche de rejetter les humeurs morbifiques, on concentre le mal, & toute la maſſe des humeurs ſe convertit en un ichor ou une ſanie putride. Cependant comme la ſaignée peut diminuer l'aliment du feu, quoiqu'elle n'éteigne pas le feu de la contagion, elle convient toutes les fois qu'il y a trop de ſang : malgré cela l'infection aura toujours ſon effet, & j'ai vû des petites véroles auſſi abondantes & d'une auſſi mauvaiſe eſpece après des ſaignées copieuſes que j'en aie jamais vû lorſqu'on les avoit obmiſes. Il eſt certain néanmoins que la peſte, qui eſt la premiere, ſauf la liſte des Fievres contagieuſes, demande très-rarement la ſaignée, comme on peut le prouver par les meilleures autorités.

Nous allons finir ce Chapitre en marquant en peu de mots les indications qu'on doit ſe propoſer de rem-

plir dans l'eſpece de Fievres dont il traite. Je remarquerai d'abord que quoique les Fievres malignes & peſtilentielles, abattent conſidérablement les eſprits & cauſent une foibleſſe extraordinaire, même dans leur commencement, ſur-tout lorſqu'elles ſont produites par la contagion; cependant il eſt très-fréquemment néceſſaire de tirer une certaine quantité de ſang, ſur-tout dans les perſonnes pléthoriques, non-ſeulement pour diminuer la maſſe que les organes ſont obligés de mouvoir, & donner plus de liberté aux oſcillations des vaiſſeaux, mais encore pour prévénir les obſtructions inflammatoires qui peuvent ſe former dans le commencement, & pour diminuer les frottements & la chaleur qui ſont très-conſidérables les premiers jours de la maladie, & exaltent de plus en plus les ſels & les ſoufres du ſang, augmentent l'acrimonie & la putreſcence des humeurs, & ſecondent l'action de la matiere morbifique. Lorſqu'elle eſt indiquée, il faut la faire le plutôt qu'il eſt poſſible. Elle eſt indiquée par la vîteſſe & la tenſion du pouls, la vivacité de

la chaleur, la difficulté de respirer; les palpitations du cœur, & les douleurs vives à la tête & aux reins. Il est bon d'observer que quoique la chaleur soit précédée d'un frisson & que l'oppression soit considérable, il faut cependant tirer moins de sang que dans une véritable péripneumonie, qui s'annonce souvent par les mêmes symptomes : mais la foiblesse subite & le grand abbattement des esprits, le tremblement des mains, la pâleur & la crudité des urines jointes à l'absence de la toux & la chaleur de l'haleine qui accompagnent toujours la véritable Fievre péripneumonique, les distingue l'une de l'autre. On est moins exposé à s'y méprendre lorsqu'il regne des Fievres putrides, pestilentielles ou pétéchiales, & que la constitution de l'air y dispose. Quoi qu'il en soit, le sang qu'on tire fait bientôt voir la différence; dans les Fievres malignes, il est d'un tissu beaucoup plus lâche & d'une consistence plus molle (quoiqu'il paroisse d'un rouge fort vif), que celui des pleurétiques, ou des péripneumoniques, lequel, bien qu'à la premiere

ſaignée il puiſſe paroître d'un rouge vif & ſans coëne blanche, ſur-tout s'il coule le long du bras & qu'il ne coule pas à plein jet; cependant lorſqu'il eſt froid il forme un caillot ferme & denſe. Si on le trouve différent, il faut dans tous les cas être fort réſervé & ne pas prodiguer ce fluide vital.

Quoiqu'il puiſſe être néceſſaire de ſaigner les perſonnes fortes & robuſtes au commencement des Fievres contagieuſes, il faut néanmoins avoir égard à la nature de la Fievre qui eſt l'effet de la contagion, vû que celle-ci paroît affecter non-ſeulement le ſang, mais encore les eſprits animaux qui ſont même les premiers. Cela me paroît démontré par la moiteur ſubite, la foibleſſe, les tremblemens & la grande déjection des eſprits dès la premiere invaſion de la maladie. Dans quelques peſtes on a vû des hommes tomber morts comme s'ils avoient été frappés de la foudre, ſans Fievre ni indiſpoſition précédente. Il eſt impoſſible d'expliquer dans une autre ſuppoſition l'effet ſoudain de la morſure du ſerpent à ſonnettes qui tue en moins d'une ou deux minutes, ni ce-

lui de certaines odeurs sur quelques personnes qu'elles jettent presqu'en un instant dans la plus grande confusion & même dans des convulsions. Les effets si connus de la commotion, non-seulement paroissent confirmer cette notion, mais encore montrer la maniere analogue dont cela se fait. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond sur cette matiere, peuvent consulter l'introduction de la troisieme édition de *l'Essai sur les poisons, par le Docteur Mead.*

Les nerfs & les esprits étant affectés par les miasmes contagieux ne meuvent plus avec assez de force ni avec la même régularité, les fibres musculaires & les vaisseaux; de-là vient la grande foiblesse du Malade, & celle des vibrations du systême vasculaire, ce qui fait que le sang forme des concrétions dans quelques endroits, & qu'il est dans un véritable état de dissolution dans quelques autres. On trouve dans les personnes mortes de la peste, le cœur & les oreilles excessivement distendus par un sang grumelé qui a reflué vers cet organe, dont la force n'est plus suffisante pour l'ex-

pulser; mais dans les autres vaisseaux, le sang paroît ténu & dissous, puisqu'il s'échappe souvent par-tout où il trouve quelque issue : Timoni (*a*) & quelques autres Médecins ont observé qu'il est très-difficile de l'arrêter lorsqu'on a ouvert la veine ou qu'on a scarifié des ventouses. Je l'ai observé également dans les Fievres pestilentielles & pétéchiales ordinaires.

La disposition particuliere des filaments nerveux, & celle des parties les plus subtiles & les plus exaltées des liqueurs animales qui different si fort dans les différents sujets, donnent naissance à ces différentes affections qui sont produites par la même cause. L'odeur d'une herbe, d'une fleur, du musc, qui affectent agréablement un millier de personnes, en font trouver mal quelques autres; la commotion électrique affecte les différentes personnes d'une maniere très-différente; ce qui vraisemblablement ne vient pas seulement de la constitution des esprits animaux, mais encore de la différente tension, force, &c. des fibrilles nerveuses; à peu-près comme

(*a*) Voyez les Transact. Philos. n°. 364.

les cordes de musique de longueur & de tension différentes, qui sont différemment ébranlées par la même note. C'est peut-être en partie la disposition particuliere des nerfs & des esprits animaux qui fait que certaines personnes sont très-promptement affectées de la peste, de la petite vérole, &c. & que quelques autres n'en sont jamais affectées, quoiqu'entourées de personnes qui en sont attaquées.

Mais quoi qu'il en soit, la contagion affoiblit certainement les forces des solides, & tend à dissoudre le sang; par conséquent toutes les fois qu'on soupçonne qu'une Fievre vient de contagion, on doit saigner avec réserve, même lorsque les symptomes se présentent d'une maniere formidable dès le commencement, & paroissent demander de grandes évacuations de sang. J'ai vû plus d'une fois avec douleur commettre des fautes de cette espèce dans les pleuro-péripneumonies & péripneumonies malignes, sur-tout dans les années 1740, 1741 & 1745. Par conséquent quoiqu'il soit très-à-propos de faire une premiere saignée, une seconde peut être pernicieuse. Le

premier ſang paroît fréquemment d'une couleur vive; celui qu'on tire vingt-quatre heures après, eſt communément livide, noir, & a peu de conſiſtence; celui d'une troiſieme saignée eſt livide, diſſous & ſanieux. C'eſt ce qu'on obſerve très-fréquemment dans les Fievres pétéchiales; j'ai vû quelquefois la conſiſtence du ſang tellement détruite, qu'il dépoſoit au fond une poudre noire, ſemblable à de la ſuye, la partie ſupérieure étant une eſpece de ſanie, ou une eſpece de gelée d'un verd foncé, & d'une conſiſtence exceſſivement molle; à quoi l'on peut ajoûter que dans ces ſortes de cas, le pouls devient quelquefois extrêmement foible après une ſeconde saignée, & même quelquefois après la premiere. C'eſt ce que j'ai remarqué plus d'une fois, & dont j'ai été embarraſſé & étonné, lors même que je croyois avoir des indications ſuffiſantes dans le pouls, &c. pour faire une ſeconde ſaignée; tant il eſt néceſſaire d'avoir égard à la nature d'une Fievre épidémique.

Les Fievres contagieuſes n'attaquent guere perſonne, qu'elles ne

leur causent des maux de cœur & des vomissemens, puisque les miasmes contagieux s'insinuent dans le corps avec la salive, &c. Ne peut-on pas les expulser ; au moins en partie, en favorisant le vomissement que la nature tâche d'exciter ? vomissement qui entraîne aussi les humeurs bilieuses, âcres, putrides qui séjournent dans l'estomac, & qui en s'y corrompant de plus en plus, produiroient une infinité de symptomes dangereux, & augmenteroient considérablement la maladie primitive. D'ailleurs la nature lorsque l'art ne vient pas à son secours, fait, pour se débarrasser par le vomissement, des efforts aussi violents que ceux que les émétiques & les lavages ont coutume de produire : les boissons même qu'on prend pour le favoriser, le rendent beaucoup plus aisé, & plus efficace, & en entraînant la matiere irritante, tendent à arrêter le vomissement. Mais je suis d'avis qu'on n'employe pour cela que les moyens les plus doux, tels que les infusions ou les décoctions d'hypécacuana, l'oximel scyllitique, avec une légere infusion de fleurs de camomille,

ou autres ſemblables. Je n'approuve point la méthode de ceux qui ſe contentent de faire vomir avec de l'eau chaude, parce qu'on eſt obligé d'en faire boire une quantité immenſe, avant de pouvoir parvenir à exciter le vomiſſement, ce qui ſurcharge quelquefois l'eſtomac à un tel dégré, qu'il devient également incapable de ſoutenir le fardeau & de s'en débarraſſer, de ſorte que plus on boit, moins il eſt en état de faire ſes fonctions; la diſtenſion qu'il éprouve, détruit toute ſon activité, ce qui peut être ſuivi des effets les plus terribles. Dans tous les cas par conſéquent où une chopine ou deux ne ſuffiſent pas pour produire le vomiſſement, il faut engager le Malade à l'exciter, en mettant ſon doigt ou une plume dans la bouche; en général, il faut employer tous les moyens poſſibles pour le débarraſſer de ce déluge d'eau, dont on l'a accablé fort mal-à-propos. Je penſe, pour le dire en paſſant, qu'il réſulte de ce que l'eſtomac perd ſon activité, & ne peut rien rejetter lorſqu'il eſt trop diſtendu, à peu-près comme la veſſie qui ne peut pas s'évacuer lorſ-

qu'elle eſt trop pleine, il en réſulte, dis-je, que le vomiſſement n'eſt pas ſeulement l'effet de l'action du diaphragme & des muſcles abdominaux, comme M. Chirac & quelques autres l'ont prétendu; car leurs plus grands efforts ne produiſent aucun effet ſur un eſtomac ou une veſſie trop pleine. A l'égard de la derniere, on eſt ſouvent obligé d'avoir recours au catheter.

Si le vomiſſement continue après que l'eſtomac a été nettoyé, il faut donner un peu de thériaque d'Andromaque dans une mixture ſtomachique, appropriée, telle que le ſel d'abſynthe, le ſuc de limon, l'eau de Menthe, &c. appliquer une fomentation aromatique, ou plûtôt un cataplaſme fait avec les eſpeces aromatiques & la thériaque, qui réuſſit ſouvent lorſque tout le reſte eſt ſans effet.

Ce n'eſt pas ſeulement l'eſtomac qu'il faut nettoyer, il eſt bon également de débarraſſer au commencement de ces Fievres, tout le canal inteſtinal; mais la raiſon & l'expérience démontrent qu'on ne doit le faire que par les méthodes les plus douces, les

lavemens faits avec le lait, le ſucre & le ſel : les potions laxatives, où l'on fait entrer la manne, la crême de tartre, le ſel cathartique de Glauber, les tamarins & la rhubarbe, ſont les remedes qu'on doit employer par préférence. J'ai ſouvent vû réſulter les effets les plus funeſtes des purgatifs âcres & trop vifs. Hoffman (*b*) avertit de ſe défier même du ſenné. Les émétiques doux & les écoprotiques que je viens d'indiquer, ont cet avantage qu'on peut les répéter & les donner de temps en temps pour évacuer les matieres bilieuſes putrides à meſure qu'elles paſſent dans les premieres voyes. Je ne crains jamais d'employer ces moyens pour produire une ou deux ſelles dans quelque temps de la Fievre que ce ſoit, lorſqu'ils ſont indiqués par l'amertume de la bouche, les maux de cœur, les rapports nidoreux & fœtides, ou par la trop grande conſtipation, l'enflure du ventre, les borborygmes, les tranchées, &c.

Quoiqu'Hippocrate (*c*) défende en

(*b*) *De Febribus petechialibus vocis. Tom. IV.*

(*c*) *Aphoriſ.* 22. *ſect.* 1. & *Lib. de Humorib.*

général d'évacuer les humeurs crues au commencement des maladies & avant qu'elles n'ayent été cuites, cependant il convient qu'on peut purger au commencement lorſqu'il y a turgeſcence des humeurs, & qu'elles font effort pour ſortir : c'eſt ainſi que le *cholera-morbus* eſt un effort que la nature fait pour ſe décharger d'une bile âcre & ſurabondante. Lorſque les Fievres putrides malignes de l'automne, doivent leur origine au débordement d'une bile putride & *aduſte*, pour me ſervir du langage des Anciens, qui ſéjourne dans la région du foye ou de l'eſtomac, &c. ce qui arrive ſouvent après les étés fort chauds, qui ont conſidérablement augmenté & exalté la bile, les ſels & les huiles animales : on doit commencer par les émétiques & les purgatifs doux, dont je viens de parler.

Il eſt certain que la bile prédomine dans toutes les Fievres putrides, malignes & pétéchiales. On trouve dans les cadavres de toutes les perſonnes qui meurent de la peſte, la véſicule du fiel, les conduits biliaires, & même l'eſtomac & le duodenum, &c.

remplis d'une bile noire ou verte. (*d*) Si on n'évacue pas cette bile, elle se corrompt de plus en plus, produit de grandes anxiétés, des maux de cœur, des douleurs, &c. & étant reportée dans le sang, elle y cause de très-grands désordres, irrite le genre nerveux, détruit la texture du sang, & convertit la lymphe en un ichor corrosif. Par conséquent toutes les fois qu'il y a des signes qui annoncent qu'elle surabonde, il faut l'évacuer par le vomissement, ou par les selles, selon que la nature l'indique. J'ai souvent observé avec beaucoup de plaisir dans ces Fievres putrides, qu'un vomissement, qu'une selle ou deux, étoient immédiatement suivis d'un changement étonnant en mieux; toutes les fois qu'il avoit précédé des anxiétés inexprimables, un poids sur les hypochondres, des maux de cœur perpétuels, des rapports & des hocquets. La langue chargée, les maux de cœur, les pesanteurs d'estomac, l'amertume de la bouche, une haleine puante & des rots fréquents, indiquent l'état de l'estomac; & les matieres fœtides,

(*d*) Traité de la Peste, Paris 1744. in-4°.

noires, bilieuſes, qui viennent par les ſelles, la néceſſité de ces évacuations. S'il y avoit un poiſon logé dans l'eſtomac & dans les inteſtins, nous n'héſiterions pas à l'en chaſſer le plus promptement qu'il ſeroit poſſible ; une bile véritablement putride n'eſt guere moins pernicieuſe qu'un poiſon actuel. Communément vers l'état de ces Fievres, c'eſt-à-dire, entre le 7e & le 14e jour, la nature s'efforce de ſe débarraſſer de cette bile putride par le vomiſſement, ou plus ordinairement par une diarrhée ; l'art doit toujours la favoriſer dans ces opérations : en conſéquence, je donne aſſez généralement un doux laxatif le 8e ou le 9e jour, à moins qu'il ne paroiſſe quelque éruption, ou qu'une douce ſueur ne m'en empêche. Juſqu'à ce temps-là je n'employe guere de purgatif, ſi l'on excepte un peu de manne, de crême de tartre & autres choſes ſemblables, que je donne au commencement, ſur-tout lorſque j'ai lieu de ſoupçonner que la maladie vient plus de contagion que de la ſaburre des premieres voyes ; preſcrivant néanmoins un clyſtere laxatif & émollient, tous

les deux ou trois jours, ſelon les circonſtances. Je répete ce doux laxatif de temps en temps, ſelon que les ſymptomes l'indiquent, & pendant ſon opération, je ſoutiens mon Malade par un régime des boiſſons & des remedes fortifiants. Par ce moyen, non-ſeulement je préviens l'amas & la corruption de cette matiere bilieuſe putride dans les premieres voyes; mais encore je l'empêche de paſſer dans le ſang; & la dérivant vers le canal inteſtinal, j'en facilite l'évacuation hors du corps. Il y a déjà pluſieurs années que j'employe avec ſuccès cette maniere de purger vers ce temps dans ces ſortes de Fievres; mais je rejette les purgatifs où entrent l'aloës, la ſcammonée ou la coloquinte, que je regarde plûtot comme des poiſons que comme des remedes dans cet état d'acrimonie, de putridité & de diſſolution du ſang; il n'y a qu'un fou qui puiſſe les employer dans ce cas. La nature, il eſt vrai, ne paſſe que trop ſouvent les bornes ſans le ſecours de ces puiſſants ſtimulants, & produit des diarrhées exceſſives, ou une dyſſenterie qui fait bientôt périr

le Malade, ſi on ne l'arrête. Mais cela n'arrive guere que lorſqu'on laiſſe ſéjourner trop long-temps & putréfier de plus en plus dans les inteſtins, la matiere bilieuſe corrompue; le meilleur moyen de le prévenir, c'eſt de l'évacuer à temps, & à des intervalles convenables. Quand on eſt menacé de ces évacuations immodérées, on doit avoir recours aux aſtringents alexipharmaques les plus convenables, la thériaque d'Andromaque, la confection de Fracaſtor, la teinture de roſes, du vin rouge brûlé avec de la canelle, &c. mais avant tout, ſi le cas eſt très-preſſant, à un clyſtere aſtringent fait avec la confection de Fracaſtor, & une petite quantité de décoction de tormentille, de roſes rouges, ou de cachou. Mais il ne faut faire uſage de ce remede qu'avec beaucoup de prudence; car il eſt toujours dangereux d'arrêter à contre-temps une diarrhée critique, & je crois qu'on ne doit jamais le faire qu'on n'ait fait précéder une ou deux petites doſes de rhubarbe. Avant de finir ce paragraphe, je crois devoir faire obſerver que quoique j'aye ſouvent vû des diar-

rhées critiques dans l'état ou ſur le déclin de ces Fievres ; je les ai trouvées conſtamment préjudiciables au commencement, ſur-tout lorſque les déjections ont été liquides, ſéreuſes & très-abondantes.

Quoique la nature affecte très-ſouvent dans les Fievres putrides malignes, de ſe débarraſſer de la matiere morbifique, par le vomiſſement ou les ſelles ; cependant ſes efforts les plus conſtants ſont vers les pores de la peau. J'oſe aſſurer que je n'ai jamais vû aucune de ces Fievres complettement jugées, qu'il ne ſoit ſurvenu une ſueur plus ou moins abondante. Cette ſueur eſt ſalutaire toutes les fois qu'elle eſt modérée, chaude, également répandue ſur tout le corps; lorſqu'elle vient dans la vigueur de la maladie, que le pouls ſe développe, devient mol & calme un peu auparavant, & pendant qu'elle continue. Mais lorſqu'elle eſt très-abondante, froide, viſqueuſe, ou qu'elle ne ſort que d'une partie de la tête, ou de la poitrine ſeulement; il y a plus à craindre qu'à eſpérer. Les ſueurs abondantes qui ſurviennent au com-

mencement, sont en général pernicieuses, sur-tout si elles sont suivies du frisson. Mais comme ces sueurs sont d'autant plus favorables qu'elles sont l'ouvrage de la nature plus que de l'art ; on ne doit jamais chercher à les exciter ni à les augmenter par des remedes ou un régime chaud, &c ; il suffit de les favoriser & de les soûtenir par des délayants acidulés, & des doux diaphorétiques cordiaux, capables de délayer le sang, d'emporter les sels, de tempérer l'acrimonie, de prévenir les progrès de la putréfaction & de la dissolution du sang, & de conserver & de fortifier le ton des solides.

Comme des personnes de tempérament différent quant à l'état des solides & des fluides, peuvent être attaquées de Maladies contagieuses, il faut employer des méthodes très-différentes dans les différents cas : celles qui ont des fibres fortes & un sang riche & épais, n'ont pas besoin des remedes chauds qui sont nécessaires pour soutenir celles qui sont d'un tempérament foible & phlegmatique. On doit néanmoins observer en général, que comme le sang & les humeurs tendent à la

diſſolution, à la ſtagnation & à la putréfaction dans les Fievres peſtilentielles & pétéchiales; il eſt néceſſaire d'employer les moyens propres à conſerver la force de contraction des vaiſſeaux & de prévenir les progrès de la putréfaction. Les acides végétaux & même les minéraux bien préparés, ſont très-utiles pour remplir la derniere indication, & les alexipharmaques aſtringents pour ſatisfaire à la premiere. Mais je ſuis très-perſuadé que l'uſage des ſels & eſprits alkalis volatils ſont très-nuiſibles, puiſqu'ils augmentent bien certainement la putridité des humeurs (*e*); & qu'ils ſont comme autant d'aiguillons qui accélerent la deſtruction: on a obſervé que l'abus de ces ſortes de remedes, ſans qu'il fût néceſſaire qu'il y eût eu de contagion, produiſoit la diſſolution & la corruption du ſang, & ces ſortes de Fievres, même dans les perſonnes qui jouiſſoient de la meilleure ſanté. Peut-être que les miaſmes peſtilentiels ne

(*e*) M. Pringle a démontré dans les Mémoires ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques, que les alkalis volatils bien loin d'accélerer la putréfaction, étoient le meilleur remede qu'on peut employer pour l'arrêter & même pour la prévenir.

ſont que des ſels animaux très-atténués & volatiliſés ; c'eſt ce que ſemblent démontrer les Fievres peſtilentielles que produiſent des exhalaiſons putrides, qui ſortent des cadavres après les batailles, les ſiéges, &c.

Ce que je viens de dire des ſels alkalis volatils me conduit à une réflexion ſur l'uſage que l'on fait des véſicatoires dans toutes ces Fievres ſans diſtinction : il y a même des Médecins qui fondent ſur eux toutes les eſpérances dans les cas dangereux ; mais je penſe qu'on les applique très-ſouvent trop tôt & mal à propos, ſur-tout dans les commencemens, lorſque la Fievre eſt encore violente & n'a pas beſoin qu'on l'excite par de nouveaux ſtimulants ; car les cantharides n'agiſſent pas ſeulement ſur la peau, mais elles affectent tout le ſyſtême nerveux & vaſculaire : par conſéquent on a tort de les appliquer lorſque l'irritation & les vibrations des vaiſſeaux ſont trop fortes, comme cela arrive fréquemment au commencement de ces Fievres. D'ailleurs les ſels de ces mouches agiſſent comme les ſels alkalis volatils, & tendent à accélérer la diſ-

ſolution, & par conſéquent la putréfaction du ſang. Il eſt vrai que la nature peut quelquefois avoir beſoin d'aiguillon, ſur-tout vers le déclin de ces Fievres ; lorſque les ſolides ſont engourdis, que la circulation languit, que les eſprits ſont ſans vigueur & que le Malade eſt dans un état d'aſſoupiſſement : dans ce cas on peut avoir recours aux véſicatoires qui ſont alors d'une très-grande utilité dans quelque temps de la Fievre que ces ſymptômes paroiſſent. Mais dans les circonſtances que j'ai décrites ci-deſſus, j'ai ſouvent vû réſulter de très-mauvais effets de leur application prématurée, comme des inſomnies cruelles, le délire, la ſuppreſſion de l'urine, des tremblemens, des ſoubreſauts dans les tendons, &c. Je conſeille donc aux jeunes Médecins avant de faire uſage de ces remedes, de lire Baglivi *de uſu & abuſu veſicantium* ; ils l'entendront beaucoup mieux s'ils liſent auparavant ſon traité *de fibrâ motrice*; & Bellini *de ſtimulis*. J'ajouterai encore que lorſqu'on applique pluſieurs véſicatoires dans les maladies aiguës, il faut faire boire abondamment au

Malade du petit lait, des émulſions ou quelqu'autre liqueur aigrelette & adouciſſante; lorſqu'on néglige cette précaution il ſouffre preſqu'autant du remede que de la maladie.

On s'attend bien que je mettrai le camphre au nombre des plus puiſſants correctifs de l'acrimonie des cantharides; je m'en ſers en effet fréquemment pour cet uſage, ſçachant que rien n'émouſſe plus efficacement les pointes des ſels que ce ſoufre volatil extrêmement ſubtil; il adoucit même celles des préparations mercurielles. Mais je crois que dans ces Fievres peſtilentielles il remplit une indication beaucoup plus importante, celle d'exciter la tranſpiration ou une douce ſueur qu'on regarde univerſellement comme très-ſalutaire dans ce cas. Rien en effet ne l'excite plus efficacement que le camphre, qui d'ailleurs a cet avantage qu'il n'échauffe pas à beaucoup près, autant que les ſels alkalis volatils, & les eſprits ardents. Outre cela ſa qualité adouciſſante & anodyne, le rend très-propre à appaiſer l'éréthiſme, calmer les eſprits, & faciliter le ſommeil, dans les cas où les opiats ſont ſans effet

&

& augmentent même le tumulte & le déſordre. En effet, lorſqu'on le joint avec quelque opiat, c'eſt le ſudorifique le plus sûrement efficace qu'il y ait dans la nature, & l'*Elixir Aſthmaticum*, ou *Parégorique* eſt non-ſeulement à cet égard, mais à beaucoup d'autres, un excellent remede. Quand on ordonne les opiats dans ces Fievres, il faut que ce ſoit à très-petites doſes à la fois, qu'on peut répéter ſuivant les indications; la thériaque d'Andromaque, le Mithridate, le Diaſcordium, l'Elixir parégorique ſont certainement les meilleurs. Le camphre a ce déſavantage qu'il eſt très-déſagréable & révolte l'eſtomac, à moins qu'on ne le diſſolve ou plutôt qu'on ne le mêle intimement avec du vinaigre tiede, comme dans le *julep è camphora*, alors c'eſt un excellent remede très-propre pour les Fievres malignes & même pour la peſte; car preſque tous les Médecins recommandent fortement le camphre & le vinaigre dans les maladies peſtilentielles. Les Médecins François employerent l'un & l'autre avec ſuccès dans la derniere peſte de Marſeille, &c, & on érigea

une ſtatue à la mémoire de Heinſius (*f*), en reconnoiſſance du ſervice qu'il avoit rendu à la Ville de Vérone dans la peſte dont elle fut affligée, au moyen d'un remede dont le camphre faiſoit la baſe.

Dans l'obligation où l'on eſt de donner des acides & des aſtringents doux dans les Fievres putrides malignes & pétéchiales, pour conſerver la texture du ſang, & le ton des vaiſſeaux, & pour prévenir la putréfaction des humeurs ; il faut y joindre les diaphorétiques dont le camphre eſt le principal ; pour faciliter la tranſpiration ou une douce ſueur que les premiers ſont capables de retarder. Cette méthode eſt entierement conforme à la méthode des Anciens, qui mêloient les aſtringents aux alexipharmaques dans la compoſition de leurs antidotes, comme on peut le voir dans la thériaque d'Andromaque, le Mithridate, &c ; je ſuis perſuadé que c'eſt pour cela qu'ils ſont ſi ſupérieurs. Ils ont pour eux le témoignage des ſiecles, & ſont ſans contredit d'excellens reme-

(*f*) Voyez Etmuller de peſt. Tom. I. p. 263. Edit. de Francfort. 1688. fol.

des lorſqu'on les employe comme il convient, quoiqu'il y ait beaucoup de choſes plus importantes, ſoit par leurs qualités, ſoit par la petite quantité qui y entre. Je ſçais qu'on peut donner avec ſuccès dans d'autres Fievres que les intermittentes, l'alun & la noix muſcade, ſur-tout lorſqu'on y joint un peu de camphre & de ſaffran.

Je demande la permiſſion d'inſérer ici la préparation ſuivante de kinkina, que j'ai employé avec ſuccès depuis pluſieurs années, non-ſeulement dans les Fievres intermittentes & les Fievres lentes, nerveuſes, mais encore dans les Fievres putrides, peſtilentielles & pétéchiales, ſur-tout vers le déclin; malgré que les intermiſſions fuſſent ſouvent peu marquées. Lorſque le Malade eſt conſtipé, ou qu'il a le ventre gonflé & tendu, je fais toujours précéder une doſe de rhubarbe, de manne, &c.

℞ *Corticis Peruv. opt. pulv* .... ℥ ij
Flaved. Aurant. Hiſpalienſ... ℥jß.
Rad. Serpent. Virgin .... ℥ iij
Croci Anglic .... ℈ jv
Coccinel.................... ℈ ij

Spirit. Vini Gallici........ ℥xx
F. Infuſio clauſa per aliquot dies (tres ſaltem quatuorve) deinde coletur.

J'en fais prendre un gros ou une demi-once toutes les trois, ſix ou huit heures, avec dix, quinze ou vingt gouttes d'Elixir de vitriol dans quelque liqueur appropriée, ou dans du vin trempé. J'ordonne aux Apoticaires de ce Pays de tenir ce remede tout préparé dans leurs boutiques, & j'exhorte tous les Médecins à s'en ſervir comme d'un excellent remede. Je ſçais qu'il réuſſit quelquefois dans les Fievres intermittentes, lorſque les Malades ne ſupportent pas aiſément le kinkina en ſubſtance ou en décoction. C'eſt ſouvent un avantage de pouvoir donner ſous forme liquide, un remede qui eſt déſagréable ſous forme ſolide; lorſqu'on peut le faire ſans le déranger, on doit le préférer. Cette compoſition fortifie les ſolides, arrête les progrès de la diſſolution & de la corruption du ſang, & le rétablit dans ſon premier état: il le fait même ſans boucher les pores de la peau, ce que le kinkina en ſubſtance produit très-

ſouvent. Car il faut noter que quoique des ſueurs abondantes ſoient nuiſibles dans ces Fievres & dans toutes les autres, cependant on doit toujours favoriſer une ſueur douce, facile & modérée, ſur-tout dans la vigueur & le déclin par des délayants pris en abondance, par des aliments liquides, &c. En effet, comme ces Fievres ſont très-ſouvent de longue durée, il eſt néceſſaire de donner au Malade des boiſſons & des alimens capables de le ſoutenir ; ſans cela il ſucomberoit infailliblement. Dans cette vûe & dans les autres que j'ai indiquées ci-deſſus, je recommande de bon vin rouge comme le meilleur cordial aſtringent & le plus naturel ; je doute que l'art en puiſſe ſubſtituer un meilleur. Je ſuis même perſuadé qu'il eſt extrêmement utile, dans la vigueur, encore plus dans le déclin des Fievres putrides-malignes, ſur-tout lorſqu'on y joint le jus d'une orange de Séville ou d'un limon. On peut auſſi l'imprégner de quelque aromate, comme la cannelle, l'écorce d'orange de Séville, les roſes rouges, &c, ſelon l'indication qui ſe préſente; on y peut même ajouter quel-

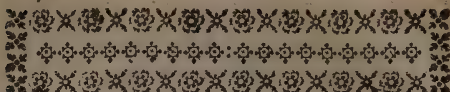
ques gouttes d'élixir de vitriol. Je ne dirai point avec Asclépiade (g) que *la puissance des Dieux égale à peine l'utilité du vin ;* mais personne ne peut douter qu'il ne soit d'une utilité merveilleuse non-seulement dans la vie, mais encore dans la Médecine. Les vins blancs du Rhin & de France avec de l'eau font une boisson excellente dans différentes espèces de Fievres, le bon cidre ne leur est guère inférieur. Le vin rouge un peu vieux est, comme je l'ai déja dit, un bon julep cordial & astringent. Les Asiatiques & les autres Nations chez lesquelles la peste est plus commune que parmi nous, comptent plus sur le suc de limon dans ces Fievres, que sur les alexipharmaques les plus vantés. Ce n'est pas seulement en cela, mais en beaucoup d'autres choses que nous cherchons dans l'art les secours que la nature bienfaisante nous fourniroit plus efficaces & à moins de frais, si nous avions assez de diligence & de sagacité pour les observer & nous en servir. Je ne puis m'empêcher de faire

(g) *Plin. Histor. natural. Ex Edit. Harduin. Paris.* 1723. *fol. tom. II. p.* 301.

remarquer ici qu'on n'étudie pas la partie diététique de la Médecine autant qu'elle le mérite. Je ſuis très-perſuadé que c'eſt le moyen le plus naturel de traiter les maladies, quoique moins pompeux que tous ces bols alexipharmaques, ces boiſſons fébrifuges, & ces juleps cordiaux.

Je joindrai ici les Diſſertations qui ſuivent, parce qu'elles me paroiſſent propres à éclaircir & à confirmer la doctrine précédente.





ESSAI

SUR

LA PETITE VÉROLE.

Il n'y a point de maladie dans laquelle les divers effets de la même cauſe ſur les différentes conſtitutions des ſolides & des fluides ſoient plus ſenſibles que dans la petite vérole. Car premierement lorſque la contagion variolique attaque des perſonnes qui ont les fibres fortes & tendues, & le ſang riche & épais, elle produit communément une violente Fievre inflammatoire, dans laquelle tantôt les poumons, tantôt le cerveau, tantôt la gorge ou telle autre partie ſont extrêmement enflammées,& dans laquelle le ſang qu'on tire, eſt épais & inflammatoire,ce qui oblige très ſouvent de répéter la ſaignée, à moins qu'on ne veuille laiſſer périr le Maladie de phrénéſie, ou étouffer par une péripneumonie in-

flammatoire. Dans ce cas le pouls eſt fréquent, plein, tendu; la reſpiration chaude, fort courte & pénible; la chaleur très-âcre & l'urine fort colorée : le Malade éprouve une ſoif ardente, la langue eſt ſeche & chargée, il reſſent des douleurs très-vives à la tête, au dos, aux reins & dans les membres. Avec ces ſymptomes je ſaignerois même dans la peſte, ou dans quelqu'autre maladie que ce fût, autrement le Malade courroit les plus grands dangers par la diſpoſition inflammatoire de ſon ſang, abſtraction faite de la contagion.

Mais je ne puis approuver l'uſage que l'on fait de la ſaignée dans toutes les petites véroles indiſtinctement. Car ſecondement cette maladie ſe préſente ſouvent avec les ſymptomes ordinaires de la Fievre lente-nerveuſe, & le Malade languit pendant longtemps; ſa Fievre eſt lente, ſes eſprits ſont abattus le pouls eſt foible, fréquent & ondoyant, le viſage pâle & défait, les urines crues & ténues; il n'éprouve pas de grande ſoif, la chaleur n'eſt pas forte; il ſent des vertiges & des peſanteurs de tête conti-

nuelles avec des tremblemens, des nausées & des envies de vomir perpétuelles, un mal-aise universel, de la foiblesse & des lassitudes, &c. J'ai vû plus d'une fois ces symptomes continuer pendant sept ou huit jours & finir par la petite vérole qui étoit presque toujours d'une mauvaise espece; les boutons étoient pâles, cruds, enfoncés & applatis, ne s'élevoient jamais bien, & ne mûrissoient pas comme il faut; mais continuoient à être plats & flétris, ou se réunissoient & formoient de grandes vessies pleines d'une matiere ichoreuse, ténue & indigeste, & restoient en cet état jusqu'au dernier jour : tandis qu'au visage, de pâles & de cadavéreux qu'ils étoient, ils devenoient d'un noir foncé, & formoient une croute très-adhérente, si le Malade vivoit assez long-temps pour cela, alors même ils étoient généralement funestes.

3°. Quelquefois la petite vérole est accompagnée d'une Fievre maligne ou pétéchiale, dans laquelle le tissu du sang est entierement détruit; il paroît des taches noires & livides; il survient des hémorrhagies, les pustu-

les deviennent noires gangreneuſes, & ſouvent pleines de ſang bientôt après l'éruption, & même quelquefois, quoique les puſtules ſoient en petit nombre & diſcretes. Nous trouvons donc trois eſpeces de Fievres produites par une ſeule eſpece de contagion; on eſt obligé dans le traitement d'avoir égard à la Fievre, ainſi qu'à la nature de la maladie contagieuſe.

Cela nous fait voir combien il eſt abſurde de propoſer généralement un régime chaud ou rafraîchiſſant pour toutes les eſpeces de petites véroles ſans diſtinction. La méthode de Sydenham eſt bonne dans certaines circonſtances; dans d'autres celle de Morton lui eſt préférable. En un mot, chaque cas particulier demande un traitement particulier & le Médecin doit montrer ſon jugement en l'appliquant avec exactitude.

Quoique la contagion de la petite vérole produiſe la même eſpece de maladie, néanmoins les dégrés de cette maladie ſont très-différents. La même contagion produit ſouvent dans la même maiſon, la même famille, ou le même village, des eſpeces de peti-

tes véroles très-différentes ; les unes très-bénignes & très-discretes ; d'autres très-malignes & très-dangereuses. Nous voyons dans beaucoup d'occasions que celui qui en est le premier attaqué a une petite vérole très-bénigne, tandis que le suivant en a une confluente, maligne & funeste : c'est une chose qu'on voit tous les jours ; ce qui n'empêche pas que dans l'intervalle il n'y en ait de très-bénignes. De sorte que cela démontre complettement que la constitution du Malade diversifie considérablement la maladie : la même chose arrive dans tous les autres cas ; car on voit une simple égratignure s'envenimer dans quelques sujets & donner lieu à un ulcère, tandis que dans d'autres les plus grandes playes se guérissent avec une facilité merveilleuse. Un phlegmon se résout aisément dans l'un, ou suppure doucement ; dans d'autres il tombe en gangrêne ou devient skirrheux ou cancéreux.

La contagion de la petite vérole ne produit pas toujours la Fievre, au moins une Fievre considérable, quoiqu'elle ait tous les caractères de la

Fievre ; car il y a un très-grand nombre d'enfants, & même de perſonnes adultes, qui l'ont naturellement d'une maniere ſi douce qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'ils ont la Fievre, & qu'ils ne ſentent pas de mal avant ou pendant la maladie. Le pus de la petite vérole infeſte ſouvent la peau de ceux qui l'ont déja eue, & y produit un grand nombre de puſtules, ſemblables en tout à celles de la petite vérole, qui ont la même durée, qui ſuivent la même marche, mais qui ne ſont accompagnées d'aucune Fievre. Cela eſt très-ordinaire dans les perſonnes qui ſoignent & touchent les gens affectés de cette maladie, ſur-tout celles qui ont la peau fine. Dans ce cas, la contagion n'affecte que les glandes cutanées, &c, & non pas le ſang qui a éprouvé une telle altération lors de la premiere petite vérole, qu'il n'eſt plus capable de la prendre dans la ſuite. Il y a des tempéramens particuliers, qui ne ſont pas ſuſceptibles de prendre cette maladie ; on voit des perſonnes qui n'ont jamais eu la petite vérole quoiqu'elles s'approchent ou même ſoignent des Malades attaqués de cette maladie.

Je connois une vieille Garde & un Apoticaire, qui depuis plusieurs années font ce métier sans l'avoir jamais eue ; il y en a même qui ont tenté inutilement de la prendre en entrant dans des Chambres où il y en avoit : ces mêmes personnes cependant l'ont eue naturellement quelques mois ou quelques années après. Le pus variolique qu'on employe dans l'inoculation n'infecte pas tous ceux qui se soumettent à cette pratique ; & on sçait parfaitement que le même pus pris sur la même personne, produit un plus ou un moins grand nombre de boutons dans les différentes personnes, & des Fievres plus ou moins violentes. En général, il est évident que l'état précédent du corps & la disposition des humeurs contribue beaucoup à déterminer la quantité & la qualité de la petite vérole. Ce n'est pas que les miasmes contagieux ne puissent être d'une nature beaucoup plus virulente & plus active dans un temps que dans l'autre, sous une certaine constitution de l'air, que sous une autre, comme on remarque en effet qu'ils le sont. Mais cela même peut venir de la disposition

particuliere de l'air, qui produit dans les ſolides & les fluides des qualités qui les rendent plus ou moins diſpoſés à telle ou telle eſpece de Fievre : car on obſerve des conſtitutions de l'atmoſphère qui diſpoſent aux Fievres inflammatoires ; dautres aux Fievres lentes, nerveuſes, rémittentes, intermittentes, &c ; une troiſieme aux Fievres putrides, malignes ou pétéchiales. Par conſéquent lorſque la contagion ſe rencontre & coopere avec telle ou telle conſtitution, elle doit produire telle ou telle eſpece de petite vérole, ou plutôt telle ou telle eſpece de Fievre avec la petite vérole. On a ſouvent obſervé des Fievres d'une très-mauvaiſe eſpece accompagner des petites véroles qui ne produiſoient qu'un petit nombre de puſtules très-diſcretes, quoique d'un mauvais caractère. Je crois avoir obſervé très-fréquemment que la Fievre épidémique courante ſe rencontroit avec la la petite vérole, & que la contagion ne faiſoit que diverſifier la maladie, ou plutôt que la Fievre épidémique ſe compliquoit avec la petite vérole dans le même ſujet. C'eſt ce qui eſt arrivé fréquemment en 1740, 1741 &

1745, qu'il régnoit ici une Fievre épidémique pestilentielle parmi les Matelots, les Soldats & les Prisonniers (sur-tout la derniere année). Ils avoient communément les symptomes les plus marqués de la Fievre maligne avec la petite vérole, qui fit un très-grand ravage parmi eux; au lieu que plusieurs personnes du voisinage qui n'avoient aucune communication avec l'Hôpital, & qui se portoient d'ailleurs assez bien, en eurent une espece bénigne. Il y a bien de l'apparence que cette Fievre maligne étoit dûe à la disposition scorbutique, à la maniere de vivre, au resserrement, &c, de ce grand nombre de gens, quoique je pense que la Fievre de 1740 eût une autre origine (*h*).

Il sembleroit que si l'on pouvoit conserver ou produire une disposition particuliere dans le sang ou les humeurs, on pourroit éluder la force de l'infection: on en a en effet parlé; mais je crois que c'est sans fondement. On a cru que certaines préparations de kinkina & de mercure

(*h*) Voyez-en l'Histoire. *Obs. de aëre &c. Vol. II. mense Junio.* 1740.

auroient cette vertu, & j'ai vû quelques expériences qui m'ont fait pancher à le croire ; mais je n'en ai pas été aſſez ſatisfait pour le conſeiller, ou m'y fier.

Il eſt certain que les mêmes remedes produiſent des effets très-différents, ſur les différents tempéraments ; & ce ſeroit une folie de donner comme prophylactiques, du kinkina ou des corroborants à un homme qui auroit les fibres roides, & le ſang épais ; quoiqu'ils puiſſent être utiles aux perſonnes dont les vaiſſeaux ſont foibles & lâches, & le ſang aqueux & appauvri. Les remedes mercuriels pourroient-ils convenir à ceux dont le ſang eſt dans un état de diſſolution? L'uſage qu'on en a fait a ſouvent produit de très-mauvais effets dans la ſuite de la petite vérole, ayant donné naiſſance entr'autres à des pétéchies, des hémorrhagies, des diarrhées, &c, quoique je ſois perſuadé qu'ils peuvent être utiles dans d'autres circonſtances. En un mot, tout ce qu'on peut faire de plus raiſonnable à cet égard, c'eſt de corriger ce qui péche dans la conſtitution, ou de ſuppléer à ce qui lui manque, ſoit en la fortifiant contre

l'attaque de la maladie, ou en la préparant à la ſoûtenir lorſqu'elle vient. Ce petit nombre de réflexions me paroît mériter l'attention, ſur-tout de ceux qui préparent des ſujets pour l'inoculation.

Je ſuis perſuadé que ſi on étoit préparé régulierement, lorſqu'on eſt attaqué de la petite Vérole naturelle, la plus grande partie de ceux qui l'ont n'éprouveroient que des petites Véroles bénignes; car il n'eſt pas douteux que les plus mauvaiſes eſpeces de petite Vérole ne doivent leur origine qu'à la ſurabondance du ſang, à l'acrimonie des humeurs, à la ſaburre dont les premieres voyes ſont ſurchargées; ſouvent même aux erreurs dans la diete, l'exercice que le Malade commet après avoir pris l'infection, ce qui produit ſouvent des effets très-pernicieux. C'eſt ſur-tout de ces erreurs qu'on doit garantir ceux qu'on a inoculés; de-là le grand ſuccès de l'opération. Ce n'eſt pas que la bénignité de la petite Vérole dont on emprunte le pus, & la petite quantité de matiere qu'on reçoit par l'inſertion, ne contribuent en partie à la bénignité de la maladie. C'eſt peut-

être tout l'avantage de l'inoculation, ſur-tout ſi on ajoûte qu'on ne la pratique que ſur des ſujets jeunes, qui par conſéquent n'en ont pas peur, & qui ſont ordinairement d'une bonne ſanté. Cependant un très-grand nombre d'expériences ont ſuffiſamment démontré le grand ſuccès & les avantages de cette méthode; & en accordant même tout ce que la prévention & l'eſprit de parti ont publié contre cette pratique, le danger auquel expoſe la petite Vérole naturelle, eſt à celui que fait courir l'artificielle, au moins comme 10 à 1.

Il faut donc avoir égard au tempérament du Malade & à la conſtitution de l'air, ſi l'on veut réuſſir dans le traitement de la petite Vérole, & même dans celui des autres maladies épidémiques.

Car premierement les perſonnes d'une conſtitution robuſte & vigoureuſe, ont les humeurs plus viſqueuſes & plus denſes, une plus grande quantité de ſang, & d'un ſang plus compact; & par conſéquent ſont plus expoſées à de groſſes Fievres & à de fortes inflammations, que celles qui

ont la fibre lâche & le ſang pauvre & aqueux; & par cette raiſon ſoutiennent mieux les évacuations, ſur-tout les ſaignées.

Il eſt donc prudent lorſque les premieres ſont attaquées de la petite Vérole, de leur tirer du ſang, & même ſi les ſymptomes augmentent, de répéter la ſaignée. Un pouls plein, tendu & agité, une chaleur vive, une reſpiration gênée & chaude, un viſage allumé, des yeux rouges, la phréné-ſie, &c, l'exigent plus particulierement. Un mal de tête violent, l'inflammation des yeux, le battement des artères carotides & temporales, indiquent une inflammation du cerveau, ou de ſes méninges, qu'on ne ſçauroit trop ſe hâter de prévenir. Après avoir tiré une ſuffiſante quantité de ſang du bras; la ſaignée du pied produit des effets merveilleux.

Dans ces ſortes de cas, la ſaignée ne retarde pas l'éruption, au moins au-delà du terme ordinaire. Tant que le ſang & les eſprits ſont violemment agités, & que la circulation eſt extrêmement rapide, la nature eſt tellement embarraſſée, qu'elle ne peut

pas expulſer d'une maniere réguliere la matiere morbifique, encore moins la cuire, ni même procurer les ſécrétions naturelles. Dans les Fievres ardentes & inflammatoires, on eſt ſouvent obligé de ſaigner une ou deux fois, avant de parvenir à procurer la plus légere ſueur. Outre cela, il faut néceſſairement un certain dégré de coction dans toutes les éruptions critiques, du moins dans celles qui ſont ſalutaires : De-là vient qu'on trouve en général plus ou moins de ſédiment dans l'urine, immédiatement avant ou pendant l'éruption, & que la Fievre diminue. Lorſque tout eſt dans le trouble, & que la petite Vérole ſort trop tôt, ſouvent même au bout de 30 heures, la Fievre continue, & l'iſſue eſt toujours funeſte. La ſaignée, dans les circonſtances que nous avons rapportées ci-deſſus, n'affoiblit pas même les forces de la nature; au contraire, en calmant le mouvement exceſſivement violent du fluide vital, & en procurant une ſécrétion plus réguliere des eſprits animaux, elle la ſoulage & la ſeconde dans ſes opérations.

On sçait que la saignée du pied procure une puissante révulsion de la tête & de la poitrine, parties qu'on doit s'efforcer de garantir, autant qu'il est possible, contre la violence de cette maladie. Dans cette vûe, je conseille de faire mettre les pieds & les jambes dans l'eau tiede ou dans du lait coupé avec de l'eau, pendant quelques minutes, deux ou trois fois le jour, avant & pendant l'éruption ; & je voudrois qu'on appliquât aux pieds des cataplasmes de mie de pain & de lait, ou de navets cuits dans l'eau, ou autres semblables. J'ai suivi cette pratique avec beaucoup de succès pendant plusieurs années, & je l'ai recommandée dans une courte description d'une petite Vérole irréguliere qui régna ici en 1724 & 1725 (*i*). Ces moyens attirent le sang vers les parties inférieures, & par conséquent soulagent la tête & la poitrine ; en déterminant une plus grande quantité de sang vers ces parties, ils doivent nécessairement y entraîner une plus grande quantité de la matiere varioleuse ; & ce qui vaut encore mieux, en faciliter

(*i*) Voyez les Transf. Philosf. n°. 390.

la ſortie dans ces parties; ce qui diminue la quantité de celle qui ſort autour de la tête, &c. En même temps la qualité relâchante du bain tiede tend à calmer l'impétuoſité du ſang, & le délaye en quelque ſorte. Il eſt certain que lorſqu'on fait uſage de cette méthode, il ſort une très-grande quantité de boutons aux jambes & aux pieds, & lorſqu'on y applique des cataplaſmes, on y ſent quelquefois de très-vives douleurs. C'eſt ſur-tout lorſque les boutons ſont très-abondants à la tête, à la gorge, ou ſur la poitrine, que les petites Véroles ſont à craindre. Un éréſypele ordinaire eſt infiniment plus dangereux, lorſqu'il attaque le viſage ou la tête, que lorſqu'il ſe manifeſte aux parties inférieures. Il faut donc bien ſe garder de tenir la tête trop chaude, on feroit même bien de la raſer avant l'éruption, ſur-tout ſi le Malade a beaucoup de cheveux; non-ſeulement cela tient la tête plus fraîche, & empêche qu'elle ne ſoit ſurchargée de puſtules; mais encore prévient un grand nombre d'accidents très-dangereux dans le cours de la maladie.

Si malgré cela la Fievre continue à être très-forte, & que l'éruption ne se fasse pas régulierement, je serois d'avis qu'on baignât non-seulement les jambes & les pieds; mais encore les bras & les mains, & même tout le tronc. J'ai eu occasion plus d'une fois de pratiquer cette méthode sur quelques enfants à qui les bains froids qu'on leur avoit fait prendre dans le rachitis, avoit rendu la peau plus dense & plus dure qu'elle n'auroit dû l'être naturellement, ce qui avoit probablement retardé l'éruption. Il y en eut un qui est maintenant un homme fort & vigoureux, chez qui l'éruption ne se fit que le sixieme jour, quoiqu'il eût une Fievre très-vive depuis le commencement; on ne l'eut pas plûtot plongé jusqu'aux mammelles dans du lait tiede coupé avec de l'eau, que la petite Vérole commença à sortir d'une maniere très-douce, quoiqu'elle fût très-abondante. Ces bains tendent non-seulement à garantir la tête & la poitrine, mais encore à attirer en dehors la matiere morbifique, à en favoriser l'éruption à l'habitude du corps; ce qui doit nécessairement

empêcher

empêcher qu'elle ne fasse tant de ravage sur les parties internes plus nécessaires à la vie. On n'éprouve que trop souvent que les pustules qui s'élevent sur les poumons, & sur les visceres de l'abdomen produisent des effets funestes. D'ailleurs cette méthode n'est pas nouvelle : puisque Rhazes (*k*) ordonne de tenir le Malade dans une espece de bain de vapeur pour faciliter l'éruption.

Il arrive très-souvent que les personnes fortes & pléthoriques tombent dans un abattement & une foiblesse générale, accompagnée d'un pouls lourd & embarrassé dès le moment qu'elles sont attaquées de la petite vérole ; ce qui fait que les Médecins qui ont peu d'expérience craignent de les saigner. Cependant la saignée est également nécessaire, & rien ne les soulage plus promptement, sur-tout lorsque cet abattement est produit par la crainte qu'ils ont de la maladie : ce qui arrive souvent aux adultes, lesquels, pour le dire en passant, sont cependant ceux qui sup-

(*k*) Voyez Razes *de Variol. & morbill. Cap. VI. Ed. Mead.*

portent le mieux la ſaignée, à moins qu'ils ne ſoient fort âgés. Car non-ſeulement la contagion affecte les eſprits, peut-être même eſt-elle la premiere cauſe de l'abattement, mais encore la crainte & l'inquiétude affoibliſſent les forces de la nature, & troublent tellement ſes opérations, que le cœur & les vaiſſeaux n'agiſſent que foiblement ſur les fluides; ce qui doit diminuer conſidérablement les ſécrétions & les excrétions naturelles, ſur-tout celles des eſprits animaux, & de la tranſpiration qui ſont ſi importantes; d'où il s'enſuit que la maſſe à mouvoir augmente en même temps que la force motrice diminue: par conſéquent diminuer la quantité du ſang dans ces circonſtances, c'eſt dans le fait, augmenter la force motrice. D'ailleurs en évacuant une partie des humeurs les plus viſqueuſes, le reſte s'atténue plus aiſément & devient plus propre à fournir une ſuffiſante quantité de principes actifs ou d'eſprits animaux. Il faut donc ſaigner dans ce cas le plûtot qu'il eſt poſſible, évitant cependant de tirer beaucoup de ſang à la fois. Il vaut beaucoup mieux répéter la ſai-

gnée, ſi cela eſt néceſſaire, ou au moins fermer l'ouverture de temps en temps : par-là on évite les défaillances dans leſquelles les Malades tombent fréquemment, à moins qu'on n'ait ſoin de les ſaigner couchés.

Mais lorſqu'une crainte immodérée & un abattement conſidérable ſe joignent à la maladie, il eſt ſouvent néceſſaire de recourir aux cordiaux, même au commencement, & de les donner quelquefois à très-fortes doſes. On les employe avec plus de sûreté & d'avantage après avoir diminué la quantité du ſang ; & je leur ai ſouvent vû produire de très-bons effets dans des cas où la crainte & l'abattement empêchoient l'éruption des puſtules, qui étoit deux ou trois jours ſans faire de progrès. Je ne ſuis pas grand partiſan du régime chaud, ſurtout au commencement de la petite vérole ; mais je ſçais qu'il faut y avoir recours dans ce cas ; & il faut appliquer des véſicatoires pour ranimer les oſcillations des vaiſſeaux, ſi on ne veut pas voir ſuccomber ſon Malade ſous la violence du mal. Cependant je n'approuve pas en général les vé-

ſicatoires au commencement de cette maladie, à moins qu'on n'ait à craindre que la langue, la gorge, & les narrines ne ſoient infeſtées de puſtules. C'eſt ce qui arrive lorſque la maladie commence par une indigeſtion, des douleurs, ou une grande chaleur dans la bouche & dans le goſier, & par un grand rhume ou un enchiffrenement accompagné d'éternuments fréquents, & d'une toux vive, à moins qu'on ne le prévienne par une prompte application des véſicatoires, ce qui m'a ſouvent réuſſi. De grands éternuments & un rhume de la gorge & du cerveau, indiquent que la membrane de Schneïder qui tapiſſe tous ces paſſages; eſt conſidérablement affectée, & qu'il faut travailler à rappeller au-dehors l'humeur varioleuſe qui s'y porte; car un petit nombre de puſtules dans la gorge & dans les narrines, eſt d'une bien plus dangereuſe conſéquence qu'un nombre beaucoup plus conſidérable qui ſe jetteroit ſur l'habitude du corps. Ils produiſent ordinairement une grande difficulté de reſpirer, & empêchent la déglutition ſur-tout vers la fin de la

maladie; ce qui étouffe très-ſouvent le Malade, à moins qu'on ne faſſe un grand uſage de gargariſmes, d'injections, &c. J'ai vû quelquefois la matiere variolique ſe jetter ſi abondamment ſur ces parties, qu'elle produiſoit une ſalivation exceſſive, même au commencement de la maladie, ce qui tenoit le Malade continuellement éveillé, lui excorioit la langue, les levres, & la gorge, & occaſionnoit des douleurs ſi vives que cela contribuoit à prolonger l'inſomnie, & rendoit la déglutition des boiſſons & des aliments ſolides, &c, preſque inſupportable. Lorſque cela arrive, il faut abſolument appliquer des véſicatoires au col, derriere les oreilles, &c.

En ſecond lieu, lorſque la petite Vérole attaque des perſonnes qui ont la fibre lâche, le ſang pauvre & diſſous, ou qui ont ſouffert depuis peu de grandes évacuations, il faut bien ſe garder de les ſaigner ſi l'on veut leur conſerver la vie. Ces ſortes de perſonnes ont ordinairement le viſage pâle & l'air abattu; le pouls foible, fréquent & ondulant, ils ſont fort foibles, leur urine eſt pâle, crue ou limpi-

de; ils éprouvent des friſſons & des chaleurs alternatives, ils ſont peu altérés & ne ſentent preſque point de douleurs; mais ils ſe plaignent continuellement de peſanteurs & de maux d'eſtomac, de vertiges, &c. Dans ce cas, rien ne convient mieux qu'un peu de vin de Canarie, avec du ſaffran, ou quelques autres médicaments légérement cordiaux & nervins, tels que le petit-lait fait avec le vin de Canarie, le vin & l'eau & autres ſemblables. Mais on peut remplir toutes ces indications ſans avoir recours à de grandes doſes d'alkalis volatils, d'eſprits, de ſerpentaire de Virginie, d'eau-de-vie, de vins forts, &c. J'ai cependant vû dans quelques cas d'affaiſſement conſidérable, donner de grandes quantités de vin avec beaucoup de ſuccès : on peut auſſi employer les véſicatoires, & appliquer des cataplaſmes irritants à la plante des pieds; les bains ne paroiſſent pas ſi bien convenir.

Dans ce cas rien ne favoriſe tant l'éruption lorſque les puſtules ont de la peine à ſortir, & qu'elles reſtent enſévelies ſous la peau ſans preſque

ſaire de ſaillies & ſans couleur, qu'un doux émétique donné à propos. La nature fait preſque toujours des efforts pour procurer le vomiſſement dans cette maladie, & je crois qu'on ne ſçauroit mieux faire que de ſuivre l'indication qu'elle préſente. Par-là non-ſeulement on évacue une partie de la matiere morbifique qui affecte d'abord l'eſtomac, mais encore l'amas de bile peſante & putride qui peut s'être fait dans ce viſcère, dans le foye, dans la véſicule du fiel, &c. On ſçait d'ailleurs que le vomiſſement facilite la tranſpiration, la ſueur & l'éruption des puſtules. Je ſçais qu'on objecte que le vomiſſement porte le ſang à la tête, & par conſéquent ne convient point au commencement de la petite vérole. Cela eſt vrai dans les perſonnes pléthoriques, ſi on n'a pas fait précéder la ſaignée; j'ai même vû réſulter des accidents terribles, de l'uſage inconſidéré de ce remede. Mais ſi l'on conſidere que la nature, indépendamment des ſecours de l'art, fait des efforts continuels, quoique ſouvent inutiles, pour procurer cettte évacuation & débarraſſer l'eſtomac; on ſe con-

vaincra qu'en favoriſant ſes mouvemens, & en ſecondant ſes efforts par une boiſſon appropriée, on l'aide beaucoup, & le vomiſſement ceſſe plutôt : on doit même obſerver qu'il ceſſe dès que l'éruption eſt faite ; mais on l'accélere par ce moyen. Je fais appliquer les cataplaſmes aux pieds auſſitôt que le vomiſſement eſt ceſſé ; il eſt aiſé d'en voir les raiſons.

L'émétique a de plus cet avantage qu'il produit une ou deux ſelles ; ce qui débarraſſe les inteſtins des excréments & des matieres bilieuſes, putrides, qui y ſont contenues ; s'il n'opere pas cet effet, il faut faire donner au Malade un lavement émollient & laxatif ; & dans beaucoup de cas une potion purgative très-douce, compoſée de manne, de crême de tartre, de ſel de Glauber ou de rhubarbe, & même, s'il ſurvenoit une diarrhée un peu conſidérable, il faudroit donner une ou deux doſes de rhubarbe.

Puiſque les différentes conſtitutions de l'air influent ſur les perſonnes qui ſe portent le mieux, à plus forte raiſons doivent-elles influer ſur les Malades & les maladies ? Il y a long-

temps qu'on a obſervé que telle conſtitution de l'atmoſphère hâtoit, & telle autre retardoit les progrès des maladies épidémiques, ſur-tout de la petite vérole. Car il arrive ſouvent que cette maladie qui commence dans un coin d'une Ville, s'étend bientôt dans tous ſes quartiers ; dans d'autres occaſions elle naît dans le centre & s'éteint auſſi-tôt. La peſte elle-même ceſſe ſes ravages, lorſque l'air de chaud & humide devient froid & ſec. L'état du ſang dépend en grande partie de la conſtitution paſſée & préſente de l'air, & il a été prouvé que la contagion produiſoit différents effets, ſelon que la conſtitution du ſang étoit différente. Il importe donc dans la méthode que nous propoſons, d'avoir égard non-ſeulement à la conſtitution préſente de l'air, mais encore à celle qui a précédé.

Comme le froid & la ſéchereſſe de l'air rendent les fibres fortes & très-élaſtiques, & le ſang denſe & viſqueux, il eſt raiſonnable d'en conclure que dans cette conſtitution, les Malades, toutes choſes d'ailleurs égales, ont plus beſoin & ſupportent

beaucoup mieux la ſaignée, que lorſque l'air eſt chaud, humide & relâchant; & qu'ils ont plus beſoin de délayants, de boiſſons, d'aliments & de remedes émollients & anti-phlogiſtiques: au lieu que dans l'autre cas, les cordiaux, les doux aſtringents & les anti-putrides conviennent mieux.

Il eſt certain que ceux qui ont la petite vérole crachent beaucoup moins dans un temps ſec, très-froid ou très-chaud, que dans la conſtitution oppoſée de l'air; il eſt donc néceſſaire dans les temps ſecs, d'employer tous les moyens poſſibles pour délayer les humeurs & exciter la ſalivation qui eſt ſi néceſſaire & ſi avantageuſe dans cette maladie. Il arrive cependant quelquefois qu'elle devient trop abondante, ſur-tout dans les temps un peu froids & humides, & dans les perſonnes ſujettes aux catharres. J'ai vû pluſieurs fois la ſalivation commencer de ſi bonne heure, & continuer ſi abondamment, qu'elle emportoit l'enveloppe commune de la langue, de la bouche & de la gorge, produiſant les douleurs les plus aiguës, empêchant le ſommeil & la déglutition, & tenant

les Malades dans des angoiſſes continuelles. C'eſt ce qui m'a toujours fait craindre une ſalivation prématurée, ſur-tout lorſqu'elle eſt abondante & très-âcre.

Comme il y a des conſtitutions de l'air qui empêchent la ſalivation, il y en a d'autres qui en occaſionnent d'exceſſives & qui les rendent même acrimonieuſes. Les catharres épidémiques ne produiſent dans certain cas qu'une évacuation d'une mucoſité, ténue, douce, inſipide; dans d'autres l'écoulement eſt ſi abondant & ſi âcre qu'il excorie le nez, les levres, la gorge, &c. Il y a très-grande apparence que la même diſpoſition dans l'atmoſphère qui occaſionne ces ſalivations exceſſives, peut auſſi produire en partie cette petite vérole crue, cryſtalline & indigeſte qu'on n'obſerve que trop ſouvent. Car une ſaiſon humide, vilaine, froide, non-ſeulement relâche conſidérablement les vaiſſeaux, & impregne le ſang de vapeurs froides, nîtreuſes; mais auſſi diminue conſidérablement la tranſpiration, ce qui accumule néceſſairement dans le corps les matieres âcres & ſéreuſes; & c'eſt

principalement dans ces ſaiſons, que cette eſpèce de petite vérole s'obſerve le plus fréquemment ; comme celle qui eſt petite, ſemblable à des verrues, & noire, avec peu ou point de ſalivation, s'obſerve plus communément lorſque les vents ont été longtemps au Nord-Eſt, & que le temps a été extrêmement chaud ou extrêmement froid & ſec. Cette obſervation ne nous indique-t-elle pas le régime qui convient dans les différentes ſaiſons?

La petite vérole cryſtalline, ou lymphatique ne vient jamais à parfaite maturité, mais la matiere reſte crue, & ne forme à la fin qu'une ſanie purement aqueuſe : en beaucoup d'endroits les puſtules ſe joignent enſemble, & forment de très-grandes veſſies, qui crevant à la longue & venant à ronger la peau tout autour, font paroître le Malade tout couvert d'ulcères, & comme un lapin écorché. J'ai vû des Malades ſe conſommer par cette eſpèce de maladie pendant 20 ou 30 jours, pendant leſquels on voyoit ſuinter continuellement cette humeur âcre de leur corps, juſqu'à ce

qu'enfin ils périssoient tout-à-fait. Il arrive fréquemment qu'une partie de cette humeur crue & absorbée est reportée dans le sang, & laisse un grand nombre de pustules fluides & flétries, ce qui les a fait appeller *siliqueuses*, parce qu'elles ressemblent à des gousses ou siliques. Cet accident est suivi de désordres affreux qui finissent généralement par la mort. Les frissons convulsifs, la Fievre péripneumonique, le délire, la dyssenterie, la syncope, &c, en sont les suites ordinaires. Néanmoins lorsqu'il se termine par un cours de ventre modéré, ou une évacuation abondante d'une urine haute en couleur & qui dépose abondamment, le Malade en échappe souvent, mais lorsque les déjections sont noires, sanguinolentes ou sanieuses, elles indiquent en général la mortification des intestins, sur-tout si l'abdomen est gonflé, douloureux & tendu. La *micturiction*, ou l'envie continuelle d'uriner, sans une évacuation abondante, est un très-mauvais signe, à moins qu'elle ne soit produite par les vésicatoires. Si jamais les sueurs abondantes sont utiles dans la petite vérole, c'est dans cette espe-

ce; & j'ai éprouvé plusieurs fois qu'elles étoient très-avantageuses.

Dans cette petite vérole crue, sanieuse, & indigeste, & ces salivations abondantes dans lesquelles la peau & les pustules sont pâles & livides, le pouls foible, l'urine ténue, aqueuse, crue, il faut avoir recours aux remedes les plus chauds : tels que la poudre de Contrayerva composée, la myrrhe, le musc, le saffran, le camphre, la thériaque, le mithridate, la confection cardiaque. Ces médicaments sont extrêmement utiles pour faire élever les pustules, & digérer la matiere. On peut les délayer dans du petit-lait fait avec du vin de Canarie, la décoction rouge, un julep testacée tempéré, ou dans une tasse de caffé auquel on mêlera de temps en temps un peu de lait. J'ai vû des Malades qui en ont pris pendant tout le cours de leur petite vérole sans en éprouver de mauvais effets, & qui plus est s'en sont bien trouvés, car ils appaisoient la toux que le rhume avoit produite.

Les opiats sont encore très-fort indiqués dans ce cas ; & il convient de donner fréquemment au Malade de

la thériaque, de l'élixir parégorique, ou de la teinture thébaïque avec du diacode; mais à une dose qui le calme sans lui donner de stupeur; ce qui est en effet la méthode la plus sûre de donner des opiats dans toutes sortes de Fievres, & celle qui est la plus efficace. Car quoiqu'une plus grande dose puisse procurer plus promptement le sommeil, cependant elle est beaucoup moins rafraîchissante. Mais lorsqu'elle ne produit pas cet effet, le Malade tombe dans le délire ou dans une stupeur fort longue. Dans tous les cas, de grandes doses d'opium causent un très-grand relâchement & une très-grande foiblesse, qu'on ne fait cesser que par une nouvelle dose d'opium au bout de quelque temps, ou d'un cordial chaud. Ses effets sont semblables à ceux des liqueurs spiritueuses qui lorsqu'on en prend une trop grande quantité, produisent un délire ou un assoupissement passager, suivis d'une foiblesse générale, de tremblemens & d'un très-grand abattement. D'ailleurs il n'est pas possible sans l'avoir éprouvé, de prévoir l'effet qu'une certaine dose d'opium produira sur telle

personne ; il y a des gens qui ſont tellement diſpoſés, que la plus petite doſe ſuffit pour les affecter beaucoup ; au lieu que d'autres d'une force & d'un tempérament en apparence les mêmes, en prennent quatre fois davantage ſans en éprouver les mêmes effets. Il y en a qui ſe trouvent très-bien du diacode, & qui ne peuvent ſupporter l'opium : par conſéquent il eſt toujours prudent d'employer les opiats les plus doux & aux plus petites doſes.

Malgré cela il n'y a pas de remede ſi propre à incraſſer les humeurs ténues & acrimonieuſes, à diminuer leur irritation & leur défluxion, & à mener les puſtules à maturation, que les opiats donnés à propos. En effet, lorſque les puſtules ſont nombreuſes, on ne peut preſque rien faire ſans leur ſecours, ſur-tout vers l'état de la maladie, qu'elles deviennent très-douloureuſes. Néanmoins dans ce cas, lorſque la matiere de la ſalivation eſt viſqueuſe, & qu'elle ſort difficilement, que la reſpiration eſt courte & laborieuſe, il faut être fort réſervé ſur leur uſage, & y joindre la gomme ammo-

niac, l'oximel ſcillitique, &c.

On ne doit pas épargner les véſicatoires dans cette petite Vérole lymphatique ou cryſtalline, entr'autres bons effets qu'ils produiſent, ils donnent une iſſue à la matiere âcre morbifique, & pour cette raiſon il eſt néceſſaire d'ouvrir avec la lancette les grandes véſicules que les puſtules produiſent en ſe réuniſſant pluſieurs enſemble. Il n'eſt pas néceſſaire de les percer toutes avec une aiguille d'or, comme Avicenne le propoſe *(l)*. Tout ce qu'on fait rend les cicatrices plus difformes que lorſqu'on s'en remet à la nature : mais dans cette occaſion le danger l'emporte ſur cette conſidération ; car il arrive quelquefois que cette matiere eſt ſi corroſive, qu'elle produit une véritable mortification : d'ailleurs il y en a toujours une partie qui eſt abſorbée & reportée dans le ſang.

Je ſuis auſſi d'avis qu'on joigne quelques diurétiques appropriés avec les remedes alexipharmaques ; comme le nître, le ſel de ſuccin, l'eſprit de nître

(l) *Avicenna Canon. Medic. Lib. IV. de Variolis p. 66. ex Edit. Pemplii.*

dulcifié, &c. J'ai ſouvent obſervé qu'un flux d'urine abondant ſuppléoit très-heureuſement au défaut des autres évacuations; s'il ſurvient lorſque la ſalivation commence à ceſſer, & que le viſage ſe déſenfle, il eſt toujours ſalutaire : d'où on eſt obligé de conclure qu'il eſt néceſſaire de l'exciter par tous les moyens poſſibles; il faut même engager le Malade à uriner ſouvent, ce qu'on obtient en le faiſant tenir debout ſur ſes genoux, car tant qu'il reſte couché, il n'en a ſouvent ni l'envie, ni la faculté, au lieu que lorſqu'il eſt levé il urine ſur le champ & abondamment.

Rien n'eſt plus commun que de voir la matiere ténue & âcre de la petite Vérole, ſe porter ſur les inteſtins, ſouvent d'une maniere très-violente. Il y a un nombre infini d'exemples dans leſquels une diarrhée critique a ſauvé la vie des Malades; & la nature même ſubſtitue dans les enfans, cette évacuation à la ſalivation qui ſurvient dans les adultes. Il faut donc bien prendre garde de ne pas trop ſe hâter de l'arrêter; &

même lorſqu'elle eſt exceſſive, il ne faut le tenter qu'après avoir donné au Malade une ou deux doſes de rhubarbe ; dans ce cas, on peut employer les aſtringents appropriés, les opiats, la décoction rouge, la décoction de Fracaſtor, la teinture de roſe, &c, & lorſque tout cela eſt ſans effet, un lavement avec le diaſcordium, ou la thériaque l'arrête infailliblement. Mais en général il faut ſe contenter de la modérer, ſur-tout dans l'état de la maladie ou après, ayant ſoin pendant tout ce temps de ſoûtenir le Malade avec un régime fortifiant & un peu aſtringent.

Je n'ai jamais obſervé que les acides végétaux ou minéraux fuſſent d'un grand ſecours dans la petite Vérole cryſtalline, mais je les ai ſouvent trouvés très-utiles dans celle où les puſtules ſont petites, noires, confluentes & accompagnées de pétéchies, dans laquelle la putréfaction des humeurs paroît beaucoup plus grande, & la matiere des puſtules eſt beaucoup plus fœtide & ſanieuſe, que celle de la cryſtalline, dont la matiere ichoreuſe n'a ſouvent que peu ou

point d'odeur. Quoiqu'il échappe peut-être à peine un ſur quatre Malades attaqués de cette petite Vérole noire & confluente (& lorſqu'elle eſt accompagnée de taches noires, de piſſement de ſang, & d'autres hémorrhagies, à peine un ſur mille); cependant on a quelquefois fait des prodiges avec les acides minéraux, les alexipharmaques aſtringents, & les préparations de kinkina, lors même que les pétéchies ont été très-nombreuſes, les puſtules de la petite Vérole très-noires, très-petites & très-confluentes, & même accompagnées de quelque hémorrhagie. J'ai vû quelques Malades guéris dans ces circonſtances par cette méthode; mais je n'en ai vû aucun ſurvivre au piſſement de ſang, à moins qu'il ne fût manifeſtement l'effet dés cantharides. Mais comme cette eſpece de petite Vérole dure très-long temps, & que le Malade, s'il prend à la fin le deſſus, eſt pendant pluſieurs jours entre la vie & la mort; non-ſeulement il faut faire uſage des remedes ci-deſſus, mais encore il faut ſoutenir le Malade particulierement dans le dernier période, par

des boiſſons & un régime analeptique & anti-putride ; juſqu'à ce qu'enfin, comme le ſerpent, emblême du rétabliſſement de la ſanté, il ſorte de ſa noire dépouille pour reprendre une nouvelle vie. J'ai vû des Malades dans un état ſi déſeſpéré, que leur guériſon paroiſſoit une véritable réſurrection.

Ce n'eſt que ſur des expériences & des autorités ſuffiſantes, que je recommande le kinkina dans quelques eſpeces de petites Véroles ; ceux qui ne ſeroient pas contents de la mienne, peuvent conſulter le Docteur Mead (*m*), le Profeſſeur Monro (*n*) & le Docteur Wallo (*o*) ſur cette matiere. Je commence ordinairement par la teinture alexipharmaque de kinkina, que j'ai décrite ci-deſſus. J'y mêle l'elixir de vitriol juſqu'à une acidité ſuffiſante ; de-là je paſſe à la décoction ou à l'extrait, ſi cela eſt néceſſaire. Je crois devoir avertir qu'il faut bien ſe garder de rien donner de pareil, lorſque la reſpiration eſt difficile, que le Mala-

(*m*) *De Variolis & Morbillis.*
(*n*) Eſſais de Médecine vol. V. p. 120.
(*o*) Tranſact. Philoſ. nº. 486.

de eſt conſtipé, & qu'il a le ventre dur & gonflé, au moins juſqu'à ce qu'on ait écarté ces ſymptomes. J'ajoûterai que la teinture alexipharmaque de kinkina eſt particulierement utile dans la petite Vérole lymphatique, & doit être employée immédiatement après l'éruption, afin de procurer une eſpece de maturation : car il eſt certain que le kinkina produit ordinairement un pus louable dans les ulceres ſanieux. Morton (*p*) le donne non-ſeulement dans le déclin, mais encore dans le temps de la ſuppuration, s'il apperçoit quelque rémiſſion ; & cela à la doſe d'un gros toutes les trois ou quatre heures : je ſçais que pluſieurs habiles Médecins ſuivent avec beaucoup de ſuccès cette méthode depuis pluſieurs années.

Le danger eſt beaucoup plus grand & la cure beaucoup plus difficile, lorſque la petite Vérole eſt arrivée à ſon état (ce qui arrive plûtot dans quelques eſpeces que dans d'autres, & toujours plûtot dans les bénignes), car quelque bien que les choſes ſe ſoient paſſées juſques-là, on eſt ſou-

(*p*) *De Variolis Cap. IX. p.* 250.

vent ſurpris le 7e, le 9e ou le 11e jour depuis l'éruption, de les voir changer de face, & de voir arriver les ſymptomes les plus terribles. Le viſage s'affaiſſant tout d'un coup, la ſalivation ceſſe, les puſtules ſe flétriſſent, leurs interſtices deviennent pâles, livides, ou prennent une couleur cendrée : le Malade eſt ſaiſi du friſſon auquel ſuccede une Fievre accompagnée d'une grande difficulté de reſpirer, de défaillances, & bientôt après ſuivie d'anxiétés continuelles, de tremblemens, de ſoubreſauts, &c. On doit s'attendre à un pareil changement, ſi les puſtules paroiſſent en très-grand nombre le premier, le 2e ou le 3e jour de la maladie; ſi après que l'éruption eſt achevée, elles ne ſe rempliſſent pas bien, ſi elles ne deviennent pas rondes & pointuës, mais au contraire reſtent plattes & s'étendent, ou ont une petite foſſette ou une tache noire dans leur milieu; ſi elles ne ſont pas entourées à leur baſe d'un cercle d'un rouge vif, & ſi elles paroiſſent pâles, ou noirâtres. Si avec cela l'urine reſte pâle, crue & ténue ou le devient; ſi les artères carotides

& temporales battent beaucoup, le danger eſt encore plus grand. Dans ce cas le Médecin doit renouveller ſon attention. Car peu d'heures décident de la vie & de la mort du Malade. Quoiqu'il ne ſoit pas poſſible de donner des regles abſolues dans une maladie qui eſt accompagnée de tant d'accidents que la petite Vérole; cependant les réflexions ſuivantes pourront n'être pas tout-à-fait inutiles.

Premierement c'eſt avec raiſon qu'on regarde comme un mauvais ſigne ſi l'enflure des mains ne ſuccede pas régulierement à celle du viſage, & l'enflure des pieds, à celle des mains; car c'eſt un tranſport régulier & critique de l'humeur morbifique ſur ces parties, qui ſe fait ordinairement, lorſque la ſalivation commence à diminuer, & que le viſage ſe déſenfle; c'eſt pourquoi, lorſque les circonſtances ſont menaçantes, je conſeille d'appliquer des épiſpaſtiques aux poignets & aux chevilles des pieds, un peu avant le temps où cette enflure doit ſe faire dans ces parties reſpectives; car non-ſeulement ces remedes déterminent l'humeur vers ces

ces endroits, mais encore lui procurent une iſſue : je crois auſſi qu'on feroit très-bien, quelque temps avant, de faire uſage des véſicatoires, d'appliquer à ces parties, des cataplaſmes, & d'y faire des fomentations qui tendent auſſi à produire ces enflures critiques. Baglivi (q) dit avoir employé avec beaucoup de ſuccès, des éponges trempées dans une décoction émolliente. Quelquefois il arrive que la nature porte la matiere morbifique avec tant de violence ſur les extrémités, qu'elle y cauſe beaucoup d'inflammation, d'enflure & de douleur : rien ne calme avec plus d'efficacité ces accidents, que les fomentations émollientes qui relâchent les parties & ouvrent les pores.

J'ai recommandé il y a plus de vingt ans (r) cette méthode, & je l'ai pratiquée depuis avec ſuccès dans un très-grand nombre d'occaſions. La diſparition prématurée des tumeurs critiques, eſt toujours d'une très-dangereuſe conſéquence, comme le prouve la goutte; de ſorte qu'on eſt très-

(q) *De Variolis & Morbillis.*
(r) Tranſact. Philoſ. n°. 390.

ſouvent obligé de les fixer par des cataplaſmes âcres. Dans le cas ci-deſſus les véſicatoires n'attirent pas ſeulement la matiere morbifique, mais encore l'évacuent. J'ajoûte ſouvent des cantharides aux cataplaſmes; & je ſçais de très-grands Médecins qui font appliquer des véſicatoires à la plante des pieds lorſqu'il y a du danger.

Secondement, ſi la chaleur, le mal de tête, le mal & la peſanteur d'eſtomac, de grandes agitations ou quelque engourdiſſement ſurviennent vers le ſixieme ou le huitieme jour de l'éruption, & que le Malade ſoit conſtipé, comme il l'eſt le plus communément, il faut lui faire donner un lavement de lait, de ſucre & de ſel, qui ne manque preſque jamais de le ſoulager, & cela eſt ſur-tout néceſſaire, lorſque le Malade fait des efforts inutiles pour aller à la ſelle. Car les excréments recuits par la chaleur & par le ſéjour, s'accumulent dans le colon & le rectum, où ils preſſent ſur le bas de l'aorte, ſur les iliaques & ſur le col de la veſſie, & par-là empêchent que le ſang ne ſe porte

librement vers les parties inférieures, ce qui le fait refluer vers la tête & la poitrine qui en ſont ſurchargées : outre cela, ils s'oppoſent à la ſortie des urines, de ſorte que rien ne ſort, ni vents, ni matiere, ni urine, juſqu'à ce que par le moyen de quelques lavemens appropriés, on ſoit parvenu à ramollir les excréments, à relâcher & lubréfier les inteſtins & à les exciter à faire leur fonction. Je préviens preſque toujours la conſtipation dans mes Malades, ſur-tout lorſque ce ſont de jeunes gens, en leur faiſant prendre, ſi cela eſt néceſſaire, un lavement émollient tous les deux, trois ou quatre jours, depuis le commencement, juſqu'à ce que je commence à faire uſage des doux purgatifs; cette méthode rafraîchit le Malade, & rend l'uſage des anodins beaucoup plus ſûr & plus efficace : car bien ſouvent ils n'agiſſent que lorſque le corps eſt déchargé des excréments, ſouvent même ils produiſent une diſpoſition comateuſe.

Troiſiemement, les anodins conviennent preſque toujours, & ſont même néceſſaires dans la petite Vé-

role, ſur-tout vers le temps de la criſe. On doit les employer, ne fût-ce que pour calmer la douleur que cauſe l'inflammation de la peau & les puſtules; car ſi un ſeul bouton cauſe tant de douleur, que ſera-ce lorſqu'il y en aura dix mille? Néanmoins c'eſt en général un bon ſigne quand le Malade reſſent des douleurs; & c'en eſt un très-mauvais, lorſque la peau ni les puſtules ne s'enflamment ni ne deviennent douloureuſes; car cela indique l'affoibliſſement des forces vitales, le défaut de circulation dans les derniers capillaires, & un engourdiſſement général. J'ajoûterai même que vers l'état, il faut donner les opiats le ſoir d'aſſez bonne heure, pour prévenir le redoublement, même à fortes doſes, qu'on répétera s'il eſt néceſſaire. Le diacode ſuffit rarement ici, à moins que ce ne ſoit dans des enfants. Il eſt néceſſaire d'augmenter toujours la doſe de l'anodin, ſur-tout le ſoir du jour où l'on attend la criſe, afin de calmer l'agitation qui doit ſurvenir la nuit ſuivante. Car, comme l'obſerve Hippocrate (*r*), la nuit qui précede la criſe dans toutes

(*r*) Aphor. XIII. Sect. II.

les Fievres eſt toujours fâcheuſe. Lorſque le Malade a beaucoup de Fievre & de chaleur, je lui donne l'opiat dans une liqueur acide ou dans quelque mixture ſaline; & lorſqu'il eſt foible & abattu, je le joins à de la thériaque ou à quelqu'autre alexipharmaque.

Quatriemement, ſi aux approches de la Fievre ſecondaire, le pouls eſt fréquent, dur & fort, que les carotides battent fortement, que la chaleur devienne très-vive, la reſpiration difficile, que le Malade éprouve une grande douleur à la tête, & qu'il tombe plus ou moins en phrénéſie, il faut le ſaigner ſur le champ, ou bientôt il n'en ſera plus temps. Il eſt bon d'obſerver que le ſang qu'on tire dans ces circonſtances, eſt très-viſqueux & auſſi coëneux que dans la plus forte pleuréſie : & il eſt bien évident qu'il eſt dans un état d'inflammation très-violente par les ophthalmies, les maux de gorge, les péripneumonies, les rhumatiſmes & les inflammations externes, qui ont coutume de venir à la ſuite.

Cinquiemement; ſi au contraire le

pouls eſt foible, le Malade a des défaillances, que les puſtules & leurs intervalles deviennent pâles ou livides, s'affaiſſent & diſparoiſſent; que les extrémités ſoient froides & gluantes, on ne peut donner trop de remedes ni de boiſſons cordiales, &c, ni appliquer trop de véſicatoires. J'ai vû donner avec le plus grand ſuccès dans ces circonſtances, du vin chaud en très-grande quantité.

Sixiemement, vers la fin du troiſieme période de la petite Vérole, la ſalivation diminue beaucoup pour l'ordinaire, & la matiere devient très-ſouvent ſi épaiſſe & ſi gluante, que le Malade ne la détache ſouvent qu'avec la plus grande difficulté, & eſt en danger d'être ſuffoqué à chaque minute, à moins qu'il ne faſſe un uſage continuel de gargariſmes & d'injections déterſives. Je ne connois point dans ce cas de gargariſme plus efficace que le cidre & le miel, ou du vinaigre, de l'eau & du miel, ou l'oximel ſcillitique avec un peu de nître, ou du ſel ammoniac. On peut auſſi ajoûter la moutarde dans ces gargariſmes lorſqu'on n'a pas de plus

puiſſant ſtimulant. Les acides végétaux ſont plus ſavoneux & plus déterſifs que l'huile de vitriol qu'on employe cependant de préférence. Il arrive ſouvent que tous ces remedes ſont ſans effet, & qu'il n'y a qu'un vomitif qui puiſſe ſoulager le Malade. Sydenham dans ces occaſions, faiſoit prendre le vin émétique à la doſe d'une once & demie. Nous en avons de plus doux & d'auſſi efficaces; l'oximel-ſcillitique donné fréquemment, réuſſit ſouvent en produiſant un léger vomiſſement, & en facilitant l'expectoration & la reſpiration: il a en outre l'avantage de faciliter l'évacuation des urines & celle des gros excréments, qui ſouvent ne ſe fait pas dans ce temps de la maladie; mais lorſque le cas eſt preſſant, il faut en accélerer l'action en y joignant une décoction ou une infuſion d'ipécacuanha. J'ai eu pluſieurs fois le courage de recourir à ce remede, lorſqu'il ne me reſtoit pas d'autre reſſource, & je ſuis quelquefois parvenu par ce moyen, à arracher mes Malades des bras de la mort, aux riſques de ma réputation; mais il m'eſt arrivé

aussi quelquefois d'avoir perdu l'un & l'autre. Malgré cela je ferai toujours de l'avis de Celse, qu'il vaut mieux risquer un remede douteux que de n'en faire aucun. Il n'est pas rare de trouver la langue & le fonds de la gorge couverts d'une pellicule très-épaisse, adhérente, blanchâtre ou brune, ce qui les faisoit paroître comme s'ils avoient été échaudés; l'œsophage & la trachée-artère sont communément dans le même état : le vomissement ni les gargarismes, ne peuvent la détruire, & c'est ordinairement un très-mauvais symptome qui indique qu'il ne se fait aucune sécrétion dans les glandes de ces parties.

La grande ténacité du mucus qui tapisse la bouche & le gosier, vient souvent de ce que le Malade n'a pas bu abondamment pendant le cours de sa maladie. Car c'est une chose absolument nécessaire pour délayer le sang, soutenir la salivation, remplir les pustules, entraîner les sels âcres morbifiques, & fournir aux vaisseaux des liqueurs plus salutaires. Les aliments dans cette maladie, doivent être liquides; & il n'est pas possible

de leur en ſubſtituer d'autres, car le Malade n'a aucun goût pour les ſolides qu'il ne ſçauroit avaler. Dans la petite Vérole noire & confluente, il faut boire ou mourir : le petit-lait acidulé, la décoction des bois, le gruau, ou l'eau avec du vin du Rhin, ou quelque petit vin blanc de France, le cidre & l'eau ſont les boiſſons les plus appropriées ; & s'il paroît des pétéchies, ou qu'il ſurvienne des hémorrhagies, il faut y joindre la teinture de roſes, ou du vin rouge & de l'eau bien acidulée.

Septiemement ; lorſque la deſſiccation s'eſt faite, & que la ſalivation diminue, il faut faire enſorte de procurer quelqu'autre évacuation ; car il ne faut plus faire d'effort pour pouſſer à l'habitude du corps, rien ne pouvant tranſpirer au travers de la peau, qui dans ce moment ſe trouve toute couverte d'écailles, & enveloppe le corps comme une côte de mailles, ou plutôt comme la chemiſe empoiſonnée d'Hercules : car non-ſeulement ces croutes empêchent la tranſpiration ; mais encore retiennent le pus & la ſanie qui ſe putréfient de plus en plus,

& qui étant continuellement portés dans le ſang, excitent, entretiennent & augmentent la Fievre ſecondaire.

Lorſqu'on peut dans ce période, entretenir la ſalivation, & exciter un flux ſuffiſant d'urine bien cuite, les choſes vont paſſablement bien; mais il arrive très-ſouvent qu'elles ceſſent tout-à-coup, ce qui jette le Malade dans le plus grand danger. Il faut alors faire les plus grands efforts pour les rétablir l'une & l'autre; il faut appliquer de nouveaux véſicatoires; donner ſur le champ un lavement émollient; faire un uſage fréquent des mixtures faites avec l'oximel ſcillitique, le lait ammoniac de la Pharmacopée de Londres, qui ſont très-propres à procurer l'expectoration.

Outre cela c'eſt une choſe très-utile dans ce période de la maladie, que de faire changer au Malade ſon linge, qui eſt alors extrêmement ſale, roide de pus, puant, & qui l'incommode beaucoup: d'ailleurs il infecte l'air de la chambre, & le rend ſi mal-ſain, que les perſonnes qui jouiſſent de la meilleure ſanté, peuvent à peine le ſupporter. Non-ſeulement cet air nuit à

la reſpiration ; mais encore les miaſmes de cette humeur empoiſonnée repaſſant continuellement dans le ſang par la voye des vaiſſeaux inhalants, des poumons, &c, corrompent de plus en plus ce fluide. On eſt ſurpris de voir combien les Malades ſont ſoulagés lorſqu'on renouvelle l'air de leur chambre en ouvrant avec précaution, les fenêtres, les portes, & en leur ôtant leur linge infecté, &c. Ils reçoivent une nouvelle vie, comme ils ſçavent très-bien le dire, car le bon air eſt l'aliment de la vie. Rien n'eſt plus funeſte que d'empriſonner le Malade dans un air renfermé de cette eſpece. La méthode abſurde d'avoir dans les maiſons une chambre où l'on met pluſieurs Malades, eſt ſouvent très-funeſte. L'infection, les murmures, les cris de l'un d'eux trouble & nuit à tous les autres ; il eſt rare qu'ils dorment tous à la fois ; mais il arrive ſouvent qu'ils veillent tous enſemble ; il ne fait pas bon vivre avec de ſi mauvais voiſins. Quoi qu'on en puiſſe dire, il n'y a aucun danger à faire changer de linge au Malade, pourvu qu'on lui donne du linge bien échauffé. C'eſt

une ſimplicité de faire porter à un autre pendant douze ou vingt-quatre heures, la chemiſe qu'on veut lui donner. N'y a-t-il donc pas d'autres moyens de bien ſécher & bien chauffer le linge ? la tranſpiration, ou la ſueur de la perſonne la plus ſaine ne la ſalit & ne la rend-elle pas humide ?

Mais c'en eſt aſſez ſur cette matiere ; je reviens aux évacuations, & je vais terminer ce Chapitre par quelques obſervations ſur les purgatifs dans la Fievre ſecondaire de la petite Vérole.

Lorſque la ſalivation ſe ſoutient régulierement, que les puſtules groſſiſſent & viennent en parfaite maturité, que le viſage, les mains & les pieds s'enflent à temps, que le Malade dort bien & reſpire facilement, tout va bien, & la nature n'a pas beſoin de ſecours, il ſuffit de ne pas la troubler. Dans ce cas je m'abſtiens même de lavements, quoique le Malade ſoit quelquefois pluſieurs jours, ſans aller juſqu'après la deſſiccation; ils conviennent alors pour préparer à la purgation, qui devient indiſpenſablement néceſſaire.

Mais il ſurvient très-ſouvent, & même preſque toujours à ce période dans les petites Véroles confluentes, une Fievre ſecondaire, produite en partie par la réſorbtion de la matiere des puſtules externes ou internes, en partie de la tranſpiration ſupprimée, & en partie de la ſaburre putride des premieres voyes, ſaburre qui doit néceſſairement être très-conſidérable, n'étant pas poſſible que le Malade n'avale une partie de la matiere morbifique qui ſe ſépare dans les glandes de la bouche, du goſier, &c; d'ailleurs il doit ſe ſéparer une beaucoup plus grande quantité de cette même humeur dans les glandes des inteſtins, dans les conduits biliaires, &c, qui la portent dans le canal inteſtinal: car comme il en ſort très-peu par les pores de la peau, il faut qu'il paſſe beaucoup plus d'humeurs dans les inteſtins. On ſçait qu'une évacuation ne peut diminuer, qu'il n'y en ait une autre qui augmente dans la même proportion; & qu'il y a un rapport très-intime entre la peau & les inteſtins. A tout cela ſe joint la matiere des

pustules qui peuvent se trouver dans l'estomac & dans les intestins. De sorte qu'il doit nécessairement y avoir dans les premieres voyes, un amas énorme de matiere putride, qui devient de plus en plus virulente, à mesure qu'elle y séjourne. De-là elle passe continuellement dans le sang, au moyen des vaisseaux absorbants des intestins, & fournit un aliment à la Fievre, que la nature s'effôrce d'éteindre, du moins en partie, par cette voye. Doit-on l'y laisser séjourner, ou faut-il l'en chasser? La réponse n'est pas difficile. La nature l'entreprend souvent de son propre mouvement avec beaucoup d'avantage dans les adultes & presque toujours dans les enfants dans lesquels la diarrhée tient lieu de la salivation des personnes plus âgées. Elle nous indique suffisamment par-là la maniere dont nous devons venir à son secours dans une pareille conjoncture. En effet, combien de matieres d'une puanteur horrible & putride, ne faisons-nous pas rendre par l'usage des lavements, & plus particulierement par les pur-

gatifs. Je veux parler de l'état ou du déclin de la maladie. Bien plus, cet amas de corruptions séjournant dans les inteſtins, s'y putréfiant de plus en plus, devient à la fin ſi exceſſivement âcre qu'il les ronge, ou au moins les irrite tellement, qu'il produit cette diarrhée ou cette dyſſenterie, que quelques Médecins craignent mal-à-propos d'attirer par un doux purgatif.

Mais ſi la nature ne peut par elle, ni par le ſecours de l'art, prévenir le dépôt de la matiere morbifique ſur les parties vitales, & qu'elle coure riſque d'en être accablée par quelque métaſtaſe, comme lorſque l'enflure du viſage ou des mains diſparoiſſent tout à-coup, ou que la ſalivation ſe ſupprime avant le temps, ne paroît-il pas néceſſaire de tâcher d'expulſer cette matiere nuiſible, par quelqu'autre voye, comme, par exemple, par celle du canal inteſtinal, par lequel il eſt plus aiſé d'exciter une évacuation, que par les pores de la peau, les conduits urinaires ou ceux de la ſalive ? En effet, lorſque la ſalivation ceſſe, je ſuis d'avis qu'on tâche de

procurer quelqu'autre évacuation en sa place; & si l'on a recours à des lavements ou à un doux purgatif, on est toujours le maître, supposé que l'évacuation soit trop grande, de l'arrêter par un opiat.

On m'a objecté que cette pratique tend à détourner ces humeurs nuisibles de l'habitude du corps sur les parties vitales. A cela je réponds que les purgatifs sont plus particulierement indiqués, lorsque la dessiccation est faite, & la matiere morbifique, cuite, au moins autant qu'elle le sera (car on ne doit jamais attendre une parfaite coction ou maturation dans la petite vérole lymphatique); que je les propose sur-tout lorsqu'il s'est déja fait une métastase funeste de la matiere morbifique, & qu'on ne peut la détourner par aucun autre moyen, que je les substitue à la place d'une évacuation critique supprimée, & que la nature travaille à procurer & demande une évacuation par cette voye. Qu'il n'y a point d'autre méthode pour déloger cet amas de matieres putrides, des intestins, qui entretient la Fievre & que toutes

les fois qu'il y a une grande quantité de matiere corrompue dans les premieres voyes, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, elle produit néceſſairement la Fievre : témoin les Fievres vermineuſes, bilieuſes & celles qui ſont produites par la crapule, qui ne cédent qu'aux purgatifs & qu'aux émétiques. Enfin, que tout le monde convient de la néceſſité abſolue de purger à la fin de la petite vérole ; autrement il ſurvient des furoncles, des parotides, des ulcères malins, des caries aux os, des abſcès aux poumons, ou une Fievre hectique qui conſomme le Malade.

En conſeillant les purgatifs dans la Fievre ſécondaire de la petite vérole, je recommenderai de commencer toujours par les plus doux ; les draſtiques, la ſcammonée, l'aloës, &c, ne pouvant convenir juſqu'à ce que la Fievre ſoit conſidérablement diminuée. Il eſt vrai qu'alors on fait bien de donner un purgatif un peu fort, auquel je joins toujours un peu de calomel. Je ſuis très-perſuadé qu'il eſt ſouvent arrivé des accidens lorſqu'on a employé des purgatifs forts dans le commence-

ment ; qu'on n'a point calmé l'irritation de la purgation par quelque anodin , & qu'on n'a point ſoutenu le Malade pendant l'opération par un régime approprié. Mais je ſuis très-sûr que rien n'eſt plus utile que de purger dans la Fievre ſecondaire de la maniere que jai indiquée ; j'ai vû pluſieurs exemples du ſuccès de cette méthode.





DISSERTATION SUR LES PLEURÉSIES ET LES PÉRIPNEUMONIES.

CHAPITRE I.

Du pouvoir qu'ont les vents & les ſaiſons, de produire ces Maladies.

COMME les pleuréſies & les péripneumonies ont été de tout temps très-communes, Hippocrate en a traité beaucoup plus au long que de toutes les autres maladies aiguës ; ſes obſervations ſe trouvent parfaitement juſtes, & mériteront toujours d'être méditées avec ſoin par les Médecins. Il a obſervé entr'autres choſes que les vents froids de Nord-Eſt, amenent les maladies de poitrine, de côté & des

poumons (*t*) ; ce que ceux qui l'ont ſuivi ont trouvé conſtamment vrai. Ce n'eſt pas qu'il ne règne aſſez fréquemment des pleuréſies, & ſur-tout des péripneumonies dans d'autres conſtitutions de l'air, puiſque les dernieres ſuccedent ſouvent aux autres Fievres aiguës : mais il eſt certain que ces deux maladies ſont beaucoup plus fréquentes dans une ſaiſon froide & ſeche, & lorſque les vents de Nord & d'Eſt ont règné pendant un temps conſidérable.

Les effets que les vents ſecs & froids produiſent ſur le corps, ſont de reſſerrer l'habitude extérieure, de rendre la peau plus ſeche & plus froncée, d'en boucher les pores, de diminuer la tranſpiration, enfin de ne laiſſer exhaler que la partie la plus atténuée des humeurs. Un froid ſec rend toutes les fibres du corps plus ſolides, plus fortes & plus élaſtiques, & l'action des vaiſſeaux ſur les fluides qu'ils contiennent plus vigoureuſe & plus puiſſante : d'où doit réſulter néceſſairement une circulation plus vive, plus de chaleur & des eſprits plus actifs ; ce qui doit augmenter la partie globuleuſe du

(*t*) Aphor. V. Sect. III.

ſang, la rendre plus denſe & plus compacte, & diſpoſer toute la maſſe des humeurs à une plus grande ténacité. On peut ajoûter que comme l'air froid & ſec, eſt preſque toujours très-peſant & très-élaſtique, il doit concourir par la plus grande preſſion qu'il exerce ſur le corps avec ſes qualités froide & ſeche à produire de plus grands effets. C'eſt un fait que, toutes choſes d'ailleurs égales, le ſang qu'on tire lorſque ces conſtitutions de l'atmoſphère dominent, eſt conſtamment plus denſe & plus viſqueux que lorſqu'il y a long-temps que le temps eſt chaud & humide, & que les perſonnes ſujettes à l'aſthme ſouffrent beaucoup plus quand les vents ſont pendant long-temps au Nord-Eſt.

Cependant tous ces effets ne ſont pas incompatibles avec la ſanté ; c'eſt ce qui a fait dire à Celſe (*u*), après avoir reconnu les déſordres que les vents froids du Nord ont coutume de produire : *Sanum tamen corpus ſpiſſat, & mobilius atque expeditius reddit.*

Mais helas ! telle eſt la fragilité de la nature humaine, que rien n'eſt plus

(*b*) Lib. II. Cap. 1.

aiſé ni plus commun que le paſſage de la ſanté la plus parfaite à la plus grande maladie. Car ce ſang ſi riche & ſi denſe, pouſſé par des vaiſſeaux forts & vigoureux, eſt très-diſpoſé à acquérir un tel dégré de viſcoſité, qu'il devienne incapable de pénétrer dans les dernieres ramifications des artères : ce qui peut produire très-aiſément des obſtructions, & par conſéquent des inflammations; ſur-tout ſi l'on fait quelque excès dans le régime ou dans l'exercice, ou que la tranſpiration s'arrête; ou s'il ſe fait dans la température de l'air quelque changement ſubit capable de raréfier les humeurs, avant de relâcher les vaiſſeaux. De-là viennent, pour le dire en paſſant, ces douleurs dans les membres qui ont été fracturés, dans les cicatrices des vieilles bleſſures, celles des corps aux pieds, &c, (dans leſquels le diametre des petits vaiſſeaux a été conſidérablement diminué & leurs tuniques ont été rendues calleuſes), qui ſe réveillent aux changements de temps, lorſqu'il doit faire une tempête, ou qu'il devient chaud & humide : douleurs, que rien n'appaiſe ſi prompte-

ment que des fomentations émollientes, qui dilatent & assouplissent les vaisseaux. Il n'y a point de bonne femme qui ne conseille de tremper les pieds dans l'eau chaude, quand les corps sont mal. Et cette méthode n'est pas moins utile dans ces douleurs de côté qui subsistent souvent des années entieres après les pleurésies, ou les pleuro-péripneumonies, & qui sont produites par l'étranglement que les vaisseaux ont souffert dans les Maladies précédentes, & par l'adhésion des poumons à la plevre. Il arrive souvent que la grande raréfaction du sang, les changements de temps, &c, réveillent ces maladies, & exposent le Malade à des retours fréquents, pour le reste de ses jours.

Il est bien vrai, que les personnes qui ont le sang très-visqueux, & les fibres très-roides sont sujettes à toutes les especes de maladies inflammatoires dans toutes les saisons : mais il n'est pas moins certain que quelques constitutions de l'air sont non-seulement plus propres à produire ce sang inflammatoire; mais encore à disposer certaines parties aux inflamma-

tions. Car lorſqu'un air très - froid reſſerre l'habitude du corps, fronce la peau, & bouche les pores, une plus grande quantité de ſang, eſt portée vers les parties internes, & ſurtout vers les poumons, qui, à raiſon de l'étendue de leur ſurface beaucoup plus grande que celle de la peau (*c*), ſont deſtinés par la nature, à partager avec la peau la faculté de procurer l'exhalaiſon de l'humidité âcre & vappide du ſang : & par conſéquent lorſque les pores de la peau ſont fermés juſqu'à un certain point, il faut que l'exhalaiſon pulmonaire compenſe le défaut de la tranſpiration de la peau. On obſervé en effet immédiatement après avoir eu froid, que les poumons ſont plus ou moins fatigués par la toux & par l'évacuation abondante d'une humeur ténue, ce qui eſt ſouvent très-incommode. Mais lorſqu'on reſpire continuellement un air froid, il fronce auſſi la membrane interne des poumons, bouche ſes conduits excréteurs, & empêche par-là que cette ſurcharge produite par l'arrêt de la tranſpiration ne s'exhale par cette voye.

(*c*) Voyez la Statique des végétaux du D. Hales.

On

On peut ajouter, que l'air, par ſon grand froid & par ſon application preſque immédiate au ſang dans les véſicules & cellules pulmonaires, peut le congeler, ou du moins le condenſer conſidérablement. Il y a pluſieurs exemples qui prouvent qu'un air extrêmement froid, a produit un arrêt abſolu & ſubit du ſang dans les poumons, & a fait mourir preſque dans l'inſtant. On obſerve très-ſouvent qu'un vent très-froid, affecte & contracte même la peau des mains, des bras & du viſage, au point de la rendre très-rude, de la gercer & de l'ulcérer; pourquoi ne ſuppoſerions-nous pas qu'il produit un effet ſemblable ſur la membrane beaucoup plus tendre & plus délicate de la trachée-artère, des bronches, &c? La toux, l'enrouement, & le mal que nous ſentons ordinairement, en reſpirant un air trop froid, prouvent qu'il le produit en effet. Le pharinx & le larinx ſont très-ſouvent ſi affectés par les vents très-froids, qu'ils en ſouffrent de violentes inflammations, des tumeurs, &c.

On conçoit donc aiſément, que lorſqu'il vient à paſſer dans les pou-

mons une plus grande quantité que de coutume, d'un ſang épais & viſqueux, pendant que les vaiſſeaux de ce viſcere ſont reſtraints, que les conduits excréteurs & les orifices des glandes de la trachée-artere, des bronches, &c, ſont conſidérablement obſtrués, il doit néceſſairement en réſulter des inflammations péripneumoniques.

Mais d'un autre côté, un ſang très-viſqueux, qui eſt la ſuite naturelle d'une ſaiſon froide & ſeche, diſpoſe non-ſeulement aux inflammations en général, & aux péripneumonies en particulier, mais encore aux pleuréſies. Car comme les artères qui ſe diſtribuent aux parties membraneuſes, ſont ordinairement très-petites, elles ſont par conſéquent expoſées à être obſtruées par un ſang groſſier & viſqueux. De-là vient, que les rhumatiſmes ſont ſi communs dans ces ſaiſons, les parties membraneuſes des muſcles étant enflammées par une lymphe viſqueuſe. Mais la plevre eſt une membrane très-étendue, & parſemée d'une infinité de très-petites artères qui ſont des ramifications, des

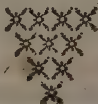
intercoſtales. Ces artères intercoſtales partant preſque à angles droits de l'aorte, doivent pour cette raiſon recevoir la partie du ſang la plus viſqueuſe, parce qu'elle eſt la plus légere, car la plus peſante ſuit l'axe de la grande artère, & par conſéquent être extrêmement expoſées aux obſtructions qui naiſſent de la viſcoſité inflammatoire du ſang : il en doit être de même des muſcles intercoſtaux, & du périoſte des côtes qui reçoivent le ſang, au moins en partie, de la même diſtribution d'artères.

De-là vient que les pleuréſies & les péripneumonies ſont ſi communes & même épidémiques dans les ſaiſons froides & ſéches; & qu'elles ſont endémiques dans les pays froids, élevés & expoſés aux vents de nord-eſt. En effet, les pleuréſies proprement dites, ſont très-propres à produire des péripneumonies; comme elles ſont, pour les raiſons qu'on verra ci-après. De-là vient, qu'on obſerve beaucoup plus de pleuréſies compliquées avec des ſymptomes péripneumoniques, que de véritables pleuréſies; & c'eſt avec raiſon que les Modernes ont donné

à cette maladie composée, le nom de pleuro-péripneumonie.

Comme ces maladies se trouvent souvent jointes ensemble, les Anciens & plusieurs Modernes les ont entierement confondues, attribuant les mêmes symptomes à l'une & à l'autre indifféremment. Il y a cependant une différence réelle dans le siége & dans les symptomes de ces deux maladies. Les Anciens, comme nous l'apprenons de Cœlius Aurelianus (*d*), étoient très-partagés sur le siége de la pleurésie; les uns assuroient que c'étoit une affection de la plevre proprement dite, les autres des poumons, & de ses membranes: l'une & l'autre de ces opinions à aussi eu ses partisants parmi les Modernes. Je me flatte que les remarques suivantes jetteront quelque jour sur leur nature & sur la maniere de les traiter.

(*d*) Lib. II. Cap. 16.





CHAPITRE II.

De la Pleuréſie & de la Péripneumonie.

LA Péripneumonie, en prenant ce mot dans ſa ſignification la plus étendue, eſt une maladie ſi commune, ſoit comme maladie primitive, ſoit comme une ſuite de quelqu'autre, que les Médecins ne ſçauroient étudier ſa nature avec trop de ſoin ; car elle attaque un des organes le plus eſſentiel à la vie, elle eſt ſouvent accompagnée du plus grand danger, & demande des traitements très-différents dans ſes différents périodes. D'ailleurs il y a différents dégrés de cette maladie, je puis même dire différentes eſpeces qui demandent chacune une attention & une méthode curative particuliere. Car une Péripneumonie qui eſt produite par une inflammation violente des poumons, occaſionnée par un ſang très-épais & très-denſe, qui obſtrue une grande partie des ar-

tères pulmonaires & bronchiques, demande un traitement entierement différent de celui qui feroit néceffaire pour une obftruction des poumons par une matiere vifqueufe, pefante & pituiteufe, comme dans ce que les Écrivains modernes ont appellé fauffe Péripneumonie. Et celle-ci doit être conduite d'une maniere très-différente de celle qu'on doit fuivre lorfque la maladie reconnoît pour caufe la fluxion d'une matiere âcre & ténue fur les poumons. Cependant elles ont quelques fymptomes communs à toutes, entr'autres l'oppreffion, la difficulté de refpirer, la toux, & plus ou moins de Fievre. Ce font ces fymptomes qui leur font donner le nom de Péripneumonie, quoiqu'elles foient d'une nature trés-différente, & qu'elles doivent être traitées très-différemment. Car dans le premier cas, il eft abfolument néceffaire de faire promptement des faignées copieufes & répétées, afin de diminuer la quantité & la force du fang qui eft trop bouillant, & de mettre le Malade à l'ufage du régime & des remedes le plus rafraîchiffants, le plus relâchants

& le plus délayants. Dans le ſecond, on peut à la vérité tirer un peu de ſang au commencement, pour prévenir l'entier engorgement de la matiere obſtruante, & pour faire place aux délayants inciſifs & atténuants; mais ſi l'on abuſe de ce ſecours, on affoiblit le Malade & non pas la maladie, qui n'a beſoin que d'atténuants, de déterſifs, d'expectorants, de doux vomitifs, de purgatifs appropriés, & de larges véſicatoires, qui ne peuvent convenir dans le premier cas, à moins que ce ne ſoit vers la fin de la maladie, où ils peuvent être quelquefois néceſſaires. Dans le troiſieme, il peut être auſſi néceſſaire de ſaigner pour arrêter les progrès de l'inflammation; mais les remedes lubréfiants & adouciſſants, quelques opiats donnés à petites doſes, & répétés ſouvent, ſont les remedes qui conviennent le mieux & qui ſeroient pernicieux dans le premier cas.

Il faut avoir auſſi égard aux différents périodes d'une même eſpece de péripneumonie, & aux ſymptomes différents qui l'accompagnent. Car quoique de grandes ſaignées répétées

ſoient indiſpenſablement néceſſaires au commencement d'une violente inflammation des poumons ; cependant, ſi, après la ſeconde ou troiſieme ſaignée le Malade commence à expectorer facilement une matiere bien cuite, teinte de ſang, il faut ceſſer d'évacuer par cette voie ; car autrement on affoiblit ſon Malade ſans néceſſité, & ſouvent on ſupprime l'expectoration à ſon grand détriment. Mais ſi le Malade crache en grande quantité un ſang fleuri & écumeux, il faut répéter la ſaignée, calmer la toux avec des opiats tels que le ſyrop de diacode ou autres ſemblables ; faire prendre au Malade une grande quantité de boiſſons acidules, appropriées avec des incraſſants, au lieu que s'il crache une matiere ténue, viſqueuſe & noirâtre, c'eſt un ſigne de malignité, & que le ſang eſt dans un état de diſſolution putride, alors il ne peut pas ſupporter les grandes ſaignées. En un mot, la maladie eſt tout autre choſe lorſque l'inflammation ſe forme, ou lorſque la matiere obſtruante eſt cuite ou qu'elle ſuppure. Examinons la choſe plus en détail.

Si une perſonne qui eſt en bonne ſanté eſt ſaiſie, à la ſuite d'un violent exercice, de quelque débauche, ou après avoir éprouvé un grand froid eſt ſaiſie, dis-je, d'un friſſon auquel ſuccede une chaleur brûlante, beaucoup d'oppreſſion & de peſanteur ſur la poitrine, avec une reſpiration difficile, courte & chaude, & une toux plus ou moins conſidérable; il faut lui faire, ſans perdre de temps, une bonne ſaignée, & ne point ménager l'ouverture: plus le Malade eſt fort & pléthorique, plus auſſi il faut lui tirer de ſang, obſervant néanmoins de l'arrêter au premier ſigne de défaillance, ou s'il paroit une ſueur froide ſur ſon front & ſur ſon viſage, s'il éprouve des baillements, &c, ce qu'on prévient ſouvent en ſaignant le Malade couché. En général, les perſonnes graſſes & replettes ſupportent moins bien la ſaignée que les perſonnes maigres & muſculeuſes, parce que leur ſang contient moins de globules rouges, & que leurs vaiſſeaux ſont moins élaſtiques. Il faut auſſi avoir égard à l'âge & à la taille des perſonnes: il ſeroit abſurde de vouloir tirer autant de ſang

d'un nain que d'un géant, quoique également forts dans leur espece ; la saignée ne convient ni aux jeunes gens, ni aux vieillards, quoiqu'il y ait des cas où elle leur est nécessaire.

Sanctorius a observé qu'aux approches des Fievres le corps devient plus pesant & par conséquent plus pléthorique ; le frisson indique la viscosité du sang qui s'arrête dans les extrémités des artères capillaires : (c'est ce que démontrent aussi les ongles, les lèvres, &c, qui deviennent pâles & livides), cette viscosité augmentant doit nécessairement diminuer la transpiration, & augmenter la quantité des humeurs. En général, plus le frisson & les horripilations sont grands, plus la Fievre, qui leur succede, est violente ; & ils peuvent en quelque sorte nous guider pour la quantité de sang que nous devons faire tirer. Un frisson long & violent annonce une grande Fievre & beaucoup de viscosité dans le sang.

Si une premiere saignée ne calme pas les symptomes, il faut la répéter au bout de huit, dix ou douze heures, & même plutôt ; s'ils viennent à aug-

menter, on y reviendra une troiſieme fois, ſi l'oppreſſion, la difficulté de reſpirer, l'anxiété augmentent ou ſe ſoutiennent avec la même force ; ſurtout ſi le ſang qu'on a tiré paroît très-ferme & très-denſe, & s'il eſt couvert d'une croute jaunâtre & épaiſſe, qui ne paroît ſouvent qu'après la ſeconde ou troiſieme ſaignée, malgré que les ſymptomes indiquent une inflammation très-violente. Cela arrive très-fréquemment, parce que le ſang coule le long du bras, lorſque l'ouverture eſt trop petite, parce que la bande eſt trop ſerrée, ou que la peau recouvre l'orifice, ce qui empêche que le ſang ne ſorte à plein jet.

Cette croûte & la denſité du ſang, jointes à un pouls fort & dur, doivent nous engager à répéter les ſaignées juſqu'à ce que la reſpiration devienne plus libre & plus facile. Mais ſi le caillot eſt d'un tiſſu très-lâche, qu'il ne ſoit pas couvert par cette eſpece de croûte, & que le pouls paroiſſe s'affoiblir & devenir plus petit après la ſaignée ; il eſt temps de s'arrêter & de changer de batterie. Une pellicule mince & bleuâtre ſur le ſang, avec

une eſpece de gelée verdâtre & molle au-deſſous, (le caillot étant lui-même livide, lâche & mou, & accompagné d'une ſéroſité trouble, rougeâtre, ou verte), indique le peu de conſiſtence & l'acrimonie du ſang, qui ne permettent pas beaucoup de ſaignées. Un ſang d'un rouge vif, ſans conſiſtence, & d'un tiſſu lâche, dont il ne ſe ſépare que peu ou point de ſéroſité, après avoir été quelque temps en repos, quelque bon qu'il paroiſſe aux perſonnes ſans expérience, eſt bien éloigné d'être auſſi excellent qu'ils l'imaginent; mais en général, il annonce, ſur-tout dans cette maladie, une grande tendence à la putréfaction & à l'acrimonie : car lorſqu'on mêle de l'eſprit de corne de cerf, ou de ſel ammoniac, au ſang des perſonnes les plus ſaines, à meſure qu'il coule de la veine, il lui donne cette apparence vermeille, & empêche la ſéparation de la ſéroſité, quelque temps qu'on le garde; mais il conſerve toujours un tiſſu lâche, comme s'il étoit à moitié fluide. Il eſt bon de remarquer que l'eſprit de corne de cerf, ſi on en prend fréquemment, diſſout le ſang

& produit de grandes hémorrhagies ; obſervation qu'il eſt bon de faire faire à ceux qui en uſent ſi libéralement.

Le pouls fort & fréquent dans la Péripneumonie, indique toujours le beſoin de la ſaignée, au moins juſqu'à ce qu'on apperçoive un peu plus de liberté dans la reſpiration, ou juſqu'à ce qu'on ait obtenu une expectoration louable. Mais il arrive fréquemment que le pouls, même au commencement, paroît obſcur, gêné, engourdi, irrégulier, & même intermittent, & que le Malade ſe plaint d'une grande foibleſſe & de beaucoup d'oppreſſion, ce qui ſemble contre-indiquer la ſaignée, quoique le poids qu'il a ſur la poitrine, la difficulté de reſpirer, la grande anxiété, & la chaleur autour des hypochondres la demandent. Cela embarraſſe ſouvent les jeunes Praticiens. Mais ils doivent faire attention que cette foibleſſe ſoudaine ne peut venir du défaut du ſang ; la maladie ne pouvant en quelques heures avoir épuiſé juſqu'à un certain point ce fluide vital. En effet, ces ſymptomes viennent plutôt dans ce cas de la trop grande quantité de ſang, que de

ſon défaut : car les vaiſſeaux ſanguins étant ſurchargés par les humeurs, & diſtendus au-delà de leur ton naturel, ne peuvent pas réagir avec aſſez de vigueur. L'équilibre entre les ſolides & les fluides étant rompu, les vaiſſeaux ſont incapables de pouſſer le ſang avec une force ſuffiſante, comme on voit qu'un trop grand poids empêche le jeu du piſton d'une ſeringue : de-là le manque d'eſprits qui réſulte néceſſairement de ce que le ſang ne circule pas comme il faut, & qu'ils ne ſe ſéparent pas; ce qui diſpoſe les humeurs à la ſtagnation & à la concrétion : d'où réſultent une foule de ſymptomes effrayants, & la mort même, à moins qu'on ne les prévienne par une ſaignée faite à propos, qui diminuant la trop grande quantité du ſang, rétablit l'équilibre entre les ſolides & les fluides, & la force élaſtique de ces canaux muſculaires, leſquels réagiſſent avec plus de force ſur les humeurs qu'ils contiennent, & rendent leur circulation plus réguliere & plus conſtante. Tout cela tend à atténuer ce ſang trop épais & trop viſqueux, & à le rendre plus propre

à la ſécrétion des eſprits animaux, qui à leur tour augmentent la force du cœur & des vaiſſeaux. De ſorte que dans ce cas, la ſaignée bien loin d'affoiblir, réveille les forces de la nature, comme on l'obſerve toutes les fois qu'on tire du ſang à une perſonne pléthorique, dont le pouls eſt, comme on dit avec raiſon, opprimé, lequel ſe releve conſtamment après la ſaignée.

Dans quelques Péripneumonies très-violentes, dans leſquelles les deux lobes des poumons ſont conſidérablement enflammés & obſtrués, le Malade tombe dans des foibleſſes exceſſives, dans des anxiétés inexprimables, ſa poitrine eſt oppreſſée, ſon pouls très petit, très-foible & tremblotant; ſes extrémités deviennent froides, il ſurvient des ſueurs froides, viſqueuſes & partielles; ſes yeux ſont étincellants, fixes & enflammés, ſon viſage bouffi & preſque livide. Ces ſymptomes ſont bientôt ſuivis d'aſſoupiſſement, de délire, & comme je l'ai vû dans quelques cas, à la vérité en petit nombre, d'une parfaite paraplégie.

Cet état eſt certainement très-effrayant ; mais il eſt moins l'effet du défaut de ſang, que de la maniere irréguliere, dont il circule & ſe diſtribue ; car les grandes & les nombreuſes obſtructions qui ſont dans les branches de l'artère pulmonaire, doivent néceſſairement retenir le ſang dans les poumons, & empêcher qu'il ne paſſe du ventricule droit dans le gauche ; de ſorte que l'aorte ni ſes branches, ne reçoivent pas aſſez de ſang pour fournir aux beſoins de l'œconomie animale, la circulation s'arrête, & le Malade meurt. L'ouverture des cadavres a démontré cette cauſe, on a trouvé les poumons entierement engorgés d'un ſang coagulé, rouge, dur & comme charnu, ou plutôt de la couleur & de la conſiſtence du foie, & ſi peſant, qu'il alloit au fond de l'eau lorſqu'on y en plongeoit quelque morceau (*a*). Si l'on peut tenter quelque remede dans un cas ſi déſeſpéré, c'eſt de ſaigner le Malade le plus promptement qu'il eſt poſſible, ou en peu d'heures ſa perte eſt inévitable. J'ai vû des effets ſurprenants pro-

(*a*) *Hoffmann de Febrib. Pneumonicis. obſ. I.*

duits par la ſaignée faite à temps, aux deux bras en même temps.

Il y a cependant quelques eſpeces de Péripneumonies, qui ne ſupportent pas de grandes ſaignées, comme l'ont obſervé de ſçavants Médecins. J'ai eu lieu de l'obſerver moi-même dans différentes Péripneumonies épidémiques, & en particulier dans celle qui régna ſur la fin de l'année 1745, & au commencement de 1746 (*b*); dans laquelle après la ſeconde, & quelquefois même après la premiere ſaignée, le pouls & les forces des Malades s'affaiſſoient à un point étonnant; & ils tomboient dans une eſpece de Fievre lente-nerveuſe, accompagnée de grands tremblements, de ſoubreſauts dans les tendons, de ſueurs abondantes, & d'un flux de matieres noires bilieuſes, leur langue étoit noire, & ils tomboient dans l'aſſoupiſſement ou le délire : quoique dans le commencement le pouls parût être plein & vif, & que la douleur, la toux & l'oppreſſion fuſſent ſi violentes, qu'elles paroiſſoient exiger la ſaignée. Mais

(*b*) Voyez mes Obſ. *de aëre & morbis Epid. Vol. II.*

dans ce cas, le ſang étoit rarement coëneux juſqu'à un certain point; au contraire, il étoit d'un rouge vif, & d'*une conſiſtence lâche & molle*, ou *noir & couvert d'une pellicule très-fine de couleur bleuâtre ou verdâtre*, au-deſſous de laquelle on trouvoit une *gelée verdâtre*, & un *caillot d'un noir livide* au fond. Quelquefois cependant la coëne étoit plus épaiſſe & plus *coriace*; mais *d'un rouge pâle, & reſſemblant à celui de la cornaline ou de la gelée de groſeilles un peu délayée*. J'ai ſouvent remarqué cette apparence dans de véritables pleuro-péripneumonies. Toutes les fois que je vois cette diſſolution du ſang, je ſuis très-réſervé à répéter la ſaignée, ſur-tout ſi je m'apperçois que le pouls, ou les forces du Malade s'affoibliſſent après la premiere, quand même l'oppreſſion, la peſanteur, ou même la douleur sembleroit l'exiger. C'eſt ſur de pareilles obſervations, que Lanciſi & Baglivi, après lui, avertiſſent de ne pas réitérer la ſaignée, lorſqu'on n'apperçoit pas de véritable coëne ſur le ſang, dans la ſeconde ſaignée. *In Pleuritide, Peripneumoniâ, &c. ſi in*

ſanguine è venâ ſectâ extracto, non appareat in ſuperficie cruſta alba ..... peſſimum ...... ſi verò in alterâ ſanguinis-miſſione incipiat apparere, bonum : contrà ſi in ſecundâ nequidem apparebit, abſtineto ſtatim à ſanguinis-miſſione, aliter interficies ægrotantem (c). Je ſuis d'accord avec Baglivi ſur la premiere & la derniere partie de ce prognoſtic, ayant toujours obſervé que lorſque le ſang qu'on tiroit au commencement des Péripneumonies étoit d'un rouge vif, c'étoit d'un très-mauvais préſage ; car cela démontre que la texture du ſang eſt détruite & diſſoute, ou que le ſang inflammatoire le plus groſſier, eſt arrêté dans les artères pulmonaires, & qu'il ne peut tranſuder & paſſer dans le ventricule gauche, que la partie la plus ténue & la plus ſéreuſe du ſang.

Je dois cependant faire remarquer que quelquefois dans les péripneumonies ou pleuro-pneumonies, le ſang qu'on tire par la premiere ou la ſeconde ſaignée ne paroît pas coëneux, quoique celui de la troiſieme le ſoit beaucoup, ſur-tout ſi le ſang coule le long du bras & qu'il ne ſorte pas à

(c) *Cap. de Pleuritide.*

plein jet : mais il eſt bon d'obſerver que ce ſang, quoique d'un rouge vif en apparence, lorſqu'il eſt froid, eſt très-denſe & très viſqueux ; au lieu que dans le cas ci-deſſus, le ſang, bien que d'un rouge vif, étoit d'un tiſſu très-mol & très-lâche, & ne prenoit jamais une conſiſtence bien ferme. On tiroit fréquemment un ſang de cette eſpece aux gens de mer au commencement de l'année 1746 (*b*) ; & il étoit toujours ſuivi de ſymptomes fâcheux, ſouvent même funeſtes. Ces péripneumonies malignes attaquent très-fréquemment les marins après de longs voyages, & les perſonnes affectées du ſcorbut. Elles ſentent d'abord de la difficulté de reſpirer ; ne ſe ſoucient de rien, tombent en foibleſſe au moindre mouvement qu'elles font ; elles ont des friſſons & des chaleurs vagues & paſſageres, & ſentent des douleurs par tout le corps; la Fievre ſe met enſuite de la partie, elle eſt accompagnée d'un très-grand poids aux hypochondres, & d'une toux ſeche très-importune ; le pouls eſt fréquent, petit & plus mol qu'il n'a coutume d'être

(*d*) Voyez *Obſerv. de aëre, &c. Vol. II. menſibus Jan. Feb. Martio.*

dans les Péripneumonies véritablement inflammatoires ; il ſurvient des ſueurs gluantes & inégales, des agitations & des anxiétés perpétuelles : à la fin elles commencent à expectorer une matiere ténue, putride, ſanguinolente ou de couleur brune, qui exhale ſouvent une très-mauvaiſe odeur ; outre cela ces ſortes de Péripneumonies ſont aſſez communément accompagnées d'une éruption de taches rouges, brunes, livides ou noires. L'urine eſt ordinairement noirâtre, ou de couleur de leſſive foncée, comme s'il y avoit une petite quantité de ſang en diſſolution : les Malades en rendent peu à la fois, & elle ne dépoſe aucun ſédiment ; la premiere cependant contient quelquefois un ſédiment livide, très-abondant ; quelquefois une matiere ſemblable à du ſang qui y flotte çà & là. Comme ces ſymptomes ſont de très-forts indices de l'état de diſſolution du ſang, & de l'acrimonie des humeurs, il n'y a pas d'apparence que les ſaignées puiſſent réuſſir dans cette maladie, quoiqu'on y ait malheureuſement recours trop ſouvent.

Quoique en général une coëne

d'une certaine épaisseur ne soit pas un mauvais symptome dans les Fievres pulmoniques ; cependant, lorsqu'elle est excessivement épaisse, d'un jaune foncé ou d'une couleur pâle & plombée, elle n'est pas sans danger, & montre que la viscosité inflammatoire est portée à un très-haut point, & qu'elle est très-difficile à résoudre ou à atténuer ; le sang, ne pouvant que très-difficilement se mêler aux délayants que le Malade prend. C'est ce que démontre la figure extraordinaire du caillot de sang qui prend une forme globulaire ou plutôt d'une espece de sphéroïde applati, après de grandes & de fréquentes saignées dans les Pleurésies ou les Péripneumonies violentes ; car ce caillot qui nage dans une très-grande quantité d'une sérosité très-ténue & très-limpide, est recouvert d'une coëne très-contractée, concave, presque aussi dure que du cuir, & toute sa masse est presque aussi ferme qu'un morceau de chair. Dans ce cas, comme les fréquentes saignées ont diminué considérablement la partie rouge du sang, le caillot est moins considérable ; mais il conserve toujours sa gran-

de viſcoſité, & le petit nombre de globules qui le compoſent étant très-denſe, s'attirent fortement les uns les uns autres, comme il paroît par la figure & la conſiſtence du caillot : & quoique la proportion de la ſéroſité ait été conſidérablement augmentée par l'uſage copieux des délayants ; il paroît cependant par ſa ténuité & ſa limpidité, qu'ils ne ſont pas bien mélés, ni unis avec la partie globuleuſe & ſulphureuſe ou huileuſe du ſang. On obſerve même ſouvent, que les délayants aqueux que les Malades prennent en grande quantité dans ces ſortes de Fievres, paſſent par la voye des urines ſans changer de nature (*b*), ou s'échappent par les ſueurs ſans ſe mêler en aucune maniere avec le ſang proprement dit ; ni agir le moins du monde ſur ſes parties ſalines & ſulphureuſes dont l'étroite combinaiſon élude toute leur force. C'eſt ce que j'ai vû arriver pluſieurs fois dans les pleuro-péripneumonies dans leſquelles la douleur ſubſiſtoit auſſi violente qu'au com-

(*f*) Hippocrate obſerve que c'eſt un très-mauvais ſymptome dans les Péripneumonies & les Pleuréſies, lorſque les Malades rendent immédiatement par les urines, ce qu'ils ont bu. *Coac. Prænot. Sect. V. Edit. Lond.*

mencement après la quatrieme & cinquieme ſaignée, & dans leſquelles la partie globulaire du ſang étoit diminuée au point que le caillot faiſoit à peine un ſixieme du volume total du ſang, & néanmoins étoit auſſi ſolide qu'un morceau de chair. Ces ſortes de cas ſont généralement mortels.

Si après la ſeconde ou troiſieme ſaignée ou même après la premiere, le Malade commence à expectorer librement une matiere jaunâtre, cuite, légerement teinte de ſang, il faut s'en tenir-là, ſur-tout ſi la reſpiration devient plus libre, comme elle fait ordinairement; autrement on affoiblit le Malade ſans raiſon, & même on ſupprime entierement l'expectoration, dont la nature ſe ſert pour chaſſer la maladie comme de la criſe la plus favorable & de la voye la plus courte. La matiere qui obſtrue les extrémités des artères bronchiales & pulmonaires, étant aſſez réſoute & aſſez cuite ou digérée, pour paſſer librement dans les cavités des véſicules, des bronches, &c, & ſortir de la trachée-artère par le ſecours de la toux & de l'expectoration: par-là les dernieres

nieres branches de ces artères redeviennent perméables, & la circulation eſt rétablie dans les poumons.

Il eſt évident qu'il y a un paſſage des artères bronchiales dans les cavités de la trachée-artère & de ſes ramifications ; puiſque la mucoſité huileuſe qui dans l'état naturel tapiſſe & lubréfie la membrane interne de la trachée-artère & de ſes branches, eſt fournie par les artères bronchiales. Il n'eſt pas moins certain que l'eau, la ſéroſité, &c, paſſe librement des artères pulmonaires dans les cavités des bronches & des véſicules, comme Ruyſch & le Docteur Hales l'ont démontré par leurs expériences. En effet, comme les ramifications des artères bronchiques & pulmonaires ſe joignent par une infinité d'anoſtomoſes ; les artères pulmonaires peuvent encore communiquer avec les bronches par cette voie. Mais lorſque la matiere obſtruente eſt ſuffiſamment atténuée & cuite & les vaiſſeaux dilatés au point de lui donner un libre paſſage ; elle eſt portée dans la cavité des bronches & enſuite hors des poumons par l'expectoration. Il paroît évi-

demment que l'extrémité des branches latérales ou séreuses de ces artères peuvent se dilater suffisamment pour donner dans certains cas un passage libre aux globules rouges & leur permettre de s'épancher dans les cavités des bronches ; comme on l'observe en particulier dans les crachements de sang qui se font par diapedèse, pour parler le langage de Galien & des autres Médecins de l'antiquité ; car je crois qu'il y a des hœmophtisies qui arrivent sans aucune rupture de vaisseaux, puisqu'elles ne sont précédées, accompagnées ni suivies d'aucune douleur, d'aucune suppuration ou autre accident semblable.

Lorsque la nature ou l'art ont rendu ces petits vaisseaux du poumon aisément dilatables, ils souffrent moins de l'épaississement inflammatoire que lorsqu'ils sont très-roides & très-élastiques ; comme sont ceux des personnes robustes & laborieuses, qui, suivant l'observation d'Hippocrate, sont le plus exposées aux inflammations de la plevre & des poumons, & en sont le plus dangereusement affectées (*c*).

(*g*) *Coac. Prænot. 29. Lib. II. Cap. XVI. de Pleuride. Edit. Dureti.*

C'est ce que l'expérience journaliere démontre ; il en est de même de la remarque suivante de ce Père de la Médecine, touchant l'expectoration salutaire dont j'ai parlé ci-dessus. Αἵματι δὲ ξυμμεμιγμένον μὴ πολλῷ πτύελον ξανθὸν ἐν τοῖσι περιπλευμονικοῖσιν, ἐν ἀρχῇ μὲν τῆς νούσου, πτυόμενον περιεστηκὸν (a) καὶ κάρτα ὠφελέει. *In pulmonis inflammationibus si inter initia morbi sputum excernitur flavum non multo permixtum sanguine, salutare est & confert admodum.* Hippocrat. *Prognosticon edit. Foes.* En effet, les Gardes Malades elles-mêmes ont observé dans quelques pleuro-pneumonies & péripneumonies épidémiques, que tous ceux qui ont craché du sang s'en sont bien trouvés. Ce n'est cependant pas généralement vrai, à moins que la matiere ne soit conditionnée comme je l'ai dit ci-dessus ; il en est tout autrement lorsque le sang qu'ils crachent est très-écumeux, d'une couleur vive, ou qu'il est noir & à demi-coagulé, spongieux ou de couleur de suye ; ce qui démontre que la matiere

(h) Je préfere de lire ainsi avec Foesius, plutôt que περιεκτικὸν comme étant plus conforme au sens & à la diction d'Hippocrate,

obſtruente n'eſt ni réſoute, ni digérée ; mais que l'obſtruction ayant jetté de profondes racines, & l'impulſion du cœur étant très-violente, il s'eſt rompu quelques vaiſſeaux dont le ſang s'eſt épanché dans les cavités des poumons, d'où il a été expulſé par l'expectoration. Car lorſqu'il y a de grandes obſtructions dans quelque partie du poumon, il faut néceſſairement que le ſang paſſe en plus grande quantité & avec beaucoup plus de rapidité par les vaiſſeaux libres, leſquels étant trop diſtendus par cette ſurcharge, viennent ſouvent à crever, & laiſſent épancher le ſang dans les cavités des bronches & ſouvent même dans les cellules les plus éloignées du tiſſu véſiculaire. Le ſang qui ſort immédiatement par les crachats, paroît d'un rouge vif & écumeux, il ne fait aucun ravage, mais par malheur il en reſte ordinairement la plus grande partie dans les poumons dont il bouche les véſicules aëriennes, comprime & obſtrue les vaiſſeaux ſanguins, ce qui augmente la difficulté de reſpirer & met un très-grand obſtacle à la circulation du ſang dans les poumons. Outre cela, comme il eſt très-

difficile qu'il ſoit repompé de ſes petites véſicules, il ſe corrompt de plus en plus par le ſéjour qu'il y fait, juſqu'à ce qu'enfin il ſe convertit en une ſanie corroſive qui détruit la ſubſtance même des poumons; mais nous en parlerons plus au long dans la ſuite.

Comme toutes les inflammations du poumon, ou font périr promptement le Malade en empêchant la circulation du ſang dans ce viſcère, ou ſe terminent par la ſuppuration, la gangrêne, ou un skirre, ſi la matiere obſtruente n'eſt pas promptement réſoute ou cuite; il faut faire le plutôt qu'il eſt poſſible, les plus grands efforts pour diminuer l'inflammation par des ſaignées ſuffiſantes: car lorſqu'une fois l'abſcès a commencé à ſe former, la ſaignée n'eſt plus d'aucune utilité; il y a plus, lorſque le phlegmon eſt au point de ne pouvoir plus ſe réſoudre, la ſaignée eſt pernicieuſe, en ce qu'elle retarde l'opération de la nature, qui tâche de ſe débarraſſer de la matiere obſtruente, par une douce ſuppuration; car par ſon moyen, la matiere eſt obligée de ſéjourner plus longtemps, ce qui la rend de plus en plus

acrimonieuſe, & en affectant les parties qui l'avoiſinent, elle forme un abſcès plus grand qu'il n'auroit été, ſi l'on eût laiſſé agir la nature; quelquefois même elle produit la gangrêne ou un skirre qui rend le reſte de la vie miſérable.

Les Médecins ont remarqué en général, que paſſé le quatrieme ou le cinquieme jour d'une Péripneumonie vraie, la ſaignée étoit d'un foible ſecours pour prévenir la ſuppuration; la plûpart des phlegmons commençant de ſuppurer vers ce temps, ſi on ne parvient pas à les réſoudre : ce qui doit arriver plus particulierement, & plutôt dans une partie telle que les poumons, parce qu'ils ſont entourés de toutes parts d'une humidité chaude, & qu'ils ſont ſitués à une ſi petite diſtance du cœur, qui agit ſans relâche & avec force ſur l'obſtruction inflammatoire. De ſorte que lorſque les ſymptomes de la Péripneumonie ſe ſoutiennent avec violence, paſſé le quatrieme ou le cinquieme jour, on doit craindre qu'il ne s'y forme un abſcès, ou que les poumons ne tombent en mortifica-

tion, & on doit peu compter ſur de nouvelles ſaignées.

Cependant ſi les douleurs recommencent après s'être calmées pendant un temps conſidérable, ou ſe font ſentir dans une autre partie de la poitrine, c'eſt une preuve qu'il ſe forme une autre inflammation qui demande la ſaignée, comme la premiere, mais moins forte. Car cette nouvelle attaque étant de la même nature, & affectant le même organe que la premiere, il faut néceſſairement avoir recours à la même méthode, pour prévenir ſes progrès & ſes ſuites. La force du Malade, l'état de ſon pouls, la violence de la douleur, & la gêne de la reſpiration, doivent ſervir à déterminer la quantité de ſang qu'on doit tirer : il faut avoir auſſi quelque égard à la couleur & à la conſiſtence de ce même ſang, au volume, & à la qualité de la partie ſéreuſe. J'ai quelquefois fait ſaigner le neuvieme ou le dixieme jour de l'attaque, & j'ai trouvé le ſang preſque auſſi coëneux que celui qui avoit été tiré le deuxieme ou le troiſieme jour, lors même qu'on avoit fait une grande ouverture; mais le

caillot, quoique extrêmement épais, étoit considérablement diminué à proportion de la sérosité.

On observe ordinairement, que lorsque cette nouvelle douleur se fait sentir avec quelque violence, l'expectoration, quoique libre & abondante auparavant, cesse tout-à-coup, ou se fait avec beaucoup de peine; la violence de la douleur ne permettant pas à la potrine de se dilater suffisamment, ni aux muscles des poumons, du thorax, & de l'abdomen, d'agir avec assez de force pour rejetter la matiere; sans compter que l'inflammation empêche que la muscosité destinée à lubréfier la membrane interne de la trachée-artère & des bronches, ne se sépare en assez grande quantité, pour faciliter l'expulsion des matieres qui y sont contenues. En effet, on observe que lorsque l'inflammation a été appaisée par les saignées, l'expectoration recommence & paroît aussi facile & aussi libre qu'auparavant.

Il résulte de ce que nous venons de dire que quoique dans les Péripneumonies & les Pleuro-péripneu-

monies, les ſaignées doivent être faites avant le cinquieme jour, cependant lorſqu'il ſurvient de nouvelles douleurs, de la difficulté de reſpirer, & que les crachats ſe ſuppriment, il faut recommencer comme ſi on avoit une nouvelle maladie à traiter (*i*); mais il faut agir avec beaucoup de réſerve & de modération : les rechûtes ſur-tout dans ce cas étant très-dangereuſes, parce que le Malade devient de jour en jour plus foible, & moins en état de ſupporter de grandes pertes de ſang. Il ſeroit par conſéquent très-imprudent de recourir à la ſaignée pour une légere douleur : car il reſte toujours plus ou moins de douleur, ſur-tout après les Pleuro-péripneumonies, ſouvent même long-temps après que la Fievre a ceſſé : *Debet priùs ceſſare Febris, & poſtea dolor affecti lateris*, dit Baglivi (*k*). La ſaignée convient encore beaucoup moins lorſque le Malade expectore avec facilité, une matiere abondante & loua-

(*i*) Hippocrate ſaigna Anaxion le huitieme jour, parce que les douleurs continuoient, & qu'il ne crachoit point. *Lib. III. Epid.*

(*k*) *Prax. Medic. Cap. de Pleuritide.*

ble, quoiqu'elle continue à être teinte de ſang, pour les raiſons que j'ai indiquées ci-deſſus; c'eſt-à-dire, parce que cela indique la réſolution & la coction de la matiere de la nouvelle inflammation. On doit donc bien ſe donner de garde d'ordonner la ſaignée, ou d'employer les aſtringents pour arrêter ce peu de ſang; comme ne le font que trop ſouvent, ceux qui n'ont pas étudié les opérations de la nature, ni Hippocrate ſon fidele interprete. Il vaut certainement beaucoup mieux calmer la douleur & la toux, par de doux opiats, des adouciſſants tempérants, & de doux expectorants.

Je n'ai plus que deux obſervations à faire au ſujet de la ſaignée, dans les maladies des poumons. La premiere, c'eſt qu'on fait beaucoup moins d'uſage de la ſaignée du pied dans ces cas, que la raiſon & l'expérience qu'on a de ſa grande efficacité dans les crachements de ſang, ne ſembleroient l'exiger; bien entendu toutefois après qu'on aura tiré une quantité ſuffiſante de ſang du bras. Il y a déjà pluſieurs ſiécles qu'Alexandre de

Tralles (*m*) l'a conſeillée comme très-utile dans ce cas. La ſeconde, que lorſque le pouls & la force du Malade ne permettent pas de continuer à le ſaigner, & que cependant l'oppreſſion, la toux & la ſuffocation ſubſiſtent avec le même degré de violence, on peut recourir ſans riſque aux ventouſes ſur les épaules, qui ſouvent procurent un très-grand ſoulagement dans les affections de la poitrine, auſſi bien que dans celles de la tête, quoiqu'il ſoit difficile d'en aſſigner la raiſon. On obſervera cependant, que la plus grande partie du ſang qu'on tire par ce moyen, eſt du ſang artériel ; & que les véſicatoires, les cautères, les ſétons, & même les ventouſes qu'on applique à ces parties, ſont d'une utilité reconnue dans les paroxiſmes de l'aſthme, les fluxions ſur les poumons, &c, & paroiſſent indiquer que les révulſions & les évacuations qu'on fait par cette voye, peuvent être très-avantageuſes dans les inflammations de ce viſcère, & le ſont en effet.

(*m*) *Cap. VIII. p. 94. Ex Edit. Rob. Steph. Lutetiæ* 1548. *fol.*

Quoique la ſaignée ſoit juſqu'à un certain point indiſpenſablement néceſſaire dans toutes les inflammations du poumon, & que quelquefois même lorſqu'elle eſt employée à propos, elle ſuffiſe pour les guérir; il y a cependant en général pluſieurs autres indications à remplir. Car la Fievre & l'inflammation particuliere, demandent un régime rafraîchiſſant & délayant, des remedes nîtreux & laxatifs, un air modérément frais qui ſe renouvelle, & le plus grand repos poſſible du corps & de l'eſprit. Il ne ſerviroit de rien d'évacuer par la ſaignée, une petite portion du ſang viſqueux & inflammatoire, qui fait l'obſtruction, ſi on ne travailloit pas en même temps à rafraîchir, délayer & atténuer celui qui reſte, & à prévenir par des atténuants nîtreux, des remedes ſavoneux rafraîchiſſants, des boiſſons délayantes, relâchantes & émollientes, des émulſions, &c, la réproduction d'un nouvel épaiſſiſſement inflammatoire, qu'un régime, des remedes, un air chaud, les grands mouvements du corps, & l'agitation de l'eſprit tendent à augmenter, Dans les

paroxiſmes de l'aſthme, on eſt forcé de reſter en repos, de reſpirer un air frais, ſi on ne veut pas être en danger de ſuffoquer; combien cela n'eſt-il pas plus néceſſaire, lorſqu'il y a non-ſeulement de très-grandes obſtructions dans les vaiſſeaux du poumon, mais encore une inflammation dans leur propre ſubſtance? Une chambre fermée, étroite, étouffée, eſt très-incommode pour une perſonne attaquée de la Fievre, à plus forte raiſon, pour celles qui ont une Péripneumonie, comme je l'ai obſervé plus d'une fois, ſur-tout parmi le bas peuple, lorſqu'il y a deux ou trois familles logées dans la même maiſon. L'avis que Celſe donne de tenir le Malade dans une chambre ſpacieuſe (*n*), n'eſt dans aucune eſpece de Fievre plus ſalutaire, & même plus néceſſaire que dans la Péripneumonie. Mais ſuppoſé qu'on ne puiſſe pas éviter de laiſſer le Malade dans un lieu ſerré & étroit, il faut avoir ſoin de l'aërer ſouvent, & avec prudence.

Il y a peu de Péripneumonies ou Pleuro-péripneumonies qui ſe termi-

(*n*) Lib. III. Cap. VII.

nent favorablement ſans une expectoration facile & abondante ; c'eſt la criſe naturelle de ce genre de maladies, comme l'ont remarqué Hippocrate & pluſieurs habiles Médecins, & ils ont toujours regardé comme un ſymptome dangereux, lorſque le Malade n'expectoroit pas, comme il convient, la matiere qui formoit l'obſtruction. Αἱ ξηραὶ τῶν πλευριτίδων ἄπτυστοι χαλεπώταται (o), *ſiccæ Pleuritides & ſputi expertes ; graviſſimæ* : & dans ſes Prognoſtics (*p*), il dit que c'eſt un très-mauvais ſymptome, lorſque μηδὲν ἀνακαθαίρηται —— ἀλλὰ πλήρης ἐὼν ζέῃ ἐν τῷ φάρυγγι. *Nihil expurgatur,* —— *ſed propter multitudinem fervet in gutture.* Plus l'expectoration eſt facile, prompte & abondante ; plus la matiere en eſt cuite, mieux le Malade s'en trouve. En général, elle eſt au commencement crûe & ténue, bientôt elle devient d'un jaune blanchâtre, & acquiert plus de conſiſtence lorſque la maladie marche régulierement ; vers le troiſieme jour, elle eſt ordinairement mêlée de quelques filets de ſang, ou bien le ſang

(o) *Coac Prænot.* 3. *Cap. XVI. Edit. Dureti.*
(p) *Sect. XIII. Edit. Linden.*

eſt tellement incorporé, qu'il lui donne une teinte ſanguinolente, *flavorubeſcens*, comme s'exprime Baglivi (*q*), ou pour nous ſervir de la phraſe d'Hippocrate πτύελον ὕφαιμον. Lorſque le Malade crache abondamment une matiere de cette eſpece, ſa reſpiration devient plus libre, la douleur & l'oppreſſion diminuent, & la maladie ſe termine le plus ſouvent le ſeptieme jour.

Mais rien ne favoriſe autant l'expectoration, en atténuant & réſolvant la matiere obſtruente, qu'une ample & fréquente boiſſon composée de rafraîchiſſants, relâchants, & de délayants ſavoneux comme le petit lait, la ptiſane d'orge avec la régliſſe, les figues, &c; la décoction ou plutôt l'infuſion des plantes pectorales, telles que le lierre terreſtre, le capillaire, le pas-d'âne, l'hyſſope, &c, qu'il faut rendre aigreletes avec du ſuc de limon, ou d'orange de Portugal. Si on a beſoin d'un déterſif plus puiſſant, on peut y ajoûter le miel qui eſt une eſpece de ſavoneux naturel, & un cordial admirable. Je ne ſcais pourquoi ni

(*q*) *Cap. de Pleuritide.*

comment il a été preſque entiérement banni de la matiere médicale moderne; car pour une perſonne qu'il purge & à qui il donne des tranchées, il y en a mille qui s'en trouvent bien, encore eſt-il aiſé de lui enlever ſa qualité purgative, en le faiſant bouillir. Hippocrate faiſoit uſage dans ces cas d'oximel, & d'eau mielée, & défendoit de boire de l'eau pure dans les Fievres pulmoniques, parce qu'elle excite la toux & qu'elle ne facilite pas l'expectoration (ſ). Ces boiſſons priſes tour à tour, ou l'une d'entr'elles rempliſſent parfaitement l'indication ci-deſſus, en les buvant tiedes & à petits coups, en les humant, pour ainſi-dire; par ce moyen, une grande partie de la vapeur relâchante & réſolutive qui s'en exhale paſſe dans les poumons, & peut être abſorbée par leurs vaiſſeaux inhalants, par-là, on relâche & on délaye par deux voyes en même temps, ce qui ne peut manquer d'opérer efficacement. Il faut bien ſe donner de garde de boire de trop grands coups à la fois; on ſurchargeroit ſon eſtomac, on courroit riſque

(ſ) *De victu in morb. acut. Sect. XXX. Edit. Linden.*

de ſe donner des indigeſtions & des vents qui ſouleveroient le diaphragme, & gêneroient la reſpiration. C'eſt pour cela qu'Hippocrate conſeille dans ces maladies, de ſe ſervir pour boire, de vaiſſeaux à goulots étroits (t); ſans doute, afin que la liqueur ſe conſervât plus long-temps chaude, qu'on bût moins à la fois, & afin qu'il paſſât un plus grand courant de vapeurs dans la bouche & dans le nez. Il veut cependant que le Malade boive abondamment pour faciliter l'expectoration, parce que lorſqu'elle ne ſe fait pas, le Malade meurt (u). Il conſeille pour cet effet différentes eſpeces de boiſſons, mais ſur-tout la décoction d'orge, l'eau mielée, l'oximel, & le vinaigre & l'eau.

Ces boiſſons & ces vapeurs relâchantes & émollientes, ſont encore

(t) Μὴ ψυχρὸν, ὀλίγον δὲ ἐκ βομβυλίου οὐκ εὐρυστόμου; car c'eſt ainſi qu'il faut lire, ou ſimplement βομβυλίου, comme tous les Commentateurs en conviennent *Minimè frigidum paucum ex anguſti oris poculo. Lib. III. de morbis.* Voyez Galien, Erotien, & Foeſius ſur le mot Βομβυλίος.

(u) *Lib. I. de Morb. Sect. XXVI. De Locis in homine Sect. XXX, XXXVII. Edit. de Vander Linden.* & en pluſieurs autres endroits.

plus néceſſaires, lorſque l'expectoration eſt difficile, que la matiere en eſt épaiſſe, & dans les perſonnes maigres dont les fibres ſont roides, telles en général, que les ouvriers qui travaillent à des ouvrages durs, & celles qui ſont d'une conſtitution chaude & ſeche. Car comme un air ſec, ſoit chaud, ſoit froid, empêche que l'expectoration ne ſoit abondante ; un air chaud & humide, doit néceſſairement la favoriſer (x) en relâchant les vaiſſeaux & en atténuant juſqu'à un certain point les humeurs viſqueuſes. Baglivi recommande beaucoup une boiſſon bouillante (y), pour réſoudre les obſtructions des poumons, mais je penſe qu'un degré de chaleur modéré eſt plus propre à relâcher & à réſoudre. On a obſervé que lorſqu'on appliquoit des fomentations trop chaudes ſur les parties extérieures, elles épaiſſiſſoient les humeurs, fronçoient la peau, & augmentoient l'inflammation des parties. On peut rendre les vapeurs plus ou moins ſtimulantes ou

(x) Arétée dit que les boiſſons froides, ni l'air froid, ne valent rien dans les Pleuréſies.

(y) *De Pleuritide.*

relâchantes, ſuivant que le cas le requiert. J'ai éprouvé les bons effets de la vapeur du vinaigre dans les Péripneumonies malignes; on pourroit ſans doute adminiſtrer avec avantage, différentes eſpeces de remedes ſous la forme de vapeurs; celles du vinaigre camphré ne ſont pas à mépriſer dans beaucoup de cas.

Hippocrate & les Anciens étoient ſi fort perſuadés de la néceſſité de l'expectoration dans les Péripneumonies, qu'ils travailloient à l'exciter, non-ſeulement par les moyens que j'ai rapportés; mais encore dans les cas difficiles, par les expectorants les plus puiſſants (z) : la crême d'orge avec le miel ou l'huile, l'oximel, l'hyſſope, la rue, le galbanum, la moutarde, le ſilphium (a), étoient les plus doux ; ils employoient l'hellebore blanc (b), l'elaterium, les fleurs d'airain : dans les cas déſeſpérés, il fal-

(z) Ἰσχυρότατα ἐπαναχρεμπτήρια φάρμακα. *Viladiſſima excretionem promoventia medicamenta. De Locis in homine Sect. XXIV. Edit. de Vander Linden.*

(a) *Lib. III de Morbis Sect. XVIII., XXV. Edit. Lind.* & ailleurs ; Arétée conſeille la même choſe dans les Péripneumonies & les Pleuréſies.

(b) *Lib. III. de Morb. Sect. XVII. Edit. Lind.*

loit en effet qu'ils fuſſent bien déſeſpérés pour juſtifier aujourd'hui l'uſage de tels remedes ; mais comme ils n'en avoient pas d'autres, il leur étoit permis d'y avoir recours dans ces cas. Comme notre matiere Médicale eſt beaucoup plus étendue, nous ſommes à même de choiſir des choſes plus douces. J'ai cependant donné plus d'une fois avec beaucoup de ſuccès, l'émétique dans des Péripneumonies, dans leſquelles l'expectoration s'étoit ſupprimée tout-à coup, & la difficulté de reſpirer étoit conſidérablement augmentée ; mais ce n'étoit qu'après que la quantité du ſang avoit été ſuffiſamment diminuée auparavant, & que la violence de la Fievre étoit appaiſée : mais dans ces cas, il faut peu de choſe pour exciter le vomiſſement. L'oximel ſcillitique eſt quelquefois d'une grande utilité dans ces circonſtances ; tout le monde connoît ſon efficacité dans l'aſthme. Quand on le donne à des doſes convenables, non-ſeulement il fait vomir doucement ; mais encore il atténue les humeurs viſqueuſes, lâche doucement le ventre, & pouſſe par les urines.

Il eſt fort ſupérieur à l'oximel ſimple, & on peut en le mêlant avec les émollients huileux, en faire un excellent expectorant. Dans les cas où les adouciſſants & les lubréfiants ſont indiqués, on peut faire uſage du looch de blanc de baleine, de l'huile d'amandes-douces, ou de lin tirée ſans feu, avec le ſyrop d'althea, de coquelicot, ou de diaçode, & autres remedes ſemblables, Mais ſi le Malade a de la répugnance pour les huiles, on peut leur ſubſtituer le mucilage de graine de coing ou de lin, avec le rob de ſureau, ou la gelée de groſeilles noires, ou bien leurs ſyrops ou celui de pavots. Le nître, cet atténuant indiſpenſable, peut très-bien entrer dans l'une ou l'autre de ces eſpeces de compoſitions; & peut-être que le camphre eſt beaucoup moins dégoutant donné de cette maniere, que de toute autre. Il faut avoir le plus grand ſoin de ne jamais donner de forts expectorants au commencement des Péripneumonies, qu'après avoir modéré l'impétuoſité du ſang & la violence de la Fievre par les ſaignées, autrement ils augmentent l'inflam-

mation, mettent le Malade en danger de ſuffoquer, & par l'évenement, empêchent l'évacuation qu'on avoit deſſein de produire : il faut que la matiere ſoit cuite avant de pouvoir être expectorée. Une autre obſervation qu'il eſt néceſſaire de faire, c'eſt que pendant l'uſage de ces expectorants, comme l'oximel ſcillitique, les potions huileuſes, les mixtures gommeuſes, & les décoctions pectorales, il faut bien ſe donner de garde de purger le Malade; car on arrêteroit infailliblement l'expectoration, & on mettroit ſa vie en danger.

Quoiqu'une expectoration facile d'une matiere bien cuite, ſoit d'une très-grande utilité dans la cure des Péripneumonies & Pleuro-péripneumonies, & qu'on doive toujours la favoriſer; cependant il y a des expectorations d'un très-mauvais préſage; c'eſt en particulier un très mauvais ſigne, lorſque le Malade crache une grande quantité de ſang d'un rouge vif ou écumeux : Hippocrate & Arétée l'ont prononcé depuis long-temps, quoiqu'ils parlent avantageuſement l'un & l'autre de l'expectoration d'une ma-

tiere bien cuite teinte de ſang. Le premier condamne le πτύελον λίην αἱματῶδες (c) *ſputum nimis cruentum*, & le dernier Αἵμαμον ἀνθερὸν σφόδρα *cruentum floreo colore valdè perfuſum* (d). Arétée dit même Ἐςὶ τὸ Αἵμαμον τῶν ἄλλων κάκιον, *id verò cruentum aliis perniciofius eſt.* C'eſt ce que je penſe auſſi pour les raiſons que j'ai alléguées plus haut; car ce ſang écumeux ne peut venir que de la rupture d'une artère dans le poumon, & non pas de la réſolution d'une obſtruction inflammatoire. Mais lorſqu'il y a une artère de rompue dans les poumons, le ſang s'épanche quelquefois en ſi grande quantité dans la cavité des bronches, qu'il cauſe une ſuffocation, ſi on ne le rejette pas promptement. Mais le plus communément, il ſéjourne dans les véſicules pulmonaires, & ſouvent l'artère qui le fournit, eſt ſituée profondément dans le poumon, de ſorte qu'il n'y en a qu'une partie qui s'évacue, tandis que l'autre eſt re-

(c) *Coac Prænot* 17. *Lib. II. Cap. XVI. de Pleuritide, &c. Ex Edit. Dureti.*

(d) *Areteus de cauſis & ſignis acut. Morb. Cap. I. de pulmonariâ.*

tenue dans les dernieres ramifications, & dans les interftices cellulaires des bronches ; ce qui engorge les poumons, comprime les vaiffeaux qui font autour ; & à la longue putréfie & corrode tout ce qui l'environne : d'où réfultent la fuffocation, une vomique dangereufe, ou la gangrène. Le Malade crache auffi quelquefois cette matiere extravafée, fous la forme d'une fanie ou de concrétions noires & livides ; mais c'eft ordinairement avec tant de peine & avec des toux fi violentes, que cela augmente l'extravafation : cette évacuation ne fe fait même jamais qu'imparfaitement, deforte que la plus grande partie refte toujours dans les poumons, & y produit les effets les plus funeftes. Auffi Hippocrate déclare-t-il que ces fortes d'expectorations font très-dangereufes (e) ; en effet elles font pour l'ordinaire, le figne d'une mortification actuelle ou prochaine. Je me fouviens d'avoir vû il y a dejà plufieurs années, un certain M. Clark, maître d'un vaiffeau marchand de cette ville, cracher à la fin

(e) *Prognoft. Coac. Prænot.* 45. *Cap. de Pleurit. Ex Edit. Dureti.*

d'une

d'une Péripneumonie, une matiere qui ressembloit parfaitement à des morceaux de rate bouillie, ou même plus spongieuse, & qui sentoit très-mauvais : il mourut le dix-neuvieme jour de sa maladie ; ce qui s'accorde avec le prognostic de Baglivi (*f*) tiré de Dodonée : *Qui spuunt sanguinem nigrum porosum (g), adinstar spongiæ, eis pars aliqua sphacelo correpta est in pulmone, & omnes pereunt.*

Aussi-tôt que je vois ainsi cracher un sang vermeil, j'ordonne de saigner le Malade à proportion de ses forces ; afin d'abattre le mouvement trop rapide du sang, de diminuer l'inflammation, & prévenir, autant qu'il est possible, l'épanchement du sang dans les vésicules & cellules pulmonaires, où il feroit de très-grands ravages. Si l'hémopthisie continue, la saignée du pied pourra être d'un très grand secours. Outre cela si elle est considérable, il faut employer les émulsions rafraîchissantes, les remedes nîtreux, adoucissants, mucilagineux,

(*f*) Baglivi *Opera Lugd.* 4° *pag.* 87.

(*g*) Αἵματος θρόμβους μελάνας Hippocrat. *Lib. III. de morb. Sect. XIX. Edit. Lind.*

les acides végétaux & même les minéraux : la décoction de coquelicot, de pas-d'âne, & de figue, acidulée avec l'élixir de vitriol, fournit une boiſſon excellente dans ce cas. On doit tâcher de modérer la violence de la toux par le diacode, les loochs, &c : mais je ne ſçaurois approuver les aſtringents ni les opiats donnés à grandes doſes, parce que j'ai obſervé qu'ils occaſionnent ſouvent, lorſqu'on en uſe imprudemment, des orthopnées & les accidents les plus fâcheux ; car il faut que le Malade crache tout le ſang extravaſé, ou bien il eſt impoſſible qu'il guériſſe, ce qui ne peut ſe faire ſans la toux. J'ai ſouvent vû ſurvenir de très-grands abſcès, à la ſuite de ces Péripneumonies, dans leſquelles le Malade a ſurvécu à la Fievre pluſieurs jours & même pluſieurs ſemaines.

Quoique la viſcoſité prédomine communément dans les Fievres pulmoniques, il y en a cependant beaucoup dans leſquelles les humeurs péchent plutôt par leur ténuité, & par leur acrimonie ; & comme on obſerve dans les ophthalmies, que la matiere

qui coule des yeux eſt quelquefois épaiſſe comme de la glu, quelquefois auſſi ténue que de l'eau, & auſſi âcre que de la ſaumure, au point d'excorier la peau des joues le long deſquelles elle coule : de même dans quelques Péripneumonies, la matiere des crachats eſt extrêmement ténue & crue, & ſi âcre, qu'elle excorie la trachée-artère, &c, & produit une toux violente & continuelle.

Les humeurs ténues & âcres qui accompagnent les Fievres catharrales, produiſent ſouvent les ſymptomes de la Péripneumonie, en occaſionnant une irritation & une agitation conſtante dans les poumons; il réſulte même de grands accidents des violentes ſecouſſes occaſionnées par les fréquents éternuements qui accompagnent ces ſortes de catharres âcres, leſquels ſont quelquefois aſſez virulents pour enflammer les narrines, & faire l'effet d'un véſicatoire ſur les levres. Le Pere de la Médecine dans ſon admirable livre des Prognoſtics, prononce que les catharres & les éternuments qui précedent ou ſurviennent dans les Péripneumonies, ſont

très-dangereux. J'ai vû un ſimple éternuement faire renaître immédiatement un point de côté qui avoit ceſſé depuis un temps conſidérable.

Dans ces Péripneumonies catharrales, ſi on peut les appeller ainſi, il n'eſt pas néceſſaire de beaucoup ſaigner ; il faut cependant faire tirer un peu de ſang au commencement, pour diminuer la diſpoſition inflammatoire, & prévenir les accidents. Il faut auſſi appliquer de bonne heure des véſicatoires, pour détourner & évacuer la matiere âcre de la fluxion : les doux purgatifs peuvent même convenir pour entraîner l'amas de ſéroſités. L'Auteur du ſecond livre *de Morbis*, qui ſe trouve parmi les ouvrages d'Hippocrate (*h*), conſeille une purgation dans un éréſypele des poumons, dans laquelle l'expectoration étoit abondante, mais claire. J'ai ſouvent éprouvé les bons effets des purgatifs dans ces Péripneumonies catharrales, quoiqu'ils ſoient dangereux dans celles qui ſont accompagnées de l'expectoration d'une matiere cuite. Il faut beaucoup moins de boiſſon

(*h*) *Sect. LIV. Edit. Linden.*

dans cette Péripneumonie, que dans l'eſpece ſeche; il eſt bon cependant de faire uſer au Malade de quelque ptiſane pectorale & adouciſſante, pour tempérer l'acrimonie des humeurs, & il faut qu'il la boive chaude : on peut y joindre quelque doux diaphorétique, pour exciter une légere ſueur; le caffé dans ce cas eſt une boiſſon agréable & ſalutaire. Il faut auſſi pour modérer la toux, avoir recours à quelques doux opiats, tels que le diacode, *l'Elixir aſthmatique*, à petites doſes ſouvent répétées; on y peut ajoûter le blanc de baleine, la myrrhe, l'oliban & le camphre, qui ſont propres à donner plus de conſiſtence à l'humeur catharrale, & à diminuer l'irritation, qui, comme le dit Hippocrate, amene les Péripneumonies, &c, qui ceſſe dès que la matiere de la fluxion devient plus épaiſſe & plus cuite (*i*).

L'expectoration d'une matiere livide, glaireuſe & ſanieuſe qui reſſemble à la lie de vin rouge, quelquefois plus noire & quelquefois très-puante, eſt encore d'un plus mauvais préſage que

(*i*) *De Veteri Medicina. Sect. XXXIII. Edit. Lind.*

celle de cette matiere ténue & crue. Car elle est la suite ou de l'état gangreneux du poumon ou de la destruction de la texture du sang par une grande acrimonie, comme cela arrive quelquefois dans le dernier période du scorbut. Nous en avons vû un grand nombre d'exemples parmi les Matelots qui venoient de faire de longues croisieres ou de quelque expédition en Amérique. Le sang qu'on tiroit dans ces péripneumonies paroissoit être dans un état de dissolution putride; le caillot étoit d'un tissu lâche & mol, la sérosité trouble & rougeâtre; la langue noire, les dents couvertes d'une matiere noire & épaisse; leur haleine puante, l'urine haute en couleur ou noirâtre : ce qui dénotoit une grande corruption dans les humeurs, pleinement démontrée par les taches noires ou le flux dyssentérique qui paroissoient souvent le cinquieme, sixieme, ou septieme jour. Il est étonnant combien le pouls & la force du Malade s'affoiblissoient dans ces sortes de cas après une saignée. J'ai vû plus d'une fois avec chagrin & avec étonnement de grandes anxiétés, des

ſyncopes, des ſueurs froides, & l'intermittence dans le pouls ſuccéder à cette eſpece d'évacuation, même au commencement de la Fievre, & lorſque le pouls paroiſſoit fort & vigoureux. Je l'ai obſervé dans des pleuro-péripneumonies dans leſquelles la douleur de côté étoit violente, l'opreſſion très-forte & la toux très-conſidérable; ſans cela on auroit pû imaginer que ces accidents péripneumoniques étoient des ſymptomes d'une Fievre maligne. Je ſuis très-sûr que dans cette eſpece de péripneumonie putride le Malade ne peut pas ſoutenir une ſeconde ſaignée, rarement même une premiere, à moins qu'il n'y eût une force & une tenſion conſidérable dans le pouls (*k*) Dans les cas où je me défiois de la ſaignée, je faiſois faire des ſcarifications & appliquer des ventouſes, ce qui me réuſſiſſoit quelquefois; il m'arriva cependant une ou deux fois qu'il ne fut pas poſſible d'arrêter le ſang qui s'écouloit par les ſcarifications, & que le Malade expira.

Dans ce cas, il falloit employer

(*k*) Voyez *Obſerv. de aëre, &c. vol. II. Janv. Fev.* 1746.

quelque remede pectoral anti-putride; un des meilleurs est la décoction de figues, de tussilage, & de pavot rouge, acidulé d'abord avec le suc d'orange de Portugal ou de limon, ensuite avec l'esprit de soufre ou l'élixir de vitriol: le nître, l'oliban, la myrrhe; les fleurs de soufre & le bol, avec la conserve d'Alléluia, le rob de sureau, ou de groseilles; le mucilage de semences de coing, & le syrop de sureau ou celui de framboises, faisoient aussi très-bien; le vinaigre camphré avec le syrop de sureau ou celui de framboises, est encore un excellent remede: on peut donner de temps en temps une cuillerée ou deux de ces derniers. Le bon cidre ou du vin trempé avec le suc d'orange de Portugal ou de limon bû chaud, excite l'expectoration lorsqu'elle ne se fait pas, & corrige l'acrimonie alcaline. La teinture de roses avec la fleur de coquelicot, modere l'écoulement de la sanie ténue & sanguinolente. Cependant l'oximel scillitique avec l'eau de canelle étoient souvent nécessaires pour procurer l'évacuation de la matiere lorsque le râlement qui se

faiſoit entendre dans la trachée-artère & la difficulté de reſpirer indiquoient qu'elle étoit en grande quantité dans les poumons. Souvent même on étoit obligé d'appaiſer l'importunité & la violence de la toux par l'élixir aſthmatique, le diacode, &c. Le ſagou, la panade, la gelée de corne de cerf, les pommes cuites à la braiſe, la crême d'orge, ou du gruau un peu épais avec un peu de vin & de ſuc de limon donnés en petite quantité à la fois, mais ſouvent, étoient néceſſaires pour ſoutenir le Malade ; on lui accordoit auſſi quelquefois ſans inconvénient des fraiſes, des framboiſes, des groſeilles, des ceriſes. Et il ne faut pas croire que ce ſoit une nouvelle pratique ; car Arétée (*l*) conſeille les fruits de la ſaiſon, tels que les figues, &c, dans la cure de la Pleuréſie ; & le même Auteur remarque avec beaucoup de raiſon qu'on peut tellement adapter les aliments, qu'ils deviennent des remedes (*m*). J'ai été encore plus in-

(*l*) *De curatione Pleuritidis.*

(*m*) ἐν τροφῇ γάρ κεῖσεται τὰ φάρμακα, ἀλλὰ καὶ τὰ φάρμακα ἐν τροφῇ *In alimentis enim medicamenta ponentur : quin imò in alimentis medicamenta ſunt.* ibid.

dulgent ſur ce qui regarde le régime; car en un mot, la grande affaire étoit de ſoutenir les forces du Malade, & de gagner du temps juſqu'à ce que l'acrimonie de l'humeur eût été corrigée, & les poumons débarraſſés de l'amas d'humeurs putrides; à la fin du moins tout dépendoit d'un régime bien réglé; on donnoit avec avantage au Malade des rôties dans le vin rouge de Porto, dans lequel on mêloit un peu d'écorce d'orange de Portugal, de macis ou de cannelle, & qu'on avoit ſoin de bien aciduler. Les véſicatoires furent rarement utiles dans ce cas, ſouvent même ils étoient funeſtes, produiſant de vives irritations, attirant l'écoulement d'une très-grande quantité d'une matiere ſanguinolente & étant quelquefois accompagnés de mortifications.

C'eſt encore un mauvais ſymptome dans les péripneumonies, lorſque les crachats ſont cruds, jaunes comme s'ils étoient teints avec du ſaffran; car c'eſt une marque que l'épaiſſiſſement inflammatoire eſt fortement engagé dans les artères des poumons, & qu'il n'y a que la partie ſéreuſe & la plus té-

nue du ſang qui s'en échappe ; ou ils démontrent que toute la maſſe du ſang commence à ſe diſſoudre , ſes principes bilieux à s'exalter , & que tout tend à une putréfaction générale. Dans les Fievres très-putrides le lait lui-même , la ſueur , &c , paroiſſent jaunes , & le ſang ſtagnant prend cette couleur lorſqu'il ſe putréfie & ſe diſſout. Hippocrate à la vérité met au rang des ſignes favorables une expectoration dans laquelle le jaune eſt intimement mêlé au crachat (*n*) (ou dans laquelle il y a un mêlange intime de jaune & de blanc) ; mais il déclare auſſi que les crachats d'un jaune pur (ξανθὸν ἄκρητον) (*o*) ſont dangereux ; c'eſt ce que l'expérience journaliere démontre , ils ſont ordinairement accompagnés d'une toux violente & ont beaucoup de peine à ſortir : outre cela ils ſont très-ſouvent ſuivis d'hœmopthiſie produite par la rupture de quelque vaiſſeau ; ſur-tout lorſque la langue paroît très-rouge ; ſeche , unie ,

(*n*) *τὸ ξανθὸν ξυμμεμιγμένον ἰσχυρῶς τῷ πτύελῳ Sputo flavum valdè permixtum. Prognoſt. Sect. XIII. Edit. Lind.*

(*o*) Ibid.

luiſante avec des veſſies livides (*p*) au bout ; ce qui, pour le dire en paſſant, eſt un mauvais ſigne dans toutes les eſpèces de Fievres. Dans la pratique, il faut diſtinguer avec ſoin de laquelle des cauſes que nous avons aſſignées ; procede cette expectoration bilieuſe : à cet effet, il faut examiner avec ſoin l'état du pouls, celui du ſang, le tempérament du Malade, car les indications doivent varier ſuivant les différentes cauſes.

Je terminerai ces remarques ſur l'expectoration dans les Fievres pulmoniques, par les obſervations ſuivantes du grand Hippocrate : « Il faut » dans les péripneumonies & les pleu- » réſies, que les crachats viennent ai- » ſément & de bonne heure ; qu'ils » ſoient d'une couleur jaune, bien mê- » lés, ou bien cuits, c'eſt-à-dire, » compoſés d'une matiere jaune, teinte » d'un peu de ſang, mais qui ne ſoit » pas abondant. De ſemblables cra- » chats s'ils viennent au commence-

(*p*) Hippocrate dans ſes Coaques. Ch. de la Pleur. §. 6. regarde Πόμφολυξ ὑποπέλιος, *ſublivida bulla*; comme dangereuſe, & il aſſure qu'elle précede le crachement de ſang.

» ment de la maladie, ſont très-avan-
» tageux ; on ne doit pas également
» compter ſur eux après le ſeptieme
» jour. C'eſt un très-mauvais ſigne
» lorſque la matiere morbifique étant
» très-abondante, qu'y ayant une eſ-
» pece de râle dans la trachée-artère,
» le Malade ne crache cependant
» point ; le défaut de crachats eſt d'un
» mauvais préſage dans tous les cas,
» mais les crachats très-viſqueux, pe-
» tits, ronds ou écumeux ſont inutiles.
» Les crachats d'un jaune pur ſans mê-
» lange ſont mauvais ; ceux qui ſont
» teints de beaucoup de ſang, ou livi-
» des, ſont dangereux ; ſur-tout lorſ-
» qu'ils paroiſſent tels dès le commen-
» cement de la maladie ; mais ceux
» qui ſont entierement noirs ſont les
» plus mauvais de tous : c'eſt un mau-
» vais ſigne lorſqu'ils ſont très-verds,
» (ἰώδεες). Tout ce qu'on crache
» avec peine, à la ſuite d'une toux
» violente, & qui ne diminue ni la dou-
» leur ni l'oppreſſion, démontre que la
» maladie va mal. » *Voyez Coac. Prænot.* 13, 14, 15, 17, 18. *Edit. Dureti, cap. de Pleuritide.* Comparez-les avec les Prognoſtics d'Hippocrate, qui

dit que les crachats bien cuits, ſont ſemblables à un pus louable (*q*), qu'ils ne ſont ni clairs, ni glaireux, ni extrêmement jaunes, ni chargés de beaucoup de ſang, ni verds, ni livides. En effet, ces couleurs ſont toujours d'un mauvais préſage dans tous les abſcès ou ulcères, parce qu'elles dénotent une très-grande acrimonie.

Mais lorſque la matiere qui fait l'obſtruction inflammatoire des poumons, parvient au point d'être réſoute, ou cuite, non-ſeulement une partie ſe dépoſe dans les cavités des bronches d'où elle eſt rejettée par les crachats; mais encore une autre partie paſſe dans les veines correſpondantes, qui la portent avec le reſte du ſang dans le torrent de la circulation juſqu'à ce qu'elle ſoit entraînée en partie par les urines qui deviennent troubles, épaiſſes, abondantes, & dépoſent une grande quantité de ſédiment rougeâtre ou jaune, & qui ſont toujours un bon ſigne dans les maladies des poumons; & en partie auſſi quelquefois par des ſelles bi-

(*q*) πέπονα δὲ ἐστὶ τὰ μὲν πτύελα ὁκόταν γένηται ὅμοια τῷ πύῳ *Concocta autem ſputa quidem ſunt, ubi puri ſimilia extiterint. De vict. rat. acut. LIII. Edit. L.*

lieuſes. Hippocrate obſerve que cette urine épaiſſe, rougeâtre qui dépoſe, eſt un bon ſigne dans les pleuréſies (*r*), & qu'elle emporte les péripneumonies lorſqu'elle eſt épaiſſe & abondante (*ſ*). Il décrit ces urines cuites comme ayant ὑποστάσιας ὑπερύθρους ὁκοῖον ὀρόβου. *Sedimenta habuerint ervo ſimilia* (*t*). c'eſt-à-dire, une eſpece de ſédiment pâle, ſemblable à de la brique pilée. Mais il obſerve avec raiſon que c'eſt un très-mauvais ſymptome, lorſque d'épaiſſes qu'elles étoient d'abord, elles deviennent ténues vers le quatrieme jour (*u*); il en eſt de même pendant tout le temps de la maladie, tant que la Fievre continue à être conſidérable.

Rien ne provoque les urines & les ſelles auſſi efficacement que des lavements émollients, laxatifs, c'eſt une eſpece de fomentation, & un léger ſtimulant pour toutes les parties du bas-ventre ; non-ſeulement ils aug-

(*r*) 586. *Coac. Prænot. Edit. Foeſii.*
(*ſ*) *De vict. acut.* §. *LIII. Edit. Lind.*
(*t*) Ibid.
(*u*) *Coact. Prænot.* 53. *Cap. de Pleuritide* . . . . 20. *Cap. de urinis. Edit. Dureti.*

mentent les urines & les ſelles, mais encore ils favoriſent la ſortie des vents qui en gonflant le bas-ventre & faiſant remonter le diaphragme, gênent conſidérablement la reſpiration. D'ailleurs lorſque les gros excréments preſſent ſur l'aorte & ſur l'origine des iliaques ; le ſang eſt forcé de refluer en grande quantité vers les parties ſupérieures, & ſur-tout ſur la poitrine, ce qui augmente l'inflammation, l'oppreſſion, &c. De-là vient qu'Hippocrate recommande (*x*) les lavemens rafraîchiſſants dans les Fievres péripneumoniques, ſur-tout les trois premiers jours (*y*) ; & qu'Arétée dit qu'on doit donner un lavement âcre lorſqu'on ne peut pas ſaigner ſuffiſamment (*z*). Il faut prendre cependant le plus grand ſoin de ne pas donner au Malade une diarrhée trop forte, qui ſupprimeroit ſes crachats ſans le ſoulager ; & ſelon le grand Oracle de la Médecine (*a*), c'eſt un mauvais ſymptome dans les péripneumo-

(*x*) *De Affect. Sect. VIII. Edit. Lind.*
(*y*) *De Vict. acut. Sect. LII. Edit. Lind.*
(*z*) *De Curat. pulmon.*
(*a*) *Hippoc. Aphor. Sect. I. 16.*

nies & les pleuréſies, parce que lorſqu'il y a un grand flux d'humeurs vers les parties inférieures, les ſupérieures reſtent à ſec, le crachement ceſſe, & le Malade meurt (*b*). De ſorte qu'il faut que le corps ne ſoit pas trop reſſerré, ce qui augmenteroit la Fievre; ni trop lâche, de peur que les crachats ne ſe ſuppriment, & que les forces du Malade ne s'affaiſſent. Telle eſt la Médecine d'Hippocrate, & je ſuis bien convaincu qu'elle eſt pour le moins auſſi bien fondée qu'aucune des modernes. Mais pourſuivons.

Il arrive quelquefois que la matiere morbifique eſt portée vers les parties inférieures, où elle produit des phlegmons, des abſcès, des éréſypeles ou des enflures œdémateuſes, des ulcères, &c, ſur-tout dans les perſonnes ſujettes à avoir les jambes enflées, ou qui y ont déjà eu quelque ulcère; on remarque aſſez fréquemment qu'elles leur enflent ou s'ouvrent à la fin des péripneumonies, ce qui dégage

(*b*) *Hiſt. III. de Morbis. Sect. XVII. Edit. Lind.*

beaucoup leur poitrine. On ſçait que lorſqu'on ferme trop promptement les ulcères des jambes, les poumons s'affectent auſſi-tôt; & que lorſqu'on répercute les tumeurs hydropiques de ces parties par des brodequins, des bandages, &c. le Malade devient aſthmatique: ce qui ſuffit pour démontrer la correſpondance qu'il y a entre la poitrine & les parties inférieures. Par conſéquent il paroît raiſonnable dans les grandes maladies de poitrine de tacher de procurer la dérivation des humeurs vers les jambes par les bains des pieds, les véſicatoires, &c; c'eſt en effet ce qu'on a ſouvent pratiqué avec ſuccès. Combien de fois n'eſt-on pas parvenu à rappeller vers les pieds la goutte qui s'étoit jettée ſur les poumons par le moyen des cataplaſmes âcres? Lorſque le Malade eſt menacé d'un grand danger, il ne faut rien négliger. Lorſque les véſicatoires, qu'on applique aux jambes dans les maladies de poitrine, mordent bien, ils ſoulagent ordinairement beaucoup; mais il eſt ſouvent très-difficile de les ſecher. C'eſt ce qu'on a

observé ſur-tout dans les années 1740, 1741, 1746; 1747. (r) J'ai remarqué, auſſi que lorſque l'écoulement procuré par les véſicatoires venoit à s'arrêter tout-à-coup; non-ſeulement la toux & la difficulté de reſpirer revenoient, mais encore il arrivoit quelquefois que le Malade avoit de grandes évacuations par le ventre, & quelquefois d'abondantes ſueurs : de ſorte que dans beaucoup de cas, les Malades étoient épuiſés par la douleur & la grande évacuation procurée par les véſicatoires, ou accablés par une diarrhée ou des ſueurs colliquatives; & ſouvent des aphtes affreuſes venoient terminer la ſcêne. Cela venoit vraiſemblablement de la grande acrimonie de la lymphe & de la ſéroſité qui ayant été, pour ainſi dire, coagulée par la Fievre précédente, s'eſt convertie en ſe fondant en une eſpèce de matiere ichoreuſe, putride (car lorſque la ſéroſité a été une fois coagulée par la chaleur, elle paſſe néceſſairement à l'état de putridité ou de diſſolution). Non-ſeulement elle s'échappe par les ſelles

(d) Voyez *Obſerv. de aëre & morb. Epidem. Vol. II.*

& les ſueurs, mais encore par d'autres voyes, par des urines troubles & âcres, des puſtules, des furoncles, des phlictenes très-douloureuſes & écorchées, qui paroiſſent ſur différentes parties du corps, telles que les épaules, les bras, le dos, la poitrine, &c. Il y a bien de l'apparence que c'eſt en conſéquence de quelque obſervation de cette eſpece, que les Anciens qui s'attachoient avec ſoin à ſeconder les efforts de la nature, appliquoient dans les maladies de poitrine, des épithemes tels que le ſel, la moutarde, &c, ſur la poitrine, le dos & les épaules. Il eſt certain qu'il y a une très-grande correſpondance entre la peau & les poumons, comme le prouvent la gale, la petite vérole & la rougeole, qui toutes les fois qu'elles viennent à rentrer, ſe jettent ſur la poitrine. Par conſéquent rien n'eſt plus conforme à la ſaine pratique, après qu'on a ſuffiſamment évacué les vaiſſeaux par la ſaignée, que d'appliquer des véſicatoires ſur les parties que nous venons d'indiquer, ſur-tout vers le déclin des Fievres Péripneumoniques.

Quoique la nature prenne quel-

quefois ces différentes voyes, pour ſe débarraſſer dans les Péripneumonies, cependant ſa route la plus ordinaire eſt celle de l'expectoration ; & tandis qu'elle ſe fait bien, nous devons favoriſer ſes efforts, ſans jamais la déranger ; ce que de fortes purgations ou des ſueurs abondantes, &c, feroient infailliblement. De ſorte qu'il paroît que ces autres moyens ſont des routes détournées, que la nature eſt quelquefois forcée de prendre, il ne faut donc ſolliciter vivement la matiere morbifique à les prendre, que lorſque la grande route eſt ou fermée ou conſidérablement embarraſſée.

CHAPITRE III.

De la fauſſe Péripneumonie.

Ce que j'ai dit dans le Chapitre précédent, ne regarde que la nature & le traitement des vraies Péripneumonies, ou des Péripneumonies inflammatoires ; mais il y a une autre maladie dont Sydenham & quelques autres Auteurs

modernes ont parlé ſous le nom de fauſſe Péripneumonie, dans laquelle quoique l'oppreſſion & la difficulté de reſpirer ſoient très-grandes, la toux très-importune, & quelquefois même très-violente, tous ſignes qui indiquent que les poumons ſont vivement affectés ; cependant la Fievre & la chaleur ſont peu conſidérables, ſouvent même à peine ſenſibles, le pouls eſt fréquent, foible & petit, ou lent & oppreſſé, & jamais dur ni tendu. Cette maladie ayant des ſymptomes différents & preſque contraires à certains égards à ceux de la vraie Péripneumonie ; il eſt naturel de ſuppoſer qu'elle eſt produite par des cauſes différentes, & demande à être traitée différemment. En effet, on obſerve que la fauſſe Péripneumonie attaque le plus ordinairement les vieillards & les perſonnes d'un tempérament phlegmatique, les perſonnes foibles, celles qui ont la fibre lâche, qui ſont graſſes & pareſſeuſes ; & qu'elles regnent dans les temps humides, mous, pleins de brouillard & dans l'hyver ; au lieu que la véritable Péripneumonie inflammatoire, attaque en gené-

ral, les gens robuſtes, vigoureux & actifs, & eſt la plus fréquente, dans les temps froids & ſecs, après que le vent de nord-eſt a régné quelque temps, & lorſque le barometre eſt dans ſa plus grande élévation. Ces deux maladies paroiſſent par conſéquent différer preſqu'autant que les Fievres ardentes & lentes-nerveuſes; ou autant qu'une eſquinancie inflammatoire, differe de celle qui n'eſt qu'humorale, ou qui vient de fluxion. Il peut ſe faire également dans les poumons un amas d'une ſéroſité âcre, qui ſe diſtribuant dans les recoins les plus cachés de leur tiſſu véſiculaire & cellulaire, produit une forte oppreſſion, & une légere obſtruction des artères pulmonaires & bronchiales, ce qui doit néceſſairement troubler la circulation du ſang dans le poumon. Cependant les friſſons & les chaleurs paſſageres que le Malade éprouve fréquemment, la vîteſſe & l'irrégularité de ſon pouls, l'anxiété & le poids qu'il ſent ſur la poitrine, la douleur de tête, les vertiges, la langue chargée, &c, indiquent ſuffiſamment l'état de Fievre où il eſt.

En un mot, cette maladie paroît devoir ſon origine à un épaiſſiſſement pituiteux du ſang, à la diſpoſition viſqueuſe de la lymphe & de la ſéroſité ; leſquelles venant à augmenter par la ſuppreſſion de la tranſpiration, &c, & à être miſes en mouvement par la chaleur de la Fievre, ou par l'agitation ſoudaine des humeurs, ſont pouſſées dans les poumons avec plus de vîteſſe, qu'elles ne peuvent les traverſer, (car les humeurs viſqueuſes ne paſſent jamais auſſi librement dans les extrémités des artères, que lorſqu'elles ſont plus ténues & plus fluides) où s'accumulant de plus en plus, obſtruent plus fortement les vaiſſeaux pulmonaires, juſqu'à ce qu'enfin il ſe fait une ſtagnation funeſte, qui eſt bientôt ſuivie de la mort. C'eſt ce qu'on obſerve d'une maniere particuliere, en produiſant une Péripneumonie artificielle, ſi je puis l'appeller ainſi. Par exemple, ſi l'on fait faire un exercice long & pénible à une fille attaquée du chloroſis, & leucophlegmatique, dans laquelle une pituite viſqueuſe & peſante (telle que je viens de la décrire, prédomine); ſes poumons s'engorgent & ſe chargent

chargent à la fin au point, qu'il lui ſurvient une très-grande difficulté de reſpirer, & même une ſuffocation entiere; cela eſt arrivé en effet plus d'une fois, lorſque ces ſortes de perſonnes ont pouſſé l'exercice trop loin. Je pourrois ajoûter que cet épaiſſiſſement pituiteux du ſang & des humeurs, empêche qu'il ne ſe faſſe une quantité ſuffiſante d'eſprits animaux, pour mettre en jeu les vaiſſeaux, & leur donner aſſez de force pour entretenir une circulation réguliere.

Comme il y a pluſieurs états intermédiaires entre une violente Péripneumonie inflammatoire, & celle dont je viens de parler, on ne peut pas donner ni établir une méthode invariable de les traiter; parce que la Péripneumonie qu'on a à traiter, approche ou s'éloigne quelquefois beaucoup plus de l'état inflammatoire.

Car une maladie eſt un dérangement dans l'œconomie animale, diſtingué à la vérité par tel ou tel ſymptome particulier, & déſigné par tel ou tel nom; mais un habile Médecin doit conſidérer chaque maladie particuliere qui arrive à chaque individu,

non pas relativement à ſon nom ; mais relativement à la nature, aux cauſes & aux ſymptomes de la maladie particuliere dans une telle perſonne ; & doit agir en conſéquence. Ainſi ſi le Malade ſe plaint d'un grand poids & d'embarras ſur la poitrine, d'une difficulté de reſpirer, de la toux, &c, que je lui trouve le pouls plein, fort, fréquent, ou très-tendu & très-dur, & qu'il ſoit fort & vigoureux, cela ſuffit pour me déterminer à lui faire tirer beaucoup plus de ſang, que ſi l'oppreſſion & la toux, &c, n'étoient pas accompagnées d'un tel pouls fréquent, & fort ou vif, & tendu : ſur-tout ſi je ſçais que le Malade eſt d'une conſtitution foible, lâche, ou phlegmatique.

Par conſéquent lorſque le pouls eſt foible & profond, que la chaleur eſt peu conſidérable, ou n'excede pas de beaucoup la chaleur naturelle, que l'urine eſt pâle & crue, & ainſi des autres ſymptomes, je ſuis fort réſervé ſur l'uſage de la ſaignée, malgré que le poids & l'oppreſſion de la poitrine demandent de prompts ſecours. Le ſang qu'on tire des perſonnes atta-

quées de fauſſe Péripneumonie, paroît d'un tiſſu lâche, a peu de conſiſtence, & eſt d'un rouge très-vif, ou plus ordinairement d'une couleur noirâtre & livide, & n'eſt point couvert de cette coëne épaiſſe qu'on obſerve ſur celui qu'on tire dans les inflammations ordinaires des poumons. Il eſt bon de faire obſerver qu'après une telle évacuation, le Malade ne tarde pas à s'affaiſſer & à devenir beaucoup plus foible, quoique d'abord il eût paru ſoulagé; car la ſaignée, ſur-tout dans ce cas, affoiblit les forces de la nature & l'action des ſolides ſur les fluides; ce qui augmente néceſſairement l'épaiſſiſſement morbifique qui fait la maladie. Sydenham lui-même en étoit ſi perſuadé, qu'il avertit de ne pas répéter la ſaignée dans les fauſſes Péripneumonies, ſur-tout dans les perſonnes corpulentes, & dans celles qui ont paſſé la fleur de l'âge (g); quoique dans la vraie Péripneumonie, il fût perſuadé qu'il étoit en ſon pouvoir d'emporter la matiere de la maladie, par l'ouverture de la veine, auſſi ſûrement que par la trachée-ar-

(g) *Cap. de Peripneumoniâ nothâ.*

tère (*h*). Il eſt de plus certain que les Fievres catharrales dans leſquelles la ſéroſité abonde, ne comportent pas de grandes ſaignées, encore moins la fauſſe Péripneumonie, dans laquelle la pituite eſt ſurabondante.

Si d'un côté il ne faut uſer de la ſaignée qu'avec circonſpection, il ne faut pas être moins réſervé ſur l'uſage des remedes chauds & ſtimulants, ſurtout au commencement de la Maladie; autrement on court riſque non-ſeulement d'augmenter l'oppreſſion, mais encore de jetter le Malade dans une affection ſoporeuſe : car par ce moyen, on peut pouſſer la viſcoſité morbifique dans les cavités du cerveau, & on peut l'y accumuler, auſſi bien que dans les poumons : c'eſt ce que démontrent les vertiges, les maux & les peſanteurs de tête, qui accompagnent ordinairement la Péripneumonie. Car, comme les humeurs ne peuvent deſcendre librement du cerveau par la trop grande réplétion, & la ſtagnation des humeurs dans les poumons, le ventricule droit du cœur n'a pas aſſez de jeu pour ſe décharger

(*h*) *Cap. de Pleuritide.*

du ſang qu'il contient, & en recevoir de nouveau.

Il faut donc uſer de beaucoup de circonſpection dans le traitement de cette eſpece de maladie qui eſt toujours dangereuſe, & ſouvent funeſte, d'autant plus que la douceur des ſymptomes qui accompagnent le commencement, ſont bien propres à en impoſer au Malade & à un Médecin, qui ne ſeroit pas ſur ſes gardes, ou qui n'auroit pas beaucoup d'expérience, & à leur faire négliger la maladie, ou à uſer de peu de ménagement. Je l'ai vû prendre plus d'une fois pour un accès d'hypochondriaciſme; on n'a pas été long-temps à s'appercevoir de l'erreur. Mais lorſqu'il ſurvient un enrouement laborieux & perpétuel, de grandes anxiétés, une oppreſſion conſtante dans les hypochondres, de l'aſſoupiſſement; que les ongles & le viſage prennent une couleur plombée, le Médecin eſt plus ſtupide que le Malade s'il ne voit pas le danger immédiat.

Je crois en général qu'il faut tirer plus ou moins de ſang au commencement; mais, comme l'obſerve très-bien

Sydenham (*i*), il faut saigner le Malade couché, afin d'éviter les défaillances, auxquelles il seroit exposé sans cette précaution. Car non seulement on diminue par-là la trop grande plénitude & la distension des vaisseaux, mais encore on fait place aux boissons & aux remedes auxquels on est obligé d'avoir recours dans la cure de la maladie. Il faut être bien réservé sur les saignées répétées, & bien considérer l'état du sang, la force du Malade, & celle de son pouls, avant de se déterminer à y avoir recours. Il y a certainement des cas où elles sont nécessaires ; on est souvent obligé de saigner plusieurs fois dans une attaque d'asthme, quoiqu'il n'y ait pas de Fievre. Après la saignée, il faut employer les remedes doux, atténuants & savoneux, des boissons légeres, délayantes & détersives, & faire appliquer des vésicatoires. On peut faire user pour boisson ordinaire, des infusions de quelques plantes pectorales, incisives & détersives, telles que le lierre terrestre, l'hyssope, le pouliot, la

(*a*) *Cap. de Peripneumoniâ nothâ.*

réglisse, du petit-lait fait avec la moutarde adouci avec du miel, & aiguisé avec du suc de limon. Il faut aussi un peu délayer dans cette maladie, quoique cela ne soit pas aussi nécessaire que dans la vraie Péripneumonie, la nature d'ailleurs ne le demande pas; car le Malade est peu altéré : cependant comme l'eau tiede dissout facilement l'humeur visqueuse qui prédomine dans cette maladie, il est nécessaire d'y avoir recours.

Comme la fausse Péripneumonie est ordinairement accompagnée de fréquentes envies de vomir; je pense que cela démontre suffisamment la nécessité d'aider la nature de ce côté : en conséquence j'ai souvent éprouvé les bons effets d'un doux vomitif, après avoir fait tirer un peu de sang. Une cuillerée ou deux d'oximel scillitique, ou de vin d'ipécacuanha, avec quelques verrées de petit-lait fait avec la moutarde, suffisent ordinairement : il ne faut pas employer une grande quantité de liqueur d'aucune espece. Non-seulement les vomitifs débarrassent l'estomac & les poumons d'une grande quantité de pituite, mais

encore par la secousse qu'ils donnent à tout le systême vasculaire, ils procurent un plus grand dégré d'atténuation & de fluidité aux humeurs; on voit succéder ordinairement une selle ou des sueurs.

Les grandes cures que Rulland (*h*), & quelques autres se vantent d'avoir faites dans les pleurésies, avec leur *eau benite antimoniale*, sont dûes en grande partie à sa vertu émétique : & la fameuse *poudre des Chartreux*, ou le kermès minéral (*i*), a dû la grande réputation qu'il s'est acquise dans les Pleurésies, les Péripneumonies & les fluxions de poitrine, aux légers efforts pour vomir qu'il a coutume d'exciter. Il produit sans doute de bons effets dans les Fievres catharrales, & dans les Péripneumonies pituiteuses, mais il est très dangereux de donner l'un ou l'autre dans les Péripneumonies ou Pleurésies inflammatoires, avant de saigner, & il n'y a qu'un Empyrique qui pût le faire.

Je ne dois pas oublier de répéter

(*h*) *Mart. Rulland. curat. Empiric. passim.*

(*i*) Voyez les Mémoires de l'Acad. pour l'année 1720.

ce que j'ai avancé il y a déjà plusieurs années, que la meilleure de toutes les préparations d'antimoine que j'aye employée, & j'en ai employé plusieurs, est le *vin émétique* ordinaire, ou l'infusion de verre d'antimoine dans le vin (*k*). Il est étonnant qu'on en cherche d'autres, tandis que celle-là possede toutes les vertus de l'antimoine. On peut l'employer comme un puissant émétique, en le donnant à forte dose ; ou le prescrire par gouttes, pour exciter la transpiration : on peut s'en servir pour faire vomir, pour purger ou pour exciter la sueur, depuis 10 jusqu'à 50 ou 60 gouttes ; il est atténuant, altérant, diaphorétique & diurétique ; à une dose un peu plus forte il purge ; & tout le monde sçait qu'étant donné à forte dose, il fait vomir : quelle autre préparation d'antimoine en feroit davantage ? L'antimoine est içi résout en ses principes, pour parler le langage des Chimistes, & comme en vapeur dans l'état de la plus grande atténuation, & mélé de la maniere la plus intime &

(*k*) Voyez *Observ. de aëre, &c. Vol. I. p.* 140. où je l'ai désigné par le nom *d'essence d'antimoine*.

la plus égale avec ſon menſtrue, ce qui le met en état de pénétrer & d'agir ſur les plus petits vaiſſeaux, & en même temps il eſt aſſez puiſſant pour agir ſur le canal alimentaire. Les préparations ſolides de l'antimoine, ſont, ou des chaux ſans action, ou leur opération n'eſt jamais aſſurée : quelquefois elles ſont très-groſſieres; quelquefois elles ſéjournent très-long-temps dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & y excitent des ſymptomes fâcheux, au lieu que celle-ci agit promptement & paſſe de même. C'eſt certainement un atténuant & un déſobſtruant admirable, qui n'échauffe pas la dixieme partie autant que les ſels alkalis volatils, & qui en beaucoup de cas, eſt plus ſûr & plus efficace, ſur-tout dans la maladie dont je traite maintenant. En un mot, il mérite le nom d'*univerſel* à beaucoup plus juſte titre, qu'un grand nombre de ſecrets dont on fait très-grand bruit; en des mains habiles il doit opérer de grandes choſes. La pratique timide & tremblante de quelques Médecins, eſt preſque auſſi dangereuſe que l'empyriſme téméraire de quelques autres. Les premiers perdent

ſouvent le temps & l'occaſion qu'on ne retrouve plus, tandis que les derniers par leur témérité, envoyent leurs Malades dans l'autre monde.

Il ne faut jamais négliger les véſicatoires dans les fauſſes Péripneumonies; non-ſeulement ils ſont utiles par leur vertu atténuante & ſtimulante, mais encore parce qu'ils évacuent une partie de l'humeur morbifique: il faut toujours en appliquer un fort large à la nuque, dès le commencement de la maladie. Il eſt arrivé plus d'une fois que des épipaſtiques appliqués aux jambes ou aux cuiſſes, ont dégagé la tête & la poitrine, lorſque tous les autres moyens étoient ſans effet. Mais comme il arrive ſouvent que dans cette maladie, les membres ſont engourdis & froids, (ce qui, pour le dire en paſſant, eſt un mauvais ſymptome) il faut bien les frotter avant d'y appliquer les véſicatoires, & enſuite les envelopper dans de la flanelle, ce qui eſt auſſi très-ſouvent néceſſaire dans les Fievres lentes-nerveuſes, car cela accélere la formation des ampoules, & par conſéquent l'évacuation.

Si l'assoupissement & la difficulté de respirer continuent après la saignée, on peut, lorsqu'on n'ose pas la reitérer, avoir recours aux ventouses scarifiées sur le col & sur les épaules, cela a souvent produit des effets surprenants : si le cas est pressant, on peut appliquer un vésicatoire sur la partie scarifiée.

La liberté du ventre est une chose utile dans cette maladie : Sydenham conseille de purger de deux jours l'un (*l*), après avoir fait une ou deux saignées ; mais je pense que c'est outrer les choses, à ces deux égards. Car quoiqu'il soit nécessaire de saigner & même de purger au commencement de cette maladie ; il est très-rarement utile de répéter la saignée, & on ne doit employer les purgatifs qu'avec beaucoup de précaution, surtout lorsqu'il s'agit de les répéter. Car le Malade est sujet à tomber en foiblesse, dans des sueurs froides, &c, à moins qu'on ne le soutienne suffisamment pendant l'opération ; ce qu'il est à la vérité aisé de faire ; mais

(*l*) *Cap. de Péripneum. nothâ.*

dans bien des cas, il ne faut plus que de la petite bierre, & de l'eau de gruau pour les ſoutenir. Il y a une choſe à obſerver relativement à ces deux évacuations, c'eſt que ſi le Malade crache abondamment une matiere cuite, ce qui arrive quelquefois, même dans cette eſpece de Péripneumonie, l'une ni l'autre ne convient; il ne faut employer que des lavements laxatifs, ou de doux eccoprotiques, au moins pendant l'expectoration; il faut la favoriſer en faiſant uſer fréquemment au Malade du petit-lait fait avec la moutarde, d'hydromel, ou d'une décoction pectorale, à laquelle on ajoutera une petite quantité de quelque vin blanc léger. Hippocrate recommande en plus d'un endroit l'hydromel, & un vin léger & aqueux (*m*), dans les Pleuréſies & les Péripneumonies, dans la vûe de favoriſer l'expectoration. Les diurétiques lorſqu'ils réuſſiſſent, ſont d'un très-grand ſecours, ſur-tout quand on parvient par leur moyen, à faire ren-

(*m*) οἶνος γλυκὺς καὶ ὑδαρής. *Lib. III. de morb. Sect. XXIV. Edit. Linden.*

dre des urines troubles, & qui déposent. Mais dans le fait, on doit peu compter sur l'urine dans cette maladie, soit qu'on la considere comme crise, soit qu'on veuille s'en servir pour former un prognostic. Il n'y a que les urines claires, pâles ou limpides, qui soient universellement mauvaises dans les Péripneumonies.

Le nître, le blanc de baleine, le cinnabre, le saffran, la poudre de contra-yerva, le camphre, l'esprit volatil-huileux, la dissolution laiteuse de gomme ammoniac, & l'oximel scillitique, les décoctions de figues, de réglisse & d'énula campana, sont les remedes les plus appropriés à cette maladie. Les potions salines faites avec le sel ou l'esprit de corne de cerf, & le suc de limon, ou le vinaigre distillé, sont très-utiles, en ce qu'elles favorisent l'expectoration, diminuent la difficulté de respirer, & communément agissent par la sueur ou les urines. Mais les opiats & les remedes huileux & mucilagineux sont pernicieux; on en peut dire autant des stimulants trop vifs, & des remedes volatils si on les donne de trop

bonne heure, qu'oiqu'ils produiſent quelquefois de très-bons effets ſur la fin. Les différents dégrés de la chaleur & de la Fievre, la difficulté de reſpirer, l'état du pouls, celui du ſang & les autres ſymptomes, peuvent ſeuls aider à déterminer de quelle maniere & juſqu'à quel point on peut faire uſage des remedes très-atténuants, échauffants ou rafraîchiſſants.



CHAPITRE V.

Des Pleuréſies.

On donne communément le nom de Pleuréſies à une violente douleur de l'un ou de l'autre côté de la poitrine, accompagnée d'une Fievre aiguë, ſoit qu'elle ſoit produite par l'inflammation des muſcles intercoſtaux, du périoſte, des côtes, ou de la plevre; quoique, à proprement parler, il n'y ait que cette derniere qui mérite d'être appellée pleuréſie, les autres étant des eſpèces de rhumatiſmes inflammatoires, & ſont déſignées par le

nom de fausse pleurésie. Cependant comme elles affectent très-fort la respiration lorsqu'elles sont violentes, elles ont toujours des suites plus funestes que les douleurs de rhumatisme qui affectent les autres parties du corps, & demandent une attention particuliere, & un traitement prompt.

Car comme la vivacité de la douleur empêche que la poitrine ne se dilate suffisamment, la respiration se trouve d'abord affectée, les poumons ne recevant pas la quantité d'air nécessaire, le sang ne peut pas passer librement des artères pulmonaires dans les veines du même nom, & dans le ventricule gauche du cœur ; il en doit résulter une congestion & une espece de stagnation du sang dans les poumons. Mais comme le ventricule droit ne cesse de pousser de nouveau sang dans l'artère pulmonaire, ses branches se distendent de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin elles compriment & obstruent les branches des artères bronchiales ; de sorte que l'inflammation des poumons ou la véritable péripneumonie marche souvent à la suite de la pleurésie vraie ou fausse, principale-

ment lorſque le ſang eſt très-viſqueux, par conſéquent tout ce qui eſt capable d'interrompre la liberté de l'inſpiration & de l'expiration, peut produire cette maladie. Auſſi voit-on ſouvent l'eſquinancie occaſionner la péripneumonie en empêchant le libre paſſage de l'air par la glotte. Frederic Hoffmann obſerve (*n*) que même les coliques venteuſes & ſpaſmodiques, ſont ſouvent ſuivies de pleuréſies & de péripneumonies; en partie parce que les douleurs, les ſpaſmes & les flatuoſités empêchent la libre action du diaphragme; en partie auſſi parce que, comme il le dit, elles empêchent le libre paſſage du ſang au travers des viſcères de l'abdomen, ce qui fait qu'il en reflue une plus grande quantité dans les poumons, la plevre, &c. Les corps trop ſerrés qu'on porte pour avoir la taille fine ont fait cracher le ſang à plus d'une jolie femme & ont ruiné leur poitrine en gênant le jeu de la reſpiration. La fracture d'une côte, ſouvent même une ſimple contuſion à la poitrine, produit des crachements

(*n*) *Conſultat. Medicinal. Tom. I. Francof.* 1734. *in*-4°. *p.* 450.

de ſang, la toux, &c. Lorſque quelques-uns des muſcles qui ſervent à la reſpiration, même de ceux qui ne ſont qu'auxiliaires ſont conſidérablement affectés, il peut ſurvenir des ſymptomes péripneumoniques. M. Mery parle d'un jeune homme qui fut attaqué d'une très-grande difficulté de reſpirer & d'une Fievre aiguë à la ſuite d'une bleſſure du tendon du grand pectoral (*m*). En un mot, toutes les douleurs de poitrine & en particulier les pleuréſies ſont ſingulierement dangereuſes, en ce qu'elles ſont toujours plus ou moins ſuivies de péripneumonie par l'interruption qu'elles cauſent dans la reſpiration. Et c'eſt la raiſon pour laquelle on trouve beaucoup plus de Fievres pleurétiques accompagnées de ſymptomes péripneumoniques que de pleuréſies ſimples : cela arrive toutes les fois qu'un violent point de côté eſt accompagné de Fievre aiguë, oppreſſion de poitrine, toux, difficulté de reſpirer, d'expectoration ou de crachement de ſang, & on a eu raiſon d'appeller ces maladies des *pleu-*

(*m*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. 1713.

ro-péripneumonies. En effet, il arrive à la vérité quelquefois que lorſque la péripneumonie ſurvient, la douleur de côté ceſſe, ce qui peut avoir lieu lorſque l'engorgement du poumon eſt tel qu'il paſſe peu de ſang du ventricule droit au ventricule gauche, & que l'aorte ne reçoit pas la moitié de celui qu'elle devroit recevoir : de ſorte que la nature s'affoibliſſant par ce défaut de ſang, tout tend à la ſtagnation, & les Malades deviennent comme inſenſibles, ou, comme le dit très-bien Aretée (*n*), ne ſe plaignent de rien, quoique leur pouls ſoit intermittent & leurs extrêmités froides. J'en ai vû pluſieurs exemples. Il y a environ quatre ans, un Matelot nommé Cam fut ſaiſi d'une paraplégie le neuvieme jour d'une péripneumonie, environ vingt-quatre heures avant ſa mort. C'eſt donc un très-dangereux ſymptome lorſque le point de côté ceſſe tout-à-coup, tandis que la difficulté de reſpirer, l'oppreſſion continuent ou augmentent ; rien n'eſt plus exactement vrai que l'Aphoriſme ſuivant. *La péripneumo-*

(*n*) *De Pulmonaria.*

nie qui survient dans la pleurésie est dangereuse (*o*).

Les considérations suivantes feront encore mieux connoître la nature & les conséquences des pleurésies.

1°, La plevre enflammée est disposée à s'attacher à la membrane externe des poumons & à leur communiquer son inflammation; cela se fait encore plus aisément lorsqu'il y a déja quelque cohésion entre ces membranes, soit qu'elle soit naturelle ou qu'elle ait été produite par quelque maladie: de-là vient que ceux qui ont eu une pleuro-péripneumonie sont souvent sujets à la même maladie. La callosité, si l'on peut s'exprimer ainsi, que forme la concrétion, étrécissant les vaisseaux de la plevre, & les rendant plus propres à être obstrués dans la suite, pour peu que le sang soit épais. Nous ne parlerons pas de l'obstacle plus ou moins grand que l'adhésion des poumons à la plevre met à la liberté de la respiration.

2°, Comme la membrane externe des poumons n'est qu'une continua-

(o) *Hippocrat. Aphoris. II. Sect. VII.*

tion de la plevre elle-même, l'inflammation peut s'étendre d'une partie de la plevre à l'autre, & même à celle qui revêt immédiatement les poumons ; car elle peut s'étendre à un très grand eſpace, comme nous voyons qu'une inflammation à l'œil qui n'eſt d'abord qu'un point, s'étend bientôt à tout le globe, aux paupieres, &c. Outre cela l'inflammation peut avoir ſon ſiége dans cette membrane des poumons ; il en réſultera des douleurs ſemblables à celles de la pleuréſie, quoique la membrane interne du thorax ou la plevre ne ſoit pas affectée ; je penſe avec le célèbre Hoffmann que cela arrive ſouvent (*p*).

3°, Le médiaſtin n'eſt qu'une duplicature de la plevre. Il peut donc ſe former une inflammation dans quelques-unes de ſes parties, ou s'y communiquer des parties voiſines : dans ce cas, le Malade ſent une douleur très-aiguë ſous le ſternum, ou entre les deux épaules ; ce cas n'eſt pas rare, & il eſt ordinairement très-dangereux.

(*p*) *Cap. de Febrib. Pneumonicis Tom. IV. part. I.*

Hippocrate (*q*) & Arétée (*r*) parlent d'une pleuréſie dorſale dans laquelle la douleur s'étend de l'épine au ſternum ; elle eſt accompagnée d'orthopnée, de toux & d'une expectoration difficile & peu abondante. Cette deſcription paroît convenir à la maladie dont nous venons de parler. Quelquefois la douleur eſt en-devant, & directement ſous le ſternum dans l'endroit où le médiaſtin s'attache à cet os, & c'eſt dans ce cas qu'on trouve des abſcès dans cette partie : lorſque la douleur paroît ſituée profondément dans la poitrine, & qu'elle eſt accompagnée d'oppreſſion, d'anxiété, de palpitations de cœur, & des efforts continuels pour touſſer ; le péricarde qui reçoit ſa membrane externe de la plevre eſt enflammé : lorſqu'elle ſe fait ſentir dans toute la poitrine, que le Malade ſent des douleurs poignantes & lancinantes çà & là, il paroît que non-ſeulement le médiaſtin, mais même la membrane externe des deux lobes du poumon eſt enflammée ; c'eſt ce que démontrent la gran-

(*q*) *Lib. III. de morbis Sect. XXI. Edit. Lind.*
(*r*) *Cap. de Pleuritide.*

de difficulté de respirer, l'oppression & l'anxiété, la toux perpétuelle & le désir constant qu'a le Malade de se tenir levé. Cette maladie est très-dangereuse, ainsi que l'inflammation du péricarde. L'inflammation du médiastin, du péricarde & des membranes des poumons paroissent être ce que les Anciens ont désigné par le nom d'érésypele des poumons; Hippocrate (s) le décrit comme une Fievre aiguë, accompagnée de douleurs vives à la partie antérieure de la poitrine & dans le dos, de beaucoup d'oppression, de plénitude & de toux seche.

4°, La membrane supérieure du diaphragme est pareillement une continuation de la plevre, & peut s'enflammer d'elle-même, ou en conséquence d'une inflammation de la plevre proprement dite: & cela arrive plus souvent qu'on ne l'imagine. C'est ce qu'on appelle *paraphrénésie*; c'est une maladie accompagnée d'une Fievre très-aiguë, d'une douleur extrêmement vive, qui s'étend depuis les dernieres côtes jusqu'aux dernieres

(s) *Lib. I. de morbis Sect. XXIII. Edit. Lind.*

vertèbres du dos, d'une reſpiration courte & convulſive, d'une grande anxiété, & d'un mal-aiſe conſidérable, d'une toux ſeche, d'un hoquet & de délire. Le Malade ſent particulierement dans l'inſpiration une douleur exceſſive, avec des élancemens qui s'étendent du creux de l'eſtomac vers les reins; l'hypocondre du côté affecté eſt retiré en-dedans & en haut (*t*) ſous les côtes; on voit à peine l'abdomen ſe mouvoir dans la reſpiration, il reſte fixe, comme s'il étoit dans un état de convulſion par la violence de la douleur à chaque inſpiration.

Toutes les fois qu'une partie de cette membrane ſi étendue eſt enflammée, il s'engendre une eſpece de pleuréſie dans laquelle les poumons eux-mêmes ſont bientôt affectés par continuité, contiguité, cohéſion ou ſympathie. En effet, les poumons peuvent être & ſont ſouvent adhérents au médiaſtin, au diaphragme ou à la plevre proprement dite. Mais lors même que les poumons n'adherent à aucune partie de la plevre

(*t*) *Si ſeptum tranſverſum percuſſum eſt, præcordia ſurſum contrahuntur. Celſus. Lib. V. Cap. XXVI.*

plevre, il peut ſurvenir des ſymptômes de péripneumonie à la ſuite de l'inflammation de cette membrane; parce-que l'obſtacle que cette inflammation oppoſe à la reſpiration, doit conſidérablement interrompre la libre circulation du ſang dans les poumons. On en peut dire de même des inflammations conſidérables des muſcles intercoſtaux, ou du périoſte des côtes. Il eſt vrai que dans ce cas la péripneumonie ne ſe déclare que le ſecond, le troiſieme ou le quatrieme jour; mais comme la douleur inflammatoire empêche la dilatation convenable de la poitrine, & la diſtenſion ſuffiſante des poumons, ils peuvent auſſi s'affecter à la longue.

Les Fievres pleurétiques n'ayant malheureuſement que trop ſouvent des ſuites auſſi funeſtes, il faut faire tous ſes efforts pour détruire l'inflammation dans les pleuréſies vraies ou fauſſes, le plus promptement qu'il eſt poſſible, par de grandes ſaignées réïtérées ſelon l'exigence des cas, par des remedes & des boiſſons rafraîchiſſantes, nîtreuſes, par des fomentations, des opiats, &c. En un mot, nous de-

vons traiter cette maladie comme une véritable inflammation des membranes, des muſcles ou du périoſte. Mais lorſqu'il ſurvient de l'oppreſſion, de la toux, des crachats, &c, il faut avoir égard à ces ſymptômes, auſſi bien qu'à la douleur du côté, &c.

Je ne me ſuis ſi fort étendu ſur la deſcription que j'ai donnée des maladies de poitrine & des poumons, qu'afin de faire mieux connoître & d'apprendre à diſtinguer leur nature, leur ſiége & leur différence. Car il ſeroit extrêmement abſurde de donner des loochs huileux, pectoraux & expectorants dans une ſimple inflammation des muſcles de la poitrine ou de la plevre même, quoiqu'il il y ait de la difficulté de reſpirer, & une légère toux ſymptomatique, ſur-tout au commencement de l'accès; au lieu que des ſaignées faites à propos, & un régime réglé emportent bientôt la maladie. D'un autre côté, il ne ſeroit pas moins dangereux de s'en tenir aux ſaignées & aux fomentations, lorſque les poumons ſont affectés juſqu'à un certain point, ſoit primitivement, ſoit à la ſuite d'une inflammation de la plevre.

La diſtinction des pleuréſies en vraies & fauſſes, eſt fondée dans la nature, & eſt de quelque importance dans la pratique ; car lorſqu'il n'y a que les muſcles intercoſtaux d'enflammés, on doit beaucoup plus attendre des applications extérieures, telles que les fomentations, les cataplaſmes, les véſicatoires, les ventouſes & autres ſemblables, que lorſque la douleur de côté a pour cauſe une inflammation de la plevre, ou de la membrane externe des poumons. La douleur que le Malade ſent lorſqu'on le touche, celle qu'il éprouve lorſqu'il eſt couché ſur le côté affecté, & principalement dans une grande inſpiration, la tumeur & la rougeur de la partie qui paroît quelquefois, ſont les ſignes par leſquels on diſtingue cette maladie de la pleuréſie interne.

Outre cela il y a quelquefois des douleurs de côté qui ſont même très-aiguës, qui doivent leur origine à une fluxion acrimonieuſe ſur les muſcles de la poitrine & ſur le perioſte des côtes, & qui cedent plutôt aux applications extérieures, aux remedes adouciſſants & aux purgatifs convenables,

qu'aux ſaignées qui, dans ce cas, ne ſont néceſſaires que pour détruire la pléthore ſi elle exiſte. En effet, lorſqu'une humeur âcre eſt la cauſe de la maladie, on ſaigne ſans ſuccès & on ne fait qu'affoiblir le Malade. La ſaignée guérit-elle des douleurs opiniâtres de ſcorbut ou de vérole? Elle détruiroit auſſitôt la douleur que cauſe une dent gâtée, ou une épine qu'on ſe ſeroit miſe dans la chair.

Les Anciens ont diſtingué avec raiſon des douleurs pleurétiques les douleurs de rhumatiſme ou flatueuſes, qui affectent la poitrine. Hippocrate les qualifie de Ἀλγήματα ἰσχνῶς ἐστηκότα ἄσημα (u) *Dolores leviter formatos & abſque ullâ ſignificatione*, & défend de ſaigner dans ce cas. Ils cherchent à les guérir par des fomentations & non pas par des ſaignées, au lieu que l'inflammation fixe & *ſyſtrophique* de la poitrine, comme les Commentateurs l'appellent, demande toujours

(u) Douleurs légeres, changeantes & vagues, *ſans aucun véritable ſymptome de Pleuréſie. Coac Prænot.* 491. *Edit. Foeſii.* Comparez ceci avec les ménagements avec leſquels Duret conſeille de ſaigner, à la fin de ſon Commentaire, ſur le deuxieme livre des Coaques.

la ſaignée. L'expérience nous démontre que les douleurs vagues, ſcorbutiques & rhumatiſmales cedent plutôt aux purgations, aux fomentations, aux diaphorétiques & aux adouciſſants qu'à la ſaignée. Il y en a à la vérité, que les mercuriels, les antimoniaux, les emplâtres anodins, les ventouſes ou les véſicatoires peuvent ſeuls emporter; il y en a d'autres qu'on ne guérit qu'avec du temps, de la patience & de l'exercice. Lorſque la douleur a ſon ſiége au bas des côtes, dans l'hypochondre, au-deſſous du diaphragme, qu'elle eſt accompagnée de borborigmes & de tenſion dans l'abdomen, rien ne convient mieux que les lavements ou les purgatifs. Ces douleurs ſont quelquefois très-aiguës & quelquefois accompagnées de difficulté de reſpirer occaſionnée par les vents qui gonflent les inteſtins; mais, comme l'obſerve Arétée, c'eſt mal-à-propos qu'on leur donne le nom de pleuréſies. J'ai ſouvent vû ces douleurs ſe diſſiper après avoir pris un lavement, ou après quelques ſelles, au grand étonnement des perſonnes qui en ignoroient la cauſe. La ſaignée aug-

mente toujours dans ces cas les flatuosités & les douleurs. Ce que nous venons de dire, est entierement conforme à la doctrine d'Hippocrate & à l'expérience; car ce Prince de la Médecine dit expressément, que lorsque la douleur est au-dessous du diaphragme, & que l'abdomen est gonflé, il faut purger avec l'hellebore noir, le peplium, le silphium, auxquels il ajoûtoit le cumin, l'anis, &c, afin de chasser les vents avec les selles (*x*).

Mais dans tous ces cas, le pouls, le dégré de la Fievre, la langue, le siége de la douleur, la maniere de respirer indiquent clairement à quiconque est un peu versé dans la pratique, de quoi il s'agit, & ce qu'il faut faire. Lorsque la douleur de poitrine est violente, que le pouls est dur, tendu & fréquent, la Fievre forte, on peut décider hardiment que la Maladie est une pleurésie, sur-tout lorsqu'il a précédé des frissons. Car toutes les vraies pleurésies commencent presque toujours par un frisson, le pouls est très-dur & très-tendu, semblable aux vibrations

(*x*) *De Vict. acut. Sect. XIII. Edit. Linden.*

d'une corde : la douleur eſt très-aiguë, lancinante & fixe, elle n'eſt ni tenſive, ni errante, comme celles qui ſont produites par les vents, ni incertaines, étendues & vagues, comme les douleurs rhumatiſmales. La dureté du pouls eſt un des ſignes pathognomoniques le plus aſſuré de l'inflammation d'une partie membraneuſe ; par conſéquent lorſque la douleur ſe fait ſentir ſous le ſternum, où s'étend depuis l'épine du dos juſques ſous cet os, on peut juger par la tenſion du pouls que le médiaſtin eſt enflammé. Les poumons étant, comme l'a remarqué Arétée (*y*), inſenſibles, ou du moins très-peu ſenſibles, il ſe forme ſouvent des vomiques dans leur intérieur, ſans que le Malade ſente beaucoup de douleur. Les membranes d'un organe ſont beaucoup plus ſenſibles que ce qu'on appelle leur parenchyme, les urethères beaucoup plus que les reins, les membranes du cerveau plus que le cerveau. Par conſéquent la dureté du pouls & la violence de la douleur, ſont les deux principaux ſignes dans

(*y*) *Cap. de Pulmonar.*

les maladies de la poitrine, & ceux qui doivent déterminer à ſaigner, &c. Je ne crois pas qu'on doive avoir autant d'égards à la ſituation de la douleur que quelques Médecins en ont. Car comme toutes les parties de le plevre, les muſcles intercoſtaux, ou le périoſte des côtes peuvent s'enflammer; la douleur peut ſe faire ſentir dans les différentes parties du thorax: & j'ai obſervé des douleurs auſſi vives ſous les fauſſes côtes, que partout ailleurs. Hippocrate & ſes Commentateurs ont prétendu que la ſaignée convenoit principalement lorſque la douleur étoit ſituée vers la clavicule ou les épaules; je penſe qu'elle n'eſt pas moins néceſſaire lorſque la douleur eſt très-vive, en quelque lieu qu'elle ſoit ſituée. La douleur ſe fait ſentir très-bas dans la paraphrénéſie, & cependant il n'y en a pas où elle ſoit plus indiſpenſable. Lorſque les muſcles grand pectoral & petit dentelé antérieur ſont enflammés, la douleur s'étend néceſſairement juſqu'à l'épaule au moyen de leurs tendons qui s'inſerent près de l'articulation. C'eſt ce qui arrive ſouvent dans la fauſſe

pleuréſie : les ſaignées & les fomentations ſont alors très-efficaces ; mais elles ne ſont pas moins néceſſaires lorſque les muſcles intercoſtaux ou le périoſte de quelque côte ſont enflammés.

Quoiqu'il y ait des douleurs de côté qui ne ſont pas pleurétiques, on ne doit cependant jamais les négliger, ſur-tout ſi elles gênent beaucoup la reſpiration : car alors elles ont toujours des ſuites fâcheuſes ; l'hiſtoire ſuivante en fournit la preuve.

Vers les Fêtes de Noël de l'année 1728. M. T-ll, homme ſobre, d'environ trente ans, d'une complexion mince, mais vif & actif fut attaqué d'une douleur au côté droit, accompagnée de peu de Fievre ; la douleur étoit ſi légère qu'il ne garda pas la chambre. Il fut cependant ſaigné, & prit quelques drogues que lui donna ſon Chirurgien. Mais ſentant que ſa douleur de côté augmentoit tous les jours, il me conſulta environ trois ſemaines ou un mois après la premiere attaque. Je lui trouvai une chaleur hectique, une petite toux & une difficulté de reſpirer, qu'il diſoit n'être occaſionnée

que par la douleur : il crachoit peu & avec difficulté, ses crachats étoient quelquefois teints de sang, je lui prescrivis une saignée & une mixtion huileuse, expectorante, le lait ammoniacal, l'oximel scillitique, la mixture saline & une décoction pectorale, je le mis à un régime délayant & rafraîchissant. Après quelques jours d'usage de ce remede, il commença à cracher une grande quantité d'une matiere purulente, fœtide, teinte de sang, qui provenoit d'une vomique qui s'étoit formée dans le lobe gauche du poumon. Car il sentit de la douleur, & dit que la matiere venoit d'un lieu situé à la gauche du sternum, vers la partie inférieure de la poitrine. A la fin, l'expectoration diminua, les crachats n'étoient plus ni fœtides, ni teints de sang; sa toux diminuoit de jour en jour, & l'oppression n'étoit plus si considérable. Une décoction pectorale balsamique de kinkina, acheva d'emporter les chaleurs & les sueurs ; & je me flatois déja de l'espérance de le voir bientôt rétabli. Mais malgré tous ces symptomes favorables, la douleur de côté subsistoit toujours exac-

tement au même point où elle avoit commencé ; elle devint même bientôt ſi violente que je crus devoir le faire ſaigner deux fois ; je lui preſcrivis des fomentations émollientes & un emplâtre anodin, compoſé d'opium, de camphre & d'emplâtre de cumin ; ces remedes ne le ſoulageant pas, je lui fis appliquer des ventouſes ſcarifiées ſur la partie. Tout cela fut inutile, la douleur augmenta journellement, & rien ne put lui procurer de calme ni de ſommeil, que l'opium. A la fin, la partie commença à s'enfler conſidérablement, & on apperçut des ſignes manifeſtes d'un abſcès que je travaillai à amener à ſuppuration. Au bout de quelques jours le Chirurgien l'ouvrit, il en ſortit une quantité de matiere purulente, ſi immenſe que nous jugeâmes qu'elle venoit en partie de la cavité, de la potrine. Ayant examiné la partie, nous trouvâmes deux côtes noires, & deux ouvertures ou ſinus, qui pénétroient l'une entre la cinquieme & la ſixieme des vraies côtes qui étoient cariées, & l'autre entre la quatrieme & la cinquieme, en comptant de bas en haut. Il devint extrê-

mement foible, tomba dans la Fievre hectique & le marasme, & mourut le 29 Mars 1729.

Dans l'examen que nous fîmes du cadavre, nous trouvâmes qu'une partie des muscles intercostaux, une partie du grand dentelé antérieur, & la partie supérieure de l'oblique descendant, étoient noirs & sphacelés, l'abscès s'étoit étendu presque jusqu'à l'épine du dos : la partie inférieure de la plevre étoit entierement noire, le diaphragme étoit aussi livide de ce côté. Le sinus supérieur pénétroit dans le lobe droit du poumon, qui étoit purulent tout autour. On trouva dans le lobe gauche une espece de callosité, d'une assez grande étendue, où avoit été vraisemblablement la vomique, & auprès des vertèbres une tumeur en suppuration, beaucoup plus grosse qu'un œuf de poule d'inde: il y avoit aussi plusieurs autres petits tubercules, dont quelques-uns étoient très-durs & comme pierreux; quelques autres étoient en suppuration & remplis de pus. Les lobes du poumon étoient très-affectés, & en quelques endroits, entierement livides. Ils adhéroient fortement à la

plevre en plusieurs endroits; quelques-unes de ces adhérences étoient très-étendues, il y en avoit quelques autres qui n'étoient composées que de quelques ligamens fibreux. Il y avoit dans la cavité droite de la poitrine, environ un demi-septier d'une matiere noire très-fœtide.

Il y a apparence qu'il s'étoit formé dans les poumons de cet homme quelque obstruction avant qu'il ne sentît sa douleur de côté; car il avoit été sujet pendant quelque temps à une petite toux seche; mais je suis persuadé que l'humeur âcre qui s'étoit jettée sur les côtes & sur les muscles intercostaux, avoit très-fort contribué, en gênant la respiration, à produire les obstructions & les suppurations que nous trouvâmes dans les poumons; & en empêchant la dilatation de la poitrine, elle avoit pû au moins augmenter l'adhésion des poumons à la plevre.

Je vais finir ce Chapitre en disant un mot ou deux, de la méthode qu'il convient de suivre pour traiter les pleurésies inflammatoires, dans lesquelles il est indispensablement nécessaire de tirer plus ou moins de sang,

avant toutes choses : la force du Malade, l'état du pouls & de la Fievre, la violence de la douleur & la difficulté de respirer, doivent en déterminer la quantité. J'ajouterai même qu'il faut avoir égard à la qualité du sang ; car un sang dense & visqueux, non-seulement indique une grande quantité de globules rouges, mais encore sa disposition inflammatoire, & que le Malade peut supporter une grande quantité de saignées, si cela est nécessaire.

Il est bon d'observer que lorsqu'on n'appaise point à temps l'inflammation de la plevre, &c, par des saignées, ou qu'on ne la résout pas par des boissons & des remedes délayants, antiphlogistiques & émollients, elle se termine par la suppuration ou la gangrêne. Outre cela ces Pleurésies ne manquent gueres d'entraîner à leur suite les symptomes de la Péripneumonie, pour peu qu'elles durent : par conséquent on ne sçauroit trop se presser d'essayer d'abattre l'inflammation ; car la douleur qui les accompagne, gêne beaucoup la respiration, & par conséquent la libre

circulation du ſang dans les poumons. Ce ſang qui par ſa viſcoſité, eſt la cauſe immédiate de l'inflammation primitive de la plevre, eſt beaucoup plus diſpoſé à s'arrêter dans les dernieres branches des artères pulmonaires ou bronchiales, que s'il étoit moins viſqueux & plus fluide. C'eſt la raiſon pour laquelle les points de côté, occaſionnés par une inflammation, produiſent la Péripneumonie beaucoup plus fréquemment, que lorſqu'ils reconnoiſſent pour cauſe cette humeur âcre ou autre ſemblable. C'eſt donc avec raiſon que Celſe dit : *Remedium ....eſt magni & recentis doloris, ſanguis miſſus ;* ce qu'il ajoûte n'eſt pas moins vrai. *Et ſi vetuſtior caſus eſt ....ſerum id auxilium eſt* (z).

On fera prendre au malade, immédiatement après la ſaignée, un lavement émollient & rafraîchiſſant, ſurtout s'il eſt conſtipé ; ce remede, non-ſeulement débarraſſe les inteſtins des gros excréments & des vents, mais encore fait dériver une plus grande

(z) *Lib. IV. Cap. VI.*

quantité de ſang dans l'aorte deſcendante & les iliaques, & à ces deux égards, il ſoulage les parties ſupérieures. Hippocrate (*a*) conſeille généralement de donner des lavements au commencement des Pleuréſies, & donne cet excellent avis, qu'il ne faut pas ſouffrir que le corps ſoit trop conſtipé, de peur que la Fievre augmente; ni trop lâche, de peur que les forces & l'expectoration ne diminuent (*b*).

Cela fait, on fomentera la partie douloureuſe avec la décoction de graine de lin, de ſemence de fenugrec, de fleurs de camomille dans le lait ou dans l'eau. C'étoit auſſi la pratique des Anciens; Hippocrate (*c*) dit qu'il faut tenter les fomentations, tant au commencement, que dans le cours des Pleuréſies, pour réſoudre l'inflammation pleurétique, & appaiſer la douleur : il les conſeille conſtamment, ſoit ſous forme ſeche, ſoit ſous forme humide dans les Pleuréſies. Je les ai ſouvent vû réuſſir lorſque les ſaignées

(*a*) *De Victu acutor. Sect. LII.*
(*b*) *Lib. III. de morbis Sect. XVII.*
(*c*) *De Victu acutor. Sect. XI, XII. Edit. Linden.*

avoient été employées ſans ſuccès. Les douleurs, ſur-tout les douleurs inflammatoires, provenant toujours de la trop grande tenſion des fibres, elles doivent céder aux émollients qui les relâchent. Je préfere dans les douleurs inflammatoires de poitrine ou de côté, les fomentations humides ou les cataplaſmes, à celles qui produiſent une chaleur ſeche, parce qu'elles relâchent plus efficacement. Hippocrate défend d'uſer trop longtemps d'étoupes ſeches (*d*), & recommande de les employer humides (*e*) vers le temps de la criſe. Celſe eſt d'avis qu'on en employe de ſeches & de chaudes, lorſque l'inflammation eſt un peu calmée, & qu'enſuite on paſſe aux cataplaſmes (*f*). Je fais appliquer ordinairement avec aſſez de ſuccès, après des fomentations ſuffiſantes, un emplâtre anodin compoſé d'un gros d'opium, d'un ſcrupule de camphre dans de l'emplâtre de cumin; mais je fais toujours précéder les fomentations humides. Dans les cas très-ur-

(*d*) *Ibid. Sect. XII.*
(*e*) *Lib. III. de morbis Sect. XXIII.*
(*f*) *Lib. IV. Cap. 6.*

gents, on peut appliquer auſſi ſur l'abdomen, aux aînes, &c, des fomentations, qui en relâchant les fibres trop tendues, diminuent l'impétuoſité du ſang. Les bains émollients ſont encore plus efficaces, quand on peut les mettre en uſage; Hippocrate dit qu'ils appaiſent les douleurs des reins, de côté & de la poitrine : les effets merveilleux qu'ils produiſent dans les coliques, & dans les paroxiſmes de néphrétique, doivent nous engager à les eſſayer dans les Pleuréſies violentes, & dans la paraphrénéſie. Les Anciens ſuppoſoient que les applications chaudes cuiſoient l'humeur morbifique, & excitoient l'expectoration; elles produiſent certainement le dernier effet, en diminuant la douleur, & en donnant plus de liberté aux muſcles intercoſtaux, &c, pour dilater & contracter le thorax, & pour pomper la matiere, par conſéquent elles ne peuvent être que très-utiles dans les Péripneumonies, même à cet égard.

On doit enſuite avoir recours aux remedes nîtreux, & à un régime rafraîchiſſant, émollient & délayant. Le petit lait clarifié, une décoction d'or-

ge avec le coquelicot, des émulſions, & autres doſes ſemblables, rempliſſent ces indications; le nître rafraîchit & atténue le ſang : il y faut joindre les anodins qu'on répétera ſelon l'occaſion ; l'elixir parégorique, & le diacode, me paroiſſent le plus appropriés. On y peut ajouter le blanc de baleine, qui eſt une huile animale très-relâchante, très-pénétrante, & qui ne porte point de chaleur : lorſque la roideur des fibres eſt très-grande, on peut donner avec ſuccès les huiles végétales, telles que l'huile de lin ou d'amandes. Une preuve que les remedes emollients & relâchants ſont indiqués dans la cure de la Pleuréſie, c'eſt que les perſonnes qui ont la fibre roide, & qui ſont d'une conſtitution ſeche, ſont celles qui ſont les plus ſujettes à cette maladie, & à qui elle fait courir les plus grands dangers, & que le temps où elles regnent le plus, ſont les temps froids & ſecs.

La violence de la douleur exige certainement après la ſaignée, qu'on ait recours à l'opium, qui étant adminiſtré avec prudence, produit de très-bons effets. Comme la douleur eſt

un ſtimulus qui accelere puiſſamment la circulation, échauffe le ſang, & en dérive une quantité ſurabondante vers la partie affectée; elle doit néceſſairement augmenter l'inflammation. Une épine qu'on s'enferme dans la chair, produit un peu de Fievre & une inflammation tout autour. D'ailleurs lorſqu'il ſe joint une toux violente, comme dans les Pleuro-péripneumonies, il faut la calmer par le diacode, ou autre calmant de même eſpece, ſans cela, la grande agitation qu'elle cauſe, augmenteroit auſſi l'inflammation. Il eſt vrai que l'uſage de ces remedes demande beaucoup de précaution & de prudence; c'eſt pourquoi il ne faut pas ménager les ſaignées avant de les employer, lorſque la douleur eſt violente, le pouls dur, vif & tendu, & la Fievre forte. L'exemple ſuivant nous apprend ce qu'on peut & ce qu'on doit faire dans les Pleuréſies, lorſque la maladie commence avec une très-grande violence.

Il y a environ quatre ans qu'un homme fort & pléthorique, d'environ quarante ans, fut attaqué de la Fievre, & d'un violent point de côté: on lui

tira auſſi-tôt 16 ou 18 onces de ſang ; cela calma la douleur. Il ſe leva, ſe mit auprès du feu dans une chambre où il fumoit beaucoup, & but près d'une pinte de cidre froid, auſſi-tôt il fut pris d'un friſſon violent, auquel ſuccéda une très-groſſe Fievre, une douleur de côté & de poitrine, exceſſivement aiguë, une grande difficulté de reſpirer, du délire & de la toux la plus terrible que j'aye entendue de ma vie, qui lui faiſoit cracher une très-grande quantité de ſang vif & écumeux. Je fus obligé de le faire ſaigner trois fois dans l'eſpace de 24 heures, & de lui donner ſept grains de laudanum ſolide ; après lui avoir fait prendre deux ou trois onces de diacode dans ce court eſpace de temps ; & cela ſeul, car il ne prit pas d'autres remedes, ſuffit pour le rétablir. C'eſt à la vérité un cas fort extraordinaire : mais j'ai éprouvé dans une infinité de cas, que la méthode que j'ai expoſée, étoit très-sûre & très-efficace, beaucoup plus je penſe, que le ſang de dragon, le priape de taureau & toutes les autres rêveries que Van-Helmont vante ſi fort,

pour appaiser l'archée & calmer la plevre en fureur (g); malgré la rigueur & la sévérité avec laquelle il traite les Disciples de Galien, & l'Ecole, pour avoir essayé de guérir les Pleurésies par la saignée.

J'ai remarqué dans plusieurs épidémies, que la sueur, sur-tout lorsqu'elle venoit après le troisieme ou le quatrieme jour, étoit d'un très-grand secours; c'est dans cette vûe que j'ai souvent ajoûté le camphre au nître, &c, qui avec de petites doses d'Elixir parégorique donné dans du petit-lait tiede ou de la ptisanne, manque rarement de produire son effet. Cette méthode convient sur-tout dans les temps froids & humides, & dans les personnes qui ont été sujettes aux catharres ou aux douleurs rhumatiques, sur-tout lorsqu'on a tiré une quantité de sang suffisante : les doux purgatifs conviennent aussi dans ce cas. Il est certain par les meilleures observations, que dans certaines constitutions de l'air, les personnes qui sont attaquées de Pleurésies, ne sup-

(g) Voyez *Helmontii pleura furens.*

portent pas les ſaignées abondantes, particuliérement lorſqu'il y a quelque temps que l'air eſt humide & rempli de brouillards. En général, on trouve qu'ils ſoutiennent beaucoup mieux cette perte dans un printemps froid & ſec, que dans un été humide, ou une automne pluvieuſe. Il y a même quelques Pleuréſies, du moins qu'on appelle ainſi, qui ne permettent que peu ou point de ſaignées, dans leſquelles la douleur de côté ne paroît être qu'un ſymptome, & non pas la maladie eſſentielle : comme les douleurs qui précédent ou qui accompagnent les Fievres putrides malignes, la petite vérole, &c, ne ſont pas, à proprement parler, rhumatiques, mais ſymptomatiques. Ces douleurs qui dans ce cas ſont l'effet de l'acrimonie, & non pas de l'inflammation, demandent à être traitées par les délayants, les diaphorétiques, les eccoprotiques, les véſicatoires, &c, & non pas par les ſaignées que les Anciens interdiſoient lorſque la bile (par où ils entendoient l'acrimonie) prédomine conſidérablement.

C'étoit une obſervation d'Aſclé-

piade (*h*), que les peuples de Rome & d'Athènes, ne ſupportoient pas la ſaignée dans les Pleuréſies & les Péripneumonies, auſſi bien que ceux de l'Helleſpont ; les premiers étant plus au ſud-eſt & dans un pays plus chaud & plus humide que les derniers, qui étoient beaucoup plus expoſés aux vents ſecs & froids de nord & d'eſt. Houllier a fait la même obſervation relativement au peuple de Paris, qui eſt dans un climat très-froid, & aux habitans des parties méridionales de la France, qui ſont plus au midi, & dont le climat eſt plus chaud (*i*). J'ai remarqué dans un pays moins étendu, qu'une maladie épidémique, qui dans les lieux bas & près de la mer, ne produiſoit que des Fievres catharrales, qui ne demandoient preſque pas de ſaignée, dans les poſitions élevées & plus froides du voiſinage, étoit accompagnée de violents ſymptomes Pleuro-péripneumoniques qui exigeoient qu'on tirât beaucoup de ſang. Il n'eſt pas douteux que la conſtitution

(*h*) Voyez *Cœlius Aurelianus Lib. II. Cap. XXII. de morbis acutis & chronicis Amſtel.* 1722. *in*-4°.

(*i*) *Holler. in Aphoriſm. Hippoc. Sect. I.*

des

ſolides & des fluides, differe beaucoup, ſuivant la différente poſition des habitans. Qu'on me permette d'ajouter ce corollaire. Il faut dans la pratique, avoir non-ſeulement égard à la nature particuliere de l'Epidémie, mais encore à la ſaiſon & au tempérament du Malade.



APPENDIX

Méthode de conſerver la ſanté des Gens de mer dans les longues croiſieres, & les voyages de long cours.

TOUT le monde ſçait combien nous avons perdu de matelots depuis quelques années par le ſcorbut. Cette maladie doit principalement ſon origine à la mauvaiſe qualité des proviſions, de l'eau, de la bierre, qu'il eſt impoſſible de conſerver dans les longues croiſieres, & dans les voyages de long cours. Les proviſions doivent ſe gâter naturellement; le meilleur bœuf & le porc ſe pourriſſent, l'eau ſe corrompt, la bierre, du moins celle qu'on embarque pour la proviſion des navires, ne ſe conſerve pas long-temps bonne. Un long & continuel uſage de ces proviſions, doit naturellement infecter par dégrés les humeurs du

corps, produire une grande acrimonie dans le ſang, & le diſpoſer chaque jour de plus en plus à la putréfaction. Ces effets augmentent conſidérablement, en vivant continuellement dans une atmoſphere humide & ſalée, & en reſpirant l'air corrompu de l'entrepont. Une expérience conſtante a démontré ces vérités. J'ai vû une ſeule eſcadre obligée, après trois mois de courſe, de mettre plus de mille malades à terre, dont la plûpart étoient ſcorbutiques au dernier dégré; outre un très-grand nombre qui étoit mort dans le voyage : à peine la flotte fût-elle rentrée, que la pureté de l'air, la ſalubrité des boiſſons, les proviſions fraîches, & ſurtout les herbages purifirent bien-tôt le ſang & les humeurs des Malades, & rétablirent leur ſanté. L'air frais, les proviſions, les fruits & les légumes que les Anglois & les Hollandois trouvent à Sainte Hélêne & au Cap de Bonne-Eſpérance, leur ſont du plus grand ſecours dans leurs voyages aux Indes Orientales; ſans cela ils ſeroient expoſés aux plus cruelles maladies. Les Médecins ſçavent que

les acides minéraux & végétaux ſont le moyen le plus efficace de corriger l'acrimonie alcaleſcente du ſang, & de prévenir les progrès de la putréfaction des humeurs : les derniers ſont les plus sûrs, on peut les donner à grande doſe, au lieu que les autres ne peuvent être donnés que par gouttes.

Rien ne prouve mieux que l'état du ſang eſt tel que nous venons de le dire dans le ſcorbut de mer, que la puanteur de l'haleine des Malades, la pourriture de leurs gencives, la couleur foncée & la fœtidité de leurs urines, les ulcères ſordides, les taches noires, bleues ou brunes, les éruptions à la peau, les fréquents accès de Fievre, le mauvais état de leur langue, les diarrhées bilieuſes & ſanguinolentes, qui l'accompagnent toujours plus ou moins. On ſçait également qu'un régime & une diete végétale & aceſcente, un air frais, des proviſions fraîches, des boiſſons vineuſes un peu aigrelettes, ſont les remedes qui le guériſſent le plus ſouvent & le plus promptement, lorſqu'il n'eſt pas beaucoup avancé. Les pommes, les oranges & les limons

ſeuls, ont ſouvent opéré des cures ſurprenantes, dans des ſcorbuts produits par de mauvaiſes proviſions, de mauvaiſe eau, &c, dans les voyages de long cours.

Mais ce qui peut guérir une maladie, peut encore plus sûrement la prévenir. Par conſéquent ſi l'on pouvoit faire uſage de ce régime à la mer, ce ſeroit une eſpece d'antidote contre les qualités putréfiantes des proviſions ordinaires des vaiſſeaux, capable d'y remédier, au moins d'en diminuer les mauvais effets. On a obſervé en effet, que les Officiers qui portent du vin, du cidre, des limons, des proviſions fraîches, &c, ſont infiniment moins affectés du ſcorbut, que les ſimples matelots qui ne ſont pas ſi bien pourvûs.

Eſt-il poſſible d'introduire un pareil régime ſur les vaiſſeaux, je crois qu'oui : & c'eſt d'après la raiſon & l'expérience que je recommande la méthode ſuivante.

Qu'on fourniſſe tous les navires deſtinés à reſter long-temps en croiſiere, ou à faire des voyages de long cours, de bon cidre bien généreux ;

le plus âpre ſera le meilleur, pourvû qu'il ne ſoit pas gâté. Si les pommes ſont ſi efficaces contre le ſcorbut, on ne peut pas douter que leur ſuc converti en une liqueur vineuſe, ne ſoit très-ſalutaire, & il paroît très-propre à fournir une boiſſon capable de corriger par ſon acidité l'alcaleſcence putride des proviſions gâtées. Il faut au moins que ce cidre ait trois mois avant de le boire, & qu'il ſoit tiré au clair. Lorſqu'il eſt trop nouveau, & qu'il n'eſt pas clair, il eſt ſujet à donner de cruelles coliques : il faut le ſoutirer au moins une fois dans un vaiſſeau bien propre, cela contribuera à le rendre clair, & l'empêchera de graiſſer, ce qui le rendroit parfaitement inutile Quand même il viendroit à s'aigrir, ce qui arrive fréquemment, il pourroit toujours ſervir : lorſqu'on en a bien ſoin il ſe conſerve long-temps, même juſqu'aux Indes Orientales.

On donnera à chaque matelot au moins une chopine de cidre par jour, outre ſa bierre & ſon eau. Je conſeille auſſi de leur faire faire un très-grand uſage de vinaigre dans leurs aliments, ſurtout lorſque les proviſions commen-

cent à devenir rances. Outre cela on aura ſoin de laver ou d'arroſer ſouvent l'entrepont avec du vinaigre ; après avoir purgé l'air du vaiſſeau par le moyen de la machine de M. Sutton, ou avec le ventilateur de M. Hales ; ce qu'on fera au moins une fois le jour.

Dans les croiſieres d'automne on pourra ſe pourvoir d'une certaine quantité de pommes, qui lorſqu'elles ſont bien choiſies, & qu'on les enferme dans des tonneaux épais & bien ſecs, ſe conſervent bonnes pendant deux ou trois mois. On peut auſſi conſerver pendant très-long-temps, des limons ou des oranges, en les enveloppant dans de la flanelle ou autre choſe ſemblable, capable de ſe charger de l'humidité qui en exhale, & les gardant dans des vaiſſeaux fermés, bien ſecs, & froids. Si on ne peut pas s'en procurer, on peut porter une grande quantité de ſuc de limon & de rum ; cette liqueur ſe conſervera long-temps, & ſera beaucoup plus utile que toutes les liqueurs fortes, qui ſont des poiſons brulants, dont on ne fait que trop d'uſage ſur les navi-

res & ailleurs, & pour le dire en passant, rien ne corrige mieux les pernicieuses qualités des liqueurs spiritueuses, que le suc de limon.

Dans le cas où l'eau deviendroit puante, il faudroit y mêler du suc de limon, de l'élixir de vitriol, ou du vinaigre, cela la rendra moins malfaisante : les Soldats Romains faisoient leur boisson ordinaire d'eau & de vinaigre, & ils s'en trouvoient bien.

On a déjà introduit l'usage de donner une grande quantité d'élixir de vitriol & de vinaigre sur les navires, ce qui a été d'une très-grande utilité ; & les ordres ont été donnés depuis quelque temps, pour fournir aussi les navires de guerre de cidre ; je suis moralement certain qu'il y sera de la plus grande utilité, si l'on sçait ménager cette boisson comme il faut. C'est ce qu'on a éprouvé dejà sur quelques navires de guerre & autres vaisseaux, sur lesquels on en a fait l'essai, quoique en petite quantité. Qu'on me permette d'ajouter qu'on pourroit distribuer aux équipages le vin qu'on trouve sur les prises, qui est souvent foible & léger, & qui se gâte or-

dinairement, lorſqu'on veut le garder ; il pourroit ſuppléer au defaut de cidre.

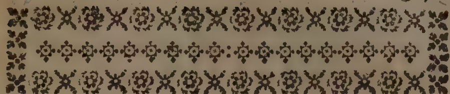
On trouvera peut-être mon projet trop coûteux ; mais lorſqu'il eſt queſtion de la vie de tant de braves gens ſi utiles à leur patrie, je ne crois pas qu'il y ait de prix qui puiſſe contrebalancer les avantages qu'on en pourroit retirer. Les Romains portoient conſtamment avec eux du vinaigre & du vin ſur leurs flottes & dans leurs armées ; le Soldat & le Matelot en obtenoient chaque jour leur ration. Ce n'étoit pas les ſeules dépenſes qu'ils faiſoient pour conſerver la ſanté de leurs armées, mais ſi ce peuple ſi brave & ſi prudent, croyoit la vie d'un Soldat Romain d'un ſi grand prix, & faiſoit tant de dépenſe pour le conſerver ; pourquoi ne ferions-nous pas le même cas de celle d'un Matelot Anglois, qui eſt auſſi brave & auſſi utile à la nation.

Je ne puis finir ſans faire remarquer que l'uſage d'enrôler de force les Matelots qui reviennent de longs & ennuyeux voyages, dépourvûs des choſes les plus néceſſaires, chagrins de ne pas voir leurs amis & leurs familles,

& le plus ſouvent ne ſe portant pas bien, ſans leur donner le temps de ſe rétablir, en a fait périr des milliers. Je ſouhaite pour l'honneur de la nation, qu'on trouve une méthode d'armer nos flottes plus conforme à l'humanité & à la liberté Angloiſe.

A Plimouth le 30. Sept. 1747.





DISSERTATION
SUR LES MAUX
DE GORGE GANGRÉNEUX.

DEPUIS la publication de mon Essai sur les Fievres, j'ai eu de fréquentes occasions d'observer une maladie de l'espece des maladies putrides malignes, qui confirme pleinement les notions que je m'étois faites de la cause & de la cure des Fievres malignes-pestilentielles. Je veux parler de l'*Angine maligne*, ou des *Maux de gorge gangreneux*, qui ont paru depuis quelques années en différens endroits de ce Royaume, & qui ont été communs & très-dangereux dans certains cantons, sur-tout parmi les enfants.

M. Fothergill est le premier qui nous ait donné en 1748 une descr.ption bien faite de cette maladie ; mais quelques Médecins Espagnols & Ita-

liens avoient déja décrit exactement une maladie de cette eſpece, qui régnoit avec beaucoup de violence en Eſpagne & en différens endroits de l'Italie où elle faiſoit de grands ravages au commencement du dernier ſiécle. Peut-être les ulcères Syriens & Egyptiens dont parle Arétée de Cappadoce, & les ulcères peſtilentiels des amigdales dont il eſt fait mention dans Aetius Amidenus, étoient-ils de cette nature? quelques-unes des Fievres ſcarlatines dont parle Morton ne paroiſſent pas beaucoup en différer.

Ce n'eſt que depuis cinq ou ſix ans que jai commencé à voir ces maux de gorge dans cette Ville & dans les environs; quoiqu'ils régnaſſent à Loſtwithiel, S. Auſtle, Fowye & Liskeard, il y avoit un an ou deux, & qu'ils y euſſent été très-funeſtes. Ils ont été très-communs ici, & dans les lieux circonvoiſins depuis la fin de 1751 juſqu'en Mai 1753; mais ſur-tout en 1752 ils emporterent non-ſeulement des enfants, mais encore pluſieurs adultes.

Une hiſtoire exacte & fidèle des maladies, de leurs différens ſymptomes,

& de leurs méthodes curatives, étant le moyen le plus aſſûré de perfectionner la Médecine : les Médecins doivent s'attacher à décrire avec le plus grand ſoin les Maladies qu'ils traitent, & les bons & les mauvais effets des différentes méthodes qu'ils ont miſes en uſage pour les guérir. Mais cela eſt encore bien plus néceſſaire lorſqu'il ſe préſente quelque maladie nouvelle : il faut en décrire les ſignes diagnoſtics & pathognomoniques, indiquer quelle eſpece d'évacuation, de régime, ou de remede, eſt utile ou nuiſible. C'eſt la méthode que je me propoſe de ſuivre dans la deſcription ſuivante.

Il tomba en 1751 une grande quantité de pluye, l'été ſur-tout fut extraordinairement humide, froid & orageux. Nous eûmes malgré cela au commencement de Juin un temps très-chaud, & quelques jours étouffants en Juillet & Août. L'atmoſphère fut preſque toujours épaiſſe & humide, & le baromètre ſe tint conſtamment fort bas. Les fruits de la terre ne mûrirent pas, ils étoient aqueux & inſipides; la moiſſon fut très-mauvaiſe, & les grains de toutes eſpeces ſouffrirent beaucoup.

Malgré cela nous n'eûmes que peu de maladies, du moins nous n'eûmes pas de maladies épidémiques. Mais la petite vérole qui nous fut apportée au mois de Mai par le Régiment de Conway, ſe répandit beaucoup dans la Ville pendant les mois de Juillet & d'Août; il y avoit pour lors des Fievres putrides & miliaires dans les parties méridionales de cette province. Quoique nous n'euſſions pas de Malades, les affections hypocondriaques & hyſtériques furent très-communes, & il régnoit une eſpece d'engourdiſſement & d'abbattement dans tous les eſprits.

La petite vérole devint beaucoup plus commune & d'une beaucoup plus mauvaiſe eſpece dans l'automne, qu'elle ne l'avoit été dans le commencement; & vers le milieu de l'hiver elle devint très-épidémique & très-funeſte. Il y avoit en même temps beaucoup de catarrhes, de maux de gorge muqueux & inflammatoires, quelques pleuréſies & péripneumonies: & le plus ſouvent toutes ces maladies étoient accompagnées d'éruptions éréſypélateuſes ou de puſtules.

Le temps continua à être humide, & fut ſouvent orageux, les vents varierent beaucoup. Le mois de Décembre fut froid, mais humide depuis le 15 juſqu'au 25. Les mêmes Maladies continuerent, & vers la fin de l'année on obſerva, çà & là des maux de gorge gangreneux.

Le commencement de l'année 1752 fut froid, humide & orageux; les vents ſoufflerent le plus ſouvent de l'Eſt, tournant cependant, tantôt vers le Nord, tantôt vers le Sud; le baromètre fut ordinairement très-bas, mais il monta très-haut au commencement de Janvier, il faiſoit alors un brouillard très-froid. La petite vérole continua à être épidémique, les puſtules étoient ſouvent crues & cryſtallines; la matiere ne pouvoit pas parvenir à la coction, même vers la fin; quelquefois elles étoient très-confluentes, très-petites & très-plates; quelquefois elles étoient noires & ſanguinolentes, & çà & là accompagnées de pétéchies. Les pleuro-péripneumonies & les rhumatiſmes étoient aſſez communs; il y avoit auſſi beaucoup d'eſquinancies catarrhales & muqueuſes, accompa-

gnées de beaucoup de toux, & de crachats clairs, très-abondants; il y avoit aussi un assez grand nombre de maux de gorge gangreneux, accompagnés d'une Fievre assez forte.

Au commencement & à la fin de Février, le Mercure monta très-haut dans le baromètre, l'air étoit clair, sec, & il gela, mais depuis le 8 jusqu'au 21 il tomba beaucoup de pluie, & le vent fut assez constamment au Sud. Il y avoit beaucoup de petites véroles dans la Ville, mais peu dans les environs; un assez grand nombre de pleurésies, de péripneumonies & de rhumatismes, une très-grande quantité de maux de gorge catarrhals & muqueux, des esquinancies inflammatoires, & quelques-unes de malignes.

Le temps fut froid & sec pendant le mois de Mars, sur-tout au commencement & à la fin; le baromètre se soutint toujours assez haut, il ne descendit jamais bien bas. La petite vérole parut s'adoucir, elle étoit en même temps moins fréquente; les autres maladies furent aussi moins communes, mais plus inflammatoires; il n'y eut point de maux de gorge gangreneux.

Le vent de Nord-Eſt fut le dominant au commencement du mois d'Avril, ce qui rendit le temps ſec, beau & très-froid ; le baromètre étoit très-haut : de groſſes pluies ſuccéderent pendant quatre ou cinq jours, enſuite le vent revint au Nord-Eſt, ce qui ramena la ſécheresſe : depuis le 21 il fut à l'Oueſt Nord-oueſt. La petite vérole parut ſe ſoutenir ; il y en eut quelques-unes de mauvaiſe eſpece. On vit un grand nombre de pleuréſies & de péripneumonies, les rhumatiſmes, les jauniſſes & les hydropiſies furent fréquentes ; il y eut beaucoup de toux fâcheuſes ; un plus grand nombre de perſonnes tant parmi les adultes que parmi les enfants fut attaqué de vers.

Quoiqu'on eût quelques jours aſſez beaux dans le mois de Mai, l'été fut humide, froid & déſagréable, l'air étoit épais & plein de brouillards, le baromètre monta rarement ; les vents de Sud-oueſt & de Nord-oueſt furent les plus fréquents. Les fruits ne mûrirent pas bien, ils furent aqueux & inſipides ; la moiſſon fut mauvaiſe, & les grains étoient de mauvaiſe qualité. On ſe plaignoit généralement d'un abbat-

tement d'eſprit, d'une indifférence pour tout, & de laſſitudes. Les petites véroles devinrent beaucoup plus nombreuſes en Juin & furent épidémiques pendant tout l'été ; elles furent d'une plus mauvaiſe eſpece que celles du printemps, non-ſeulement ici, mais dans tous les lieux circonvoiſins ; les puſtules furent très-fréquemment confluentes, très-petites, quelquefois noires, & accompagnées d'hémorrhagies du nez, ſur-tout dans les enfants ; mais les pétéchies furent beaucoup moins communes que je ne m'y étois attendu. Quelquefois ces puſtules étoient crues, cryſtallines & formoient de larges empoules qui rongeoient la peau. Les rhumatiſmes, la goutte & la toux furent beaucoup plus fréquentes qu'elles n'ont coutume de l'être dans cette ſaiſon de l'année.

Il règna auſſi dans ce temps l'eſpece de Fievres que j'ai appellée dans le premier volume de mes Epidémies *anginoſa*, Fievre d'eſquinancie ; elle fut très-violente, elle étoit accompagnée de taches ſcarlatines & de puſtules, & ſuivie de grandes demangeaiſons & de deſquammations de la peau. Le pouls

dans cette Fievre étoit ordinairemen dur, petit, & fréquent, la reſpiration chaude, laborieuſe, & accompagnée d'oppreſſion dans les hypocondres; les urines étoient quelquefois crues & pâles, quelquefois hautes en couleur & troubles, mais ſans ſédiment; le délire ſe mettoit bientôt de la partie. Ces Malades ſoutenoient très-bien la ſaignée lorſqu'elle étoit faite dans le commencement; le ſang qu'on leur tiroit étoit ſouvent coëneux, quoiqu'en général beaucoup moins que dans les eſquinancies véritablement inflammatoires : malgré cela il falloit rarement beaucoup ſaigner; à peine oſoit-on réïtérer la ſaignée une ſeconde fois.

Dans toutes les eſpeces de Fievres, il y avoit une ſinguliere diſpoſition aux différentes ſortes d'éruptions, aux ſueurs, aux ulcères de la gorge & aux aphtes. La petite vérole fut plus funeſte dans le mois d'Août, & quelquefois elle étoit accompagnée d'ulcères très-dangereux dans la gorge & de difficulté d'avaler. Les maux de gorge gangreneux furent très-fréquents dans ce même temps & vraiſemblablement ils

ſe compliquerent avec la petite vérole.

L'automne fut beaucoup plus beau & plus agréable que l'été, particulierement le mois d'Octobre qui fut très-beau & très-ſerein, le mercure ſe ſoutint fort haut ; cependant en général l'air étoit épais, & quelquefois très-humide, le vent ſouffloit le plus communément du côté de l'Eſt. Le mois de Novembre fut moins humide & moins orageux qu'il n'a coutume de l'être ; en général, il fut aſſez chaud ; le baromètre ſe ſoutint fort haut, mais l'air étoit toujours épais & humide. Au commencement de Décembre le Mercure monta extraordinairement haut, l'air fut froid & ſec, les vents étoient à l'Eſt Nord-eſt ; du 6 au 26, le temps fut très-humide, plein de brouillards, quelquefois orageux, le baromètre baiſſa beaucoup ; vers la fin les vents revinrent à l'Eſt, ce qui fit remonter le Mercure & ramena le beau temps & le froid.

Pendant cette période la petite vérole continua à être épidémique partout, quoiqu'elle fût un peu plus douce

pendant les mois de Septembre & de Décembre ; cependant on en obſervoit çà & là de confluentes, accompagnées de taches & d'hémorrhagies du nez. Dans le mois de Décembre on vit très-ſouvent des petites véroles dont les puſtules étoient nombreuſes, crues, & ſans aucune coction juſqu'à la fin, ſe réuniſſant pour former de larges ampoules, & rongeant profondément toutes les parties qui ſe trouvoient au-deſſous : les croutes de celles qui étoient noires & confluentes, ne tomberent que trente jours après l'éruption. La Fievre d'eſquinancie continuoit toujours ; nous eûmes un grand nombre de maux de gorge gangreneux dans le mois de Septembre, encore plus en Octobre ; & ils furent très-communs en Novembre & en Décembre dans la Ville, dans le quartier des Chantiers & aux environs, ce qui emporta un très-grand nombre d'adultes & d'enfants. Dans ce même temps, il y eut un nombre prodigieux de maux de gorge catarrheux & muqueux, mais qui ne furent accompagnés de preſqu'aucun danger. En Octobre ſur-tout après quelques jours de brouillards,

de tempête & de pluie, nous eûmes depuis le 12 jufqu'au 16, des matinées très-froides, avec des gelées blanches & même de la glace. Dans ce temps, il y eut des milliers de perfonnes attaquées de toux, de mal de gorge, de fluxions fur le nez, les yeux & la bouche, avec une légère Fievre & plus ou moins de tranchées; plufieurs avec de grands flux de ventre. Les toux, les catarrhes, les rhumatifmes & les dévoiements furent très-communs en Novembre & en Décembre, fur-tout les toux catarrhales, dont prefque tout le monde fut incommodé; cependant il y eut très-peu de péripneumonies & de pleuréfies; quoiqu'il y eût beaucoup de perfonnes qui tomberent dans la phtifie pulmonaire, & un grand nombre qui moururent d'éthifie.

Pendant plufieurs mois il n'y eut guere de Fievre, quelque légere qu'elle fût, qui ne fût accompagnée de maux de gorge, d'aphte & de quelque efpece d'éruption à la peau; même dans les pleuréfies & les péripneumonies; tant la conftitution de l'air, &c paroiffoit difpofée à produire des érup.

tions dans toutes les maladies fébriles. Le ſang qu'on tiroit des Malades pendant tout ce temps, parut très-rarement viſqueux, il étoit généralement d'un rouge vif, ſur-tout au commencement de la maladie, & d'un tiſſu fort lâche.

C'eſt ainſi que finit l'année 1752, le reſte de l'hiver, & le printemps qui le ſuivit furent très-froids & humides; le froid continua juſques vers le milieu du mois de Mai, & rendit le printemps très-tardif. Après cela, le temps ſe mit au beau, & nous eûmes l'été le plus beau & le plus chaud qu'on eût vû depuis pluſieurs années. La petite vérole & les maux de gorge catarrhals & malins, devinrent de moins en moins fréquents, & de moins en moins dangereux, depuis le mois de Janvier juſqu'au mois de Mai qu'ils ceſſerent tout-à-fait. A meſure que le printemps avança, nous eûmes des pleuréſies, des péripneumonies, & un grand nombre d'affections catarrhales. Le ſang qu'on tira alors parut beaucoup plus denſe qu'on ne l'avoit obſervé depuis long-temps.

J'ai donné cette hiſtoire ſuccincte

de la conftitution de l'air & des maladies qu'on obferva dans cette période, dans laquelle les maux de gorge de l'une ou de l'autre efpece, furent beaucoup plus fréquents que je ne les euffe jamais vûs, & dans laquelle les éruptions à la peau furent extraordinairement communes, même dans les Fievres les plus légères, efpérant que cela pourroit donner lieu de former des conjectures raifonnables fur la caufe & la nature de ces maladies. Les faifons froides & humides les produiroient-elles en arrêtant la tranfpiration ? on fçait que lorfque la matiere de cette excrétion eft retenue, elle devient âcre & produit à la longue un grand nombre de maladies, particulierement celles de l'efpece qu'on défigne par le nom général de fcorbutiques ; & plus immédiatement des catarrhes, des maux de gorge, des péripneumonies, des flux de ventre, des coliques, &c, qui font évidemment des effets de la tranfpiration fupprimée. Mais mon deffein n'eft pas d'entrer maintenant dans des recherches de cette nature. Je vais donc donner la defcription la plus exacte qu'il me fera

ſera poſſible, des maux de gorge gangreneux qui ont régné ici pendant la période que nous venons de décrire, ſur-tout en 1752, à laquelle je joindrai la méthode curative qui m'a le mieux réuſſi.

Cette maladie commençoit différemment dans les différents Sujets. Quelquefois le friſſon, l'embarras & la douleur de la gorge, la douleur & la roideur du col étoient les premiers ſymptomes dont les Malades ſe plaignoient. Quelquefois la maladie commençoit par des alternatives de chaud & de froid, avec un peu de mal à la tête, de vertige ou de l'aſſoupiſſement. Il y en avoit d'autres dont la Fievre étoit plus forte au commencement, qui avoient de violents maux de tête, de reins & dans les membres, une forte oppreſſion dans les hypochondres, & qui ſoupiroient continuellement. Quelques adultes au contraire agiſſoient pendant un jour ou deux, ſans ſe ſentir ni bien ni mal, mais éprouvant du mal-aiſe & des anxiétés, juſqu'à ce qu'ils fuſſent obligés de s'aliter. Telles étoient les différentes faces que cette maladie prenoit dans ſon commence-

ment. Mais communément elle s'annonçoit par un frissonnement, de la chaleur, de la pesanteur & de la douleur à la tête, un mal de gorge & de l'enrouement, une petite toux, des maux d'estomac, des vomissements & des déjections fréquentes, sur-tout dans les enfants, chez lesquels elles étoient quelquefois très-violentes : quoique l'état contraire fût plus commun chez les adultes. On observoit dans tous un grand abattement, une foiblesse soudaine, beaucoup d'oppression & des défaillances dès le commencement. Le pouls en général étoit fréquent, petit & tremblottant, quoiqu'il fût quelquefois lourd & ondulant. Les urines étoient pour l'ordinaire pâles, ténues & crues; cependant dans les adultes elles étoient quelquefois en petite quantité, hautes en couleur, ou semblables à du petit lait trouble. Les yeux étoient pesants, rougeâtres & larmoyants. Le visage étoit très-souvent plein, rouge & bouffi, quelquefois cependant il étoit pâle & abattu.

Quelque léger que le mal parût dans le jour, tous les symptômes s'aggra-

voient la nuit, la Fievre augmentoit très-fort, il ſurvenoit même quelquefois du délire au commencement de la nuit; & ce redoublement revenoit conſtamment tous les ſoirs pendant tout le cours de la maladie. En effet, lorſqu'elle étoit ſur ſon déclin, j'ai été ſouvent très-ſurpris d'apprendre que mon Malade (que j'avois laiſſé aſſez tranquille dans le jour) avoit été toute la nuit en phrénéſie.

Quelques heures après la premiere attaque, quelquefois dès les premiers moments on appercevoit une enflure & le Malade ſentoit de la douleur dans la gorge; les amigdales devenoient très-enflées & très-enflammées, ſouvent même les parotides & les glandes maxillaires enfloient beaucoup & très-ſubitement, même dès le commencement; quelquefois au point que le Malade étoit en riſque d'étouffer. Le fond de la gorge paroiſſoit bientôt d'un rouge vif, ou plutôt d'un rouge cramoiſi, il étoit luiſant & éclatant. Le plus ordinairement on appercevoit ſur la luette, les amigdales, le voile du palais & ſur la partie poſtérieure du pharinx, pluſieurs taches blanchâtres ou de cou-

leur de cendre, diſperſées çà & là; qui, quelquefois augmentoient très-promptement, & couvroient bientôt une amigdale ou toutes les deux, ou la luette, &c; c'étoit les eſcarres d'ulcères ſuperficiels, qui, quelquefois cependant rongeoient très-profondément. Dans ce temps, la langue quoique blanche ſeulement, & humide à ſa pointe, étoit très-ſale à ſa racine; & couverte d'une croute épaiſſe, jaunâtre ou brune. L'haleine commençoit alors à devenir très-puante, & cette puanteur augmentoit d'heure en heure, deſorte qu'à la fin elle devenoit dans quelques-uns, inſoutenable aux Malades eux-mêmes.

Le ſecond ou troiſieme jour tous les ſymptomes devenoient plus graves, & la Fievre beaucoup plus conſidérable, ceux qui l'avoient le mieux ſoutenue pendant trente ou quarante heures ne lui réſiſtoient plus. Le défaut de ſommeil, les anxiétés & la difficulté d'avaler, augmentoient exceſſivement. La tête étoit étonnée, douloureuſe & peſante, il y avoit toujours plus ou moins de délire, quelquefois une perte totale de ſommeil, & une phrénéſie

perpétuelle, quoiqu'il y en eût d'autres qui fussent comme stupides, mais souvent ils avoient des tressaillements & marmottoient entre leurs dents. On leur trouvoit beaucoup de chaleur à la peau qui étoit seche & rude; rarement avoient-ils de la disposition à suer. Les urines étoient pâles, crues, souvent jaunâtres & troubles. Quelquefois ils éprouvoient des vomissements considérables, & quelquefois un très-grand dévoiement, sur-tout dans les enfants. Les escarres étoient fort étendues & d'une couleur plus foncée; ce qui les environnoit paroissoit d'une couleur de plus en plus livide. La respiration devenoit plus difficile, avec une espece de râlement, comme si le Malade étrangloit; la voix étoit rauque & creuse, ressemblant exactement à celle des gens qui ont un ulcère vénérien dans la gorge. Le bruit qu'ils faisoient en parlant & en respirant, étoit si particulier, que pour peu qu'on fût familiarisé avec cette maladie on la reconnoissoit facilement à ce bruit extraordinaire; c'est ce qui a fait nommer cette maladie par les Médecins Espagnols *garotillo*, mot qui désigne le bruit

que font ceux qu'on étrangle avec une corde. Je n'ai jamais obſervé dans aucun, le glappiſſement qu'on entend dans les eſquinancies inflammatoires. L'haleine de tous les Malades étoit très-nauſéabonde ; dans quelques-uns même elle étoit inſupportable, ſur-tout aux approches de la criſe ; il y en avoit beaucoup qui vers le quatrieme ou cinquieme jour, crachoient une grande quantité de mucoſité fœtide & purulente, quelquefois teinte de ſang, quelquefois entierement livide & d'une odeur abominable. Dans pluſieurs, auſſi les narines étoient extraordinairement enflammées & excoriées, dégouttant continuellement une matiere ſanieuſe ſi exceſſivement âcre, que non-ſeulement elle corrodoit les levres, les joues & les mains des enfants qui étoient attaqués de la maladie, mais même les mains des Gardes qui en prenoient ſoin ; lorſque les narines commençoient à s'ulcérer, les Malades ne ceſſoient d'éternuer, ſur-tout les enfants ; car j'ai vû peu d'adultes qui fuſſent affectés de ce ſymptome, au moins à un dégré un peu conſidérable. Il étoit étonnant de voir

la quantité de matiere que les enfants rendoient par cette voie, & comme ils s'en barbouilloient le visage & les mains, ces parties étoient couvertes d'ampoules. La suppression subite de cet écoulement de la bouche & des narines, a fait périr plusieurs enfans; il y en avoit qui en avaloient une si grande quantité, que cela leur occasionnoit des excoriations dans les intestins, de violentes tranchées, la dyssenterie, &c, & même des excoriations à l'anus & aux fesses. Non-seulement les narines, la gorge, &c, étoient affectées par cette matiere si âcre, mais encore la trachée-artère elle-même en étoit quelquefois corrodée, & on voyoit les Malades cracher des morceaux entiers de sa tunique interne, avec beaucoup de sang & de matiere corrompue. Les Malades languissoient pendant un temps considérable, & enfin mouroient phtisiques, quoiqu'il arrivoit encore plus souvent qu'elle se jettoit plus subitement & avec plus de violence sur les poumons, & les faisoit mourir avec les symptomes de la péripneumonie.

J'étois quelquefois étonné de voir plusieurs de ces Malades avaler avec

aſſez de facilité, quoique la tumeur des amigdales, & de la gorge, la quantité de mucus épais, & le râle en reſpirant fuſſent très-conſidérables ; ce qui montre clairement que ces eſquinancies malignes venoient plutôt de l'acrimonie & de l'abondance de l'humeur, que de la violence de l'inflammation.

L'eſquinancie précédoit le plus ordinairement les exanthêmes ; mais ſouvent l'éruption à la peau paroiſſoit avant le mal de gorge, & étoit quelquefois très - conſidérable, quoiqu'il n'y eût que peu ou point de douleur dans la gorge : au contraire il y avoit des Malades qui avoient des maux de gorge très-violents ſans éruption, cependant dans ces cas même il ſurvenoit une très-grande démangeaiſon & une deſquammation à la peau, c'étoit ſur-tout dans les grandes perſonnes, rarement dans les enfants. En général, il ſe faiſoit une éruption ſur toute la ſurface du corps, particulierement dans les enfants, & cela arrivoit le plus communément le ſecond, le troiſieme ou le quatrieme jour ; quelquefois cette éruption ne ſe faiſoit qu'à certaines parties, quelquefois elle cou-

vroit tout le corps, mais elle attaquoit rarement la face. Quelquefois elle étoit de la nature de l'éresypele, quelquefois c'étoit de véritables pustules ; ces pustules étoient souvent très-élevées & d'une couleur rouge-foncée & enflammée, principalement sur la poitrine & sur les bras ; mais elles étoient quelquefois très-petites & plus sensibles au toucher qu'à la vûe, & donnoient une rudesse extraordinaire à la peau. La couleur de l'efflorescence étoit ordinairement cramoisie, ou comme si la peau avoit été barbouillée avec du suc de framboises, jusqu'au bout des doigts. La peau paroissoit enflammée & comme enflée, les bras, les mains & les doigts étoient gonflés en effet, très-roides, & un peu douloureux. Cette couleur cramoisie de la peau paroissoit particuliere à cette maladie. Quoique cette éruption manquât rarement de procurer un soulagement marqué au Malade dont elle calmoit les anxiétés, les maux d'estomacs, le vomissement, le dévoiement, &c ; cependant j'ai vû quelques personnes qui avoient le corps couvert d'une éruption couleur

de feu, ſans éprouver la moindre diminution dans ces ſymptomes; ils paroiſſoient au contraire s'aggraver, particulierement la Fievre, l'oppreſſion de la poitrine, les anxiétés, le délire. Et j'ai vû deux ou trois Malades mourir dans la plus forte phrénéſie, tout couverts de l'éruption la plus enflammée que j'aye vûe de ma vie: de ſorte que comme dans la petite vérole confluente, elle déſignoit ſeulement *la quantité de la maladie*, ſi j'oſe m'exprimer ainſi.

J'ai traité un jeune homme d'environ douze ans, dont la langue, le goſier & les amigdales étoient auſſi noires que de l'encre, & qui avaloit avec une extrême difficulté; il ne ceſſa de cracher une immenſe quantité d'une matiere ſanieuſe, noire & très-puante, pendant au moins huit ou dix jours. Le ſeptieme jour, ſa Fievre étant un peu calmée, il tomba dans un flux de ſang dyſſentérique, quoique l'expectoration continuât à ſe faire comme auparavant, avec une très-grande toux. Il guérit cependant à la fin, au grand étonnement de tous ceux qui l'avoient vû. Il ſe fit le ſecond ou

le troisieme jour une éruption aussi considérable & aussi universelle qu'aucune de celles que j'avois vues, & la demangeaison qu'il éprouvoit à la peau, étoit si insupportable, qu'il se déchiroit le corps de la maniere la plus affreuse; cependant cette éruption, quoique survenue à temps, ne diminua point sa Fievre ni sa phrénésie, ni ne prévint aucun des symptomes effrayants dont nous avons parlé.

Malgré cela, lorsqu'il survenoit de bonne heure une éruption douce, c'étoit le plus communément d'un très-heureux présage: lorsqu'elle étoit suivie d'une desquammation abondante de l'épiderme, c'étoit un des symptomes le plus favorable qui pût se présenter; mais lorsque l'éruption devenoit brune ou livide, ou disparoissoit avant le temps ou trop subitement, tous les symptomes s'aggravoient, & le Malade étoit menacé du plus grand danger, sur-tout s'il paroissoit çà & là des taches pourprées ou noires, comme cela arrivoit quelquefois; l'urine devenoit limpide, les convulsions se mettoient de la

partie, ou une ſuffocation funeſte terminoit la tragédie.

La maladie étoit en général à ſon plus haut dégré vers le cinq ou le ſix dans les jeunes gens; un peu plus tard dans les perſonnes plus âgées, & la criſe ne ſe faiſoit ſouvent que le 11 ou le 12, alors elle étoit imparfaite : il y avoit malgré cela des adultes qui étoient emportés en deux ou trois jours, la maladie ſe jettant ſur les poumons, & faiſant périr le Malade péripneumonique, ou ſur le cerveau, & le Malade mouroit phrénétique, ou dans une affection comateuſe. Dans quelques-uns la maladie donnoit lieu à une toux très-importune, à une expectoration purulente, à l'hémopthiſie & à l'éthiſie, ils languiſſoient quelques ſemaines, & mouroient éthiques.

S'il ſurvenoit une douce ſueur le trois ou le quatre, ſi le pouls devenoit moins fréquent, plus fort, plus égal, ſi les eſcarres du goſier tomboient doucement, & ſi le fond des ulcères paroiſſoient net & d'une couleur vive, ſi la reſpiration étoit plus

douce & plus libre, & ſi les yeux reprenoient un peu de vivacité, tout alloit bien, il ſe faiſoit bientôt une criſe ſalutaire par la continuation de la ſueur, par des urines troubles qui dépoſoient un ſédiment farineux, par une abondante expectoration, & une très-grande deſquammation de l'épiderme. Mais s'il ſurvenoit un friſſon, & s'il arrivoit que les exanthêmes diſparuſſent tout-à-coup, ou qu'ils devinſſent livides, ſi le pouls devenoit très-petit & très-fréquent, ſi la chaleur ſe ſoutenoit à la peau, qu'elle fût comme ſéchée, ſi la reſpiration devenoit plus difficile, les yeux éteints & vitreux, l'urine pâle & limpide, le Malade tomboit dans la phrénéſie ou dans l'aſſoupiſſement; une ſueur froide & gluante couvroit ſon viſage ou ſes extrémités, il n'y avoit plus rien à eſpérer, ſur-tout s'il ſurvenoit un hoquet & un enrouement ou un gargouillement dans le goſier, avec une déjection ſoudaine & involontaire d'une matiere liquide de couleur livide, & d'une puanteur inſupportable. J'obſervai dans un petit nombre de Malades, quelque temps avant leur

mort, non-ſeulement qu'ils avoient le viſage bouffi, luiſant comme s'il eût été frotté de graiſſe ; mais encore le col enflé & cadavéreux ; tout le corps leur devenoit œdémateux, conſervant l'impreſſion du doigt, la peau ne ſe relevant pas comme elle a coutume de faire, ce qui indiquoit que le ſang ſtagnoit dans les capillaires, & que les fibres avoient entierement perdu leur élaſticité.

Comme il y eut différentes eſpeces d'eſquinancies & de maladies éruptives dans cette période, pendant laquelle les maux de gorge gangréneux régnoient, la reſſemblance des ſymptomes au commencement de ces différentes maladies embarraſſa beaucoup les jeunes Praticiens, & tous ceux qui n'avoient pas une grande expérience, ils ne ſçavoient quelle méthode ils devoient ſuivre, ſur-tout relativement aux évacuations, voyant que l'expérience démontroit que la ſaignée & les purgations étoient funeſtes, au moins juſqu'à un certain dégré.

Quoique ceux qui exercent la médecine dans nos cantons ſoient auſſi

attentifs, aussi capables & aussi judicieux qu'aucun de ceux qui pratiquent dans les autres parties de l'Angleterre, cependant j'eus quelque peine à leur faire comprendre la nature de cette singuliere maladie si peu commune, & à leur apprendre à la bien distinguer des autres maladies courantes qui avoient beaucoup de ressemblance avec elle. Leur ayant fait faire attention, à la petitesse, à la fréquence, à l'inégalité, au trémoussement du pouls, dès la premiere invasion de cette esquinancie maligne, & que quoiqu'il fût quelquefois plein & ondulant, il étoit même alors lourd & inégal; à l'abattement subit des esprits & des forces, aux anxiétés, aux soupirs continuels, à la grande oppression dans les hipochondres, à leurs yeux appesantis, mornes, humides & comme larmoyants; aux urines pâles, crues & ténues, quoique souvent troubles comme du petit lait; à leur langue blanche, mais ordinairement humide, quoique considérablement chargée près de la racine; à la couleur cramoisie & luisante de la gorge, entremêlée de taches ou de

puſtules blanches ou couleur de cendres, avec une haleine révoltante, & quelquefois très-fœtide ; à l'efflore ſcence écarlate ou cramoiſie, (dans les uns c'étoit une éréſypele, dans les autres des puſtules) ſur les mains, les bras, le col, la poitrine, &c, ſymptomes qui accompagnoient la maladie, même dès le premier jour, ils la diſtinguerent mieux, ſe conduiſirent avec plus de précaution & avec plus de ſuccès. Je n'avois vû avant cela, que trop ſouvent faire de grandes ſaignées & purger abondamment dans cette maladie, j'avois même trouvé des gens aſſez peu éclairés, pour me dire que le ſang qu'ils avoient tiré étoit très-beau & très-riche ; il étoit à la vérité d'un rouge vif, comme du ſang d'agneau, mais d'un tiſſu ſi lâche qu'on le diviſoit avec une plume, il ne s'en ſéparoit que peu ou point de ſéroſité, mais il reſſembloit parfaitement à du ſang auquel on a mêlé de l'eſprit de corne de cerf au ſortir de la veine, ce qui en empêche la coagulation.

Je ne dis pas qu'on ne puiſſe tirer un peu de ſang aux adultes, lorſqu'ils

ſont pléthoriques au commencement de la maladie, & j'en ai fait tirer à quelques perſonnes avec ſuccès, lorſque la difficulté d'avaler & de reſpirer étoient très-conſidérables; mais je ne puis pas me diſpenſer d'obſerver que des ſaignées répétées ſont très-funeſtes, ſur-tout lorſque le premier ſang qu'on tire eſt d'un tiſſu lâche & peu denſe; car celui qui vient à la ſeconde ou à la troiſieme ſaignée, eſt toujours une pure ſanie, comme je l'ai ſouvent remarqué : j'ai même vû quelquefois, que le premier ſang qu'on tiroit étoit couvert d'une pellicule très-fine, blanchâtre, ou de couleur de cendres, très-ténue, ſous laquelle on trouvoit une eſpece de gelée molle verdâtre, & au fond un coagulum noir très-lâche, à peine lié. Un ſang de cette eſpece, contre-indique la ſaignée, autant pour le moins que le précédent, & on l'obſerve le plus communément lorſque le pouls eſt palpitant, & que la chaleur eſt très grande au commencement de la maladie. J'avoue que je me ſuis trompé deux ou trois fois moi-même, lorſque cette Fievre commença à ſe répandre; je la pris

une fois pour une véritable péripneumonie, mais le mal de Gorge, l'éruption, la puanteur de l'haleine, & les pétéchies qui ne tarderent pas à se manifester, me firent connoître la nature de la maladie.

J'ai souvent remarqué cette espece de coëne ou de viscosité apparente du sang dans le commencement des Fievres malignes; mais le sang qu'on tiroit deux ou trois jours après à la même personne étoit d'un tissu lâche, dissous, & comme sanieux. Je n'en ai eu que trop d'exemples dans les prisonniers François que nous avions ici, & qui mouroient par douzaines, d'une Fievre pestilentielle contagieuse, souvent accompagnée de pétéchies & de dyssenterie. Les Chirurgiens François saignoient tous les jours, ou de deux jours l'un dans cette Fievre, comme dans les autres. Je remarquai souvent que le sang qu'on tiroit aux Officiers qu'on traitoit de cette maniere, n'étoit qu'une pure sanie à la troisieme ou quatrieme saignée; quoiqu'il eût paru gluant à la premiere. Leur pratique étoit si peu conséquente, que dans le temps même qu'ils faisoient si

fort jouer leur lancette, ils gorgeoient leurs Malades du bouillon le plus ſucculent qu'ils pouvoient faire avec du bœuf & du mouton, &c, lors même qu'ils étoient dans le délire, qu'ils étoient couverts de taches noires ou rouges, qu'ils avoient leur langue auſſi noire que de l'encre, & auſſi ſeche & auſſi rude qu'une pierre-ponce. Je ſuis aſſuré qu'il en périt un très-grand nombre par cette pratique.

Cette coëne qui paroît quelquefois ſur le ſang, au commencement des Fievres contagieuſes peſtilentielles, ne détruit pas ce que j'ai dit dans mon Eſſai ſur les Fievres, des effets des émanations contagieuſes ſur le ſang dans ces ſortes de Fievres, mais plutôt le confirme. Car quoiqu'elles tendent à le diſſoudre, & qu'à la longue elles détruiſent ſa compoſition, cependant les perſonnes dont le ſang eſt naturellement viſqueux & denſe, peuvent être attaquées de ces Fievres malignes contagieuſes, & leur ſang paroître coëneux, ſi on les ſaigne au commencement de la maladie; mais malgré cela, l'action du ferment contagieux (ſi on me permet cette ex-

preſſion) diſſout de plus en plus le ſang, & le convertit en une véritable ſanie putride, en effet il paroît tel dans les ſaignées ſuivantes. Par conſéquent, quand on a raiſon de craindre qu'il n'y ait de la malignité dans une Fievre, il faut être très-réſervé ſur la répétition de la ſaignée, ſur-tout vû qu'on obſerve que le pouls, ainſi que les forces, s'affoibliſſent conſidérablement après la ſeconde ou troiſieme, & quelquefois d'une façon ſurprenante après la premiere.

Mais pour revenir à mon ſujet, toutes les fois que j'étois appellé pour des perſonnes attaquées de cette maladie; au commencement en général, au lieu de ſaignées, j'ordonnois un lavement de lait, de miel & de ſel, pour débarraſſer les inteſtins, ſurtout ſi le Malade étoit conſtipé. Mais lorſque la maladie commençoit avec le dévoyement, j'employois quelques grains de rhubarbe torréfiée, avec les *ſpecies è ſcordio*, la décoction blanche, &c; & ſi la diarrhée étoit abondante, j'ordonnois fréquemment une cuillerée ou deux de *diaſcordium de Fracaſtor de Fuller*, qui eſt un remede

très-efficace dans ce cas. S'il ſurvenoit des nauſées & des vomiſſements, je preſcrivois un doux émétique, ſur-tout aux adultes : bien loin d'augmenter la douleur de gorge, comme on auroit pû l'imaginer, il la diminuoit conſtamment beaucoup ; dans les enfants même, il étoit ſouvent néceſſaire de les faire vomir avec un peu d'oximel ſcillitique, d'eſſence d'antimoine, ou autre choſe ſemblable, autrement l'amas énorme de muſcoſité ténace qui ſe faiſoit dans leur gorge, les auroit étouffés.

Enſuite je mettois mes Malades à l'uſage d'une mixture ſaline, compoſée de ſel d'abſynthe, ou de ſel volatil de corne de cerf, & de ſuc de limon dans l'eau alexitaire ſimple, à laquelle on ajoutoit de la poudre de contrayerva, avec une petite quantité de myrrhe & de ſaffran ; ou je donnois ces deux dernieres ſubſtances en bol, avec quelques grains de nître, lorſque la Fievre étoit très-forte : un ou deux grains de camphre que j'y ajoûtois quelquefois, faiſoient très-bien dans les adultes, lorſque leur eſtomac pouvoit le ſupporter ; lorſ-

qu'il ne la ſoutenoit pas, j'employois le julep de camphre, ou le vinaigre camphré avec le ſyrop de caſſis, de framboiſes, ou autres ſemblables. Le ſecond ou le troiſieme jour j'ajoûtois à la mixture ſaline, ou dans un julep cordial tempéré, un peu de ma teinture alexipharmaque de kinkina, que je trouvois préférable au kinkina en ſubſtance dans ce temps de la maladie; parce qu'elle eſt plus propre à exciter l'éruption des exanthèmes, & qu'elle n'empêche pas tant les ſueurs qui ſont d'un très-grand ſecours dans tous les temps de la maladie, pourvû qu'elles ſoient douces, uniformes & univerſelles. Il eſt vrai qu'il étoit très-difficile de faire ſuer les Malades, mais toutes les fois qu'il ſurvenoit le troiſieme, le quatrieme ou le cinquieme jour, ou même plus tard, des ſueurs modérées également répandues ſur tout le corps, elles étoient conſtamment critiques & ſalutaires, l'urine paroiſſoit auſſi-tôt plus cuite, & dépoſoit une grande quantité de ſédiment couleur de glaiſe, ou de brique pâle, quoiqu'elle fût auparavant crue, claire ou limpide. C'eſt pourquoi je

tâchois toujours de les exciter par de doux diaphorétiques, & par un uſage abondant de délayants, tels que l'eau d'orge, le petit lait clarifié, l'eau de gruau, le thé, &c. Je ne me rappelle point qu'il ſoit mort aucun de ceux à qui il ſurvint des ſueurs douces, faciles, & univerſelles, quoique la demangeaiſon qui les accompagnoit quelquefois fût toujours inſupportable, mais en général la ſueur calmoit bientôt ces demangeaiſons, du moins elle diminuoit conſtamment la Fievre; & le dévoyement (lorſqu'il y en avoit) ceſſoit auſſi-tôt; les tumeurs du col, des parotides, &c, diminuoient auſſi conſidérablement par une douce tranſpiration : ces ſueurs étoient communément d'une très-mauvaiſe odeur, même dans les enfants.

Je preſcrivois ordinairement l'élixir de vitriol avec la teinture de kinkina (excepté dans les enfants en bas âge) ce qui fait un alexipharmaque anti-putride excellent : je faiſois ſouvent prendre l'élixir dans une infuſion d'oranges de Seville grillées, faite dans du vin blanc ou du vin rouge

de Porto, & de l'eau, ce qui fait un remede très-agréable & très-efficace.

Il étoit absolument nécessaire de laver fréquemment la bouche & le gosier, j'ordonnois communément pour gargarisme, une décoction de figues, de roses rouges, de myrrhe & de miel dans du cidre âpre, & un léger mucilage de graines de coing avec du syrop de framboises ou de cassis, & le Malade prenoit de temps en temps une cuillerée de teinture de myrrhe *Perse* & d'esprit de vitriol, sur-tout après s'être gargarisé. Je lui faisois souvent respirer les vapeurs de roses rouges, de fleurs de camomille, de myrrhe & de camphre bouillies dans le vinaigre, aussi chaudes qu'il pouvoit les soutenir, ce qui lui procuroit un grand & très-prompt soulagement.

Quoique l'enflure du col & des glandes parotides, &c, fût quelquefois si subite, si considérable & si violente, qu'elle mettoit le malade en danger de suffoquer, cependant je crus pouvoir regarder cette tumeur extérieure, comme critique en partie, c'est pourquoi je cherchai à l'exciter par des

cataplasmes

cataplaſmes âcres, des véſicatoires, &c. j'ai même ſouvent appliqué avec beaucoup de ſuccès, des véſicatoires ſur toute la gorge, depuis une oreille juſqu'à l'autre. Ces applications ſont utiles dans les eſquinancies ordinaires, encore plus dans celles-ci, dans leſquelles les humeurs ſont ſi âcres & ſi malignes.

Comme il arrivoit ſouvent que le ventre ſe gonfloit & ſe tendoit, & qu'en meme temps les urines couloient moins bien, il étoit néceſſaire d'avoir recours aux fomentations émollientes, avec quelques ſemences carminatives, ou un peu de fleurs de camomille bouillies dans du lait & de l'eau, & à des lavements faits avec cette décoction, à laquelle on ajoutoit du ſel & du ſucre, afin de favoriſer la ſortie des gros excréments, des vents & de l'urine; ce qui ſoulageoit immédiatement les inteſtins, & facilitoit la reſpiration, en donnant plus de jeu au diaphragme. Pour cet effet, lorſque le ventre étoit tendu & le Malade conſtipé vers le cinq ou le ſix de la maladie, je lui donnois une doſe de rhubarbe & de manne, ou d'électuaire

lénitif, & après cela communément, je lui faisois prendre le kinkina en substance, mais je ne l'ordonnois jamais sous cette forme, lorsque le ventre étoit gonflé, & qu'il y avoit de la constipation; j'attendois même qu'il y eût quelque signe de coction, ou que l'épiderme commençât à tomber en écailles; car je trouvois que ma teinture, ou une décoction de kinkina réussissoit aussi bien, & même mieux, parce qu'elle causoit beaucoup moins d'oppression. J'employois aussi une espece de résine de kinkina préparée avec l'esprit-de-vin, que je préfere à l'extrait ordinaire, parce qu'elle est plus légere à l'estomac, & se garde mieux, par conséquent je crois qu'on devroit la tenir de préférence dans les boutiques.

Quoique les purgatifs ne conviennent pas au commencement de cette maladie; les doux laxatifs, tels que la rhubarbe & la manne, &c, étoient nécessaires à la fin, pour entraîner l'amas putride des intestins, qui sans cela auroit entretenu la chaleur fébrille, & occasionné une très-grande foiblesse, le défaut d'appétit, l'enflure

du ventre, & l'obſtruction des glandes. J'étois même obligé de donner à différentes repriſes, le *Calomelas*, pour fondre les tumeurs des parotides, & des glandes maxillaires, qui ſans cela reſtoient long-temps dures & enflées, ſouvent meme entroient à la fin en ſuppuration. J'ai même été ſouvent dans la néceſſité de les faire frotter avec de l'onguent mercuriel, avant de pouvoir diſſoudre les tumeurs : le calomelas étoit outre cela utile pour détruire les vers, dont un grand nombre de gens étoient attaqués dans ce temps. Mais en général, après une ou deux purgations, le Malade recouvroit bientôt un très-bon appétit, & ſes forces revenoient : il y en avoit pluſieurs cependant qui demandoient à être purgés fréquemment, qu'on leur fît continuer l'uſage du kinkina, de l'æthiops minéral, &c, pendant un temps conſidérable, & qu'il falloit mettre à l'uſage du lait d'âneſſe, & envoyer à la campagne pour les empêcher de tomber en éthiſie, dont quelques-uns mouroient au bout de huit ou dix ſemaines, à compter du

moment que la maladie les avoit attaqués.

Il eſt évident que cette maladie étoit une eſpece de Fievre maligne & peſtilentielle, dans laquelle le ſang acquéroit un très-grand dégré d'acrimonie, de diſſolution & de putreſcence. On ne doute point qu'elle ne fût très-contagieuſe, puiſqu'elle infectoit ſouvent des familles entieres, principalement les jeunes perſonnes. L'hiſtoire de la maladie démontre que la contagion produiſoit un très-grand dégré d'acrimonie dans le ſang. J'ai remarqué dans un autre endroit, que la contagion agit ſur le ſang comme l'acrimonie, peut-être les miaſmes contagieux ne ſont-ils que les particules ſalines & ſulphureuſes extrêmement exhaltés, & les vapeurs qui s'exhalent des corps de ceux qui ſont attaqués de la maladie, & qui infectent les autres. C'eſt une choſe très-connue que la puanteur des cadavres putréfiés, des membres gangrenés, l'air corrompu & puant des priſons, &c, détruiſent la compoſition du ſang, & produiſent des Fievres malignes peſ-

tilentielles ; comme la ſanie putride d'un membre gangrené produit, lorſqu'elle eſt repriſe par les vaiſſeaux & portée dans le ſang, une Fievre de la même eſpèce. Il eſt certain que les émanations peſtilentielles dans la véritable peſte, produiſent en très-peu d'heures dans les perſonnes les plus ſaines, une diſſolution putride, & une diſpoſition gangréneuſe dans le ſang. Ces maux de Gorge gangréneux ne paroiſſoient pas en beaucoup de cas avoir moins de virulence, car à l'ouverture des cadavres on trouvoit, non-ſeulement la Gorge ; mais encore les poumons, les inteſtins, &c, gangrénés, & toute la maſſe changée en une ſanie putride. L'inoculation de la petite vérole nous a appris qu'il ne falloit qu'une quantité infiniment petite de matiere morbifique, pour infecter toute la maſſe du ſang, puiſqu'il ne faut pas un grain de matiere varioleuſe, pour produïre cette maladie ; & cela n'a rien de ſurprenant, lorſqu'on ſçait les effets terribles que produit la plus petite parcelle imaginable du virus de la vipere, ou d'un chien enragé.

Quoique cette esquinancie maligne & ulcéreuse, paroisse être une maladie distincte, cependant elle a une très-grande ressemblance avec la *Fievre angineuse*, que j'ai décrite dans le premier vol. de mes *Observ. de Aëre & Morbis Epidemicis*, & c'est une chose très-remarquable que cette espece de Fievre fut très-commune pendant tout ce temps, & regna çà & là dans ce quartier; il est vrai que la Fievre angineuse tenoit beaucoup plus de la nature inflammatoire, que les maux de Gorge gangreneux dont je traite ici, le sang étoit beaucoup plus dense & plus visqueux dans la premiere, que dans la derniere, & par conséquent demandoit plus la saignée. Mais il en peut être de cette maladie, comme de beaucoup d'autres maladies épidémiques, particulierement de la petite vérole, de la rougeole, de la Fievre scarlatine, &c. La maladie générale varie beaucoup par la constitution particuliere du Malade. C'est ainsi qu'on voit la contagion de la petite vérole produire dans les personnes qui ont les fibres élastiques & le sang visqueux & dense, une Fievre inflam-

matoire au plus haut dégré ; dans celles dont les fibres ſont foibles & lâches, & le ſang diſſous, une Fievre lente-nerveuſe putride qui ne ſuffit pas pour procurer l'éruption des puſtules, encore moins pour les amener à ſuppuration. En un mot, la petite vérole la plus inflammatoire, differe autant ou plus, de celle qui eſt lente & maligne, que la Fievre angineuſe des maux de Gorge gangréneux. Combien la Fievre ſcarlatine décrite par Morton, ne differe-t-elle pas de celle dont parle Sidenham? En effet, quoique la même contagion produiſe toujours la même maladie, cependant elle differe beaucoup dans les différents ſujets, & doit être traitée en conſéquence : il y a certainement quelques maux de Gorge gangreneux, accompagnés d'une Fievre très-violente, dans leſquels la ſaignée réuſſit au commencement de la maladie, & le régime rafraîchant eſt plus néceſſaire dans quelques-uns, que dans d'autres. J'ai même été obligé dans différents cas, de joindre le nître aux diaphorétiques. Mais je dois avouer, qu'en général les remedes chauds étoient

beaucoup plus néceſſaires dans cette eſpece de Fievre, que dans toutes les autres; & même quelquefois, quoique la chaleur fût très-conſidérable, autrement le pouls s'affaiſſoit, & il ſurvenoit des anxiétés & de l'oppreſſion. J'ai été obligé dans cette maladie, d'employer des alexipharmaques chauds, ſouvent même dans les jeunes perſonnes, que je n'aurois jamais oſé preſcrire, ſi une expérience répétée ne m'eût enhardi, tels que le ſaffran, le camphre, la poudre de contrayerva, la confection cardiaque, la thériaque d'Andromaque, le cidre chaud, du vin brûlé avec de l'eau, la teinture de kinkina alexipharmaque, &c, & cela avec un ſuccès bien connu, qui a juſtifié ma pratique.

Le mot *Fievre* tel qu'on l'employe dans la pratique de la Médecine eſt un mot vague & indéterminé. Il y a quelques maladies qu'on déſigne communément par ce nom générique, qu'on ne guérit jamais ſi bien qu'en excitant la Fievre : nous n'en donnerons pour exemple que certaines Fievres quartes & la Fievre lente-nerveuſe. L'eſ-

quinancie maligne que j'ai décrite ici, eſt une autre eſpèce de Fievre qui prouve évidemment qu'on ne doit pas traiter toutes les maladies aiguës par les évacuants & les remedes rafraîchiſſants. Les délayants appropriés ſont certainement utiles dans toutes les Fievres, mais il y en a quelques-unes qui demandent autre choſe que de l'eau d'orge & de la limonade. J'ai déja dit beaucoup de choſes à ce ſujet dans mon *Eſſai ſur les Fievres*; je n'ajoûterai qu'un ou deux mots ſur l'uſage des alkalis-volatils, dans les Fievres putrides, peſtilentielles ou pétéchiales, dans leſquelles je crains bien qu'on ne les adminiſtre très-ſouvent mal-à-propos.

Je dois faire obſerver à ce ſujet que dans toutes les Fievres de cette nature, on trouve toujours le ſang diſſout, & qu'à la fin il devient très-acrimonieux & en quelque ſorte ſanieux & putride : par conſéquent tout ce qui tend à accélérer l'acrimonie & la diſſolution du ſang, eſt très-propre à produire ces Fievres, & à augmenter leur malagnité lorſqu'elles ſurviennent : mais les ſels alkalis-volatils ſont l'un

& l'autre au plus haut dégré ; car quoiqu'ils puiſſent retarder la putréfaction des chairs des animaux, & même juſqu'à un certain point celle du ſang hors du corps (ce que font auſſi l'arſénic & le ſublimé-corroſif, (cependant lorſqu'ils ſe mêlent avec le ſang, qui eſt encore ſoumis à la force de la circulation & à celle de la vie, ils hâtent sûrement ſa diſſolution, & par conſéquent ſa putréfaction ; & lors même qu'on les mêle avec le ſang à meſure qu'il coule de la veine, ils détruiſent entierement le tiſſu des globules rouges, à peu-près de la même maniere que le poiſon de la vipère en détruiſant l'union ou la cohéſion des parties qui les compoſent : le ſang des hommes les plus robuſtes (le ſang même le plus coëneux des chevaux, comme je l'ai ſouvent éprouvé) traité de cette maniere ne ſe coagule jamais, mais reſte fluide comme un ſang corrompu, ou une véritable ſanie. J'obſerverai en outre, que lorſqu'on prend fréquemment & de grandes quantités de ces ſels ou eſprits alkalis-volatils, même en ſanté, on ſçait qu'ils produiſent des chaleurs fébriles, des hémor-

rhagies, qu'ils rendent les gencives molaſſes & ſpongieuſes, l'haleine puante, l'urine fétide, &c, ſymptômes qui indiquent ſuffiſamment une diſſolution commençante & une putridité du ſang.

D'ailleurs ces globules décompoſés & diſſous, ſont bien propres à entrer dans les artères ſéreuſes & lymphatiques, dans les ramifications deſquelles ils ne ſçauroient paſſer librement, ce qui doit néceſſairement les y faire ſéjourner & s'y corrompre, de ſorte qu'à la fin ils doivent ronger ces vaiſſeaux ſi foibles, ſur-tout lorſqu'ils ſont chargés de ſels acrimonieux qui en même temps irritent ces petits canaux, augmentent la chaleur, & accélerent la corruption des humeurs & des vaiſſeaux : lorſque cette lymphe ou cette ſéroſité putrides ſont abſorbées dans la maſſe du ſang, elles doivent hâter la corruption générale.

Les ſels alkalis-volatils, lors même qu'on les applique extérieurement à la peau, la rongent & l'ulcèrent très-promptement, & c'eſt un fait que donnés intérieurement, ils échauffent beaucoup plus, à quantités égales, que

les alexipharmaques les plus chauds tirés des végétaux. Et ce n'eſt pas, je penſe, tant en augmentant la force projectile & la circulation du ſang, qu'en excitant dans de ce fluide un mouvement inteſtin, & une effervefcence; car les expériences les plus exactes nous ont appris que les ſolutions des ſels alkalis-volatils affoibliſſent le ton des fibres & la force des vaiſſeaux, & par conſéquent le mouvement du ſang dans la circulation réguliere. Nous obſervons que lorſque le ſang abonde en ſels très-âcres, le pouls devient foible, petit, fréquent & trémouſſant, comme dans le dernier degré du ſcorbut, & dans cet état du ſang, qui produit la Fievre putride, qui précede les mortifications de cauſe interne; dans leſquels les forces vitales & en particulier la force des vibrations artérielles s'affoibliſſent beaucoup, quoiqu'elles puiſſent augmenter en vîteſſe pour compenſer le défaut de vigueur & de plénitude naturelle, qu'on remarque dans la pulſation libre & ferme d'une artère ſuffiſamment pleine de ſang, & miſe en action par une force ſuffiſante. Le volume extra-

ordinaire & la flaccidité du cœur qu'on obſerve communément dans les ſcorbutiques, & dans ceux qui meurent de la peſte ne ſont dûs qu'à la foibleſſe & au grand relâchement de ſes fibres muſculaires. Cette eſpece de chaleur âcre qu'on ſent ordinairement en touchant la peau des perſonnes qui ſont attaquées de Fievres putrides & malignes, paroît venir de l'abondance des ſels âcres & des parties ſulphureuſes dans le ſang, & de ſon mouvement inteſtin, & non pas de l'augmentation de ſa force projectile : car lorſqu'on commence à leur toucher la peau, la chaleur ne paroît pas de beaucoup ſupérieure à la naturelle, mais en continuant d'y tenir le doigt appliqué plus long-temps, on s'apperçoit d'une chaleur brûlante & déſagréable, ſenſation qui ſubſiſte même pendant quelque temps après qu'on a éloigné ſon doigt de la peau du Malade. C'eſt ce qu'a très-judicieuſement obſervé le Dr. Pringle dans ſon *Traité des Maladies des Armées*, & Galien long-temps avant lui, comme il en convient avec candeur. M. Queſnay donne à cette chaleur le nom de *chaleur d'acrimonie*,

& la diſtingue avec raiſon de la *chaleur d'inflammation*. La ſenſation en effet, eſt auſſi différente que celles qu'on éprouve en touchant un morceau de bois ſec bien chaud, ou en plongeant ſon doigt dans de l'eſprit-de-corne de cerf chaud. Cette obſervation prouve évidemment, je penſe, l'abondance de ſel acrimonieux qu'emporte la tranſpiration dans les Fievres très-putrides. Il y a bien de l'apparence que cette chaleur brûlante, particuliere, que les Malades ſentent intérieurement dans ces maladies, quoique les parties extérieures de leur corps ſoient froides, vient de la même cauſe. Et je crois également que la chaleur qu'on obſerve dans les Fievres qui précedent ou accompagnent les mortifications provenant de cauſe interne, eſt engendrée par l'acrimonie & le mouvement inteſtin des humeurs, & non pas par la rapidité de leur mouvement projectile; car dans ce cas le pouls eſt toujours foible & petit, quoique fréquent. La promptitude avec laquelle les corps de ceux qui meurent d'une Fievre putride-maligne, deviennent puants & infects, s'enflent & laiſſent

écouler une eſpece de ſanie de toutes leurs ſouvertures, ſont des preuves du grandmouvement inteſtin, de la raréfaction & de l'acrimonie des humeurs. Cela arrivoit communément dans tous ceux qui mouroient des maux de gorge gangreneux que je viens de décrire. J'ai vû leur corps s'enfler prodigieuſement, même juſqu'à l'extrémité des doigts & des orteils, & devenir d'une lividité cadavéreuſe, quoique preſque entierement froids, & exhaler une puanteur inſupportable, même avant que la perſonne ne fût morte; le ſang ſortir en même temps des oreilles, du nez, de la bouche & des inteſtins; lors même que le pouls avoit été très-foible & très-petit, quoique exceſſivement fréquent depuis le commencement de la maladie. Tous ces phénomènes ne ſont-ils pas dûs à l'air engendré par le mouvement inteſtin, la chaleur & la putridité du ſang qu'on ſçait produire beaucoup d'air? L'emphyſeme qu'on obſerve dans certains ſphacèles ne vient-il pas de la même cauſe?

Mais pour en revenir à notre ſujet, ſi nous conſidérons la production & la nature des ſels animaux, peut-être ver-

rons-nous un peu plus clair dans cette matiere. Les acides végétaux les plus forts que nous prenons avec nos aliments, ſont bientôt changés par les forces vitales en un ſel neutre ou en une eſpèce de ſel ammoniacal; & en continuant à être expoſés à l'action des vaiſſeaux & de la chaleur du ſang, ils approchent de plus en plus de la nature alkaline, & à la fin, ils deviendroient effectivement alkalins, s'ils n'étoient pas délayés, emportés & corrigés par des boiſſons & des aliments acides. Une perſonne qui ne vit que d'eau pure, de chair & de poiſſon, ſans prendre rien d'acide ou d'aceſcent, contracte bien-tôt une odeur forte, qui vient de la rancidité de ſes humeurs; il eſt pris de la Fievre, & à la fin ſon ſang tombe dans un état de putréfaction. Le ſang des perſonnes qui meurent de faim, devient très-acrimonieux & produit la Fievre, la phrénéſie & un tel dégré de putréfaction qu'il détruit le principe vital. J'en ai vû un exemple très-triſte dans un pauvre homme qui ſe laiſſa obſtinément mourir de faim, n'ayant voulu pendant pluſieurs jours par force ni par perſua-

ſion, avaler aucune eſpece de nourriture, ni la moindre goutte de liqueur. La Fievre le prit, ſon viſage devint rouge, il lui ſurvint beaucoup de chaleur à la tête, ſon pouls étoit petit, mais très-fréquent ; en quatre ou cinq jours de temps ſon haleine devint très-mauvaiſe, ſes lèvres ſeches, noires, ſes dents & ſa bouche ſales, noires, ſanguinolentes ; ſon urine (lorſqu'on pouvoit en ramaſſer) étoit très-haute en couleur, & auſſi puante que ſi on l'eût gardée pendant un mois ; à la fin, il devint tremblant, il ne put plus ſe ſoutenir, encore moins marcher ; il deliroit & s'aſſoupiſſoit alternativement ; il tomba fréquemment en convulſions, pendant leſquelles il ſuoit quelquefois beaucoup de la tête & de la poitrine, quoique ſes extrémités fuſſent abſolument froides, pâles & ridées ; la matiere de la ſueur étoit d'une couleur jaune très-foncée & d'une odeur très-nauſéabonde.

Il eſt certain auſſi que ſi les ſels animaux ne ſont pas continuellement emportés par les urines, ils ſont très-corroſifs, comme on l'obſerve dans l'iſchurie, parce qu'ils deviennent de plus

en plus alkalins. Ce n'eſt pas tant par la quantité que par l'acrimonie des humeurs que les ſuppreſſions d'urine deviennent funeſtes; c'eſt ce dont j'ai eu bientôt lieu de me convaincre, ayant obſervé des gens qui avoient de grandes évacuations par les ſueurs & par les ſelles, pendant tout le temps de la ſuppreſſion : je me rappelle en particulier d'avoir vû il y a long-temps, une iſchurie renale faire périr une femme très-graſſe le troiſieme jour de la ſuppreſſion : quoiqu'on lui eût fait deux fortes ſaignées, & qu'elle eût eû le dévoiement pendant tout le temps, par conſéquent elle ne mourut point d'une ſurabondance d'humeurs. Elle ne rendit pas une goutte d'urine depuis le premier moment de la ſuppreſſion juſqu'à ſa mort, malgré qu'elle eût pris beaucoup de cantharides en ſubſtance & en teinture, & pluſieurs autres remedes, ſur-tout de grandes doſes de calomelas. Quoique j'aye vû donner les cantharides avec beaucoup de ſuccès dans les iſchuries, cependant ſi elles n'opèrent pas promptement, & ſi on eſt obligé de les continuer long-temps à grandes doſes, je

crains qu'elles ne concourent avec les ſels âcres, & qu'elles ne hâtent la mort du Malade, en produiſant le délire & des convulſions, comme j'ai eu le malheur de le voir plus d'une fois.

Mais pour ne pas nous écarter de notre ſujet. La formation des ſels alkalis-volatils dans nos corps, ne paroît pas différer de leur production hors du corps. Qu'on entaſſe une grande quantité de quelque plante, même de la plus acide, elle commence bientôt à s'échauffer, & devient par dégrés de plus en plus chaude (au point que ſi le tas eſt conſidérable elle prend feu) cette effervescence rend bientôt toute la maſſe putride, les ſels acides & eſſentiels de la plante ſe changent en alkalis volatils qu'on peut retirer par la diſtillation de la maſſe putride, & qui ne different pas eſſentiellement des alkalis-volatils, tirés des ſubſtances animales. Les uns & les autres ſont les derniers effets de la chaleur & du mouvement ſur les ſels des végétaux. Plus la force & la chaleur des ſolides & des fluides agit long-temps & fortement ſur eux, plus ils ſont ex-

altés & plus ils deviennent alkalis, état dans lequel ils ne ſont plus propres aux uſages de la vie, bien plus ils ſont deſtructifs lorſqu'ils ſe trouvent très-abondants, comme dans les Fievres putrides, peſtilentielles & pétéchiales. Je penſe donc que de donner dans ces cas des alkalis-volatils aux Malades, c'eſt jetter de l'huile ſur le feu ; car ils diſſolvent & décompoſent certainement les globules rouges, & par conſéquent accélerent la putréfaction générale. Ces ſels lors meme qu'on les applique extérieurement à la peau, y excitent en peu de temps un ulcère gangréneux, & lorſque le ſang en eſt chargé abondamment, il devient une eſpece de leſſive brûlante, très-propre à détruire les fibrilles nerveuſes & les derniers vaiſſeaux. Cela arriveroit plus ſouvent & plus promptement, ſi par l'uſage abondant des délayants acides, des mucilagineux doux en boiſſon & en nourriture, on ne venoit pas à bout de les entraîner & de les corriger : comme nous voyons que le ſuc de limon & le vinaigre détruit entierement leur acrimonie. Il eſt vrai que préparés de cette maniere, ils peu-

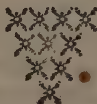
vent faire un remede utile dans beaucoup de maladies.

Avant de finir, qu'on me permette de rapporter cette obſervation extraordinaire, elle ne paroîtra pas tout-à-fait hors de propos.

J'ai traité dernierement un homme de famille qui avoit de la fortune, il s'étoit ſi fort accoutumé à l'uſage de l'alkali volatil, que les femmes le ſentoient, & qu'à la fin, il en mangeoit, comme un autre auroit fait du bonbon, goût bien dépravé. Les ſuites de cet abus, furent qu'il tomba bientôt dans une Fievre hectique; il eut de grandes hémorrhagies par le fondement, le nez & les gencives; toutes les dents lui tomberent, de ſorte qu'il ne pouvoit rien manger de ſolide. Il maigrit conſidérablement, & ſes muſcles revinrent ſi mols & ſi foibles que ceux d'un enfant qui vient de naître; ſon corps ſe couvrit de puſtules, accompagnées de démangeaiſons inſupportables, de ſorte qu'il ſe grattoit continuellement & ſe déchiroit la peau avec les ongles d'une maniere affreuſe; ſon urine étoit toujours haute en couleur, trouble & très-fé-

tide. On lui persuada à la fin, quoique avec beaucoup de peine, de renoncer à cette pernicieuse coutume, mais il avoit tellement ruiné sa constitution, que quoiqu'il se soutint de la maniere la plus pitoyable, pendant plusieurs mois, il mourut hectique & dans le dernier dégré de marasme. Je suis persuadé qu'il seroit mort beaucoup plutôt, s'il n'eût pas bû constamment des meilleurs vins, & s'il n'eût pas fait un usage journalier de lait dânesse, & de sucs anti-scorbutiques, bien acidulés avec du suc d'orange de Séville, de limons, &c.

Malgré cela je suis bien éloigné de croire qu'il faille bannir les sels alkalis volatils de la matiere médicale, & de condamner leur usage dans tous les cas, je suis assûré qu'on peut les employer avec succès dans beaucoup d'occasions. J'en excepte cependant toujours les cas dont je viens de parler.





DE LA COLIQUE

DE DÉVONSHIRE.

Au commencement de l'automne de 1724, les habitants du Devonshire furent affligés d'une maladie très-épidémique, qui attaquoit ſur-tout le menu peuple, & ceux qui menoient une vie plus ſplendide. Il ne ſera peut-être pas inutile d'en tracer l'hiſtoire & d'indiquer la méthode de la traiter; car quoiqu'elle ne ſoit plus ſi épidémique, cependant elle infeſte plus ou moins ce pays preſque tous les automnes.

Cette maladie commençoit par des angoiſſes dans l'eſtomac accompagnées de douleurs vives dans l'épigaſtre, d'un pouls foible & inégal, d'une ſueur froide : la langue étoit couverte d'une mucoſité verdâtre ou brune, & l'haleine très-puante. Ces premiers ſymptomes étoient ſuivis de vomiſſements affreux, le plus ſou-

vent d'une bile très-verte, quelquefois noire, mêlée à une très-grande quantité d'une pituite extrêmement acide & ténace : la matiere qu'on rendoit par le vomissement, étoit même quelquefois si âcre, qu'elle excorioit le gosier & la gorge, au point qu'elle se trouvoit teinte de sang, & que la déglutition en devenoit douloureuse. Au bout d'un jour ou deux, le ventre se resserroit tellement, que les purgatifs les plus drastiques, & les lavements les plus âcres, ne pouvoient pas le relâcher : ces derniers sortoient sans entraîner ni matiere ni vents, & les premiers étoient rejettés par le vomissement.

Le vomissement s'étant un peu calmé, la douleur descendoit & se faisoit sentir avec la derniere violence dans la région ombilicale, aux lombes & à l'épine du dos, de sorte qu'on auroit imaginé que le Malade étoit dans un accès de néphrétique, d'autant mieux que les urines se supprimoient, qu'il avoit des envies continuelles d'uriner, & qu'il sentoit un poids très incommode dans le périnée, comme s'il avoit eu la pierre.

Arétée

Arétée de Cappadoce avoit déjà obſervé depuis long-temps, que les coliques étoient accompagnées de difficulté d'uriner. Cap. *de Colicis*. Νεφρὸς καὶ Κύστις ξυμπαθέα πόνῳ καὶ ἰσχουρέει· τουτέοισι ἄλλα ἀντ' ἄλλων. *Renes & veſica in partem hujus doloris adducuntur & urina cohibetur. Iſtis alia pro aliis accedunt.* Hippocrate dit auſſi Περιῤῥόαι στραγγουριώδεες, οὐ νεφριτικαὶ ἀλλὰ τουτέοισιν ἀντ' ἄλλων ἄλλα. *Circumflui humorum affluxus contigere qui urinæ difficultatem facerent, non ex proprio aliquo renum vitio, ſed quòd iſtis in aliorum vicem ſuccederent.* Epidem. Lib. I. Sect. II.

L'urine étoit comme une véritable leſſive, & dépoſoit une grande quantité d'un ſédiment muqueux, rouge & quelquefois vert. Le ventre étoit preſque toujours dur, & ſi tendu que les Malades craignoient qu'il n'en crevât : il y en avoit au contraire qui l'avoient ſi rentré qu'il ne conſervoit plus ſa forme : mais c'étoit plus rare. Ils ſentoient ſouvent une douleur fixe, vive & brulante dans l'hypocondre droit, qu'ils avoient dur & tendu. Ils éprouvoient une pulſation très-grande & très-incommode dans la région épi-

gaſtrique. Et toutes les fois qu'ils alloient à la ſelle, ſoit que le ventre s'ouvrît de lui-même, ce qui arrivoit très-rarement, ou qu'on l'eût excité par quelque médicament, ils rendoient des matieres très-dures, d'un vert-noir, globuleuſes, & ſemblables à des crottes de brebis; après deux ou trois déjections, elles étoient vertes ou noires, & quelquefois teintes de ſang, & excitoient un téneſme très-incommode. Mais le ventre ſe reſſerroit auſſi-tôt, & lorſqu'au bout de quelques heures on venoit à l'exciter, il en ſortoit des globules légers très-durs, ſemblables aux premiers.

Tel étoit le premier période de cette maladie; mais la tragédie n'étoit pas finie, & le Malade étoit en butte à de nouveaux maux : car quoique les grandes douleurs du ventre fuſſent un peu calmées, la peau conſervoit une telle ſenſibilité, qu'on pouvoit à peine y toucher; la douleur de l'épine augmentoit & s'étendoit juſqu'aux épaules, ſur-tout entre les deux omoplates, de-là elle paſſoit bientôt aux bras, & ſe fixoit ſur-tout dans les jointures, en détruiſant le mouvement,

principalement celui des mains. Les cuisses, les jambes n'étoient pas en meilleur état, étant en proye à des douleurs atroces qui paroissoient avoir leur siége dans la moelle des os, comme celles qui tourmentent les personnes infectées de virus vénérien : on observoit rarement de la tumeur ou de la rougeur dans ces parties.

Tandis que la matiere morbifique se portoit des intestins sur les membres, le pouls des Malades s'animoit, ils avoient un peu de fievre. Il y en avoit même quelques-uns qui avoient du délire dans ce temps de la maladie. Ce délire étoit constamment annoncé par une urine un peu limpide, & ce qui mérite d'être remarqué, tous ceux qui rendirent pendant tout le cours de leur maladie, une urine pâle sans sédiment, furent pris tout-à-coup de convulsions, de délire ou d'une paralysie aux mains, tantôt avec, tantôt sans douleur.

Lorsque la maladie s'étoit jettée sur les bras, une sueur abondante, fœtide & sentant l'aigre, adoucissoit les douleurs, & s'il en restoit dans le ventre, elles cessoient tout-à-fait. Il y eut

quelques Malades, qui après une ſueur longue & très-abondante, perdirent entierement le mouvement & l'uſage de la main, y conſervant cependant le ſentiment. La paralyſie qui ſurvenoit faiſoit ceſſer les douleurs: je ne me rappelle cependant pas d'avoir vû perſonne attaqué de paralyſie aux pieds. Quelquefois il paroiſſoit avec une ſueur bénigne, un grand nombre de puſtules rouges, accompagnées de beaucoup de demangeaiſons, & ſouvent d'une ardeur inſupportable preſque par tout le corps; rien n'étoit plus favorable; car dès qu'elles paroiſſoient, les douleurs de rhumatiſme & de colique ſe diſſipoient. C'étoit l'iſſue la plus heureuſe de cette maladie, mais il arrivoit plus communément que les douleurs de rhumatiſme & de colique ſe ſuccédoient alternativement, & tourmentoient tour-à-tour le Malade; la matiere morbifique ſe portant tantôt ſur les membres & tantôt ſur les inteſtins.

Quelquefois il arrivoit que les douleurs ayant ceſſé pendant quelques jours, ſe renouvelloient avec la même violence, ſur-tout pour peu que le

Malade se fût exposé au froid, ou qu'il eût bu de la bierre ou du cidre. Il survenoit quelquefois une jaunisse qui faisoit cesser pour un temps cette colique, mais celle-ci revenoit aussi-tôt qu'elle disparoissoit : dans l'un & l'autre cas, un véritable ictère terminoit la maladie, il ne restoit au Malade que quelques légeres inquiétudes dans les membres.

Quoique les douleurs de colique précédassent le plus souvent celles de rhumatisme : cependant la maladie commençoit fréquemment par les membres, ensuite il se faisoit une métastase sur l'estomac & sur les intestins. J'ai vû un Cabaretier, homme robuste, qui fut attaqué d'une façon bien singuliere ; ses bras & ses mains perdirent presque toute faculté de se mouvoir, de façon qu'il ne pouvoit pas soutenir le poids le plus léger ; cela n'avoit été précédé d'aucun autre symptome de la maladie, & il fut encore un jour ou deux sans rien éprouver autre chose, si ce n'est qu'il étoit plus foible que de coutume : peu de temps après, il lui survint des vomissements & de la douleur de ventre, & enfin

les membres paralyſés furent tourmentés de douleurs de rhumatiſme.

Quelques-uns, mais en petit nombre, après avoir été affligés pendant long-temps par cette maladie, étant tombés enfin d'épilepſie, ſuccomberent ſous le poids de leurs maux. Mais lorſque je réfléchis au nombre des perſonnes qui furent attaquées de cette maladie, à ſa durée & à ſa véhémence, je ſuis étonné qu'il y ait péri ſi peu de monde.

Cette maladie ſe faiſoit ſentir ſurtout lorſque le vent de nord-eſt ſouffloit, ce que je remarquai auſſi des petites véroles qui régnoient pendant ce temps.

Les perſonnes qui avoient le ventre naturellement lâche, en furent beaucoup moins affectées, que ceux qui l'avoient reſſerré : c'eſt peut-être la raiſon pour laquelle les enfants qui ont preſque toujours le ventre lâche, furent beaucoup moins malades que les adultes.

Cette Colique épidémique dura depuis l'automne juſqu'au printemps ſuivant qu'elle ceſſa peu à peu.

Telle eſt l'hiſtoire abrégée, mais exacte, de cette maladie, qui fut ſi univerſelle, qu'en 1724 preſque toutes les familles du peuple en furent attaquées. J'ai même vû juſqu'à cinq ou ſix perſonnes affligées de cette maladie dans la même maiſon; & je ne crois pas qu'on eût vû juſqu'alors de colique ſi épidémique, à moins que ce ne fût celle dont Paul d'Ægine parle à la fin du 43e Chap. de ſon IIIe Livre, & qui ne paroît pas différer beaucoup de la nôtre, au moins quant à certains ſymptomes. Je crois donc devoir rapporter la deſcription qu'il en donne: *Quum morbus quidem ille cœpiſſet (Colica ſcilicet ab acribus & vellicantibus humoribus) à finitimis Italiæ regionibus & alia pleraque loca Romani Imperii inſtar peſtiferæ cujuſdam contagionis peragraſſet; undè non paucis quidem in morbum comitialem, aliis verò in membrorum reſolutionem, ſuperſtite tamen & incolumi ſenſu; nonnullis autem in utrumque delapſis: magna pars eorum qui ex hac ægrimoniâ in epilepſiam conciderant, vitam cum morte commutabant; quorum verò morbus in paralyſim tranſierat plerique eva-*

ſerunt, perinde atque in criſi tranſlatione cauſæ.

Je ne ſçais pas ſi cette maladie épidémique ne tiroit pas en partie ſon origine de quelque diſpoſition particuliere dans l'air; car elle étoit tout auſſi fréquente lorſque l'air étoit ſec ou lorſqu'il étoit humide, ſoit que les vents fuſſent au nord ou au ſud. J'ai remarqué que lorſque le temps étoit froid & ſec, & que les vents étoient à l'eſt ou au nord-eſt, les douleurs étoient plus vives. Ce qui arrivoit peut-être parce que la tranſpiration étoit diminuée, & que le ventre étoit reſſerré, ſuivant cette maxi- d'Hippocrate: αἱ καθ' ἡμέρην καταστάσιες βόρειοι τὰς κοιλίας ξηραίνουσι. *Quotidianæ conſtitutiones aquiloniæ alvos ſiccant.* Aphor. XVII. Sect. III. Quoi qu'il en ſoit, je ne crois pas qu'on puiſſe regarder cette maladie comme contagieuſe, à moins qu'on ne voulût donner le nom de *contagieuſes* à toutes les maladies épidémiques; ce que la force du mot ni l'uſage ne permettent pas. Les maladies épidémiques doivent leur origine à une cauſe commune; par exemple, à la corruption de l'at-

mosphère, ou à quelque aliment nuisible, mais jamais à des miasmes qui transportent la maladie d'un corps malade à un corps sain.

La cause de cette maladie fut, si je ne me trompe, très-évidente : l'abondance incroyable de pommes qu'il y eut cette année, qui fut telle qu'on n'avoit pas mémoire d'en avoir vû une semblable, au moins dans ce pays. Les pommiers rompoient sous le poids du fruit, & leurs rameaux venoient s'offrir à la main qui vouloit les cueillir ou les en décharger, on en avoit pour une modique somme assez pour remplir un muid de leur suc ; & on en donnoit des sacs pleins à ceux qui vouloient se donner la peine de les cueillir. Plusieurs paysans ingrats envers la Providence, murmuroient contre ses bienfaits, & jettoient aux cochons des quantités immenses de pommes. Ces animaux ne se trouverent pas bien de cet aliment, ils maigrirent tous, & il en périt beaucoup. D'autres peut-être plus reconnoissants, quoique plus intempérés, se gorgerent de cidre, & inviterent les passants, qu'ils payoient même

quelquefois pour les aider à le boire ; pour ne pas laisser perdre les dons de Dieu, & ne cessoient de remplir leurs tonneaux pour en faire de nouvelles libations qui eussent pu être agréables à Bacchus; mais qui ne pouvoient plaire au Pere des Dieux & des Hommes. Il est certain qu'on chercha partout des tonneaux, qu'on en fit de toutes sortes de bois, & qu'ils suffirent à peine pour contenir la quantité énorme de cidre qu'on eut cette année.

Les pommes ayant été si abondantes, elles firent presque toute la nourriture du Peuple. Il ne mangeoit que des pommes cuites, & préparées de différentes manieres, & ne buvoit que du cidre ou plutôt que du mout de pommes : le Peuple, peu instruit du péril auquel il s'exposoit, but abondamment de cette liqueur moins chere que la petite biere, qui ne lui coûtoit guere plus que de l'eau, & qui lui étoit plus agréable que l'une & que l'autre.

Je ne doute point que le long usage, ou plutôt l'abus qu'on fit des pommes, ne fût la cause de cette maladie; car

je ne vis aucun de ceux qui s'en étoient abſtenus, qui en fût attaqué : elle ne ſe fit point ſentir parmi les gens aiſés qui vivoient un peu plus dans l'abondance, & qui, comme c'eſt l'uſage, mépriſant ce qui eſt trop commun, en goûtoient à peine, ou s'ils en mangeoient, ils remédioient à la crudité & aux qualités nuiſibles des pommes, par la grande quantité de viandes & d'épiceries dont ils faiſoient uſage, & par l'excellent vin qu'ils buvoient.

Il y a long temps qu'on a obſervé que lorſque les pommes ſont abondantes, il y a ordinairement beaucoup de perſonnes attaquées de tranchées : de ſorte qu'elles ſont en quelque ſorte endémiques & épidémiques dans ces cantons tous les automnes : & comme Horace l'a dit il y a long-temps : *Pomifero grave tempus anno*, Lib. III. Ode XXIII. Je me ſouviens qu'en 1722, où il y eut encore beaucoup de pommes, les coliques & les rhumatiſmes furent très communs, mais ils n'étoient pas comparables à celle que je viens de décrire, ſoit quant à la violence, ſoit quant au nombre de perſonnes qui en furent attaquées. Je

les obſervai encore en 1728 & en 1730, années auſſi très-abondantes en pommes. Une choſe digne de remarque, c'eſt qu'il y eut beaucoup plus de dévoyements qu'en 1724, qui diminuerent conſidérablement les coliques & les rhumatiſmes : le ſuc âcre & acide des pommes ne ſéjournant pas long-temps dans les inteſtins ni dans le ſang, mais étant promptement évacué par les ſelles. En 1734 qui fut encore une année très-abondante en pommes, les dévoyements furent plus rares ; mais les coliques furent beaucoup plus vives ; & furent ſouvent ſuivies de paralyſie.

On me demandera peut-être d'où vient que le ſuc de pommes produit une année une conſtipation opiniâtre, accompagnée de douleurs atroces, & l'autre une diarrhée ſans douleur conſidérable. J'avoue que je ne ſçais trop ce qu'on peut répondre, je voudrois qu'on m'expliquât pourquoi dans certaines années, les pommes de même eſpece, & autant que nous pouvons nous en aſſurer par nos ſens, parfaitement ſemblables, pourriſſent plutôt que dans d'autres : ce qu'on

obſerve cependant fréquemment. Je ferai ſeulement remarquer que plus les pommes ſont douces, plus elles lâchent le ventre; & par conſéquent plus la ſaiſon eſt chaude & humide, plus les pommes & tous les autres fruits de l'automne ſont doux; plus ils ſont diſpoſés à ſe pourrir, plus ils rendent le ventre libre : ce que l'obſervation démontre ſuffiſamment.

C'eſt ici le lieu d'examiner la nature du mout de pommes. Le ſuc qu'on tire des pommes par l'expreſſion, (il en eſt de même de celui des raiſins) contient une grande quantité d'un ſel eſſentiel acide & très-groſſier, ou de tartre, beaucoup de parties terreuſes, & une quantité conſidérable de ſoufre impur. Plus les fruits ſont acerbes, plus ce ſél eſſentiel eſt groſſier & abondant, comme dans le vin de la Moſelle & dans notre cidre; ce dernier dépoſe ſon tartre au fond des tonneaux où il eſt enveloppé dans une grande quantité de lie; le premier dépoſe ce même ſel tartareux ou eſſentiel ſur les parois des tonneaux. Le vin du Rhin ne differe en effet d'un excellent cidre, qu'en ce que ce der-

nier contient beaucoup plus de mucilage ; car leurs ſels eſſentiels paroiſſent de même eſpèce, & vûs au microſcope ils ont la même figure. Les ſels de ces deux liqueurs demandent un très-long eſpace de temps pour être atténués ſuffiſamment, pour que le cidre devienne potable & ſalutaire, & même le cidre qui eſt fait avec des pommes ſauvages & acerbes, ne le devient qu'au bout de deux ou trois ans.

On ne peut pas boire abondamment de l'une ou de l'autre de ces liqueurs, avant qu'elles ayent fermenté, ſans s'expoſer aux douleurs de colique, ou de rhumatiſme : les goutteux n'en boivent jamais impunément ; car auſſi-tôt ils éprouvent un paroxiſme. Les buveurs qui habitent les bords du Rhin ou de la Moſelle, & qui ſe gorgent de vin tartareux, ne ſont pas expoſés à de moindres accidents que ceux de nos habitants qui font un grand uſage du cidre : car la la goutte eſt endémique & très-commune là comme ici ; & il n'y a point d'endroit où cette maladie ſoit plus fréquente, même parmi le bas peuple,

que dans la province de Dévonshire ſi célebre par ſes cidres. Il y a lieu de croire que cette maladie n'eſt devenue ſi fréquente, que par le grand & continuel uſage qu'on a fait des vins tartareux, tels que ceux de la Moſelle, de France & notre cidre : car depuis que leur uſage a prévalu, la goutte eſt devenue beaucoup plus commune qu'auparavant. Dans le ſiecle paſſé on faiſoit peu de cas des vins de Bordeaux, qui ſont les délices de celui-ci ; on fait & on boit aujourd'hui dix fois plus de cidre qu'il y a trente ans.

Si quelqu'un doutoit que le cidre contînt autant de tartre que je l'ai dit, qu'il tâche de l'en retirer, en ſuivant le procédé ſi bien décrit par Angelus Sala, (en ſéparant le mucilage du ſuc) il trouvera qu'il y en a beaucoup. Le cidre à la vérité ne dépoſe pas ſon tartre aux parois des tonneaux, comme fait le vin du Rhin ; cela ne prouve point qu'il n'y en a pas, puiſque le vin du Rhin lui-même ne dépoſe ſon tartre aux parois des tonneaux, qu'après avoir laiſſé tomber au fond une lie muqueuſe & terreſtre. C'eſt par une raiſon ſemblable, que

les vins d'Eſpagne ne produiſent aucun tartre ſur les parois de leurs tonneaux, à cauſe de la grande quantité de matiere huileuſe & ténace dans laquelle il eſt embarraſſé. Il n'eſt pas poſſible de ſéparer le ſel eſſentiel du citron ou du limon de leurs ſucs exprimés, quoique auſſi acides que quelque ſuc végétal que ce ſoit, parce qu'il eſt enveloppé dans une grande quantité de mucilage. Ce que Sala a remarqué depuis longtemps dans ſa Tartarologie, & ce que j'ai trouvé vrai par ma propre expérience. Mais le cidre nouveau contient beaucoup de mucilage, comme le démontre l'épaiſſiſſement qu'il contracte, qui le rend ſemblable à une huile, s'il ne fermente pas ſuffiſamment, & s'il n'eſt pas ſaturé d'un ſel actif qui atténue les ſoufres & le mucilage : faute de ces deux ingrédiens, le cidre qu'on fait avec les pommes les plus douces ſe change en moins d'un an, en une liqueur viſqueuſe & filante. Outre cela j'ai preſque toujours obſervé que pendant le temps qu'on garde le cidre dans des cuves pour le faire bouillir, il s'y forme des pellicules ténaces qui reſſemblent à du cuir pourri : & il s'en at-

tache de ſemblables aux parois des tonneaux.

Voyons en peu de mots les déſordres que le ſuc de pommes crud, mal fermenté & mal déféqué, peut produire dans nos corps; & écoutons ce qu'Hippocrate nous dit du mout. Lib. II. de Vict. rat. Γλεῦκος φυσᾷ, καὶ ὑπάγει, καὶ ἐκταράσσει ζέον ἐν τῇ κοιλίῃ, καὶ διαχωρέει· φυσᾷ μὲν, ὅτι θερμαίνει, ὑπάγει δὲ ἐκ τοῦ σώματος ὅτι καθαίρει, ταράσσει δὲ ζέον ἐν τῇ κοιλίῃ καὶ διαχωρέει. *Muſtum flatum movet & ſubducit, turbationemque in ventre ſuo fervore excitat, alvumque dejicit. Flatum quidem movet quòd calefaciat, è corpore autem ſubducit, quia purgat; cùm verò in ventriculo ferveat, turbationem excitat, & alvo ſecedit.* Les ſucs des fruits d'été fermentent promptement; dans la fermentation, l'air qui eſt contenu dans le mout ſe dilate ſi fort, que les plus forts tonneaux ſuffiſent à peine pour le contenir. S'il arrive donc que quelqu'un ſe gorge de vin qui n'a pas achevé de fermenter, il fermentera néceſſairement dans le ventricule & les inteſtins; l'air qui s'en dégagera diſtendra ces viſcères, & y excitera des douleurs atroces; car la chaleur augmenté conſi-

dérablement la fermentation & la raréfaction de l'air. Mais les vaisseaux de chêne contiennent à peine le mout qui fermente : quels désordres ne doit-il pas produire dans les intestins ? On ne sera donc pas étonné, lorsqu'on réfléchira à cela, de trouver dans les fastes de la Médecine, qu'on a vû les intestins crever par la distension excessive que leur procuroit cette vapeur incoercible.

Le mout qui fermente ne nuit pas seulement aux intestins par la distension qu'il leur fait souffrir, il a en outre une qualité stimulante & détersive; rien en effet ne déterge mieux que le mout, il emporte presque l'épiderme à ceux qui s'en lavent les mains. Pour peu qu'on soit versé dans l'Anatomie, on sçait que les intestins sont enduits d'une mucosité douce, que la nature a préparée (non-seulement dans cet endroit, mais en beaucoup d'autres) pour les défendre contre l'acrimonie des choses que nous prenons : le trop grand usage des sucs savoneux, tels que ceux que fournissent les fruits d'été, l'emportent entierement. De-là viennent les vomissements, le chole-

ra-morbus, les diarrhées, les dyſſenteries, &c, qu'ils ont coutume de produire : car lorſque la mucoſité eſt emportée, la tunique nerveuſe qui ne peut ſupporter la moindre acrimonie, encore moins celle des ſels dont ces ſucs abondent, miſe à nud, ſe trouve irritée par leurs pointes, & c'eſt le ſiége des douleurs les plus atroces : ces douleurs augmentent le mouvement périſtaltique des inteſtins, qui eſt le moyen dont la nature ſe ſert pour ſe débarraſſer de ce cruel ennemi. Il s'enſuit des vomiſſements énormes, & des déjections très-fréquentes : heureuſement les voies lui ſont le plus ſouvent ouvertes. Mais lorſque la liqueur fermentante ſe trouve empriſonnée, les inteſtins ſont tellement diſtendus, qu'ils ne peuvent, ni ſe contracter, ni expulſer par leur mouvement périſtaltique ces humeurs âcres & fougueuſes : à peu-près comme on voit la veſſie perdre la faculté de ſe vuider, lorſqu'elle a été trop diſtendue par l'urine. Il en réſulte des douleurs effroyables, des inflammations des inteſtins, bientôt ſuivies de la gangrêne ou d'une rupture, ſi on ne ſe hâte pas d'y porter remede.

Par conséquent, quoiqu'en conséquence de la vertu astringente des pommes (car on se sert principalement pour faire le meilleur cidre des pommes acerbes & austères, c'est pour cela qu'on n'en trouve guères d'autres dans nos vergers) ou à raison de la force naturelle de l'estomac & des intestins de ceux qui boivent le cidre nouveau, il ne survienne point des vomissements, & que le ventre ne se lâche pas, il en résulte cependant des accidents affreux. Car lorsqu'on en fait un long usage, il s'accumule une si grande quantité de tartre dans le sang, que non-seulement le sang, mais encore toutes les humeurs qui en sont séparées deviennent extrêmement âcres. Ainsi, au lieu de la mucosité douce & lubréfiante, que les glandes de Clopton Havers ont coutume de fournir, il ne se sépare qu'une matiere très-âcre qui produit dans les articulations des douleurs lancinantes, & en arrête les mouvements. Au lieu de l'humeur très-douce qui coule dans les nerfs, ils ne sont plus arrosés que par un fluide rongeant : de-là viennent les convulsions, l'épilepsie. Les corpuscules salins, dont le sang est saturé venant à

ſe réunir, font des maſſes trop groſſieres pour pouvoir paſſer par les artères lymphatiques, & qui traverſent avec peine les capillaires ſanguins : ce qui produit des obſtructions de différente eſpèce, & une grande irritation dans les productions des nerfs.

Enfin, la bile elle-même, ce baume polychreſte ſe corrompt & eſt dompté par l'acide ſurabondant du cidre, elle qui devroit corriger l'acide. Car un grand nombre d'expériences démontre que lorſqu'on mêle une trop grande quantité d'acide, ſoit minéral, ſoit végétal, avec la bile, elle perd ſa force, elle devient entierement inerte & ſe coagule preſque. C'eſt une cauſe féconde de maladies; car cette bile épaiſſie doit ſéjourner néceſſairement dans les petites glandes & dans les conduits du foye, d'où s'enſuit néceſſairement une tumeur ou une induration au foye, ce qui doit empêcher la libre circulation & la ſécrétion qui ſe fait dans ce grand viſcère. Ceux qui voudront ſe donner la peine d'examiner avec ſoin la diſtribution des artères méſentérique & cœliaque, & le cours de la veine-porte, depuis leurs dernieres ramifications

verront facilement combien il peut en réſulter de maladies : mais comme il ſeroit trop long de décrire ces vaiſſeaux, je me contenterai de conſidérer en peu de mots, la bile entant qu'elle eſt corrompue par quelque acide, ou qu'elle ſéjourne trop longtemps dans les pores biliaires & la véſicule du fiel.

Tant que la bile ſéjourne dans le foye, elle ne coule pas dans le duodénum, par conſéquent elle ne peut pas détruire la viſcoſité du chile, ni dompter ſon acide. Mais un chile viſqueux qui ſe méle au ſang, doit néceſſairement augmenter les viſcoſités de ce fluide, que le ſuc acide & auſtère des pommes n'a déja rendu que trop épais : par conſéquent la matiere de toutes les ſécrétions qui dans l'ordre naturel devoit être plus fluide, devient trop épaiſſe : il en doit réſulter un très-grand nombre de maux ; au reſte, les inteſtins privés du ſtimulus de la bile ſe déchargent très-tard des excréments, ce qui rend le ventre très-conſtipé. La couleur pâle & livide de tous ceux qui étoient attaqués de cette maladie & leurs urines épaiſſes & ſaffran-

nées, étoient des indices aſſez manifeſtes que la bile ne ſe ſéparoit pas comme il faut, & qu'elle ne couloit pas dans les inteſtins.

Quoique la bile coagulée par un acide dans la véſicule du fiel & dans les conduits hépatiques, y ſoit pendant un certain temps ſans force & ſans action, ce n'eſt qu'un calme trompeur. Car ſi l'humeur même la plus douce portée hors du cours de la circulation y reſte expoſée pendant long-temps à la chaleur du corps humain, & au mouvement des parties voiſines, elle s'atténue de jour en jour, devient plus âcre & ſe change enfin en une ſanie rongeante qui corrode tous les vaiſſeaux. Ne voyons-nous pas tous les jours des ulcères produits par le lait le plus doux, mais ſtagnant, ronger le plus beau ſein ? Si l'humeur la plus douce peut produire ces ravages, ne doit-on pas en attendre de beaucoup plus grands de la bile qui même dans ſon état naturel eſt la plus âcre de toutes nos humeurs ? de cette bile à laquelle s'eſt joint une très-grande quantité d'un ſel acide, lequel quoiqu'il tempére un peu ſa putridité alkaline, ce-

pendant étant exposé pendant long-temps à l'action de la vie, doit enfin, augmenter considérablement l'acrimonie.

La bile ne verdit que lorsqu'on y joint un acide, & plus l'acide qu'on y méle est fort, plus la couleur verte qu'elle prend est foncée, de sorte qu'elle devient presque noire; & plus le coagulum qui s'y forme, devient épais, de-sorte que par sa couleur & sa consistence, elle ne s'éloigne pas beaucoup de la suye sur laquelle on auroit versé de l'encre : cela paroît beaucoup plus évidemment lorsqu'on fait l'expérience avec de la bile humaine, parce qu'elle est peut-être plus alkaline que celle de tout autre animal. Cela me paroît être l'origine la plus ordinaire de la bile noire & porracée. On se trompe donc lorsqu'on imagine que ces sortes de biles ne se forment que dans les premieres voies; puisque ceux qui sont accoutumés à ouvrir des cadavres, sçavent qu'on trouve souvent dans la vésicule du fiel, & même dans les pores biliaires, de la bile noire & porracée.

L'expérience sans laquelle la plus belle

belle Théorie n'eſt qu'une chimère, s'accorde parfaitement bien avec ce raiſonnement. J'ai été étonné plus d'une fois de voir de la bile porracée ou même de la bile plus âcre encore, rejettée par le vomiſſement, ronger les métaux, & faire efferveſcence ſur le pavé, comme auroit pû faire de l'eſprit-de-vitriol, & ſi acerbe qu'elle agaçoit les dents, & excorioit même l'œſophage. Ne ſont-ce pas-là des preuves de la plus grande acidité ? l'eſprit-de-vitriol produiroit à peine des effets plus marqués : auſſi les caractères que Galien & d'autres ont aſſigné à l'atrabile (qui conviennent auſſi à la bile porracée), ſont-ils τὸ δριμὺ τὸ ὀξῶδες καὶ τὸ διαβρωτικὸν, d'être âcre, acide & rongeante. J'ai traité autrefois un Maître de Navire revenant de la Virginie, qui ayant d'abord été attaqué de douleurs dans le ventre, enſuite de convulſions terribles & de délire, vomit beaucoup d'une bile très-verte, enſuite très-noire & très-acide. Dans ſes convulſions quelqu'un des aſſiſtants ayant mis une cuillere d'argent dans ſa bouche pour qu'il ne ſe mordît pas la langue, l'en retira au bout d'un moment toute

noire, comme ſi on l'eût plongée dans de l'eſprit-de-nître. Cet homme, pour le dire en paſſant, avoit un goût ſi marqué pour le ſuc de citron, même le plus acerbe qu'il en mettoit abondamment dans preſque toutes ſes boiſſons : j'ajoûterai que j'ai ſouvent remarqué que les perſonnes qui avoient eu des maux d'eſtomac produits par un acide rongeant & irritant, étoient affligées de ces biles noire ou porracée. Je me rappelle qu'il y a quinze ans je vis dans un jeune homme qui faiſoit un très-grand uſage de ſalade & de cidre, & qui pour cette raiſon, étoit ſouvent attaqué de douleurs de colique & de rhumatiſme, que le ſang qu'on lui tira nâgeoit dans une ſéroſité auſſi verte que du ſuc exprimé de porreaux. Voyez la II des Obſervations que j'ai communiquées à la Société Royale, dans le n°. 382 des Tranſactions Philoſophiques.

Je n'ignore pas que le célèbre Sydenham a aſſûré que la bile porracée ne tiroit ſon origine que de l'atonie des eſprits : ſi cela étoit, il devroit s'engendrer de la bile porracée dans toutes les grandes affections de l'ame,

ou dans toutes les agitations considérables des esprits, de quelque cause qu'elle vînt; ce qui cependant n'arrive pas toujours, à beaucoup près. Les passions mettent la bile en mouvement & l'expriment: (de-là vient l'expression de *remuer la bile*, pour dire, mettre quelqu'un en colere) mais si la bile exprimée par le grand mouvement des esprits, rencontre quelque liqueur acide dans les viscères, elle devient aussi-tôt verte, & c'est l'origine de la bile verte qu'on vomit souvent dans les grands troubles de l'ame. N'a-t-on pas vû le même homme qui après avoir vomi dans un accès de passion violente une bile verte, en rendoit peu de temps après de jaune à la suite d'une plus grande agitation? Telle personne qui voyageant sur une mer orageuse, a vomi aujourd'hui une bile verte, en vomira deux jours après de très-jaune; ou au contraire. La bile lorsqu'une fois elle est hors du corps, ne verdit point, quelque agitation qu'on lui communique, & elle ne prend cette couleur que lorsqu'on y mêle un acide; il y a bien de l'apparence qu'il en est presque toujours de même dans le

corps. Voici ce que je penſe à ce ſujet ; une agitation véhémente des eſprits ou les grandes paſſions dérangent la digeſtion ; par conſéquent le chyle aigrit dans l'eſtomac, la bile qui vient à s'y mêler verdit ; & lorſque l'eſtomac eſt malade, rien de ce qu'on prend ne ſe digere bien : ce qui peut faire dominer pendant long-temps dans les inteſtins & dans l'eſtomac une pituite acide.

La bile, ſoit verte, ſoit noire, qui a été ainſi retenue long-temps dans la véſicule du fiel & dans les conduits hépatiques, où elle a été expoſée à l'action de la chaleur du corps, venant enfin à ſe liquéfier, ou eſt abſorbée par les racines de la veine-cave & portée dans la maſſe du ſang, ou eſt verſée dans l'inteſtin duodénum par le canal cholédoque. Mais comme l'une & l'autre ſont devenues très-âcres, lorſqu'elles viennent à ſe mêler avec le ſang, elles produiſent des accidents terribles : car en irritant le genre nerveux, elles cauſent des douleurs, des anxiétés, des ſpaſmes ; elles rongent auſſi les vaiſſeaux les plus tendres, & portées dans le cerveau, elles

y font les plus grands ravages. Dans les inteſtins, elles excitent des vomiſſements énormes, & des coliques effroyables.

Quelque acide ou âcre que ſoit la bile noire, elle n'eſt cependant pas ſi funeſte que la bile alkaline : car l'acide le plus fort ne ronge pas ſi puiſſamment les parties du corps qu'une leſſive alkaline bien forte, qui diſſout entiérement les parties animales en un clin d'œil. Bien plus, la bile putréfiée, ſi elle n'eſt pas corrigée par un acide, ſe convertit bientôt en une ſanie qui corrode tout. C'eſt de cette bile ſeulement, qu'il faut entendre ce qu'Hippocrate dit d'une maniere générale dans les Aphor. 22, 23, 24 de la IV Section, & dans la 74 Coaque du Liv. I. de l'Edition de Duret; & d'après Hippocrate, Celſe Liv. II. Chap. VIII. *Tormina ab atrâ bile orta mortifera.* C'eſt la ſanie gangréneuſe qui ſe forme à la ſuite d'un ulcère ou d'un hépatitis mal jugé. J'en ai vû, ſur-tout dans une Dame fort adonnée aux liqueurs ſpiritueuſes, des effets terribles qui la jetterent dans un ictere noir : peu de temps avant ſa mort, elle vomit

des matieres noires, très-fétides; quelques inſtants après en ayant rendu de ſemblables par haut & par bas, elle rendit l'ame. Et c'eſt l'acrimonie de la bile qui détruit tous les vaiſſeaux, qui fait que les hémorrhagies ſont toujours un ſymptome funeſte dans tous les ictériques.

Il y a une autre eſpece de bile noire ou atrabile, beaucoup plus douce, qui eſt un véritable récrément du ſang: voici ce que Galien dit de cette derniere, dans ſon Commentaire ſur le VI. Liv. des Aphoriſmes d'Hippocrate: *Meminiſſe enim oportet eorum quæ in aliis ſcriptis noſtris de atrâ bile definita ſunt; nempe quòd quædam ex flavâ bile ſuperaſſatâ fiat, quæ omninò eſt maximè pernicioſa; alia verò, ut ita dicam, ex cœno & fæce ſanguinis, quæ quidem craſſiore quàm illâ eſt ſubſtantia, ſed multùm à qualitatis malignitate recedit.* Il l'appelle encore plus exactement *humeur mélancholique.*

J'ai cru devoir parler de ces différentes eſpeces d'atrabiles, de peur qu'on ne les confondît, & qu'on n'imaginât que j'ai attribué à l'eſpece la plus douce ou à l'humeur mélancholique, ce qui

n'eſt vrai que de l'atrabile acide.

Tels ſont les maux que produit l'uſage immodéré & trop long-temps continué des fruits d'été & de leurs ſucs mal fermentés & mal épurés, ſurtout des pommes qui ont un ſuc non-ſeulement très-acide, mais même auſtère. Une fermentation ſuffiſante en fait cependant une boiſſon agréable & ſalutaire, parce que par le mouvement long & continu de la fermentation, les ſels tartareux groſſiers ſont atténués & ſubtiliſés, au point de devenir propres à pénétrer dans les plus petits vaiſſeaux du corps. Mais comme la quantité de force d'un corps qui en choque un autre, eſt le produit de la maſſe & de la vîteſſe multipliées l'une par l'autre, les corps extrêmement petits, ont très-peu de force, à moins qu'ils ne ſoient mus, avec une très-grande vîteſſe : car les ſels très-ſubtiliſés n'irritent que très-légerement les nerfs, & les chatouillent plutôt qu'ils ne les déchirent. Outre cela l'huile du mout qui eſt très-atténuée, s'uniſſant intimement avec les ſels tartareux, leur fournit des eſpeces de gaînes ſulphureuſes : par-là le tartre des pom-

mes fait une espece de sel volatil huileux, & le cidre devient une boisson agréable & assez salutaire.

Il n'y a par conséquent guere de remede préférable contre l'acrimonie alkaline : rien ne peut être ni plus efficace, ni plus agréable pour les Matelots attaqués de scorbut ; car il guérit en peu de temps leurs ulcères & détruit entierement la putridité & la puanteur de leurs gencives : j'ai vû un grand nombre de Navigateurs rongés d'ulcères effroyables & presque épuisés par le scorbut, au retour d'un voyage de long cours, rétablis en peu de temps par le seul usage des pommes. Et je ne doute point que le cidre lorsqu'il est bon ne fût une boisson excellente pour ceux qui vont aux grandes Indes. J'ai vû plusieurs personnes qui en ont éprouvé les effets salutaires, je dois même ajoûter que depuis que son usage s'est répandu parmi nous, on a vû disparoître, la gale & la lepre, qui infestoient autrefois ces provinces, & sur-tout le pays de Cornouailles.

L'ordre demande que nous passions maintenant à la méthode curative.

Quant à ce qui est de la saignée,

quoiqu'elle ſoit abſolument néceſſaire dans la colique qu'on appelle bilieuſe ; & que ce ſoit avec raiſon que Sydenham & quelques autres la preſcrivent d'abord lorſque de vives douleurs, un pouls fort & une grande chaleur la demandent pour prévenir l'inflammation des viſcères ; cependant dans la maladie que nous venons de décrire, non-ſeulement elle ne ſert de rien, mais encore elle eſt nuiſible. Le pouls foible & lent, & l'oppreſſion des eſprits, bien loin de demander qu'on tire du ſang ne le permettent pas. Et Sydenham lui-même preſcrit, lorſque la colique doit ſon origine aux fruits d'été, de ne ſaigner qu'après avoir donné l'émétique & quelque anodin ; ce qui eſt contraire à ce qu'il preſcrit pour la colique bilieuſe. Je ne vois pas à quelle fin on tireroit du ſang, à moins que ſa trop grande quantité, ſa vîteſſe ou ſa chaleur ne le demandaſſent abſolument, parce qu'il eſt dangereux de donner un vomitif dans une perſonne pléthorique, ſans avoir fait précéder la ſaignée.

J'avoue qu'avant de connoître la nature de cette maladie, je fis ſaigner

quelques-uns de mes Malades, dans la vûe d'adoucir les douleurs atroces qu'ils souffroient : mais les effets ne répondirent pas à mon attente, car ils tomberent presque tous en syncope. J'ai aussi éprouvé ce qu'elle pouvoit produire dans la douleur des membres & du dos, mais avec aussi peu de succès ; le plus souvent même, elle aggravoit le mal. Presque tous ceux à qui on tira une grande quantité de sang, devinrent paralytiques, ils perdirent entierement la force & le mouvement des mains, & n'en recouvrerent l'usage qu'au bout d'un temps considérable ; & ce qu'il y avoit de plus fâcheux, quelques-uns demeuroient perclus jusqu'à ce temps. Le moindre accident qui suivoit cette erreur, étoit une tumeur hydropique aux pieds ; par conséquent on ne doit prescrire la saignée qu'avec beaucoup de réserve : supposé qu'on doive la prescrire à quelqu'un qui seroit pléthorique, il faut le faire, au commencement de la maladie avant d'avoir donné les narcotiques, car dans cette maladie, comme dans toutes les autres, les Malades soutiennent mieux la saignée avant qu'après l'usage de l'opium.

Quoique la ſaignée convînt très-rarement dans cette maladie, cependant un vomitif étoit toujours utile, ſouvent même extrêmement néceſſaire au commencement : car lorſqu'on donnoit un calmant ou un purgatif, le Malade le rejettoit auſſi-tôt par le vomiſſement ; ou bien ces remedes ſe trouvant envoloppés dans une pituite très-épaiſſe, ne calmoient les douleurs ni ne lâchoient le ventre, ſur-tout ſi on les donnoit ſous une forme ſolide. Je me ſouviens que je fus conſulté par un Apothicaire François, qui avoit fait prendre à la femme d'un Peintre en différentes doſes, deux gros de pillules de *Duobus*, un demi-gros de calomelas dans une quantité très-conſidérable d'une infuſion purgative aſſez forte ; qu'en réſulta-t-il ? la Malade vomit à la vérité, mais peu, & elle n'alla pas une ſeule fois à la ſelle. Pour moi je lui donnai d'abord l'émétique, & je lui fis boire abondamment d'une infuſion de fleurs de camomille & de petite ſauge ; elle rendit une quantité immenſe d'une mucoſité très-viſqueuſe, avec les pillules qui n'avoient éprouvé preſqu'aucun change-

ment, quoiqu'il y eût plusieurs heures qu'elle les eût avalées.

Je dois faire remarquer ici en peu de mots, l'erreur de ceux qui donnent des purgatifs résineux, sans y ajouter de sel ou un jaune d'œuf, qui rendent la résine soluble dans les intestins : la résine pure de jalap ou de scammonée, ne fait pas plus d'effet sur les personnes qui ont l'estomac rempli d'humeurs pituiteuses & aqueuses, que si on leur eût fait prendre de l'eau toute pure ; & la grande quantité de bouillon d'avoine que le Peuple a coutume de prendre, bien loin d'en favoriser l'action, l'empêche au contraire. La nature bienfaisante nous présente les plantes résineuses toutes préparées, elles abondent en un sel résolutif qu'on perd en en séparant la résine.

Mais revenons à notre sujet, je prescrivois ordinairement à mes Malades le vomitif suivant :

℞ *Radic. Ipecuanh* . . . . . . ʒj *vel* ʒj ß
Salis Absynth. . . . . ℈ ß
Coque ex aqua font. . . . ℥ iv *ad* ℥ ij
Dein coletur Decoctum, cui adde

Aquæ flor. Chamæmel. comp.
Syrupi è ſpinâ cervinâ. . . . ãa ℥ß
M. f. potio emetica.

Pour favoriſer le vomiſſement, on faiſoit boire abondamment au Malade de l'eau de poulet, ou, ce que j'aime encore mieux, une infuſion de petite ſauge & de fleurs de camomille.

Cet émétique m'a paru le plus doux de tous ceux que j'ai employés, il eſt aſſez déterſif & d'un effet très-aſſuré; il excitera bien-tôt le vomiſſement, & n'augmentera pas les tranchées par ſon ſéjour dans les inteſtins, ce qui arrive quelquefois lorſqu'on employe l'Ipécacuanha en ſubſtance : lorſque je veux le rendre plus actif j'y joins quelques grains de tartre ſtibié, ou une cuillerée ou deux de vin émétique.

Il faut provoquer ainſi le vomiſſement de deux jours l'un, quelquefois juſqu'à quatre différentes repriſes; car lorſque l'eſtomac eſt ſurchargé d'une très-grande quantité de pituite ténace, ou d'une bile corrompue, que peut-on attendre des remedes, ſi on ne l'en débarraſſe pas entierement? ce qu'on

fait beaucoup mieux par haut que par bas : car en ſuppoſant qu'on pût s'en débarraſſer par cette derniere voye, n'eſt-il pas plus commode de les rejetter par la bouche, que de leur faire parcourir le long trajet des inteſtins? En effet, pendant qu'on cherche à chaſſer par la voye des inteſtins, l'amas putride de l'eſtomac, la partie la plus fluide pénétrant par les vaiſſeaux lactées, va infecter le ſang, tandis que la partie la plus groſſiere s'arrêtant dans les plis des inteſtins, y cauſe des douleurs cruelles, de ſorte que quand on pourroit s'en débarraſſer entierement par-là, en deſcendant, elles cauſeroient des douleurs cruelles dans la tunique nerveuſe des inteſtins. Il feroit donc abſurde de vouloir évacuer la ſaburre de l'eſtomac par le ventre.

Le vomiſſement ne réuſſit pas ſeulement dans cette maladie, parce qu'il évacue l'eſtomac, mais encore parce qu'il ſecoue les parties voiſines de ce viſcere : par ce moyen il concourt à exprimer du foye, du pancreas, &c, les humeurs qui y ſéjournent, & qui ſont rejettées par le vomiſſement,

Mais comme toutes nos humeurs ſe corrompent par le ſéjour, & contractent de l'acrimonie, s'il falloit les vuider par le canal inteſtinal, elles produiroient un grand nombre de maux, en irritant les inteſtins, & en pénétrant dans les vaiſſeaux lactées. Il n'y a donc pas de meilleure voye que le vomiſſement, pour ſe débarraſſer de la bile, ſoit porracée, ſoit noire, ſi ordinaires dans cette maladie. J'ai même obſervé que les douleurs des membres & des reins, ceſſoient du moins pour un temps après le vomiſſement, ce qui s'accorde avec la maxime du divin Hippocrate. *Lib. II. Prædictor.* que Celſe a rendue ainſi. Lib. II. Cap. 8. *Humerorum dolores qui ad ſcapulas vel manus tendunt, vomitu atræ bilis ſolvuntur.*

Lorſque le vomiſſement eſt calmé, ce qu'on obtient promptement en donnant un parégorique, il faut, ſans perdre de temps, avoir recours aux purgatifs, & y joindre les anodins; car la conſtipation & des douleurs atroces dans le ventre, ſont deux ſymptomes inſéparables de cette maladie. Par conſéquent lorſque la dou-

leur de colique eſt très-violente, il faut joindre les opiats aux purgatifs; afin de rendre la douleur ſupportable, de procurer le relâchement des inteſtins, & de rendre leur mouvement périſtaltique conſtant & régulier. La douleur agit toujours comme une cauſe irritante, ou plutôt la cauſe irritante produit la douleur; mais tout ſtimulus excite un mouvement de contraction dans les fibres, & les fait entrer en convulſion, s'il eſt violent. Lors donc que la douleur de colique eſt très-vive, il y a quelque partie des inteſtins qui eſt en convulſion, & qui eſt comme étranglée par un ruban; de ſorte qu'il ne peut paſſer ni excrément, ni vent, que lorſque la douleur a ceſſé; c'eſt pour cette raiſon que les douleurs de colique violentes ſont le plus ſovent accompagnées d'une très-grande conſtipation. On a donc raiſon de joindre les anodins aux purgatifs dans les coliques violentes; & cela n'eſt pas nouveau, car le célebre Riviere preſcrit dans ſon Chapitre de la Colique, un gros d'aloës, ſix grains de ſcammonée, auxquels il ajoûte deux grains de *Lauda-*

num opiat : & même dans la premiere obſervation de ſa ſeconde Centurie, il y joint cinq grains de laudanum. Mais lorſqu'il croit ſuivre en cela l'autorité d'Hippocrate, il ſe trompe ſelon moi; car le mot Μηκωνὶς ne ſignifie pas dans l'endroit cité par Riviere, le ſuc ſomnifore du pavot (à moins que ce ne ſoit celui que Dioſcoride déſigne par le nom de τῆς ἀφρώδεος ou écumeux, qui purge aſſez violemment), mais le πέπλον, ou πέπλιον (*a*), genre de médicament purgatif. Ce mot ſignifie encore très-ſouvent dans Hippocrate Μηκώνιον (à moins qu'il n'y joigne l'épithete ὑπνωτικὸν, comme dans le IIe liv. des Maladies des Femmes pag. 670 de l'édition de Foëſius), Galien explique le mot Μηκώνις ou Μηκωνῖτις dans ſon *Exegeſis vocum Hippocraticarum* Μηκώνιον τὸν πέπλον καλέομενον· ὃν καὶ Μηκωνίτην ὀνομάζει.

Mais revenons. Le Malade ayant vomi je lui preſcris les pillules ſuivantes:

℞ *Pil. Coch. min.* . . . ℈j. *vel* ʒß

(*a*) Πέπλος ἢ πέπλιον ἐχυλάτω μετὰ τὴν ἰδέαν ἀμφήλων ἐς τὸ καθάρσι *Ruf. Epheſ.*

Calomelan. . . . . ℈ß
Laud. ſolid. . . . . . . *gr.* j.
Olei carioph. . . . . . *gutt.* j.
M. fiant pilul.
ou ℞ *Radic. Jalap.* . . . . . ℈ j. *vel* ʒß
Species diamb. . . . . *gr.* viij.
Calomel. . . . . ℈ ß
Syrup. de ſpinâ cervinâ. q. ſ.
M. fiat Bolus.

Les Malades ne rejettent pas ſi facilement les pillules. Au bout de deux ou trois heures j'ordonne une infuſion de ſenné, ou une ſolution de manne, ou quelqu'autre remede de cette eſpece, auxquels je joins quelquefois l'huile d'amandes douces, ou celle d'olives, à moins que l'eſtomac ne puiſſe pas les ſoutenir. J'augmente la doſe, ou je répete ces médicaments ſelon les ſymptomes : par ce moyen je viens à bout de calmer la douleur, de relâcher les inteſtins, d'exciter tout doucement les déjections ; & de les lubréfier. Mais ſi cela ne ſuffit pas pour lâcher le ventre, je fais faire des fomentations émollientes, ſur tout l'abdomen, ſur-tout lorſqu'il eſt dur & tendu ou contracté. La douce vapeur

de ces fomentations pénetre les téguments de l'abdomen, & adoucit les inteſtins, ou bien il ramollit les fibres trop roides, & relâche celles qui ſont trop tendues. J'ai ſouvent éprouvé des effets étonnants de l'application de la fomentation ſuivante :

℞. *Radic. Altheæ,*
Semin. Lini,
Fœnugreci . . . *aa* ℥ iij.
Flor. chamæmel . . . . . . *M* iij.
Capit. papav. alb. . . . . . ℥ iv.
Coque ex aq. font. & lact. dulc. aa p. æqual.

Mais l'effet ſeroit encore plus avantageux ſi l'on plongeoit le malade dans un demi-bain fait des mêmes drogues. Ceux qui connoiſſent les effets ſalutaires des bains émollients dans les douleurs de néphrétique, n'auront pas de peine à croire ce que j'avance. J'ai vû aſſez ſouvent de cruels paroxiſmes de néphrétique, ne céder qu'à l'uſage du bain, lorſque les ſaignées copieuſes, & les plus fortes doſes d'opium ne faiſoient aucun effet. J'ai même appris par pluſieurs expériences, que

rien n'étoit plus efficace pour calmer les douleurs, & pour faire ſortir de petites pierres par l'urethre, qu'un bain chaud & émollient.

Il arrive très-ſouvent que les excréments ſont très-durs dans cette eſpece de Colique, & s'attachent aux valvules du colon, ce qui retient les matieres & les vents, de ſorte que rien ne peut paſſer : cette ſeule cauſe produit très-ſouvent de très-grandes douleurs, ſur-tout lorſqu'on irrite les inteſtins par des purgatifs. C'eſt pourquoi ſi quelques heures après que j'ai donné un purgatif, je vois que le ventre ne ſe lâche pas, je fais donner un lavement émollient & huileux, qui lubréfie les inteſtins, & ramollit les excrements : & même, s'il en eſt beſoin, on peut ſolliciter le ventre par un lavement plus âcre.

S'il y a quelque maladie dans laquelle il convienne d'avoir ſouvent recours aux purgatifs & de tenir longtemps le ventre libre, c'eſt ſans doute dans celle dont il s'agit dans ce petit Traité : il faut donc donner pendant quelques jours de ſuite de doux purgatifs ; parmi leſquels je recommande

ſur-tout la rhubarbe, les pillules de Rufus, la teinture ſacrée, auxquelles il faut ajoûter quelques grains de calomelas. La térébenthine de Veniſe, ou de Chypre, délayée dans un jaune d'œuf, & diſſoute dans quelque eau cardiaque, purge d'une façon commode, & convient ſur-tout dans les douleurs rhumatiſmales, qui accompagnent la colique: dans ce même temps, il faut donner les calmants à grandes doſes; il n'y a que ce moyen d'appaiſer les grandes douleurs, & de les prévenir, car elles reviennent bientôt, ſi on ne répete pas les doſes de l'opium. Quant à ce qui eſt de la doſe, on ne peut rien établir de certain, la même doſe aſſoupiſſant l'un & ne faiſant qu'égayer l'autre.

L'expérience a prouvé que ces purgations fréquentes & répétées, quoiqu'elles paroiſſent nouvelles, étoient cependant ſalutaires; ſans cela le ventre ſe reſſerreroit bientôt, & il en réſulteroit les plus vives douleurs, produites par les matieres qui ſéjourneroient dans les inteſtins.

Il ne ſuffit pas pour guérir cette maladie de purger les premieres voyes,

il faut en outre délayer l'acrimonie saline du sang : car d'une source empoisonnée, il n'en peut découler que des ruisseaux impurs. Il faut donc faire user au Malade d'une grande quantité de délayants, parmi lesquels l'eau doit tenir la premiere place ἄριστον μὲν ὕδωρ ; il n'y a point de dissolvant des sels plus pur & plus incorruptible : mais de toutes les eaux je préfere celles de Pyrmont ou de Spa : ces eaux étant douées d'un principe martial, non-seulement dissolvent les sels, mais encore rétablissent la composition du sang, & fortifient le ton des fibres.

Lorsque le sang est bien délayé, il faut faire les plus grands efforts pour provoquer la sueur. Je n'ai rien trouvé qui remplît plus efficacement cette vûe que le camphre & l'opium : lorsqu'on les a pris pour exciter d'abondantes sueurs, il faut boire une infusion de sauge ou de romarin bien chaude, ou, ce qui flatte plus l'estomac, du petit lait vineux.

Ceux qui connoissent le grand rapport qu'il y a entre les intestins & la peau, & qui ont observé des sueurs fétides & âcres qui rongent quelque-

ſois cette derniere, ne ſeront pas étonnés de voir les douleurs de colique ou de rhumatiſme emportées par la ſueur, au moins pour un temps. C'eſt marcher ſur les traces de la nature, que le Médecin qui n'eſt que ſon miniſtre, doit ſeconder prudemment : il arrivoit en effet ſouvent que les ſueurs qui ſurvenoient, ſoulageoient beaucoup le Malade. Cet Aphoriſme de Baglivi dans ſon Chapitre de la Colique, s'accorde très-bien avec cela. *La colique habituelle & endémique, qui doit principalement ſon origine aux vins acides, ſe guérit par les ſeuls ſudorifiques, aidés par un anodin le ſoir.* Je ſuis étonné que Baglivi lui-même ait déſapprouvé dans le même Chapitre l'uſage de l'opium dans la colique : ſoit qu'il faſſe ſuer ou non, il eſt très-néceſſaire dans une colique très-violente, & de beaucoup préférable à la poudre des feuilles de figuier ſauvage, même lorſqu'il eſt né dans la terre & non ſur un mur (ce qui y fait beaucoup ſans doute); mêlées, avec toutes les précautions qu'il preſcrit, à des feuilles d'ormeau. Mais *quandoque bonus dormitat Homerus* : car les ſueurs ne ſont

pas la cauſe de la paralyſie, mais l'effet : lorſque la matiere morbifique s'eſt jettée ſur les nerfs, il faut néceſſairement qu'ils tombent en paralyſie ou qu'ils entrent en convulſion. Les nerfs de la peau étant relâchés, les humeurs s'échappent par ſes émiſſaires qui ſont trop ouverts (ce qu'on obſerve dans les mourants pour la même raiſon), ces ſueurs durent même long-temps après que la paralyſie a commencé. Le corps réticulaire de Malpighi (ou ſi on l'aime mieux, de Ruyſch), me paroît avoir été fait pour ſervir comme de ſphincter aux conduits de la ſueur qui le traverſent, & lorſqu'il ſe contracte avec plus de force (ce qui arrive lorſque la peau ſe trouve expoſée à l'air froid), toute la peau ſe couvre de petites rugoſités comme de puſtules, & devient ſemblable à la peau d'un oye : mais lorſqu'il ſe relâche trop les ſueurs coulent. En voilà aſſez contre la doctrine de Baglivi.

Après les ſudorifiques, il faut avoir recours au délayants, & ſur-tout aux eaux ferrugineuſes, ou, ſi l'on n'en a pas, à l'eau pure, & les continuer long-temps

temps ; afin de mêler à la matiere corrompue des ſubſtances plus pures, de redonner au ſang ſa fluidité, & de corriger ſon acrimonie. Il ne faut pas négliger pendant ce temps, les remedes qui peuvent rétablir l'eſtomac & fortifier les viſcères ; de maniere cependant que le Malade prenne de temps en temps de la rhubarbe ou de la teinture ſacrée, qui ont la faculté de fortifier les inteſtins, & d'évacuer les matieres qui y ſont contenues, ce qui empêche que les humeurs âcres ne s'y accumulent. Les poudres teſtacées ſont auſſi très-utiles dans ce période de la maladie, parce qu'elles abſorbent les humeurs acides : mais à moins qu'on n'y mêle quelquefois le ſel fixe d'abſynthe ou de tartre, ou un peu de rhubarbe ou quelqu'autre laxatif doux, il ne faut pas les continuer longtemps ; de peur qu'en ſéjournant dans l'eſtomac, elles n'y prennent la dureté d'une pierre. Ce que j'ai obſervé plus d'une fois, ſur-tout dans l'enfant d'un Orphévre, chez lequel après qu'il eût fait un long uſage des teſtacées, les excréments s'étoient durcis au point qu'ils reſſembloient à une matiere gip-

ſeuſe, & qu'on fut obligé de les lui arracher de l'anus avec un inſtrument. On ne doit jamais s'écarter de cette règle, lorſqu'on veut faire prendre les teſtacées, à moins que le ventre ne ſoit trop lâche. Il eſt donc plus sûr & plus efficace, quand on veut corriger les acides des premieres voies, de donner de l'eau de chaux imprégnée des ſtomachiques convenables, qui détruit sûrement les acides contenus dans les premieres voies & dans le ſang.

Les remedes que j'ai trouvés les plus propres pour diſſiper les douleurs rhumatiques, lorſque le mal a gagné les membres, ſont le cinnabre, la gomme de gayac, la teinture d'antimoine, des potions faites avec la térébenthine ou le baume de Copahu, qui ſont auſſi très-bons contre les affections paralytiques; mais ſur-tout quelques petites doſes de calomelas répétées de temps en temps: lorſqu'on le ſublime une huitieme ou une neuvieme fois, il devient un remede excellent dans pluſieurs maladies. Notre célèbre Muſgrave, l'ornement de la Médecine Angloiſe, le preſcrivoit à la doſe de deux ou trois grains. Je joins ſouvent au

calomelas un peu de camphre, qui étant composé de parties très-subtiles pénètre dans les plus petits vaisseaux, donne des aîles au mercure, & en augmente l'activité. Ce camphre sert encore à adoucir la qualité corrosive des préparations mercurielles, & émousse leurs pointes : ce que Bates avoit observé il y a déja long-temps, en le joignant au turbith minéral dans la préparation du mercure précipité, gris. J'ai éprouvé depuis peu de très-bons effets du mercure alkalisé.

Je n'ai rien trouvé qui réussît mieux pour calmer les cruelles douleurs de rhumatisme qui durent très-long-temps, sur-tout entre les deux épaules, qu'un vésicatoire appliqué sur la partie ; qui convient aussi pour prévenir la paralysie & pour la guérir, lorsqu'elle est arrivée. On frottera les membres paralysés & toute l'épine du dos, depuis le col jusqu'au coccix, avec le *galbanetum de Paracelse* (dont on trouve la recette dans Craton & dans Riviere), ou ce qui vaut mieux selon moi, avec le baume *galbanetum* d'Hartman, auquel on ajoûtera aussi du camphre : il a la propriété de pé-

nétrer & de désobstruer. C'est encore un excellent remede lorsque le ventre est trop tendu ou contracté par des spasmes ; il faut en oindre tout le ventre après avoir employé les fomentations appropriées. Mais il est bon de remarquer qu'il est meilleur lorsqu'on le prépare par une longue digestion dans un vaisseau fermé, que par la distillation, comme on fait ordinairement : lorsqu'il est distillé il est plus caustique, quelquefois même il corrode la peau lorsqu'elle est tendre. Mais les excoriations qui se font au nombril, guérissent difficilement, & sont très-douloureuses, ce à quoi il faut prendre garde ; quand on applique des emplâtres de galbanum ou histériques sur le ventre, il faut avoir soin de couvrir le nombril avec un petit morceau d'étoffe de soye.

Lorsque les douleurs de colique & de rhumatisme ont cessé, il faut commencer à nourrir un peu plus abondamment les Malades, ayant soin d'éviter les aliments qui gonflent ou de difficile digestion, de peur qu'ils ne dérangent les viscères qui sont encore foibles. La gelée de sagou, celle de cor-

ne de cerf, ou celle de pied-de-veau plus facile à préparer; les œufs, les panades, sont les aliments qui conviennent le mieux, on peut même en faire uſer au Malade pendant tout le cours de ſa maladie, pourvû qu'on les donne en petite quantité pour ſoutenir ſes forces. La boiſſon doit être de l'eau pure, ou quelque eau ferrugineuſe, à laquelle on ajoûtera de temps en temps un peu de vin blanc généreux: car tout ce qui eſt flatueux ou acide, eſt très-contraire aux perſonnes attaquées de cette maladie, qui revient fort aiſément, pour peu qu'on commette quelque faute dans le régime. Les ſtomachiques chalibés ſont très-propres pour redonner au ſang ſes qualités naturelles, & pour fortifier les viſcères: je me ſers très-ſouvent de l'infuſion ſuivante:

℞ *Radic. Gentianæ*
Galangæ . . . . *āa* ℥ß.
Zedoariæ
Calami aromatici
Corticis exter. Aurantior. Hiſpal. ſiccat . . . . . *āa* ℥ijß
Cariophyll. Indic . . . . . . ʒij

Chalyb. cum tartaro ppti. . . ℥iij
Hisce affunde
Vini albi Olissiponensis . . ℔iij ß
Aquæ absynth. comp. . . . ℔j ß.
Fiat infusio clausa per dies saltem duodecim in vase vitreo, id sæpiùs agitando.

Ce remede convient principalement lorsque les viscères sont foibles, & surchargés d'un amas de pituite; & il ne dérange pas l'estomac. Les semences de Chardon-bénit dans la teinture amère de Lower fournissent une viscosité désagréable; & l'eau de Gentiane composée, qui entre dans l'infusion de Lower n'a de la Gentiane que le nom.

L'exercice du cheval doit terminer la cure de cette maladie; rien en effet, n'est plus propre à fortifier les viscères & les intestins: les secousses fréquentes que tout le corps reçoit, se communiquant à l'abdomen, elles détachent par la pression & l'agitation continuelle qu'elles font éprouver aux intestins tout ce qui leur adhère elles expriment le sang épais & visqueux qui séjourne dans les vaisseaux sanguins, elles accélerent la circulation dans les

vaiſſeaux méſentériques & dans les petites ramifications de la veine-porte où ſon cours eſt extrêmement rallenti : elles diſſolvent par des ébranlements continuels celui que la nature de la maladie, & le ſéjour ont rendu concret. Par conſéquent elles détruiſent les obſtructions des glandes du foye, du pancreas, du méſentère & des inteſtins ; elles favoriſent l'action de la rate qui concourt à celle du foye. Enfin, de nombreuſes expériences démontrent que l'exercice du cheval augmente la tranſpiration : par conſéquent en détournant les humeurs nuiſibles, & en les chaſſant par les pores de la peau, il eſt utile non-ſeulement dans cette maladie, mais encore dans preſque toutes les maladies chroniques. Auſſi voit-on que l'exercice du cheval ſeul guérit complettement des maladies qu'un très-grand nombre de remedes avoit à peine adoucies : lors donc que le Malade pourra ſe ſoutenir à cheval, qu'il y monte tous les jours ; *vireſque acquirat eundo.*

La Méthode curative que je viens de tracer pour la colique de Devonshire, pourroit peut-être s'appliquer à la co-

lique de Poitou, qui infeſte ſi ſouvent les Indes Occidentales, & qui dépendant d'une cauſe tout-à-fait ſemblable, l'abus du ſuc acerbe des limons, demande peut-être le même traitement.

FIN.





TABLE
DES
MATIERES

Contenues dans ce volume.

A

E

G

I

K

L

M

S

T

D

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

PAGE 47. *ligne* 10. fluides, *lisez* solides.
Pag. 92. *lig.* 11. foible, *lis.* foiblesse.
Pag. 146. *lig.* 22. sauf, *lis.* sur.
Pag. 165. *dans la note. lig. pénultième*, peut, *lis.* pût.
Pag. 213. *lig.* 17. le D. Wallo, *lis.* Wall.
Pag. 238. *lig.* 21. corps, *lis.* cors.
Pag. 414. *lig.* 17. la derniere, *lisez* les derniers.
Pag. 471. *lig.* 13. des reins, *lis.* des épaules.
Huxam, *lisez par-tout* Huxham.



